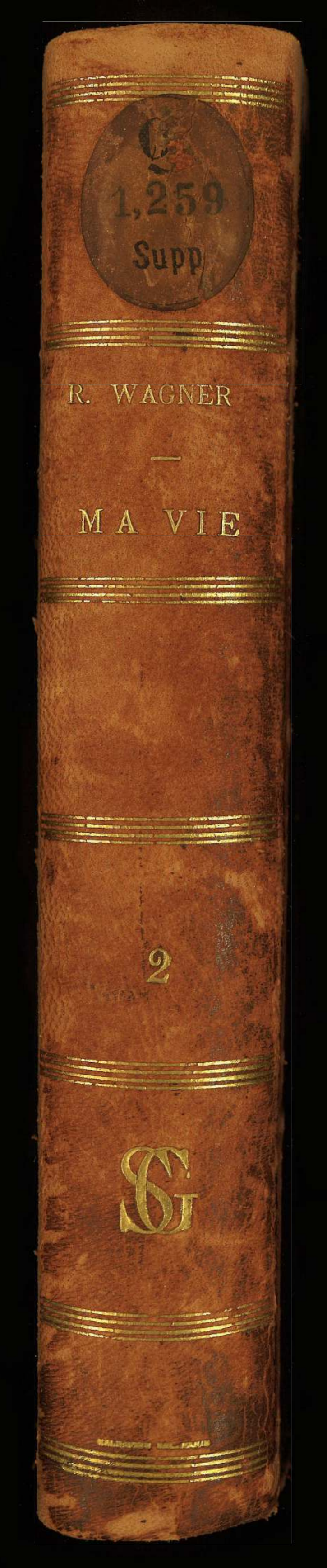
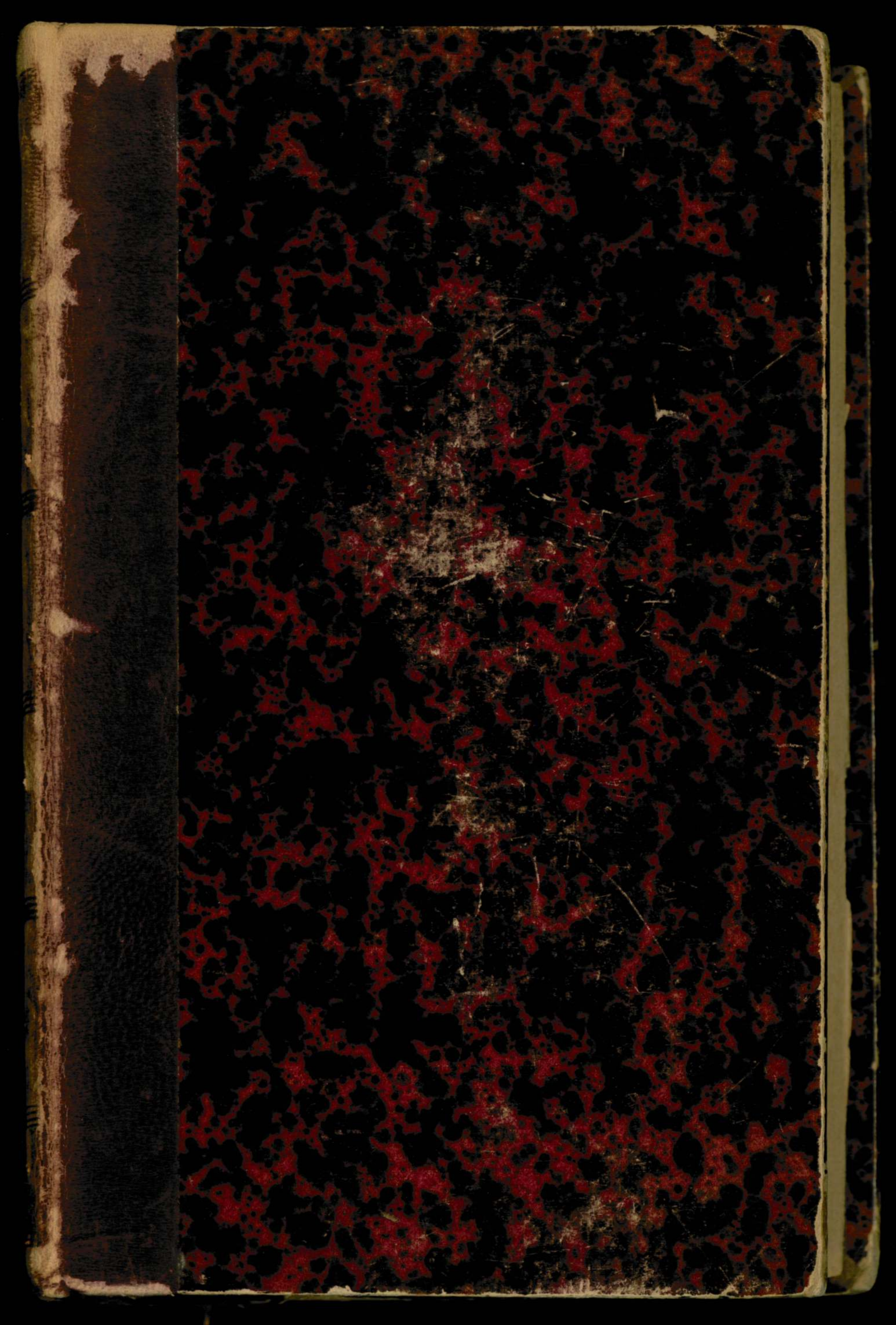
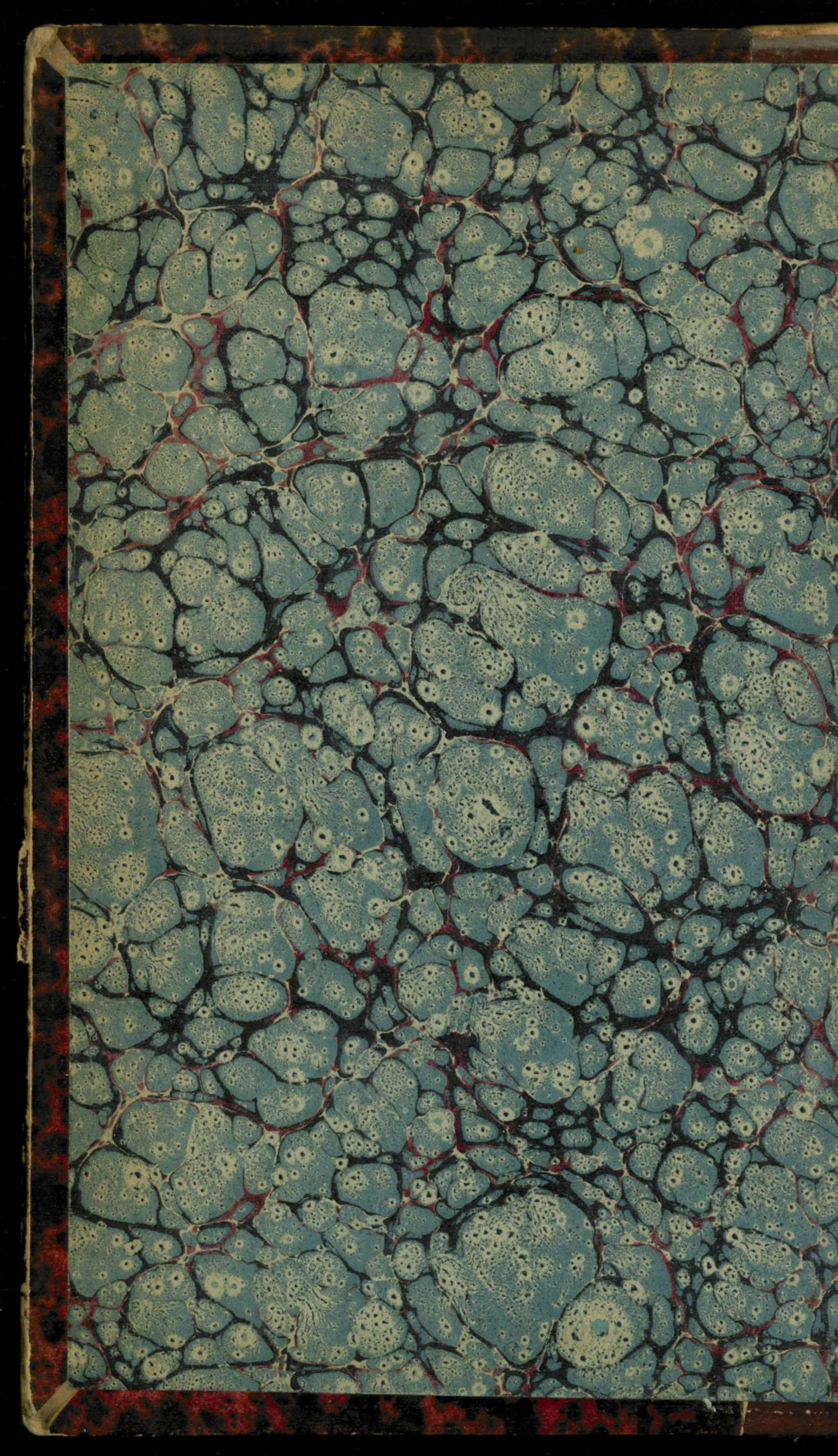

Q
1,259
Supp
R. WAGNER
MA VIE
2
SG

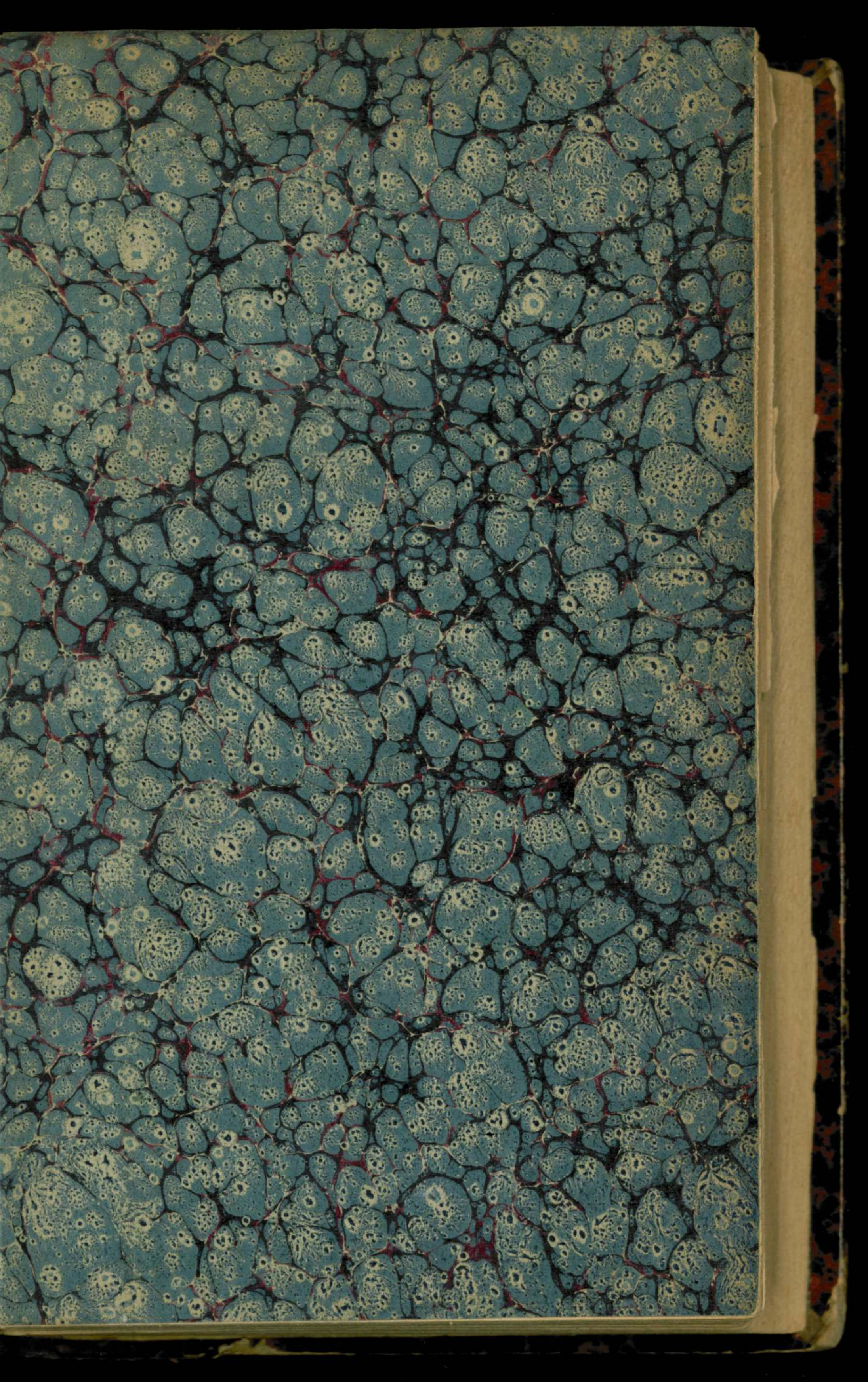












MA VIE

II

1842-1850



Il a été tiré de cet ouvrage :

3 exemplaires sur papier de Chine, numérotés I à III ;

3 exemplaires sur papier de la manufacture impériale du Japon, numérotés IV à VI ;

25 exemplaires sur papier de cuve des papeteries d'Arches, numérotés 1 à 25.

RICHARD WAGNER

MA VIE

II

1842-1850

TRADUCTION DE

N. VALENTIN ET A. SCHENK

Cinquième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

DEUXIÈME PARTIE

(1842-1850)

MA VIE

A cette époque (avril 1842), le voyage de Paris à Dresde durait encore cinq jours et cinq nuits. Près de Forbach, à la frontière allemande, nous trouvâmes de la neige et une température rude qui nous parut fort désagréable après le printemps dont nous avions joui à Paris. Vraiment, à mesure que nous avancions dans la patrie reconquise, nous rencontrions beaucoup de choses qui ne nous plaisaient qu'à demi, et je me disais que les voyageurs français retournant d'Allemagne n'avaient pas tout à fait tort d'ouvrir leur pardessus en mettant le pied sur terre française, et de respirer plus librement, comme s'ils passaient de l'hiver à l'été. Nous fûmes obligés de nous couvrir de tout ce que nous possédions de vêtements pour nous garantir de ce changement sensible de température. Ce mauvais temps devint même un supplice entre Francfort et Leipzig, quand nous tombâmes dans le flot des marchands qui se rendaient à la foire de Pâques de cette dernière ville. Les diligences se trouvèrent encombrées de façon telle, que, durant deux jours et une nuit de vent, de neige et de pluie, il nous fallut continuellement changer de voitures supplémentaires, l'une plus déplaisante que l'autre. Le voyage en devint aussi pénible que notre traversée de la mer du Nord.

L'unique échappée lumineuse de ce trajet fut l'appa-

rition du Wartbourg, baigné des seuls rayons de soleil dont nous jouîmes sur toute notre route. L'aspect de ce château, qui assez longtemps se présente très favorablement aux voyageurs venant de Fulda, me réchauffa extraordinairement le cœur. Non loin de là, j'aperçus une crête de montagne que je baptisai sur-le-champ de « Horselberg », et, tout en roulant dans la vallée, je montais en imagination la scène du troisième acte de mon *Tannhäuser*. J'en conservai une mémoire si précise que plus tard le peintre Despléchins en put exécuter les décors à Paris d'après le plan que je lui en fournis.

J'avais déjà considéré comme un présage significatif de traverser, pour la première fois, le Rhin allemand aux mille légendes, précisément en revenant de Paris. Mais rencontrer sur mon chemin et pouvoir admirer ce Wartbourg historique et mythique me parut d'un augure beaucoup plus favorable encore. Ces sensations me ranimèrent si puissamment que j'en oubliai la pluie et le vent, les juifs et la foire. J'arrivai ainsi, heureux et dispos, avec ma pauvre femme épuisée et transie, dans ce Dresde d'où j'étais parti pour m'exiler à Riga, après ma triste séparation d'avec Minna.

C'était le 12 avril 1842. Nous descendîmes à l'hôtel de « la Ville de Gotha ». La cité où j'avais passé des années d'enfance et d'adolescence si riches d'impressions me produisit, par ce jour triste et brumeux, un effet glacial et morne. Il me semblait vraiment que tout ce qui pouvait me rappeler ma jeunesse était mort. Point de maison hospitalière pour nous recevoir. Les parents de ma femme, assez miséreux, habitaient un logis étroit

de pauvres. Il nous fallut donc nous mettre immédiatement en quête d'une modeste demeure ; nous la trouvâmes dans la « Töpfergasse », à raison de sept thalers par mois.

Ayant fait les visites de politesse qu'exigeait l'acceptation de mon *Rienzi* et Minna étant pourvue de ce qu'il lui fallait pendant ma courte absence, je partis dès le 15 avril pour Leipzig, où je retrouvai ma mère et mes sœurs. Je ne les avais plus revues depuis six ans.

Pendant cet espace de temps si gros d'événements pour moi, il s'était produit, en suite de la mort de ma sœur Rosalie, un grand changement dans la vie de notre mère. Elle qui, pendant de si longues années, avait dû vaquer aux soins d'une nombreuse famille, était maintenant délivrée de tout souci de ménage et de préoccupations matérielles : elle vivait dans une maison riante et confortable, proche de celle des Brockhaus. Sa bruyante activité et la violence de son caractère avaient fait place à la gaieté qui lui était naturelle, et, en toute sérénité, elle prenait part au bonheur prospère de ses filles mariées. Cette heureuse vieillesse, elle la devait surtout à la cordiale affection de son gendre Frédéric Brockhaus, pour lequel j'éprouvai à mon tour une bien sincère reconnaissance.

Ma mère ressentit un joyeux effroi à mon entrée inattendue dans sa chambre. Toute amertume disparut à l'instant entre nous ; et elle regretta de ne pouvoir me garder toujours auprès d'elle à la place de mon frère Jules, car ce malheureux bijoutier n'était point une société pour elle. C'est avec confiance qu'elle parla de

mes entreprises. L'espoir qu'elle avait en mes succès avait été augmenté par les prédictions que la bonne Rosalie avait faites sur moi peu de temps encore avant sa mort.

Je ne restai cependant que quelques jours à Leipzig : je devais me rendre à Berlin pour conférer avec le comte de Redern à propos de mon *Fliegender Hollaender* et obtenir de lui une réponse décisive. Ainsi que je l'ai déjà dit, j'avais appris dès mon arrivée que le comte était sur le point d'abandonner ses fonctions d'intendant. Pour toutes les dispositions à venir, il m'adressa donc à son successeur, M. de Küstner, qui n'était pas encore arrivé à Berlin. Je compris subitement ce que signifiait pour moi ce nouvel état de choses et je pus me dire qu'en ce qui concernait mes affaires berlinoises, j'aurais tout aussi bien fait de rester à Paris. Cette impression se confirma dans la visite que je fis à Meyerbeer. Je m'aperçus qu'il trouvait que j'avais montré trop d'ardeur en venant tout droit à Berlin. Toutefois, il fut aimable et prévenant, mais il regretta d'être « sur son départ ». Il le fut toujours dès lors, chaque fois que j'allai le voir à Berlin !

Mendelssohn aussi résidait en ce temps-là dans la capitale prussienne ; il venait d'être nommé à un des postes de directeur général de musique institués par le roi de Prusse. Je me rendis chez lui, car je lui avais été présenté un jour à Leipzig. Il m'assura qu'il ne croyait pas au succès de son activité à Berlin et qu'il aurait préféré retourner à Leipzig. Je ne lui demandai pas de nouvelles de ma grande symphonie exécutée autrefois à

Leipzig et dont je l'avais presque forcé d'accepter la partition, nombre d'années auparavant. Lui-même n'eut pas l'air de se souvenir de ce singulier cadeau. Dans sa luxueuse installation domestique, je sentis un froid de glace m'envelopper ; sans qu'il m'eût réellement tenu à distance, je ne pus me rapprocher de lui.

J'allai aussi chez Rellstab, pour lequel j'avais une lettre de son fidèle éditeur, mon beau-frère Brockhaus. Il me fit moins de politesses que Mendelssohn, mais son accueil ne fut pas meilleur, bien au contraire, il me repoussa. C'était sans doute ce que Rellstab désirait, car il ne fit pas mine de s'intéresser à moi.

Je me trouvai ainsi fort démoralisé à Berlin et je faillis souhaiter y revoir le conseiller de commission Cerf. Je cherchai vainement à me rappeler le Berlin que j'avais parcouru, animé de sensations juvéniles, aux côtés de Laube. Pendant les quelques semaines si désagréables que j'avais passées jadis dans cette ville, j'avais du moins rencontré un homme qui, malgré son écorce un peu rude, s'occupait de moi avec une véritable affection. Maintenant que je connaissais Londres et surtout Paris, la cité allemande, dont la piètre longueur ne faisait pas une grande ville, me causa un effet vraiment déprimant et je me disais que si dans ma vie je ne devais décidément arriver à rien, j'aimerais mieux en faire la triste expérience à Paris qu'à Berlin.

Au retour de ce voyage absolument inutile, je m'arrêtai encore quelques jours à Leipzig et pris quartier chez mon beau-frère Hermann Brockhaus, alors professeur de langues orientales à l'Université de cette ville. Sa famille

s'était accrue de deux filles et la vue de ce calme bonheur, qu'augmentaient une saine activité intellectuelle et un vif intérêt pour toutes les aspirations d'ordre supérieur, me remplit d'une douloureuse émotion, moi, le vagabond inquiet et pourchassé. Un soir que ma sœur, s'étant occupée de ses charmants enfants bien élevés et leur ayant tendrement recommandé de dormir, était revenue nous trouver dans la grande bibliothèque si riche de livres et si confortable où nous nous étions installés pour souper et passer quelques heures de causerie intime, j'éclatai tout à coup en sanglots. Mon excellente sœur, qui avait connu cinq ans auparavant toute la misère de mon mariage prématuré, parut me comprendre.

Grâce à l'initiative de mon beau-frère Brockhaus, ma famille m'offrit alors un prêt qui devait m'aider à attendre la première de mon *Rienzi* à Dresde. On me fit cette proposition en m'assurant qu'on ne croyait que remplir un devoir envers moi et que je ne devais pas hésiter à l'accepter. C'était deux cents thalers qui me seraient payés par acomptes, six mois durant. Comme je n'avais aucune autre ressource en perspective, il était clair que Minna devait faire preuve d'un grand talent de ménagère pour arriver à s'en tirer avec ce subside, mais enfin cela semblait possible, et je rentrai à Dresde avec un sentiment de grande satisfaction.

Dans le cercle de mes parents, j'avais joué et chanté pour la première fois d'un bout à l'autre mon *Fliegender Hollaender* et je crus avoir éveillé un certain intérêt pour ma pièce. Lorsque, plus tard, ma sœur Louise assista à une représentation de l'opéra à Dresde, elle se plaignit

de n'avoir pas éprouvé une émotion dont la vivacité fût comparable à celle que lui avait laissée ma simple audition.

A Leipzig, j'avais aussi été voir mon vieil ami Apel ; le malheureux était complètement aveugle, mais il m'avait surpris par sa gaieté et sa résignation, m'enlevant ainsi d'emblée tout motif de le plaindre. Il avait fort bien reconnu, prétendait-il, l'habit bleu que je portais, et bien que c'en fût un brun, j'avais jugé bon de ne pas discuter là-dessus avec lui et j'étais reparti de Leipzig rempli d'étonnement d'y avoir rencontré tout le monde si heureux et si satisfait.

A Dresde, où je revins le 26 avril, je trouvai tout de suite l'occasion de m'occuper sérieusement de mon avenir. Mes espoirs étaient stimulés par les rapports que j'avais avec les personnes auxquelles je m'étais adressé pour la représentation de *Rienzi*. Le résultat de mon entrevue avec le directeur général de Lüttichau et le maître de chapelle Reissiger ne fut pas, il est vrai, bien réjouissant et me laissa des doutes sur l'exécution prochaine de mon œuvre. Tous deux parurent fort étonnés de me voir à Dresde. Mon protecteur et correspondant, le conseiller Winkler, eût, je crois, même préféré me savoir encore à Paris. Cette fois aussi, comme cela m'arriva toujours dans la suite, je rencontrai plus de sympathie effective parmi les classes moins élevées de la population de Dresde que dans celles des cercles distingués. Je fus accueilli chaleureusement par le vieux directeur de chœur Wilhelm Fischer, que je ne connaissais pourtant pas. Lui seul s'était intéressé activement à ma parti-

tion ; il avait une entière confiance en son succès et s'était mis à l'œuvre avec énergie pour la faire étudier. Lorsque j'eus franchi le seuil de sa chambre et que je me fus nommé, il poussa un cri de joie et s'élança vers moi les bras ouverts. Soudain, je me trouvai transporté dans une atmosphère d'espérance.

En outre, je trouvai en l'acteur Ferdinand Heine et sa famille l'appui d'une amitié sincère et cordiale. Il est vrai que j'avais connu Heine dans mon enfance : il était alors parmi les quelques jeunes gens que mon beau-père Geyer aimait à réunir autour de lui. Son talent de dessinateur était sans grande valeur assurément, et c'était plutôt les agréables qualités qu'il déployait en société qui l'avaient fait recevoir dans le cercle intime de notre famille. Comme il était fort petit et fluet, mon beau-père l'appelait « Davidchen » (petit David) et c'est sous ce surnom qu'il prenait part aux réunions amicales dont j'ai déjà parlé, réunions qui avaient souvent pour but d'excursionner à la campagne et dans lesquelles on voyait aussi Carl-Marie de Weber, ainsi que je l'ai raconté.

Appartenant à la bonne école ancienne, Heine était un membre utile, mais non remarquable, de la troupe de comédie de Dresde ; il possédait tous les talents d'un excellent régisseur, dont il remplissait les fonctions, mais il ne sut jamais gagner les bonnes grâces de la direction. On mettait volontiers à contribution ses aptitudes de dessinateur et c'est à ce titre qu'on l'avait appelé à donner ses conseils pour la première de *Rienzi*. Il put donc s'occuper ainsi de l'œuvre d'un membre de la

famille où jadis il avait passé des jours heureux. Il m'accueillit comme l'enfant de la maison et c'est chez lui, que nous, les errants, nous trouvâmes le foyer de la patrie qui nous était devenue étrangère. Nous passâmes presque toutes nos soirées chez Heine en compagnie de papa Fischer et, tout en nous abandonnant à des conversations pleines d'espoir, nous faisions honneur aux harengs et aux pommes de terre qui composaient l'ordinaire du repas.

Mme Schrœder-Devrient était absente de Dresde, en vacances. Tichatschek allait prendre les siennes aussi; je ne pus donc lui faire qu'une courte visite et parcourir rapidement avec lui quelques passages de sa partie de *Rienzi*. Son naturel alerte et sympathique, sa voix admirable, son grand talent musical donnèrent un poids énorme et réjouissant aux assurances qu'il me fit du plaisir qu'il aurait à jouer le rôle de Rienzi. Heine m'affirma en outre que le ténor était ravi de la perspective d'endosser les costumes variés, principalement une armure argentée, qu'exigeait le personnage. Je pouvais donc être sûr de lui. Dès lors, il m'était permis de m'occuper des préparatifs d'étude de l'opéra, étude qui devait commencer à la fin de l'automne, lorsque les chanteurs rentreraient de leur congé. J'avais surtout à tranquilliser mon ami Fischer en me montrant disposé à faire dans la trop longue partition les coupures qu'il exigeait. Il était si rempli de bonnes intentions que volontiers, je me mis à l'œuvre avec lui pour exécuter cet élagage difficile. Dans la salle de répétition du Théâtre de la Cour, m'aidant d'un vieux piano, je jouai et chantai toute

ma partition à Fischer étonné, et je mis une telle énergie à cette besogne qu'après avoir pris son parti du clavecin que j'abîmais, mon ami eut des craintes sérieuses pour mes poumons. Bientôt, il renonça, en riant de bon cœur, à toute discussion sur les passages à biffer, car là où une coupure était à son sens nécessaire, je lui démontrais qu'il s'agissait précisément d'une partie très importante. Tête baissée, il se plongea donc avec moi dans les monstrueux flots d'harmonie dont il ne sut enfin contester l'admissibilité qu'en tirant sa montre. Je cherchai vainement à lui prouver qu'elle marchait mal. Je lui sacrifiai, d'un cœur d'ailleurs léger, la grande pantomime et presque tout le ballet du second acte, et je crus avoir bien gagné une demi-heure ainsi. Puis, à la garde de Dieu, on confia l'œuvre colossale à la plume des copistes...

Nous songeâmes alors à ce que nous ferions le reste de l'été et je me décidai à séjourner quelques mois à Tœplitz, l'endroit auquel je devais mes premières et enivrantes impressions de jeunesse. Le bon air et les bains en seraient, me semblait-il, profitables à la santé délabrée de Minna.

Mais avant de réaliser ce projet, je dus me rendre derechef à Leipzig pour assurer le sort de mon *Fliegender Hollaender*. On m'avait prévenu que M. de Küstner, le nouvel intendant de Berlin, venait d'y arriver. Le 5 mai, je me fis donc annoncer chez lui. Il se trouvait dans la singulière situation de devoir faire représenter à Berlin l'opéra qu'il avait refusé à Munich et cela parce que l'œuvre avait été acceptée par son prédécesseur. Il me

promit de réfléchir à la manière de résoudre cet épineux problème. Afin d'apprendre le résultat de ces réflexions, je pensais aller directement à Berlin le 2 juin ; mais à Leipzig je fus arrêté par une lettre de M. de Küstner qui me priait de patienter quelque temps encore.

Halle étant tout près, je résolus d'y passer voir mon frère Albert. Je fus horriblement chagriné et démoralisé de trouver cet homme qui, à mon sens, était doué d'aspirations élevées et d'un vrai talent de chanteur dramatique, de le trouver, lui et sa famille, attaché au théâtre de cette ville dans des conditions mesquines et peu dignes de lui. Cet état de choses, où j'avais failli tomber moi-même autrefois, me devint antipathique au possible. Ce qui m'attrista le plus fut de constater la résignation avec laquelle mon frère avait fini par prendre son parti de cette vie. Je ne trouvai là qu'un seul motif de bon espoir : la fille adoptive de mon frère, la jeune Johanna, alors âgée de quinze ans, me chanta d'un air naïf et d'une voix déjà remarquablement belle la touchante romance de Spohr : *Rose, wie bist du so schön!*

Je revins enfin à Dresde pour entreprendre avec Minna et une de ses sœurs, et par un temps admirable, ce charmant voyage de Tœplitz où nous arrivâmes le 9 juin. Nous trouvâmes à Schœnau un modeste gîte dans la maison « Au Chêne ». Bientôt ma mère arriva aussi pour sa cure annuelle de bains chauds et, cette fois, elle y vint d'autant plus volontiers qu'elle savait m'y rencontrer. Les préventions involontaires qu'elle avait contre Minna à cause de mon mariage, vraiment imprévoyant, disparurent lorsqu'elle apprit à connaître les qualités domes-

tiques de ma femme ; elle éprouva même de l'affection et de l'estime pour la compagne de mes vicissitudes parisiennes. Dans la société de ma mère, dont l'humeur capricieuse nous forçait à bien des ménagements, j'eus surtout plaisir à constater la mobilité presque enfantine de son imagination. Elle avait conservé une telle vivacité d'esprit qu'un matin elle se plaignit d'avoir été empêchée de dormir par le récit que je lui avais fait la veille de la légende du *Tannhäuser*. Elle me reprocha de lui avoir causé une nuit blanche, non pas désagréable, mais très agitée.

Après avoir écrit à Schletter, le riche Mécène de Leipzig, et obtenu de lui qu'il s'intéressât au sort de Kietz resté dans la misère à Paris ; après m'être occupé aussi de remettre un peu d'ordre dans mes propres finances, si peu brillantes, je laissai Minna entre les mains du médecin et j'entrepris, suivant mon ancienne habitude, une excursion à pied dans les montagnes de la Bohême. Je voulais travailler au plan de mon *Venusberg* sous les agréables impressions de cette course.

Je me laissai tenter par le site si pittoresque de Schreckenstein, près d'Aussig, et m'arrêtai dans une petite auberge où, chaque soir, on m'arrangea une litière de paille dans l'unique salle. L'ascension journalière de la Wostrai, la plus haute cime de la contrée, me rajeunissait, et cet isolement romantique réveilla à tel point la fougue de ma jeunesse que, par un beau clair de lune et seulement enveloppé de mon drap de lit, je grimpai dans les ruines du Schreckenstein pour me donner à moi-même l'illusion du revenant que j'aurais voulu y

voir. En même temps, je me délectais à la pensée que peut-être quelqu'un m'apercevait ainsi de loin et tremblait d'épouvante.

C'est là que dans mon calepin je notai le plan détaillé d'un opéra en trois actes, *le Venusberg*. Plus tard, en écrivant le libretto, j'ai suivi exactement ce plan.

A l'une de mes escalades de la Wostrai, j'entendis soudain, au tournant du vallon, un pâtre qui, étendu dans l'herbe, sur une hauteur, sifflait un joyeux air de danse champêtre. Je me figurai aussitôt que je me trouvais dans le cortège des pèlerins qui passent dans la vallée, près du berger. Cependant il me fut impossible de me rappeler plus tard la mélodie du pâtre et je dus m'aider moi-même, selon ma méthode habituelle. Riche de ce butin, je retournai en bonne santé et de la meilleure humeur du monde à Tœplitz où je reçus bientôt l'intéressante nouvelle que Mme Schrœder-Devrient et Tichatschek allaient rentrer à Dresde. Cela me décida à y retourner aussi : je craignais moins de manquer la mise à l'étude de *Rienzi* que de voir la direction se décider à prendre autre chose sur son programme. Laissant donc Minna quelque temps encore dans la société de ma mère, j'arrivai à Dresde le 18 juillet.

Je louai un petit logis dans une maison singulière, démolie depuis, qui donnait sur l'allée Maximilien ; puis je me hâtai de me mettre en rapports avec les principaux artistes de l'Opéra. Mon ancien enthousiasme pour Mme Schrœder-Devrient se ranima. Je l'entendis fréquemment sur la scène. La première fois, ce fut dans *Barbe-Bleue* de Grétry et j'éprouvai une impression bi-

zarre de cette représentation, car cette pièce était la première que, gamin de cinq ans, j'avais vue au théâtre à Dresde. J'en avais gardé un souvenir merveilleux que je revécus alors. Je me rappelai l'emphase avec laquelle, un chapeau en papier de ma propre fabrication sur la tête, et au grand amusement de toute la maison, je déclamais l'air de *Barbe-Bleue :* « Ah ! l'infidèle !... La porte est ouverte ! » L'ami Heine non plus n'avait pas oublié ces épisodes.

Au demeurant, les représentations à l'Opéra ne me satisfaisaient guère. Je regrettai surtout de ne pas trouver dans l'orchestre la sonorité puissante des ensembles parisiens, avec leur quantité d'instruments à cordes. Je m'aperçus qu'en s'installant dans le beau bâtiment du nouveau théâtre, on avait oublié d'augmenter le nombre des instruments à cordes en proportion de la grandeur de la salle. Par là et par la mesquinerie des décors, j'eus l'impression que le théâtre allemand souffrait d'une certaine infériorité dans son organisation. Cette indigence était surtout manifeste dans les pièces du répertoire parisien que, par-dessus le marché, on donnait dans de misérables traductions.

A Paris, j'avais éprouvé un mécontentement profond du genre de l'opéra français et voilà que j'étais ressaisi par le sentiment qui m'avait fait fuir le théâtre allemand et poussé vers Paris. Et ce sentiment revivait en moi plus violemment qu'autrefois. J'en ressentis un avilissement intense qui touchait au mépris de moi-même et je n'avais plus aucune envie de m'occuper des scènes allemandes, même des meilleures. Partagé entre le dégoût

et le désir, je me demandais tristement ce qu'il me fallait bien faire pour arriver à quelque chose dans ce monde bizarre.

Je parvins cependant à surmonter mes répugnances, grâce à la sympathie que me témoignèrent quelques natures supérieures. J'entends surtout parler de la grande actrice Mme Schrœder-Devrient, dont j'avais autrefois tant souhaité devenir le collaborateur. Sans doute, bien des années s'étaient écoulées depuis que je l'avais vue pour la première fois. En ce qui concernait son extérieur, Berlioz, venu à Dresde l'hiver précédent, avait été en droit de s'exprimer défavorablement sur elle, dans une correspondance parisienne, et de dire que son embonpoint tant soit peu maternel rendait l'illusion impossible dans les rôles trop jeunes et spécialement dans les travestis, ce qui était le cas pour *Rienzi*. Sa voix, qui n'avait jamais eu le volume d'un organe extraordinaire, ne lui obéissait plus toujours, et la cantatrice se voyait généralement forcée de *traîner* le mouvement. Mais ce qui portait le plus préjudice à son art, c'était que son répertoire s'était réduit à quelques rôles de bravoure qu'elle avait joués trop souvent, de sorte que sa constante préoccupation des mêmes effets donnait à son jeu quelque chose d'affecté, avec une tendance parfois désagréable à l'exagération. Bien que tout cela ne m'échappât point, je passai par-dessus les faiblesses qui en étaient résultées, car j'étais le mieux à même de comprendre son incomparable talent et d'en être ravi. Du reste, il suffisait que sa vie étonnamment mouvementée jetât l'artiste dans une certaine surexcitation,

pour qu'elle retrouvât tout à fait la puissance créatrice de sa meilleure époque. J'eus l'occasion d'en voir les plus belles preuves.

L'actrice ne me causa de véritable déception que lorsque je constatai le changement que l'influence débilitante du théâtre avait apporté à son caractère, sans doute élevé et noble à l'origine. Ces mêmes lèvres qui exprimaient les purs élans tragiques des grands dramaturges, je dus les entendre parler l'ordinaire langage de la plupart des héroïnes de la scène. Elle ne pouvait supporter que ses rivales gagnassent la faveur du public par le seul don naturel d'une belle voix ou d'un physique avantageux ; non seulement elle n'arrivait pas à trouver la résignation digne d'une grande artiste, mais, avec les années, son irritation devint de plus en plus pénible. Je m'en rendis compte sans avoir précisément à en souffrir. Elle me causa plutôt des difficultés parce que, somme toute, elle ne comprenait pas aisément la musique : chez elle, l'appropriation d'un nouveau rôle ne s'acquérait qu'au prix d'heures pénibles pour le compositeur chargé de le lui faire étudier. La lenteur avec laquelle elle apprenait amenait des déceptions, et ce fut précisément ce qui arriva à l'occasion de son rôle d'Adriano dans *Rienzi*. J'en eus de gros ennuis.

Si j'avais à user de grands ménagements envers cette nature difficile à traiter, mais supérieure, cela marcha tout seul avec Tichatschek si remarquablement doué, mais dont le caractère très superficiel et naïf était d'un enfant. Extraordinairement bon musicien, il n'apprenait jamais ses rôles ; à livre ouvert, il chantait les

passages les plus difficiles auxquels les autres artistes n'arrivaient que par l'étude. Lorsqu'il avait suivi assez de répétitions pour que sa partie se trouvât gravée dans sa mémoire, c'était assez ; le reste, c'est-à-dire la manière dont il répondrait aux exigences de l'art du chant et de la déclamation dramatique, devait venir de soi-même. Il s'appropriait ainsi pour toujours les fautes de copie du texte et continuait de prononcer le mot faux avec autant d'énergie que le mot juste. Inutile de lui faire des observations ou de lui donner des conseils ; il prétendait avec une aimable conviction que « cela irait bien ». Et, en effet, je renonçai bientôt à mettre l'intelligence du chanteur à contribution pour lui faire comprendre l'esprit de mon héros. Mais je fus récompensé de mon abnégation par l'enthousiasme avec lequel il s'adonna à son rôle avantageux et par l'effet entraînant de sa voix merveilleuse.

En dehors de ces deux interprètes des personnages principaux, je n'avais à ma disposition que des talents assez médiocres. Mais la bonne volonté était générale et afin d'amener le maître de chapelle Reissiger lui-même à de fréquentes répétitions au piano, j'eus l'idée d'un ingénieux stratagème. Il s'était plaint à moi de la difficulté qu'il avait à se procurer de bons livrets d'opéra et il trouvait fort pratique de ma part que j'eusse pris l'habitude d'écrire les miens personnellement. Lui, avait négligé d'acquérir cette habileté dans sa jeunesse ; malheureusement, car rien d'autre ne lui manquait pour devenir un compositeur dramatique à succès ; certainement je devais avouer, moi aussi, qu'il possédait beau-

coup « de mélodie », mais il fallait croire que cela ne suffisait pas pour enthousiasmer les acteurs. Autrement, comment aurait-il dû constater, par exemple, que Mme Schrœder-Devrient provoquait l'extase du public dans *Roméo et Juliette*, de Bellini, avec le même passage final qu'elle chantait absolument sans expression dans son *Adèle de Foix*, à lui. Assurément, le sujet seul en était cause.

Je lui promis aussitôt de lui fournir un texte d'opéra dans lequel il pourrait se servir avec grand effet de cette « mélodie » et d'autres encore. Il accepta avec plaisir et je me mis à versifier mon ancien projet de libretto, *la Noble fiancée*, d'après le roman de Kœnig, que j'avais envoyé jadis à Scribe. Je m'engageai à lui apporter une page de vers à chaque répétition au piano et m'acquittai loyalement de ma promesse jusqu'à ce que tout le livret fut achevé.

Je fus très étonné d'apprendre, quelque temps après, que Reissiger s'était fait écrire, par un acteur nommé Kriethe, un autre libretto qu'on avait baptisé *le Naufrage de la Méduse*. Je sus alors que la très soupçonneuse femme du directeur s'était défiée de ma bonne volonté à céder un texte à son mari. Tout en trouvant l'ouvrage excellent et bien fait pour impressionner, ils craignirent qu'un piège quelconque ne fût caché dans ma manière d'agir et ils devinrent excessivement prudents. Je rentrai donc en possession de mon manuscrit avec lequel je rendis plus tard service à mon vieil ami Kittl, de Prague. Kittl mit ce texte en musique sous le titre de *les Français devant Nice* et l'on m'a assuré que

cette pièce (moi-même, je ne l'ai jamais entendue) a été jouée souvent avec succès à Prague. Et à ce propos, un critique crut devoir m'ouvrir les yeux sur mes vraies dispositions en déclarant que ce texte était une preuve évidente de mon talent de librettiste et que je m'étais fourvoyé en m'adonnant à la composition. A l'inverse de Laube, qui, lui, après la représentation de *Tannhäuser*, regrettait encore que pour mon malheur je ne voulusse pas faire écrire mes livrets par un versificateur de métier...

Pour le moment, ce travail m'apporta tout le succès désiré ; Reissiger fit jusqu'au bout son devoir pour l'étude de *Rienzi*. Il était tenu en haleine, moins peut-être par les vers que je lui livrais régulièrement, que par l'intérêt croissant que les acteurs montraient à l'opéra, et surtout par le véritable enthousiasme de Tichatschek. Celui-ci qui, pour une partie de chasse, lâchait facilement les répétitions au piano, arrivait à celles de *Rienzi* les yeux étincelants, l'humeur joyeuse, comme à une fête. Je finis par me trouver dans un état de permanente ivresse. A chaque répétition, les acteurs accueillaient par des acclamations certains passages préférés et un morceau d'ensemble du troisième finale (qu'il fallut malheureusement retrancher plus tard, à cause de sa longueur) devint même une source de revenus pour moi. Tichatschek prétendit que ce *si mineur* était si beau, que pour l'entendre il fallait payer quelque chose, et il déposa une belle pièce blanche de deux « silbergroschen » sur la table, invitant les autres chanteurs à l'imiter. Ils suivirent tous son exemple avec entrain et, à chaque répé-

tition, on disait : « Voici le moment des sous neufs. » Mme Schrœder-Devrient, qui devait ouvrir sa bourse aussi, se plaignit que cette étude allait la ruiner. On me remettait régulièrement ces singuliers tantièmes et nul ne se doutait que ces plaisants honoraires étaient les bienvenus : ils nous payaient, à moi et à ma femme, notre repas journalier.

Minna, accompagnée de ma mère, était revenue de Tœplitz au commencement d'août. Nous vivions très misérablement dans notre inconfortable logis, mais nous escomptions avec confiance une délivrance qui, hélas ! se faisait attendre. Les mois d'août et de septembre passèrent dans les interruptions continuelles qu'occasionnait le répertoire changeant et exigeant d'un théâtre allemand d'opéra. En octobre seulement, les répétitions combinées prirent le caractère qui annonce une représentation prochaine. Les répétitions d'ensemble et d'orchestre firent naître en chaque participant la certitude d'un grand succès. Les dernières produisirent un effet tout à fait enivrant. Lorsque, pour la première fois, nous exécutâmes entièrement la scène du second acte, avec l'arrivée des messagers de paix, l'émotion fut générale, et même Mme Schroeder-Devrient, mécontente pourtant de son rôle, qui ne faisait pas d'elle l'héroïne du drame, ne put répondre à mes questions que d'une voix étranglée par les larmes. Je crois que tout le personnel du théâtre, jusqu'aux petits employés, m'aimait comme une sorte de prodige et je ne me trompais certainement pas en voyant aussi, dans cette affection, la sympathie attendrie qu'inspirait un jeune homme dont on connais-

sait la situation extraordinairement précaire et qui sortait d'une obscurité complète pour entrer subitement dans la gloire.

Lorsque, pendant le quart d'heure de repos de la répétition générale, tous les interprètes se dispersèrent pour se refaire les nerfs en déjeunant, moi, je m'assis sur quelques planches des décors et me tins coi pour qu'on ne s'aperçût pas de la gêne où je me trouvais de ne pouvoir faire comme les autres. Un chanteur italien invalide, qui tenait un petit rôle dans *Rienzi*, parut cependant remarquer mon dénûment et, charitable, il m'apporta un verre de vin et un morceau de pain. Je regrettai de devoir, dans la suite, lui enlever son modeste rôle ; à cause de ce renvoi, sa femme ne tarda pas à le traiter si mal qu'il compta parmi mes ennemis à partir de ce moment. A ma fuite de Dresde, en 1849, j'ai appris que ce même chanteur m'avait dénoncé à la police comme ayant participé à l'insurrection ; je me suis souvenu alors du déjeuner de la répétition générale de *Rienzi* et j'ai cru voir dans cette vengeance la punition de mon ingratitude, car je me sentais coupable d'avoir causé son malheur conjugal.

L'état dans lequel je me trouvais la veille de la première de mon opéra n'est comparable à rien de ce que j'ai ressenti avant ou après, dans des cas analogues. Cette excitation était partagée par ma bonne sœur Clara qui, à cette époque, menait une existence difficile à Chemnitz et était venue à Dresde prendre part à mon sort. La malheureuse, dont la voix extraordinaire s'était atrophiée si tôt, et qui traînait sa vie d'épouse et de mère

dans de mesquines conditions bourgeoises, renaissait vraiment sous l'influence de mon succès croissant. Avec elle et le brave directeur Fischer, nous passions nos soirées dans la famille Heine où nous attendaient toujours les harengs et les pommes de terre. Nous étions d'humeur souvent délicieuse et, la veille de la première, un punch contribua à notre complet bonheur. Comme d'heureux enfants, nous nous séparâmes avec des rires et des larmes en attendant le jour qui devait, assurément, apporter un grand changement dans mon existence.

Le matin du 20 octobre 1842, jour durant lequel je m'étais promis de ne troubler aucun de mes acteurs par ma visite, je rencontrai par hasard M. Risse, chanteur estimable mais un peu ennuyeux, chargé d'une des petites parties de basse dans mon opéra. Le dimanche était beau et frais et le soleil luisait sur nous après des journées pluvieuses ; l'artiste raide et gourmé qu'était M. Risse s'arrêta devant moi en me regardant comme fasciné, sans arriver à prononcer un mot. Il me contempla longtemps avec des yeux brillants et, finalement, réussit à m'expliquer d'un ton d'émotion singulière qu'il voulait se rendre compte de l'air qu'avait un homme auquel une telle destinée était réservée ce jour-là. Je souris et pensai qu'il devait pourtant y avoir quelque chose en moi. Je promis à Risse d'aller le lendemain à la « Ville-de-Hambourg » et de boire avec lui un verre du bon vin qu'il m'avait prôné en balbutiant.

Je n'ai jamais éprouvé à la représentation de mes œuvres postérieures, de sensations qui soient seulement comparables à l'émoi qui m'étreignit à la première de

Rienzi. Pour mes opéras suivants, le souci trop compréhensible de veiller à la réussite de la représentation m'a toujours tellement absorbé, que je n'arrivai plus à une jouissance quelconque ou même à la possibilité d'observer l'accueil que me faisait le public. Ce que j'ai ressenti, bien des années après, à la répétition générale de *Tristan et Iseult*, dans des conditions exceptionnelles, est trop différent de l'impression que m'a laissée la première de *Rienzi*, pour pouvoir être mis en parallèle.

Du succès, j'en étais sûr d'avance ; mais qu'on se soit montré à moi si positivement favorable, c'est une étonnante exception, les spectateurs, dans les villes comme Dresde, n'étant jamais à même de se prononcer sur une œuvre nouvelle après la première audition ; ils demeurent généralement froids et perplexes, en présence d'ouvrages d'auteurs inconnus. Dans le cas présent, le public eut pour ainsi dire la main forcée par les rapports enthousiastes que le personnel du théâtre avait répandus par la ville. Toute la population attendait fiévreusement de voir cette merveille.

Je pris place dans une baignoire avec Minna, ma sœur Clara et la famille Heine, et lorsque je cherche à évoquer l'état dans lequel se trouvait mon esprit ce soir-là, je ne ressuscite que les sensations d'un rêve. Je n'éprouvais ni joie ni souci ; mon œuvre m'était devenue étrangère, mais la salle bondée m'inspirait une vraie peur et je ne me sentais pas le courage de jeter un regard sur la foule. Elle agissait sur moi comme un phénomène naturel, à peu près comme une forte pluie d'orage, et je m'abritais dans le coin le plus reculé de la loge, ainsi que sous

un toit protecteur. Je ne m'aperçus pas qu'on applaudissait et, lorsque à la fin des actes je dus aller saluer le public qui m'acclamait avec frénésie, il fallut que chaque fois l'ami Heine me poussât de force sur la scène. J'étais préoccupé d'une inquiétude croissante : j'avais remarqué qu'après le deuxième acte déjà, il était aussi tard que si l'on avait joué par exemple *Robin des Bois* d'un bout à l'autre. Quand se termina le troisième acte, particulièrement étourdissant à cause de son tumulte guerrier, il était indéniablement dix heures. La représentation avait donc duré quatre heures déjà. Je fus pris d'un réel désespoir et ces rappels nombreux de la part des spectateurs ne me parurent qu'une manifestation de politesse : sans doute, on devait penser qu'on en avait assez vu pour ce soir et l'on allait partir en masse. Comme nous avions encore deux actes à entendre, je me persuadai que nous n'arriverions pas à jouer la pièce jusqu'au bout et je donnai libre cours à ma contrition. Pourquoi n'avais-je pas compris à temps la nécessité des coupures? Maintenant, je me trouvais dans le cas fabuleux d'avoir composé une œuvre qui plaisait énormément comme telle, mais qu'il était impossible de mener à bonne fin à cause de sa ridicule longueur. Les acteurs, il est vrai, continuaient à jouer avec entrain ; Tichatschek devenait même de plus en plus ardent et passionnant, mais je croyais que c'était de leur part une affectueuse jonglerie pour m'abuser et me cacher le scandale qui allait éclater, inévitable.

Mon étonnement à constater qu'au dernier acte, vers minuit, le public était encore au grand complet, devint

une véritable perplexité ; je ne me fiai plus ni à mes yeux ni à mes oreilles, et tout l'événement de cette soirée me parut une fantasmagorie. Il était minuit passé lorsque je dus, pour la dernière fois, répondre aux bravos du public et me montrer sur la scène aux côtés de mes fidèles interprètes.

Mon inquiétude au sujet de la longueur incroyable de mon opéra fut encore augmentée par l'humeur de mes propres parents, avec lesquels je me retrouvai tout de suite après la représentation. Frédéric Brockhaus était venu de Leipzig avec sa famille et quelques connaissances, et nous avait invités à fêter mon succès en soupant à l'hôtel et en trinquant à ma santé. Mais nous trouvâmes cave et cuisine fermées, et comme tout le monde était fatigué et affamé, je n'entendis que des exclamations de mécontentement sur le temps inouï qu'avait duré cette représentation, de six heures à minuit ! Il n'y eut aucune autre remarque et nous nous séparâmes absolument étourdis.

Le lendemain matin, dès huit heures, je me rendis à l'expédition des copistes afin de veiller aux retranchements indispensables pour le cas où une seconde représentation aurait lieu. Tandis que l'été passé, j'avais résisté au brave Fischer, et défendu chaque mesure qu'il voulait supprimer en lui prouvant son importance, j'étais pris maintenant d'une rage aveugle de biffage. Rien ne me paraissait plus nécessaire dans ma partition ; ce que le public avait accueilli avec enthousiasme la veille me semblait ce matin-là un fatras impossible, dont on pouvait supprimer la plus grande partie sans que cela nuisît

le moins du monde à l'ensemble. Je n'avais plus qu'une chose en vue, faire entrer mon œuvre monstrueuse dans un cadre raisonnable. J'espérais que par les coupures ordonnées aux copistes, j'arriverais à conjurer la catastrophe, car j'étais convaincu que le directeur général, d'accord avec la ville et le théâtre, me ferait comprendre qu'on jouait bien une fois, pour la singularité du fait, une « machine » comme mon *Dernier tribun*, mais qu'il était impossible de la redonner plusieurs fois.

Toute la journée, j'évitai le contact du théâtre ; je voulais d'abord laisser à mon héroïque besogne le temps d'exercer sur la ville son influence bienfaisante, par le bruit qui en courrait bientôt. L'après-midi seulement, je repassai chez les copistes afin de m'assurer que mes ordres avaient été suivis. Mais là, j'appris que Tichatschek était venu aussi, qu'il s'était fait montrer mes coupures et qu'il avait défendu qu'on les exécutât. Le directeur Fischer, de son côté, voulait me parler là-dessus. On avait donc interrompu le travail et une grande confusion semblait devoir résulter de ces contre-ordres. Je ne compris rien à ce que cela voulait dire et je craignis le pire si l'on différait cette opération difficile. Enfin, le soir, je rejoignis Tichatschek au théâtre et, sans lui laisser le temps de parler, je lui demandai en colère pourquoi il avait interrompu le travail des copistes. D'une voix boudeuse, à demi étouffée, il me répondit : « Je ne permets pas qu'on enlève rien à mon rôle... il est divin ! »

Je le regardai abasourdi et me sentis soudain métamorphosé. Un tel témoignage de mon succès devait m'ar-

racher à mes singulières inquiétudes. Les autres vinrent à leur tour. Fischer rayonnait et se moqua de moi ; tous ne me parlèrent que de l'enthousiasme de la ville entière ; je reçus de l'intendant une lettre de remerciement pour mon œuvre superbe. Il ne me restait donc plus qu'à serrer Tichatschek et Fischer dans mes bras, et à rentrer prévenir Minna et Clara de ce qu'il en était.

Après quelques jours de repos pour les acteurs, la deuxième représentation eut lieu, le 26 octobre, avec l'un ou l'autre raccourcissement qu'à grand'peine j'avais fait accepter à Tichatschek. Je n'entendis pas de plainte particulière sur la longueur, considérable encore, de la représentation, et je finis par être de l'avis de mon ténor qui prétendait que, si lui y tenait jusqu'au bout, le public pouvait bien faire de même. Je laissai donc aller les choses ainsi pendant six représentations et toutes eurent le plus grand succès.

Mon opéra avait aussi excité l'intérêt des vieilles princesses de la cour royale ; malheureusement, sa longueur rendait fatigante pour elles une œuvre dont elles ne voulaient rien perdre cependant. M. de Lüttichau se décida alors à me proposer de faire jouer *Rienzi* entièrement, mais en le partageant sur deux soirées. Je fus d'accord, et après une relâche de quelques semaines, on annonça *la Grandeur de Rienzi*, pour le premier soir, avec les deux premiers actes, et, pour le second soir, *la Chute de Rienzi* avec les trois autres. Cette seconde partie était précédée d'une ouverture que j'avais composée expressément. Ce fut tout à fait du goût des hauts personnages, surtout des deux dames les plus âgées de la famille

royale, les princesses Amélie et Augusta. Il n'en fut pas de même du public ; il fit le calcul qu'ainsi il lui fallait payer double entrée et traita ce nouvel arrangement d'exploitation. Le mécontentement qui en résulta faillit nuire sérieusement à *Rienzi*, et après trois représentations de ce genre, le directeur se vit obligé de redonner l'opéra dans sa première unité, ce que je facilitai volontiers par de nouvelles coupures.

A partir de ce jour, mon opéra fit sans cesse salle comble et je me convainquis pleinement de la persistance de son succès en constatant l'envie que j'excitais de divers côtés.

Dès le lendemain de la première, j'avais fait sous ce rapport une expérience assez pénible avec le poète Jules Mosen. A mon arrivée à Dresde, j'avais été le voir, et comme j'estimais réellement son talent, je me liai bientôt avec lui. Cette liaison me procura bien des moments agréables et instructifs. Il m'offrit un volume de ses drames qui, en général, m'intéressèrent beaucoup. Parmi ses œuvres se trouvait aussi une tragédie sur *Cola Rienzi* et il me parut que le sujet y était traité d'une façon nouvelle et émouvante. En présence de cet ouvrage, je le priai de ne pas s'inquiéter de mon libretto, car il ne pouvait être mis en parallèle avec son drame. Il ne lui fallut pas grand effort pour acquiescer à ma prière. Mais, peu de temps avant la représentation de mon *Rienzi*, il fit jouer à Dresde une de ses pièces les moins heureuses, *Bernard de Weimar*. Il n'en récolta guère de satisfaction : l'action était sans mouvement et tendait vers la harangue politique ; elle subit donc le sort qui attend de sem-

blables erreurs. Mosen assista avec quelque chagrin aux préparatifs de mon *Rienzi* et il m'avoua l'amertume qu'il éprouvait à ne plus pouvoir faire représenter à Dresde le drame qu'il avait écrit sous le même nom, et cela à cause de sa tendance politique trop prononcée, qui se remarque plus dans une comédie que dans un opéra où l'on ne prend jamais bien garde aux paroles. Je lui avais bénévolement donné raison sur le dédain qu'il professait pour le genre de l'opéra ; aussi, le lendemain de ma première, le rencontrant chez ma sœur Louise, fus-je d'autant plus surpris de le voir se livrer à une explosion de colère et m'accabler de son mépris moqueur à propos de l'heureux résultat de mon œuvre. Ses épanchements francs et venimeux concordaient cependant avec un sentiment bizarre que je portais en moi, c'est-à-dire avec la conviction intime de la véritable nullité du genre d'opéra où j'avais pourtant si bien réussi avec *Rienzi*, de sorte que je ne trouvai rien de sérieux à répliquer aux apostrophes de Mosen. Je les subis avec une confusion secrète.

Ce que j'aurais pu dire pour ma défense n'était pas encore mûr en moi-même et ne reposait sur rien d'assez probant pour qu'il m'eût été possible d'exprimer ce qui me poussait à cette conviction. Au reste, je ne ressentis d'abord que de la commisération pour le malheureux poète et me sentis d'autant plus porté à la lui témoigner que, par son accès de jalousie, il m'avait procuré la satisfaction de constater qu'il reconnaissait un succès auquel je ne croyais pas encore moi-même.

Ce fut aussi à l'occasion de la première de mon *Rienzi*

que commencèrent, avec les critiques des journaux, des difficultés qui devaient s'aggraver de plus en plus. Je connaissais déjà M. Carl Bank, critique théâtral de Dresde ; à Magdebourg, il était venu me voir une fois et avait eu grand plaisir à se faire jouer par moi divers morceaux de ma *Défense d'aimer*. Lorsque nous nous retrouvâmes à Dresde, il ne me pardonna pas de n'avoir pu lui procurer un billet pour la première de *Rienzi*. Même aventure m'arriva avec un M. Jules Schladebach qui, à cette époque, s'établit aussi à Dresde comme journaliste. Autant j'aimais me montrer aimable envers chacun, autant j'éprouvais de répulsion à témoigner des égards particuliers à quelqu'un, simplement parce que ce « quelqu'un » était critique théâtral. Toujours j'ai gardé cette répulsion invincible et avec le temps je suis devenu sous ce rapport d'une brusquerie presque systématique et je me suis attiré ainsi, pendant toute ma vie à peu près, les persécutions éhontées de la presse. Pour le moment, ce désagrément ne me fit pas trop souffrir, car les journalistes ne prenaient pas encore de grands airs et ceux de Dresde écrivaient si peu dans les feuilles étrangères que le mouvement artistique de cette ville passait inaperçu dans le monde, ce qui du reste était fâcheux pour moi.

Les désagréments de mon succès ne me touchaient donc pas encore, et pour la première et unique fois de ma vie je me sentis environné d'une bienveillance générale qui me dédommagea richement de toutes les épreuves par lesquelles j'avais passé. Car d'autres conséquences, inattendues aussi, résultèrent subitement de ma réussite, mais ce ne fut pas sous le rapport pécuniaire. Je ne reçus

que trois cents thalers et encore puis-je m'estimer heureux, la direction générale ayant fait une exception pour moi et ne payant d'ordinaire que vingt louis de droits à l'auteur. Je ne pouvais non plus espérer vendre mon opéra à un éditeur avant qu'on l'eût représenté sur d'autres scènes importantes. Mais le destin voulut que la mort inattendue du directeur royal de musique, M. Rastrelli, survenue peu de temps après la première de mon *Rienzi*, laissât une place vacante pour laquelle tous les regards se dirigèrent immédiatement vers moi.

Pendant les négociations à ce sujet, qui traînèrent quelque peu en longueur, la direction générale donna une preuve d'admiration presque passionnée de mon talent. Elle ne voulait pas que la première représentation de mon *Fliegender Hollaender* eût lieu à Berlin ; il me fallait absolument en réserver l'honneur à Dresde. L'intendance de Berlin ne s'y opposant pas, je consentis volontiers à faire jouer d'abord à Dresde ce nouvel ouvrage aussi, et bien que je dusse renoncer au concours de Tichatschek, puisque l'opéra ne renfermait pas de ténor tragique, il me restait l'aide d'autant plus active de Mme Schrœder-Devrient qui y trouvait un rôle bien plus satisfaisant que dans *Rienzi*. La part trop minime qu'elle avait eue dans cette dernière œuvre lui avait inspiré une bizarre acrimonie contre moi ; aussi fus-je heureux de la dédommager et de remettre cette fois toute ma pièce entre ses mains.

Je lui donnai cette preuve de confiance avec une ardeur exagérée, nuisible à l'œuvre elle-même, car j'adjugeai presque de force le principal rôle d'homme au baryton Waechter, célèbre autrefois, mais qui n'était

plus du tout à la hauteur de sa partie. Il m'avait même, de son propre mouvement, exprimé ses craintes à cet égard.

Dès la lecture et à ma grande satisfaction, la célèbre artiste que j'admirais tant, témoigna un très vif intérêt à mon poème, et le temps qu'elle mit à étudier le rôle de Senta, et durant lequel je fus souvent auprès d'elle, devint une des époques les plus captivantes et les plus sérieusement instructives de ma vie. Des circonstances particulières devaient me mêler à son existence et me permettre de comprendre le caractère de cette femme remarquable.

Quoique la grande actrice, excitée par sa mère, la célèbre Sophie Schrœder qui demeurait alors avec elle, ne me cachât point son mécontentement de ce que j'eusse écrit précisément pour Dresde une œuvre aussi brillante que *Rienzi* sans lui en avoir réservé le rôle principal, elle domina ce sentiment mesquin grâce à sa nature généreuse, et me traita hautement de génie. De plus, elle me témoigna la confiance qu'à son avis on ne pouvait accorder qu'au génie. Cette confiance devait avoir des suites critiques pour moi, car elle me choisit pour son confident et conseiller dans des affaires de cœur vraiment scabreuses. Il est vrai que la façon dont elle se déclarait publiquement mon amie était très flatteuse aussi.

Pour commencer, il me fallut l'accompagner à Leipzig où elle avait organisé un grand concert au bénéfice de sa mère. Elle crut le rendre particulièrement attrayant en annonçant au programme deux airs de mon *Rienzi*,

exécutés sous ma propre direction : celui d'Adriano et la prière de Rienzi (chantée par Tichatschek). Mendelssohn, qui était de ses grands amis, participait de même au concert ; il y dirigea sa nouvelle ouverture de *Ruy Blas*. Pour la première fois, durant ces deux jours passés à Leipzig, j'entrai ainsi dans l'intimité de Mendelssohn. Nos relations antérieures s'étaient bornées à quelques rares visites restées sans résultat. On fit beaucoup de musique chez mon beau-frère Fritz Brockhaus ; Mme Schrœder-Devrient nous fit entendre tout un choix de mélodies de Schubert et ce fut Mendelssohn qui l'accompagna. A cette occasion, je remarquai l'inquiétude et l'agitation singulière avec lesquelles ce maître, jeune encore et arrivé à l'apogée de la gloire, me regardait ou plutôt me guettait.

A son sens, un succès d'opéra, qu'il fût obtenu à Dresde ou autre part, n'avait pas grande valeur ; il me comptait évidemment parmi les musiciens qu'il n'estimait guère et avec lesquels il ne voulait pas avoir affaire. Mais mon succès portait des indices caractéristiques qui l'effrayaient. Depuis longtemps, Mendelssohn rêvait ardemment de composer un bel opéra et peut-être était-il mécontent de devoir constater qu'un autre l'avait devancé brutalement et obtenu un tel succès avec une musique qu'il était parfaitement en droit de trouver mauvaise ; peut-être encore souffrait-il de voir Mme Schrœder-Devrient, qu'il savait artiste émérite et qui était son amie, se déclarer si ouvertement en ma faveur. Je soupçonnais vaguement tout cela, quand Mendelssohn, par une singulière remarque qu'il fit, m'amena de lui-même et presque de force à reconnaître le bien-fondé de mes soupçons. Après la répétition

de notre concert, je l'accompagnais à la maison et je parlais musique avec chaleur. Soudain, il m'interrompit, et lui, si peu causeur d'ordinaire, me déclara d'une voix singulièrement animée que la musique, plus que les autres arts, avait malheureusement cette particularité de stimuler non seulement les qualités, mais aussi les défauts, entre autres l'envie. Je rougis de honte en pensant qu'il m'attribuait ce sentiment, car je me sentais absolument innocent d'avoir jamais songé à opposer mes capacités musicales aux siennes.

Chose curieuse, à ce concert, il ne se montra pas dans la lumière qui eût pu le mettre au-dessus de toute comparaison avec moi ; une exécution de son ouverture des *Hébrides* l'eût placé de telle sorte que je n'aurais pas eu à craindre de me trouver à ses côtés avec mes deux airs d'opéra, car la différence entre nos œuvres était trop considérable. Mais en choisissant son ouverture de *Ruy Blas*, il semblait avoir été poussé par le désir de profiter de cette occasion pour se rapprocher du genre de la musique d'opéra afin que sa composition en reçût comme un reflet. L'ouverture était sans doute calculée pour un public parisien et Mendelssohn compositeur y faisait si singulière figure que Robert Schumann, voulant le féliciter après l'exécution, était allé le trouver à l'orchestre et lui avait dit bonnement, avec sa souriante gaucherie habituelle, que c'était là une « fameuse pièce d'orchestre ».

Pour faire honneur à la vérité, je dois dire que ni Mendelssohn ni moi nous ne récoltâmes le succès de cette soirée. Nous fûmes totalement effacés par l'impression extraordinaire que fit éprouver à toute la société la véné-

rable Sophie Schrœder récitant la ballade de *Lénore*, de Burger. Les journaux avaient reproché à Mme Schrœder-Devrient d'avoir organisé une soirée presque exclusivement musicale pour sa mère qui n'avait jamais eu aucune connexion avec cet art et d'avoir ainsi forcé le public musicien de Leipzig de prendre part à son bénéfice. Mais nous, les complices musicaux, nous n'étions que de pauvres jongleurs à côté de cette vieille femme édentée qui venait de nous réciter le poème de Burger avec une force et un sublime presque terrifiants. Cela et bien d'autres choses encore me donna à réfléchir pendant ces quelques jours.

Un second voyage en compagnie de Mme Schrœder-Devrient m'amena, en décembre de cette même année, à Berlin, où la cantatrice était invitée à participer à un grand concert de la cour et où, moi, je devais conférer avec l'intendant, M. de Küstner, à propos de mon *Fliegender Hollaender*. Si dans mes affaires personnelles je n'arrivai pas à un résultat définitif, ce court séjour à Berlin eut pourtant une importance particulière et de haute valeur pour mon avenir : j'y fis la rencontre de Franz Liszt. Cette rencontre eut lieu dans des circonstances spéciales qui nous jetèrent, lui aussi bien que moi, dans un embarras singulier dû à l'humeur capricieuse et provocante de Mme Schrœder-Devrient.

A l'occasion, j'avais raconté à ma protectrice que je m'étais déjà trouvé une fois avec Liszt. Pendant le second et si malheureux hiver de mon séjour à Paris où, pour vivre, j'en étais réduit à accepter les travaux de mercenaire que me fournissait Schlesinger, j'avais été informé par Laube (qui ne cessait de s'occuper de moi) de l'ar-

rivée prochaine de Liszt à Paris. Laube me recommandait d'aller le voir, car, disait-il, Liszt était « généreux » et m'aiderait certainement. Ayant appris son arrivée, je m'étais présenté à son hôtel. C'était de bonne heure dans la matinée. Je fus reçu et j'attendis avec quelques messieurs dans le salon où bientôt Liszt, en robe de chambre, parut à son tour, aimable et loquace. Incapable de prendre part à la conversation qui se faisait en français et roulait sur la dernière tournée du maître en Hongrie, j'écoutais en m'ennuyant considérablement ; enfin Liszt me demanda avec amitié en quoi il pouvait me servir.

Il paraissait ne pas se souvenir de la recommandation de Laube. Tout ce que je sus répondre à sa question fut que j'avais désiré faire sa connaissance. Il n'y vit pas d'inconvénient et me promit de ne pas oublier de m'envoyer un billet pour sa prochaine grande matinée. J'essayai d'entamer avec lui une conversation sur l'art en lui demandant s'il connaissait la composition que Lœwe avait faite, après celle de Schubert, sur *le Roi des Aulnes*. Sa réponse négative coupa court à l'entretien et, donnant mon adresse, je terminai ma visite. Bientôt après, son secrétaire Belloni m'apporta, avec quelques gentilles lignes du maître, un billet pour la salle Érard où avait lieu son concert. Je trouvai la salle remplie de monde ; je vis l'estrade avec son piano à queue, assiégée par la crème de la société féminine de Paris ; j'assistai aux ovations enthousiastes que l'on fit à ce virtuose adoré de tous ; je l'entendis exécuter plusieurs de ses morceaux les plus brillants, entre autres sa *Fantaisie sur Robert le Diable*, et n'éprouvai, en somme, d'autre impres-

sion que celle de l'ahurissement. C'était l'époque où je me détournais d'une voie que j'avais suivie par erreur et qui m'avait conduit dans une direction opposée à ma vraie nature ; je m'en écartais alors avec une amertume silencieuse, mais non sans emphase. J'étais donc fort mal disposé pour juger à sa valeur une personnalité qui brillait dans la pleine clarté du jour que je quittais pour rentrer dans l'obscurité. Je ne retournai plus chez Liszt.

J'avais donc, ainsi que je l'ai déjà dit, simplement raconté cette entrevue à Mme Schrœder-Devrient et elle avait écouté mon histoire avec un vif intérêt, car j'avais touché son point faible, c'est-à-dire sa jalousie d'artiste. Liszt ayant aussi été engagé par le roi de Prusse pour ce grand concert à la cour de Berlin, il s'était empressé de s'enquérir auprès de Mme Schrœder-Devrient des détails du succès de *Rienzi*. S'étant aperçue que l'auteur de *Rienzi* était pour le maître un personnage totalement inconnu, elle se hâta de lui reprocher son manque de clairvoyance, car le compositeur dont il s'informait aujourd'hui était ce même pauvre musicien qu'il avait si hautainement congédié à Paris, peu de temps auparavant. Elle était ravie de pouvoir me conter cela ; moi, j'en fus très ennuyé, car je devinai tout de suite la façon dont elle avait arrangé mon récit. Nous étions dans sa chambre, précisément en train de discuter là-dessus, lorsque, soudain, nous entendîmes dans la pièce voisine le célèbre passage de la basse de l'air vengeur de *Donna Anna,* exécuté rapidement en octaves sur le piano.

— Mais c'est lui ! s'écria Mme Schrœder-Devrient.

Liszt entra, il venait prendre la cantatrice pour une répétition. Avec une joie malicieuse et à mon grand regret, elle me présenta comme le compositeur de *Rienzi*, qu'il désirait connaître maintenant, après lui avoir montré la porte dans son fier Paris. Je protestai sérieusement, affirmant que ma protectrice avait, assurément pour plaisanter, dénaturé le récit que je lui avais fait de ma visite. Liszt parut rassuré ; il devait, lui aussi, connaître les travers de la grande artiste. Il avoua toutefois qu'il ne se souvenait pas de m'avoir vu à Paris, mais qu'il avait été fort peiné d'apprendre que quelqu'un avait été en droit de se plaindre d'un manque d'égard pareil de sa part. Le ton cordial, la manière simple dont il s'excusa de cette méprise, contrastaient agréablement avec les taquineries emportées de la pétulante actrice et me produisirent un effet bienfaisant et sympathique. Sa manière de se défendre contre les attaques moqueuses était quelque chose de nouveau pour moi, et me donna une idée absolue des qualités distinctives de cet homme supérieur : son amabilité et son humanité incomparables.

La Devrient finit par le railler de son nouveau titre de docteur, que venait de lui conférer l'Université de Kœnigsberg, et à cause duquel il risquait d'être pris pour un apothicaire. Liszt se coucha enfin de tout son long sur le parquet en se déclarant incapable de lutter contre la grêle de ses sarcasmes et la supplia de lui faire grâce. Nous nous séparâmes après qu'il m'eut encore aimablement assuré qu'il ne manquerait pas d'entendre mon *Rienzi* et qu'il espérait me donner alors une meilleure opinion de lui que celle dont sa mauvaise étoile l'avait gratifié.

La grande simplicité, je dirai presque la naïveté de chacune de ses expressions et de ses paroles me laissa, à moi aussi, l'impression que chacun emportait de Liszt. Je compris le charme qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Je reconnus à cette heure et en toute sincérité l'opinion fausse que j'avais eue de lui jusqu'alors.

Ces deux voyages à Leipzig et à Berlin ne furent que de brefs intermèdes dans les études qu'à la maison nous faisions du *Fliegender Hollaender*. Ma grande préoccupation était de voir Mme Schrœder-Devrient garder le vif intérêt qu'elle témoignait à ma pièce, car je sentais bien que, vu la médiocrité des autres interprètes, je ne pouvais compter que sur elle pour rendre l'esprit de ma composition.

Si le rôle de Senta lui était sympathique, cela provenait des circonstances particulières dans lesquelles s'agitait alors cette femme passionnée. Devenu son confident stupéfait, j'appris qu'elle était sur le point de rompre une liaison (datant de plusieurs années) avec un homme très jeune encore, mais sérieux et sincèrement attaché à l'actrice, le fils de l'ancien ministre des cultes, Müller. Pour le moment, il était lieutenant aux gardes royaux. Avec sa hâte fougueuse elle voulait se jeter dans une autre aventure bien moins recommandable. Son nouvel élu, dont elle venait de faire la connaissance à Berlin, était un M. de Münchausen. Bien entendu, lui aussi était jeune, grand et mince, ainsi que l'exigeaient les goûts de mon amie. La confiance illimitée qu'elle me témoigna en ce cas me parut découler de sa mauvaise conscience.



Elle savait que Müller, avec lequel je m'étais lié aussi à cause de ses qualités, l'aimait sérieusement d'un premier amour et qu'elle le trahissait sous les prétextes les plus futiles. Elle devait se dire aussi que ce monsieur de Münchausen n'était pas digne d'elle et que seuls des motifs d'égoïste et d'homme frivole le poussaient vers elle. Elle savait, de plus, que personne n'approuverait sa conduite, spécialement pas ses anciens amis, auxquels elle avait par ses caprices donné si souvent lieu de se tourmenter à son sujet. Franchement, elle me déclara qu'elle ressentait le besoin de m'ouvrir son cœur, parce qu'elle me considérait comme un génie qui comprendrait les tyrannies de sa nature. Je me trouvai ainsi dans une drôle de situation.

Son inclination et l'objet de celle-ci m'étaient profondément antipathiques, et pourtant, à mon étonnement, je ne pouvais m'empêcher d'avoir un peu de pitié, voire même un intérêt sérieux pour la passion qui s'emparait si violemment de cette femme étrange. Elle était pâle et défaite, vivait pour ainsi dire sans nourriture et ses forces vitales étaient si tendues que je pensai la voir tomber gravement, peut-être mortellement malade. Le sommeil l'avait fuie depuis longtemps et chaque fois que j'arrivais chez elle avec mon malheureux *Fliegender Hollaender*, j'étais si effrayé de son état que je ne songeais plus à notre travail. Mais elle, alors, me retenait, me forçait à me mettre au piano et se jetait à corps perdu dans l'étude de son rôle. Comme elle avait toujours de la peine à apprendre, elle n'arrivait à s'approprier la musique que par de longs et fréquents exercices.

Elle chantait donc pendant des heures et avec une telle fougue, que souvent je sautais de mon siège en la suppliant de se ménager ; mais, elle, souriait, se frappait la poitrine afin de me rassurer et faisait jouer tous les muscles de son corps toujours beau : rien ne se briserait. Et en vérité, durant cette période, sa voix acquit une fraîcheur juvénile et une force de résistance qui me remplissaient de surprise et je devais m'avouer cette chose bizarre que le ridicule penchant de l'artiste pour un homme banal et de peu de valeur profitait à ma « Senta ». La puissance vocale de la cantatrice, extraordinairement amoureuse, était si grande que, pour me rendre service et afin d'éviter un retard dans la représentation du *Fliegender Hollaender*, elle fut capable de donner la répétition générale le même jour que la première représentation. Celle-ci eut lieu le 2 janvier de l'année 1843. L'effet en fut très instructif pour moi et imprima une direction décisive à ma destinée.

En premier lieu, l'insuccès relatif de cet opéra me démontra avec quel soin réfléchi je devrais m'occuper de l'interprétation dramatique de mes compositions futures. Je m'étais plus ou moins figuré que ma partition se comprendrait d'elle-même et que les chanteurs sauraient, d'eux-mêmes aussi, agir à ma satisfaction. Mon vieil et modeste ami Waechter qui, du temps de Henriette Sontag, avait été un Barbier de Séville célèbre, avait, je l'ai dit, exprimé dès le début une opinion contraire à la mienne. Malheureusement, Mme Schrœder-Devrient ne s'aperçut que trop tard, aux répétitions, de l'incapacité absolue où il se trouvait d'interpréter mon énergique et

sombre navigateur. L'embonpoint inquiétant de Waechter, sa bonne face large, les mouvements ridicules de ses bras et de ses jambes qui ne semblaient que des tronçons de membre, désespérèrent mon irritable Senta. Dans une des répétitions, elle interrompit la grande scène du deuxième acte à l'instant où elle devait s'avancer vers lui avec le geste d'un ange tutélaire qui annonce le salut suprême ; elle se détourna tout à coup et me souffla violemment à l'oreille :

— Comment lui chanter cela, quand je vois ses petits yeux de goret? Mon Dieu ! Wagner, qu'avez-vous fait là?

Je la consolai de mon mieux et mis mon espoir en M. de Münchausen qui me promit de prendre place au parquet, le soir de la représentation, de façon à être aperçu de la Devrient. Et, en effet, malgré l'abominable néant de la scène, la grande artiste réussit au second acte à captiver tout à fait le public enthousiasmé. Le premier acte n'avait paru qu'un ennuyeux entretien entre M. Waechter et M. Risse, ce même acteur qui, le jour de la première de *Rienzi*, m'avait invité à un verre de bon vin.

Au troisième acte, le plus grand vacarme de l'orchestre ne parvint pas à agiter la mer qui resta d'un calme plat, ni à faire bouger le vaisseau fantôme de sa prudente position. Aussi le public fut-il stupéfait de ce que j'eusse pu lui offrir une œuvre aussi terne et aussi sombre après *Rienzi* dont chaque acte était mouvementé et où Tichatschek resplendissait dans des costumes toujours nouveaux.

Mme Schrœder-Devrient ayant dû bientôt quitter Dresde pour longtemps, il n'y eut que quatre représentations du *Fliegender Hollaender* et le nombre toujours décroissant des spectateurs me prouva bien que cette fois-ci les Dresdois n'étaient point contents de moi. Afin de sauver la gloire de ma réputation, la direction générale se vit forcée de reprendre *Rienzi* au plus vite. Le succès de cet opéra et l'échec du *Fliegender Hollaender* me donnèrent matière à méditations. En proie à une inquiétude étrange, je devais me dire que s'il était certain que le *Fliegender Hollaender* avait été joué médiocrement, il n'était pas moins sûr que le succès de *Rienzi* n'était pas exclusivement dû aux interprètes. De toute évidence, Waechter n'avait pas été à la hauteur de son rôle, mais Tichatschek non plus n'avait pas su rendre le caractère du sien, car je m'étais bien aperçu de l'indigence et des défauts de son interprétation. Pas un instant, il ne s'était soucié de la nature sombre et démoniaque de Rienzi, que j'avais fait ressortir dans les passages décisifs de l'action. Toujours il était demeuré le ténor héroïque et radieux, pour tomber d'autant plus tristement à genoux au quatrième acte en apprenant le décret de bannissement, et se résigner à son sort avec un lyrisme déplorable. J'eus beau lui faire observer que, tout en éprouvant une douleur profonde, Rienzi n'en demeurait pas moins ferme comme un roc, il ne voulut rien changer à son opinion personnelle ni à son jeu de scène qui, du reste, recueillait les bravos de l'assemblée.

En réfléchissant ainsi à la faveur dont jouissait mon

Rienzi, je trouvai qu'elle provenait d'une part de l'organe éclatant et magnifique du chanteur, toujours prêt à le faire résonner, et de l'autre, de l'heureux ensemble des chœurs et de la bigarrure animée de la scène. En ce sens, je reçus une précieuse indication aussi lorsque nous donnâmes l'opéra en deux soirées. Le second soir, il y avait toujours moins de monde, bien que la dernière partie fût supérieure à l'autre sous le rapport dramatique et musical ; mais c'est dans la première partie que se trouvait le ballet. La preuve naïve que le passage le plus captivant de l'opéra se trouvait précisément là me fut donnée par mon frère Jules, qui était venu de Leipzig assister à une représentation. Ayant pris place avec lui dans une loge ouverte très en vue, je lui avais défendu tout applaudissement, ne fût-il destiné qu'aux chanteurs. Il put se contenir la soirée entière, mais à une certaine évolution du ballet, l'enthousiasme l'empoigna de telle façon qu'il se mêla à la jubilation du public et battit furieusement des mains, en me faisant signe qu'il lui était impossible de se dominer.

Chose extraordinaire, c'est ce ballet qui plus tard a valu à mon *Rienzi*, accueilli d'ailleurs assez froidement à Berlin, la prédilection marquée et durable du roi de Prusse. Bien des années après, il demandait encore qu'on rejouât cet opéra dont l'action dramatique n'avait pourtant pas pu échauffer le public berlinois. Bien plus tard aussi, à Darmstadt, assistant à une reprise de *Rienzi*, il m'a fallu constater qu'on en avait biffé de façon inouïe les meilleurs morceaux tandis qu'on avait ajouté des « da capo » et des amplifications au ballet. Or, la musique de

ce ballet, composée rapidement à Riga et sans que j'eusse pu m'intéresser à ce genre, était précisément d'une faiblesse notoire. J'avais dû en supprimer d'emblée la pantomime tragique qui en était la meilleure partie, de sorte qu'à Dresde déjà, j'avais été franchement honteux de mon œuvre.

De plus, à Dresde, nous n'avions aucun moyen chorégraphique d'exécuter convenablement mes jeux antiques et mes danses graves et caractéristiques, partie qui plus tard fut très bien rendue à Berlin. J'avais donc dû me contenter de quelques « pas » absurdes évolués par deux petites danseuses, et d'une compagnie de guerriers qui défilaient en tenant leur bouclier sur la tête : ce toit devait rappeler la « testudo » des anciens Romains. Le maître de ballet et ses aides, en maillot couleur chair, s'élançaient sur cette plate-forme où ils se livraient à des culbutes qui, à leur idée, symbolisaient la lutte des gladiateurs. Mais c'est à ce moment-là que la salle éclatait en applaudissements et je pouvais me dire alors que j'avais atteint l'apogée de mon succès.

Pendant que la divergence singulière qui existait entre mes aspirations intimes et mes succès extérieurs se manifestait de plus en plus vivement, je me vis, en acceptant la place de directeur de musique à Dresde, poussé dans la voie fatale où j'avais été jeté lors de mon mariage, et cela avec une analogie qui avait quelque chose d'effrayant. Dès le début de ces négociations, j'avais montré à dire oui un manque d'entrain qui n'avait rien d'affecté. J'éprouvais un parfait mépris pour le genre théâtral et ce sentiment ne s'était pas atténué par la connaissance

que je venais de faire de l'intendance de la cour, d'apparence si distinguée pourtant. Cette intendance semblait vouloir couvrir d'une suffisance ignorante la décadence du théâtre moderne et sa direction. On tuait ainsi tout élan vers les choses élevées et, à y regarder de près, ce n'était plus qu'un faisceau d'intérêts frivoles et vaniteux que liait un appareil bureaucratique aussi rigide que ridicule. Je reconnus avec toute la sûreté possible que devoir m'occuper du théâtre était la chose la plus désagréable qui pût m'être imposée. Donc, quand la mort de Rastrelli m'induisit à la tentation de devenir infidèle à ma voix intime, je me hâtai de déclarer à mes amis que je n'avais nullement l'intention d'accepter la place devenue vacante.

Mais tout ce qui peut ébranler la résolution d'un homme se coalisa contre la mienne. En première ligne, la perspective d'assurer mon existence par des appointements réguliers exerçait son attraction tyrannique. Je combattis cette tentation en songeant à mes succès de compositeur d'opéra ; j'espérais qu'ils me rapporteraient assez au moins pour pouvoir vivre modestement dans deux chambres et travailler, sans être troublé, à de nouvelles œuvres. Mais justement, à propos de ce désir de tranquillité pour mes travaux, on prétendit qu'ayant une position assurée sans être surchargé d'occupations, j'aurais plus de facilité que jamais à composer ; depuis l'achèvement de mon *Fliegender Hollaender* j'avais passé toute une année sans pouvoir rien faire. Mais je trouvais indigne de moi de succéder à feu Rastrelli dans une place de directeur de musique subordonnée à celle du maître

de chapelle. Je déclarai donc fermement ne pas en vouloir et contraignis ainsi la direction à chercher ailleurs.

Ce poste-là étant mis définitivement hors de cause, on m'informa que par la mort de Morlacchi il y avait, en somme depuis peu, une autre situation encore à réoccuper, celle de maître de chapelle royal. Le roi, m'affirmait-on, serait disposé à me l'accorder. L'importance avec laquelle on traite ces questions en Allemagne, surtout dans les résidences royales, ajoutée au prestige dont de telles fonctions revêtent un musicien allemand et qui les lui fait considérer comme le bien terrestre le plus enviable, produisit son effet sur ma pauvre femme et la jeta dans une violente agitation. De divers côtés s'ouvraient en outre devant moi des perspectives agréables de relations telles que nous ne les avions pas connues jusque-là ; le sentiment d'être bien vus et bien accueillis nous réchauffa le cœur, à nous gens sans foyer, et l'espoir de posséder un domicile fixe sous la haute protection du roi nous promettait la quiétude et le bien-être que nous avions douloureusement désirés dans nos temps de détresse.

La veuve de Carl-Marie de Weber, l'aimable et vive Caroline, exerça aussi une influence décisive sur ma volonté. Je fréquentais souvent sa maison, et sa société m'attirait spécialement à cause des souvenirs qu'elle ravivait sur le maître que j'aimais tant encore. Avec une sincérité touchante, elle me supplia de ne pas résister à cet appel significatif du destin. Elle se sentait, disait-elle, le droit de m'engager à m'établir à Dresde pour prendre la place si tristement délaissée depuis la mort de son

mari. « Songez, ajoutait-elle, à ce que je devrai raconter à Weber quand je le reverrai et qu'il me faudra lui dire que l'œuvre à laquelle il s'était consacré avec tant de dévouement est livrée à l'abandon ; songez à ce que j'éprouve en voyant ce fainéant de Reissiger là où Weber agissait avec tant d'ardeur et en entendant ses opéras joués avec moins de soin d'année en année ! Si vous aimez Weber, vous devez à sa mémoire de prendre sa succession et de continuer son œuvre. » Puis, en femme expérimentée, elle me faisait valoir aussi, avec une sollicitude énergique, les avantages pratiques de l'affaire ; elle me conjurait de penser à ma femme qui, si je venais à mourir subitement, aurait au moins un avenir assuré.

Mais ce qui, plus que les conseils de cette intelligence, de cette affection, de cette raison, agit sur ma volonté, ce fut un sentiment que la vie n'avait pu tuer en moi : la foi enthousiaste à la possibilité de trouver, là où le destin me conduirait, c'est-à-dire alors à Dresde, les moyens de forcer le monde musical à revenir de la routine et de créer l'impossible. Au fond, me disais-je, il suffirait peut-être d'un homme ardent et convaincu, favorisé de la fortune, pour réussir à régénérer la musique tombée en décadence, pour obtenir une influence anoblissante sur les artistes et le public et délivrer l'art enchaîné dans des liens ignominieux. Le revirement heureux et rapide qui venait de se produire dans ma destinée me fortifiait dans une telle croyance, et la manière d'être nouvelle de M. de Lüttichau me subjugua positivement dès que je pus la constater. Cet homme singulier me témoigna une sympathie dont on ne l'aurait pas

cru capable et je dois avouer qu'il ne se départit jamais de la véritable bienveillance personnelle qu'il me voua, même plus tard lorsque nous eûmes des brouilles continuelles.

Néanmoins, mon assentiment ne s'obtint que par une sorte de surprise. Le 2 février 1843, j'étais très aimablement convoqué au bureau de l'intendance royale ; j'y trouvai tout l'état-major de la chapelle groupé autour de M. de Lüttichau. Celui-ci fit alors donner solennellement lecture, par mon inoubliable ami Winkler, d'un décret royal portant que j'étais nommé maître de chapelle de Sa Majesté avec un traitement viager de 1 500 thalers. Cette lecture achevée, M. de Lüttichau prononça une allocution assez pompeuse : il admettait que j'acceptais avec reconnaissance la faveur du monarque. J'eus bien conscience que, par ce gracieux apparat, on m'enlevait toute possibilité de discuter la question des honoraires ; mais la suppression de l'année d'essai, à laquelle Weber lui-même avait été soumis, était calculée pour me flatter et me réduire au silence.

Mes nouveaux collègues s'empressèrent de me féliciter ; M. de Lüttichau m'accompagna jusque devant ma porte en causant agréablement, et ma femme, éperdue de joie, tomba dans mes bras. De sorte qu'il me fallut bien prendre un air content et, si je ne voulais susciter d'esclandre, me laisser complimenter comme maître de chapelle royal.

Après une séance cérémonieuse au cours de laquelle je prêtai serment de servir fidèlement le roi et où le directeur général me présenta par quelques paroles pleines de

feu à tout le corps de chapelle réuni, je fus bientôt reçu à une audience de Sa Majesté. En voyant le visage de ce monarque si bon, si affable et si modeste, je me souvins involontairement du plan que j'avais formé dans ma jeunesse de composer une *Ouverture politique* sur le thème « Frédéric et Liberté ». La conversation, d'abord un peu embarrassée, s'anima lorsque le roi m'exprima la satisfaction qu'il avait eue d'entendre mes deux opéras. S'il avait une observation à me faire, me dit-il après une aimable hésitation, ce serait qu'il eût désiré voir les personnages de mes drames musicaux se détacher plus nettement de leur cadre. Il lui semblait que les forces élémentaires y dominaient trop ; ainsi, dans *Rienzi*, le peuple, et dans le *Fliegender Hollaender*, la mer. J'eus l'impression de fort bien comprendre ce qu'entendait le roi et je me réjouis sincèrement de la preuve de sérieux intérêt et de jugement personnel qu'il me donnait là. En outre, il s'excusa d'avance de ne pas assister souvent à la représentation de mes opéras, car il détestait d'aller au théâtre. Ce dégoût provenait du fait que, dans sa jeunesse, lui et son frère Jean avaient été forcés de se soumettre à un principe d'éducation qui obligeait les deux enfants à se rendre régulièrement au spectacle, bien que, franchement, ils eussent souvent préféré s'adonner, loin de toute étiquette, à une occupation plus à leur gré.

Quelque temps après, j'eus un exemple caractéristique de l'esprit qui anime les courtisans : on me raconta que M. de Lüttichau ayant dû, pendant cette audience, attendre dans l'antichambre, s'était plaint de la longueur de la conversation.

Au cours des années suivantes, je ne suis plus parvenu que deux fois à approcher cet excellent souverain et à m'entretenir avec lui. La première, c'est en lui offrant l'arrangement pour piano de mon *Rienzi*, que je lui avais dédié ; la seconde, c'est à l'occasion de mon heureuse adaptation de l'*Iphigénie en Aulide*, de Glück, et de sa représentation. Le roi, qui avait une prédilection marquée pour cet opéra, m'arrêta en pleine promenade publique et me félicita très amicalement de mon travail.

Avec cette audience chez le roi, j'avais certainement atteint le point culminant de mon heureuse et rapide carrière à Dresde. A partir de ce jour, les soucis se représentèrent à moi sous leurs formes multiples. Je ne tardai pas à me rendre compte de la difficulté de ma position matérielle, car les avantages que m'offrait ma nouvelle situation n'étaient point en rapport avec les sacrifices et les devoirs qui pesaient sur mon existence depuis que j'étais devenu indépendant. Le jeune chef d'orchestre qui, depuis son départ de Riga, était complètement disparu de la scène publique, reparaissait subitement, à la stupéfaction générale, comme maître de chapelle royal à Dresde. Les premiers effets de ma chance, clamée à tout le monde, se manifestèrent dans les réclamations pressantes et les poursuites menaçantes dont m'accablèrent mes créanciers de Kœnigsberg, ceux mêmes que j'avais fuis en me lançant de Riga dans une aventure pleine de tribulations. De plus, je me vis en butte aux revendications de tous ceux qui depuis les époques les plus reculées, et de n'importe où, se croyaient en droit d'exiger quelque chose de moi : il en vint du temps où

j'étais étudiant, et même de celui où j'allais au collège! Je finis par m'écrier que je m'attendais à recevoir encore la note de ma nourrice pour son allaitement.

Tout cela, il est vrai, ne faisait pas une grosse somme, et c'est pour démentir les racontars malveillants qu'on a répandus à ce sujet et que j'ai appris bien plus tard seulement, que je constate ceci aujourd'hui : mille thalers, prêtés par Mme Schrœder-Devrient moyennant intérêts, ont suffi à acquitter toutes ces dettes et tout ce que Kietz m'avait avancé à Paris sans espoir de remboursement. J'ai rendu à mon ami tout l'argent qu'il m'a procuré pendant notre détresse parisienne et, par-dessus le marché, j'ai pu lui venir en aide.

Mais cet argent, où l'aurais-je dû prendre? Je me trouvais dans une situation matérielle si précaire que, pour amener Mme Schrœder-Devrient à hâter la représentation du *Fliegender Hollaender*, j'avais dû lui avouer l'importance qu'avaient pour moi les tantièmes qui me seraient payés. Il n'était point question de m'octroyer d'indemnité pour mon installation, qui pourtant devait correspondre au rang d'un maître de chapelle ; je n'obtins même pas de dédommagement pour l'achat d'un ridicule et coûteux uniforme de cour, de sorte qu'absolument dépourvu de moyens, je ne pouvais songer à m'établir sans faire un emprunt en règle. Le grand succès de *Rienzi*, il est vrai, entretenait en moi l'espoir que cet opéra serait bientôt joué avantageusement sur d'autres scènes allemandes, et mes propres parents, entre autres la sérieuse Ottilie, croyaient être assurés que mes revenus seraient bientôt doublés par les bénéfices des représentations. Au

début, cela parut en effet bien marcher. Le théâtre de la cour de Cassel et celui de Riga, que je connaissais bien, firent venir la partition de mon *Fliegender Hollaender*. Ils désiraient donner quelque chose de moi au plus tôt, et d'après les « on-dit » cet opéra était moins long et exigeait moins d'apparat que *Rienzi*. De ces deux villes je reçus en mai 1843 des nouvelles favorables sur le succès de la représentation. Mais là s'arrêta ce succès et toute l'année s'écoula sans que je reçusse la moindre demande de partition. Je voulus essayer de gagner un peu d'argent en publiant un arrangement pour piano du *Fliegender Hollaender* (je réservais pour l'avenir *Rienzi* qui, à mon avis, avait plus de chance de succès durable). Mais cet essai échoua devant la mauvaise volonté de MM. Haertel, à Leipzig, qui se déclarèrent prêts à éditer mon opéra, à condition que je renonçasse à tout honoraire.

Donc pour le moment, je ne pouvais me rassasier de mes succès qu'au figuré ; le public dresdois me marquait sa faveur par différentes attentions, mais ici aussi je devais bientôt voir crouler mon rêve d'Arcadie. Je crois que mon établissement à Dresde fut l'origine d'une ère nouvelle pour les journalistes et les critiques musicaux, et la rage qu'ils ressentirent de ma chance leur donna la force vitale qu'ils n'avaient pas eue jusqu'alors. Il est prouvé que les deux personnages que j'ai nommés déjà, C. Bank et J. Schladebach, n'élurent domicile à Dresde que vers cette époque. Je sais en outre que la police fit des difficultés à Bank et qu'elles ne furent levées que par l'intervention et sur la recommandation de mon confrère Reissiger.

La vogue de *Rienzi* fut très désagréable à ces messieurs, qui, par un engagement durable, devaient faire la critique musicale dans les journaux de Dresde. Je n'avais pas cherché à gagner leurs bonnes grâces et cependant il leur avait été, tout d'abord, difficile de lancer leur fiel contre un jeune musicien généralement aimé et auquel le public bienveillant s'intéressait d'autant plus qu'on connaissait sa vie, si peu favorisée par la fortune. Mais ma nomination extraordinaire au poste de maître de chapelle royal les dégagea de tout égard humain. A présent, j'avais de la chance, une chance inouïe ! L'envie trouva de quoi se repaître ; elle pouvait mordre à quelque chose de concret, de saisissable, et tous les journaux allemands ne tardèrent pas à prendre en parlant de moi un ton qui ne s'est pas encore modifié à l'heure actuelle. Pendant mon premier séjour en Suisse comme réfugié politique, il y eut bien quelques changements passagers dans des feuilles de couleur spéciale ; mais ils disparurent lorsque, grâce aux efforts de Liszt et malgré mon bannissement, mes opéras se répandirent en Allemagne.

Si, tout de suite après les représentations de Dresde, mes partitions furent demandées par deux théâtres, je ne le devais certainement qu'au fait que mes deux journalistes policiers se sentaient encore obligés de garder quelque mesure dans leur néfaste activité. Mais, plus tard, je n'eus point tort d'attribuer l'arrêt de toute demande à l'effet des rapports faux et calomnieux qui parurent sur moi dans les journaux. Mon vieil ami Laube s'était, il est vrai, empressé de me soutenir de sa plume : ayant repris, depuis le nouvel an 1843, la rédaction du *Monde*

élégant, il me pria de lui fournir ma biographie pour l'un de ses prochains numéros. Il éprouvait sans aucun doute un grand plaisir à me présenter triomphalement au monde littéraire d'alors ; pour que l'article produisît plus d'éclat, il y ajouta une lithographie du portrait que Kietz avait fait de moi. Lui-même cependant finit par devenir hésitant dans le jugement qu'il portait sur mes œuvres, en voyant avec quelle persistance et quelle croissante assurance on les critiquait, les abîmait et les méprisait. Il m'a avoué plus tard qu'il n'eût pas cru possible qu'on pût se trouver dans une position aussi déplorable vis-à-vis de la presse, et, connaissant mes principes, il me donna sa bénédiction en souriant et me considéra comme un homme perdu.

Dans mon nouveau champ d'activité, je m'aperçus bientôt aussi qu'à mon égard s'opérait un changement d'opinion qui fut pain bénit pour les journalistes.

Comme je n'étais poussé par aucun sentiment de vanité, je n'avais pas demandé à diriger moi-même mon opéra. Ayant constaté cependant que le maître de chapelle Reissiger devenait plus indolent après chaque représentation de *Rienzi* et que l'exécution de l'ensemble tombait dans l'ornière habituelle de l'indifférence et de la platitude, sachant de plus qu'on songeait à moi comme chef d'orchestre, j'exprimai le désir de diriger moi-même la sixième représentation. Sans répétition préalable, et sans m'être mis en contact avec les musiciens, je fis tout marcher à souhait ; chanteurs et orchestre furent électrisés et, de l'avis général, cette représentation de *Rienzi* fut la meilleure qu'on eût encore vue. L'étude et la direction

du *Fliegender Hollaender* m'avaient été volontiers confiées pour le motif que Reissiger, par la mort de Rastrelli, se trouvait surchargé de besogne officielle. En outre, on me pria de donner un échantillon de mes capacités en dirigeant une partition qui ne fût pas de moi, et l'on choisit l'*Euryanthe,* de Weber. Tout le monde en parut satisfait et c'est précisément après cette représentation que la veuve de Weber me demanda si instamment d'accepter les fonctions de maître de chapelle à Dresde. Pour la première fois depuis la mort de son mari, elle avait entendu, affirma-t-elle, l'œuvre de Weber jouée dans son esprit véritable et surtout avec le mouvement voulu.

Ma nomination avait eu comme première conséquence de blesser Reissiger, qui eût préféré voir à ses côtés un directeur qui lui fût subordonné plutôt qu'un collègue avec la même autorité que lui. Pourtant, son amour de la paix et sa paresse naturelle l'auraient fait demeurer en bons termes avec moi, si sa vaniteuse femme n'avait suscité en lui la crainte de me voir devenir son rival. Bien que cet état d'animosité ne nous conduisît jamais à une brouille déclarée, je ne tardai pas à remarquer dans la presse certaines indiscrétions qui me prouvèrent le manque de franchise de mon collègue. Il ne m'abordait jamais sans m'embrasser, mais je savais ce que valait cette effusion.

Toutefois, une chose m'étonna plus encore : je m'aperçus tout à coup que j'avais inspiré un sentiment de violente jalousie à un homme chez lequel je n'aurais jamais soupçonné cette passion. C'était Carl Lipinsky, attaché

depuis plusieurs années comme premier violon à la chapelle royale et virtuose de renom. Musicien plein de feu et d'originalité, Lipinsky était aussi d'une vanité incroyable et cette vanité poussait aux pires égarements ce Polonais d'un caractère soupçonneux et versatile.

Il me causa bien des ennuis : quoique son talent et l'exemple de son habileté stimulassent les violonistes, il n'était évidemment pas à sa place dans un orchestre bien organisé. Cet homme excentrique s'efforçait de mériter à la lettre l'éloge de M. de Lüttichau, qui avait dit que le son du violon de Lipinsky s'entendait toujours dans l'ensemble. C'est pourquoi il devançait sans cesse un peu les autres instruments et jouait ainsi le premier violon dans toute l'acception du mot. Quant aux nuances, il les exécutait à son idée et les légères inflexions d'un *piano* acquéraient sous son archet une dureté fanatique. Il était absolument impossible de lui faire entendre raison à ce sujet et l'on ne pouvait obtenir quelque chose de lui qu'avec les plus grandes flatteries. Bon gré, mal gré, il me fallait donc supporter ses défauts. Je m'efforçai d'atténuer le tort qu'il faisait à l'orchestre en lui témoignant de diverses façons une amitié enthousiaste. Mais lui ne pouvait se résigner à admettre que les auditions, quand je dirigeais, fussent meilleures que d'ordinaire : pour peu que lui, Lipinsky, y jouât, l'orchestre devait être excellent, quel que fût le maître de chapelle au pupitre.

Or, il arriva, comme c'est toujours le cas lorsqu'un nouveau chef entre en charge, que les musiciens s'adressèrent à moi pour régler diverses questions demeurées

en suspens. Lipinsky, irrité, se hâta de profiter de cette occasion pour se livrer à un acte de singulière trahison. Un des plus vieux contrebassistes était mort et Lipinsky insista auprès de moi pour qu'il ne fût pas remplacé selon la coutume ordinaire, c'est-à-dire par voie d'avancement, mais bien par un contrebassiste remarquable qu'il connaissait, le virtuose Müller, de Darmstadt. Quand le musicien qui, par cette mesure, se trouvait lésé, vint me parler, je demeurai fidèle à ma promesse à Lipinsky : j'exprimai mes scrupules à l'égard de ce système d'ancienneté et affirmai que, par mon serment au roi, je croyais de mon devoir de faire passer les intérêts artistiques de l'Institut avant les autres. J'appris alors, à mon grand étonnement (étonnement assez ridicule), que tout l'orchestre se soulevait contre moi, et lorsque j'eus une explication avec Lipinsky à propos de différentes plaintes de sa part, lui aussi m'accusa vraiment d'avoir, dans cette affaire de contrebassiste, négligé les intérêts des membres de l'orchestre, dont nous avions pourtant le devoir de nous occuper paternellement. M. de Lüttichau, sur le point de s'absenter de Dresde, fut pris d'une réelle inquiétude à laisser les affaires dans un état si menaçant, d'autant plus que Reissiger était en congé.

L'expérience éclatante que je venais de faire de tant d'effronterie m'éclaira soudain d'une lumière nouvelle et me rendit sur-le-champ le calme nécessaire pour tranquilliser le malheureux directeur général ; je l'assurai nettement que je savais à présent à qui j'avais affaire et que j'agirais en conséquence. J'ai tenu fidèlement parole et je ne me suis plus jamais trouvé en conflit ni avec Lipinsky

ni avec un membre quelconque de l'orchestre ; bien au contraire, avec le temps, les musiciens me devinrent si dévoués que je n'eus jamais qu'à me louer de leur soumission.

Une chose pourtant m'était apparue sûre et certaine : je ne finirais pas mes jours dans la peau d'un maître de chapelle de Dresde. A partir de ce moment, mes fonctions me furent à charge ; elles me l'étaient d'autant plus qu'à cette époque je remportai quelques succès personnels vraiment très beaux.

Le hasard de cette position me procura cependant un ami dont l'affection dura encore longtemps après qu'eut cessé notre activité commune à Dresde. Il était devenu nécessaire d'adjoindre un directeur de musique aux deux maîtres de chapelle. Il fallait moins un musicien de renom qu'un bon travailleur, complaisant, et, avant tout, catholique, les deux autres maîtres de chapelle étant protestants, au grand mécontentement des autorités ecclésiastiques de la cour. Un neveu de Hummel, Auguste Rœckel, à Weimar, brigua ce poste et l'obtint parce qu'il remplissait les conditions voulues. Rœckel sortait d'une vieille famille bavaroise ; son père avait été chanteur, et du temps des premières représentations de *Fidelio*, de Beethoven, il avait souvent joué le rôle de Florestan. Il avait eu ainsi des relations amicales avec le maître lui-même et il a conservé à la postérité bien des traits de la vie du grand homme. Ce père devint plus tard professeur de chant et fut amené à s'occuper de direction théâtrale. Il est le premier qui ait offert aux Parisiens le spectacle d'un opéra allemand ; par la même occasion, il

leur fit entendre Mme Schrœder-Devrient et conduisit ses tournées de si heureuse façon que c'est à lui, sans doute, qu'on est redevable de la grande impression produite par *Fidelio* et le *Freischütz* sur les Français, auxquels ces œuvres étaient encore absolument inconnues.

Dans cette entreprise et dans d'autres semblables, son jeune fils Auguste l'avait aidé et était ainsi devenu de bonne heure un musicien pratique. Comme les voyages du père s'étendirent pendant assez longtemps jusqu'en Angleterre, Auguste avait acquis, à voir les personnes et les choses les plus diverses, une foule de connaissances utiles, entre autres celles de l'anglais et du français. Son goût de la musique lui indiqua cependant sa voie, et ses grandes dispositions pour cet art lui donnaient le droit d'espérer le succès. Il jouait parfaitement du piano, comprenait une partition du premier coup d'œil, avait l'oreille extrêmement fine : il était donc doué de tout ce qu'il fallait à un musicien *praticien*. Quant à la composition, il y était moins poussé par le besoin de produire que par celui de montrer de quoi il était capable et d'essayer de percer par le moyen d'une œuvre habile où l'on reconnaîtrait l'adroit compositeur d'opéra, à défaut du musicien de génie. C'est dans cette idée que, modestement, il avait achevé un opéra, *Farinelli,* dont il avait écrit le texte lui-même sans autre prétention que celle d'égaler son beau-frère Lortzing. Il m'apporta cette partition à l'une de ses premières visites et comme il n'avait pas encore entendu mes opéras à Dresde, il me pria de lui jouer quelque chose de *Rienzi* et du *Fliegender Hollaender*. Sa personne franche et sympathique m'en-

gagea à répondre aussi bien que possible à son désir et je m'aperçus qu'il reçut de cette audition une impression violente et décisive, à tel point qu'il déclara ne pas vouloir m'importuner davantage avec la partition de son propre opéra.

Plus tard seulement, quand la communion de nos intérêts et de nos goûts nous eut liés plus étroitement, il se permit, poussé par la nécessité d'utiliser sa composition, de me demander un service d'ami, c'est-à-dire d'examiner sa partition. Je lui donnai différents conseils pour son remaniement, mais bientôt il en fut si dégoûté qu'il la jeta de côté et ne put se décider à en écrire une autre. Ayant appris à connaître mes opéras et mes nouvelles esquisses, il me dit en toute franchise qu'il se sentait désormais appelé à me regarder travailler, à m'aider fidèlement, à interpréter mes œuvres et à les faire comprendre au public, enfin, à chercher à me débarrasser de tout ce qu'il y avait de pénible dans mes fonctions et dans mes rapports avec le monde ; mais il ne voulait pas, disait-il, s'exposer au ridicule de composer, lui mon ami, des opéras à mes côtés. Je m'efforçai toutefois de l'amener à ne pas laisser improductives ses facultés et lui indiquai plusieurs sujets que j'aurais voulu voir mis en musique par lui : ainsi un petit drame français, *la Fille de Cromwell*, et plus tard une touchante histoire que j'avais trouvée dans un almanach et dont je lui fis un plan détaillé pour la composition. Tous mes efforts demeurèrent infructueux et je dus en conclure que réellement mon ami n'avait pas la puissance du travail productif ; d'ailleurs des soucis matériels vinrent troubler son existence et le

malheureux, qui devait peiner pour entretenir sa femme et sa nombreuse famille, m'inspira bientôt une compassion plus profonde et un intérêt plus grand que n'avaient pu le faire ses essais artistiques. Très intelligent et, grâce à ses connaissances et à son expérience, très débrouillard, le cœur bon et fidèle, Rœckel devint bientôt pour moi un ami et un compagnon dont je ne pouvais plus me passer. Il fut et il demeura le seul qui comprit la situation particulière que j'avais dans le monde qui m'entourait et il fut le seul auquel je pus en toute franchise confier mes préoccupations et mes soucis. On verra bientôt quelles terribles épreuves et quelles misères nous réservait notre sort commun.

Mon établissement à Dresde me valut un autre ami qui, dès les premiers jours, me fut dévoué et fidèle aussi, bien qu'il eut, de par son métier, une influence moins décisive sur le développement de ma carrière. Nous avions comme voisin un jeune médecin nommé Antoine Pusinelli. Le chœur d'hommes la *Liedertafel* étant venu m'offrir une sérénade à mon trentième anniversaire, Pucinelli profita de cette occasion pour faire ma connaissance et m'assurer de son attachement sérieux et profond. Nous eûmes bientôt des relations amicales et paisibles ; il devint mon médecin attentif et pendant la période de mon séjour à Dresde où les difficultés s'accumulèrent autour de moi, il eut souvent l'occasion de me prouver son dévouement et sa générosité. Sa fortune lui permettait de faire de gros sacrifices qui me rendirent son grand obligé.

Mes relations dans la société de Dresde s'étendirent

encore par les prévenances de la famille du chambellan de Kœnneritz. La femme de celui-ci, Marie de Kœnneritz, née Fink, et amie de la comtesse Hahn-Hahn, prit une part très vive, presque passionnée, à mes succès de compositeur. Il semble que, par cette famille qui m'attirait souvent chez elle, j'eusse dû prendre contact avec les cercles aristocratiques de Dresde ; il n'en fut rien. Mes rapports avec la noblesse restèrent tout extérieurs et il n'y eut jamais de sympathie réciproque entre nous. J'appris cependant à y connaître la comtesse Rossi (la célèbre Sontag), qui, à mon grand étonnement, m'accueillit chaleureusement et me procura ainsi l'occasion de me rapprocher d'elle à Berlin, après que je me fus distingué quelque peu. Je raconterai au moment venu la singulière déception que j'éprouvai à cette seconde rencontre et j'ajoute seulement que, grâce à l'expérience que j'acquis, ces cercles ne m'en imposèrent bientôt plus. Je finis même par perdre tout désir et tout espoir d'entrer dans des sphères où je ne trouvais aucun réconfort.

Si la famille de Kœnneritz se montra amicale envers moi pendant tout le temps que je vécus à Dresde, ses rapports avec moi n'eurent aucune influence sur mon développement ou dans l'amélioration de ma situation. Seul, M. de Lüttichau prétendit, quand la brouille éclata entre nous, que Mme de Kœnneritz m'avait tourné la tête par ses compliments exagérés et rendu présomptueux vis-à-vis de lui. Il ne semblait pas se douter que si quelqu'un parmi les dames de l'aristocratie avait contribué à fortifier ma fierté, c'était sa propre femme, Ida de Lüttichau, née de Knobelsdorf.

L'impression que me produisit cette noble femme, sensible et cultivée, est la première de ce genre que j'aie éprouvée de ma vie, et elle aurait eu sans doute une grande influence sur moi s'il m'avait été possible de voir Mme de Lüttichau plus souvent et d'une manière plus intime. J'en étais empêché moins par sa situation de femme du directeur général que par son état maladif permanent et la crainte que j'avais de devenir indiscret et importun. Aussi ne lui faisais-je que de rares visites. Son souvenir se mêle dans ma mémoire à celui de ma sœur Rosalie. Je n'ai pas oublié la douce ambition qui m'animait d'éveiller la sympathie de cet être d'élite, qui dépérissait douloureusement dans un entourage des plus rudes. J'eus l'espoir de réaliser mon ambition en voyant l'intérêt qu'elle portait au sort du *Fliegender Hollaender*, tandis que le public de Dresde se refusait à comprendre cet opéra après *Rienzi*. Elle fut la première à lutter contre le courant et à venir au-devant de moi dans la voie nouvelle que je suivais. J'en fus si heureux que plus tard, quand je publiai cet ouvrage, je le lui dédiai. Je raconterai la chaleureuse sympathie qu'elle montra pour mon développement et l'influence qu'elle exerça sur mes goûts artistiques intimes à l'occasion de certains incidents qui se passèrent pendant les dernières années de ma période dresdoise. Cependant des relations suivies ne s'établirent pas entre nous et mon genre de vie ne fut pas modifié par cette amitié, si importante en soi pourtant.

Les rapports avec le monde du théâtre prirent la première place dans mon existence, et même après mes grands succès, j'avais dû me contenter de la sphère fami-

lière dans laquelle je m'étais préparé à ces mêmes succès. A mes vieux amis Heine et papa Fischer s'étaient joints Tichatschek et son singulier inséparable. Ceux qui ont vécu à Dresde alors et qui ont connu Fürstenau, le lithographe de la cour, s'étonneront que je me sois lié presque sans m'en rendre compte avec cet ami intime de Tichatschek au point de le recevoir constamment chez moi ; mais la signification de cette singulière fréquentation est donnée par le fait qu'elle cessa de ma part au moment exact où ma position de Dresde croulait sous moi.

Mon élection au comité de la « Liedertafel » agrandit encore le cercle de mes amitiés superficielles. Cette société se composait d'un nombre assez restreint de jeunes commerçants et d'employés dont le but était plutôt de se distraire que de faire de la musique vocale ; mais leur président, le professeur Lœwe, homme assez excentrique, avait l'ambition d'atteindre certains résultats, et pour cela une autorité comme celle que je possédais alors à Dresde lui semblait nécessaire. Un de ses principaux vœux était d'obtenir la translation des cendres de C.-M. de Weber de Londres à Dresde. Je m'intéressai moi-même avec ardeur à la réalisation de ce désir et prêtai volontiers la main à l'ambition mêlée de vanité du professeur. Il fallait tout d'abord organiser un grand festival de musique et convoquer toutes les sociétés chorales masculines de la Saxe pour renforcer la « Liedertafel », absolument nulle au point de vue musical. Afin de mener à bien ce projet, on créa un comité qui devait s'en occuper et Lœwe le présida avec une telle énergie qu'il le fit bientôt ressembler à un tribunal révolutionnaire

siégeant en permanence. A cause de sa violente ardeur, je donnai à Lœwe le surnom de Robespierre.

Quoique me trouvant aussi à la tête de l'entreprise, je pus heureusement échapper au terrorisme de Lœwe : j'étais suffisamment occupé par une grande composition que j'avais promise pour le concert de la fête. On m'avait chargé de fournir une pièce pour chœur d'hommes, qui devait durer l'espace d'une demi-heure. Je compris que la monotonie fatigante des voix masculines dans laquelle l'orchestre seul mettait un peu de variété ne serait rendue supportable que par l'emploi de quelques motifs dramatiques. Je construisis donc de grandes scènes chorales célébrant la Pentecôte avec la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Le tout s'exécutait sans aucun solo et ne reposait que sur l'effet de masse des différents chœurs, ainsi que l'exigeait le but de l'entreprise. Cette composition devint *les Agapes des Apôtres*, qu'on a récemment chantée par-ci par-là et que je mets au rang des ouvrages d'occasion, vu le peu de temps que j'ai pu y consacrer. J'étais assez satisfait de mon œuvre, surtout pendant les répétitions, où je dirigeais seul les chœurs d'hommes de Dresde. Mais lorsque, pour l'exécution générale, j'eus devant moi, dans l'église Notre-Dame où le concert avait lieu, douze cents chanteurs venus de toute la Saxe pour l'exécution de ma composition, je fus surpris de l'effet relativement peu considérable qui frappa mon oreille et que produisit cette foule énorme. Je constatai alors la folie de ces entreprises monstrueuses de musique vocale et, pour l'avenir, elles m'inspirèrent une répulsion définitive.

Je ne réussis qu'à grand'peine à me débarrasser de la « Liedertafel » et n'y arrivai qu'après avoir eu la chance d'amener au professeur Lœwe un ambitieux de son espèce, M. Ferdinand Hiller. Je parlerai plus tard de la translation des cendres de Weber, l'action la plus glorieuse que j'aie accomplie avec le concours de cette société. Pour le moment, je me contenterai de signaler une autre composition occasionnelle due à mes fonctions de maître de chapelle royal.

Le 7 juin de cette année (1843), on inaugura au « Zwinger » (1), avec toute la pompe voulue, le monument du roi Frédéric-Auguste, sculpté par Rietschl. Nous eûmes l'honneur, Mendelssohn et moi, d'être chargés de la composition d'une cantate ainsi que de la direction du festival musical. J'écrivis un simple chœur pour hommes, à tendances modestes, tandis qu'à Mendelssohn incombait la tâche difficile d'intercaler le *God save the king* (en allemand : *Heil dir im Rautenkranz*) dans le morceau qu'il devait composer. Il voulut en venir à bout par un tour de force de contrapontiste, grâce auquel, à partir des huit premières mesures, sa mélodie originale était accompagnée par les cuivres qui jouaient l'air anglo-saxon. Mon chant sans prétention semble avoir produit de loin un assez bon effet, tandis que la tentative hasardeuse de Mendelssohn échoua complètement. A ce que j'ai appris, nul ne comprit pourquoi le chœur ne chantait pas l'air que jouaient les instruments de cuivre. Mendelssohn, qui avait assisté au concert, me fit cependant parvenir

(1) Palais qu'habite le roi à Dresde,

des remerciements écrits sur la façon dont j'avais veillé à l'exécution de sa composition ; du haut comité de la fête, je reçus une tabatière en or dont la valeur devait sans doute correspondre à celle de ma cantate, mais où l'on avait gravé un sujet de chasse avec si peu de soin qu'à mon grand étonnement, je trouvai le métal percé en divers endroits.

Malgré les distractions que m'apportait le grand changement de mon existence, je m'efforçais de ne pas me laisser influencer par elles et, écoutant l'expérience que m'avaient donnée mes succès, je me recueillais et m'affermissais. En mai déjà, à mon trentième anniversaire, j'avais achevé le poème de mon *Venusberg* (c'est le nom que je donnais alors à *Tannhäuser*). A cette époque, je n'étais pas arrivé encore à étudier véritablement la poésie du moyen âge ; je n'en connaissais le caractère classique que par mes souvenirs de jeunesse et aussi par les communications toutes superficielles que je devais à Lehrs, à Paris. Ma position stable sous la protection royale me mettait dans la possibilité de me créer un intérieur tranquille, ce qui, à mes yeux, était de grande importance, car j'espérais ainsi pouvoir reprendre d'après un plan bien établi des études qu'avaient interrompues presque totalement ma vie de théâtre et mes années de misère parisienne. Cet espoir se confirma par le caractère de mes occupations officielles : je ne fus jamais surchargé de travail et sous ce rapport la direction générale usa envers moi de ménagements exceptionnels. Quoique engagé depuis quelques mois seulement, on m'accorda dès ce même été un congé de repos et j'allai le passer à Tœplitz, lieu pour lequel

j'avais une prédilection et où j'avais envoyé ma femme à l'avance.

En y arrivant, j'éprouvai une vraie satisfaction à constater le changement agréable de ma situation, comparée à celle de l'année précédente. Au lieu de la chambre étroite dont j'avais dû me contenter alors, je louai dans la même maison, « Au Chêne », à Schœnau, quatre belles pièces aussi confortables que possible. Ma sœur Clara répondit à notre invitation ; ma bonne mère aussi, qui venait chaque année soigner sa goutte à Tœplitz, se retrouva auprès de nous. Moi-même, j'employai ce séjour à suivre une cure d'eau minérale, espérant obtenir une amélioration de l'affection du bas-ventre que j'avais contractée à Paris. Malheureusement, j'en éprouvai l'effet contraire, et lorsque je me plaignis de l'agitation et de la nervosité pénibles qui en résultaient, j'appris que je me conduisais contre toutes les règles médicales. On avait remarqué qu'à la promenade matinale pendant laquelle je buvais mon eau, je déambulais au pas de course les sentiers ombreux du Jardin de Thurn et l'on me fit comprendre que l'eau ne produirait son bon effet que si je marchais lentement et gardais une allure calme. De plus, on vit aussi que j'emportais toujours un assez gros livre que j'ouvrais lorsque, sur les bancs solitaires, je me reposais à côté de ma bouteille d'eau. C'était la *Mythologie allemande* de J. Grimm. Qui connaît ce livre comprendra que son contenu si riche, rassemblé de toutes parts et réservé presque exclusivement aux érudits, me mît dans un état de violente excitation. Je cherchais de la clarté et des personnages nettement dessinés et je ne trouvais là

que les débris d'une époque disparue, sans vestiges plastiques pour ainsi dire, une sorte de chaos qui au premier aspect faisait l'effet d'un amas de roches crevassées cachées sous de maigres broussailles. Rien d'achevé, aucune ligne architecturale ; souvent j'étais tenté de renoncer à la peine que je me donnais à reconstruire quelque chose de tout cela. Et pourtant, il s'en dégageait un charme merveilleux qui me retenait. La tradition la plus infime me semblait venir d'une patrie retrouvée, et bientôt toutes mes facultés sensitives se concentrèrent dans la contemplation d'un monde de personnages qu'il me semblait connaître depuis longtemps. En les voyant devant moi si vivants et si familiers, en entendant leur langage, je me demandais d'où leur venait cette affinité avec moi. Je ne saurais comparer mon état d'âme d'alors qu'à une renaissance, et, de même qu'on admire avec émotion chez l'enfant le premier signe de perception, de même mon propre regard extasié rayonnait à la vie miraculeuse d'un monde vis-àvis duquel j'avais vécu jusqu'alors aussi aveugle que l'enfant dans le sein maternel.

Tout d'abord la conséquence de cette disposition d'esprit ne fut guère favorable à mon intention de composer déjà une partie du *Venusberg*. J'avais fait apporter un piano « Au Chêne », mais j'en brisai toutes les cordes sans obtenir de résultat favorable. Avec bien des peines, j'ébauchai le début du *Venusberg* dont heureusement j'avais encore les motifs principaux à l'esprit. Je souffrais violemment d'énervement et de congestions : parfois je m'imaginais être malade et passais des journées entières couché sur mon lit à lire les légendes de Grimm

et à reprendre toujours sa malheureuse mythologie. Enfin, j'eus la bonne idée de me délivrer de toutes les misères de mon état de santé en faisant une excursion à Prague. J'accomplis cet agréable voyage avec ma femme, en voiture découverte ; nous avions déjà gravi une fois ensemble la montagne de Milischau.

A Prague, je descendis dans mon cher « Cheval-Noir » ; je retrouvai mon ami Kittl passablement engraissé et, à ma joie, j'appris que mes belles amies de jeunesse, Jenny et Augusta Pachta, s'étaient mariées enfin très avantageusement dans la haute aristocratie. Tout était donc pour le mieux et je retournai à Dresde reprendre mes fonctions de maître de chapelle du roi de Saxe.

Alors il fallut nous occuper de l'installation et de l'arrangement de notre vaste logis, bien situé dans l'allée d'Oster, avec vue sur le Zwinger. Bien entendu, tous les meubles furent achetés solides et soignés, ainsi qu'il convient à un homme de trente ans qui s'établit enfin pour toute sa vie. N'ayant à compter sur aucune subvention supplémentaire, je dus emprunter contre intérêts les fonds nécessaires à ces achats. Mais par la perspective des profits qui me reviendraient de mes opéras, exécutés avec succès à Dresde, il me paraissait certain que je pourrais tout rembourser sous peu. Trois objets me rendaient surtout cher mon élégant appartement : un grand piano à queue de Breitkopf et Haertel, dont j'eus l'orgueil de devenir possesseur ; un bureau majestueux qui appartient aujourd'hui au musicien Otto Kummer, et enfin la gravure de Cornélius qui sert de frontispice aux *Niebelungen.* Dans

son beau cadre gothique, c'est la seule pièce dont je ne me sois pas séparé jusqu'à présent.

Mais ce qui me retenait surtout au logis et me donnait le sentiment d'être chez moi, c'était une bibliothèque que je me procurai d'un seul coup d'après le plan de mes études. A l'écroulement de ma situation à Dresde, cette bibliothèque passa d'une singulière façon aux mains de M. Henri Brockhaus. Je lui devais alors cinq cents thalers et pour se couvrir de cette créance, que ma femme ne soupçonnait pas, il fit saisir, sans qu'elle le sût, mon intéressante collection ; je ne pus jamais rentrer en sa possession. La littérature de l'ancien allemand y était richement représentée, de même que celle du moyen âge dont je m'étais procuré bien des œuvres de prix, entre autres le rare et vieux *Roman des douze Pairs*. Il s'y trouvait aussi de bons ouvrages historiques sur le moyen âge et sur le peuple allemand en général ; j'avais de plus veillé à me pourvoir de la littérature poétique et classique de toutes les époques et de tous les pays. Les poètes italiens y avaient leur place à côté de Shakespeare et des écrivains français ; je ne comprenais les uns et les autres que difficilement, mais j'avais acquis les textes originaux dans l'espoir de trouver le temps d'apprendre encore à fond les langues dont j'avais négligé l'étude. Quant à l'antiquité grecque et romaine, je me contentai de nos traductions devenues classiques. Avec Homère déjà, acheté en grec, j'avais constaté qu'il me faudrait trop de loisirs pour recouvrer mes anciennes connaissances linguistiques. En outre, désirant réunir un ensemble complet d'ouvrages d'histoire, je n'avais pas

hésité à me procurer les bouquins les plus volumineux.

Ainsi équipé, il me sembla que j'étais en mesure de braver tous les déboires qui m'attendaient dans mes nouvelles fonctions et, rempli de l'espoir de jouir longuement et tranquillement du foyer enfin acquis, j'entrai en octobre 1843 dans mon appartement. S'il n'était pas somptueux, il avait du moins fort bonne apparence.

Les premiers moments de loisir que me laissèrent ma charge de directeur et les études littéraires auxquelles je me livrais avec joie, furent consacrés à la composition du *Tannhäuser* dont le premier acte fut achevé dès janvier 1844. L'hiver de cette année-là, qui ne m'a laissé aucun souvenir marquant sur mon activité à Dresde, se distingue par deux entreprises qui me conduisirent, la première, au début de janvier, à Berlin pour l'exécution de mon *Fliegender Hollaender*, la seconde, en mars, à Hambourg, pour *Rienzi*.

Je me rappelle vivement les impressions que je reçus de ce premier voyage. L'intendant du théâtre de Berlin, M. de Küstner, m'avait fait parvenir la nouvelle inattendue d'une prochaine représentation du *Fliegender Hollaender*. Le bâtiment de l'Opéra ayant brûlé à peu près un an auparavant, il n'était pas encore possible d'y jouer ; j'avais pensé attendre tranquillement sa réouverture et n'avais en aucune façon rappelé mon œuvre au souvenir de l'intendance berlinoise.

La pauvre mise en scène de Dresde m'avait prouvé de quelle importance était pour mon drame maritime une représentation soignée et préparée jusque dans ses moindres détails ; j'avais donc compté spécialement sur

les répétitions consciencieuses et les excellents moyens de décoration du théâtre de Berlin ; aussi fus-je extrêmement irrité de voir mon opéra servir de bouche-trou dans la salle intérimaire de la Comédie. Mais il était inutile de réclamer ; on m'avait prévenu, non pas qu'on allait commencer l'étude de la composition, mais bien qu'elle était prête à être jouée, et cela dans peu de jours. Cette décision me faisait entendre que ma pièce était condamnée à passer seulement sur la scène berlinoise sans y demeurer, car on ne pouvait supposer que, le futur opéra terminé, les décors seraient renouvelés. On me dora la pilule en plaçant les représentations du *Fliegender Hollaender* à l'époque où Mme Schrœder-Devrient viendrait en assez longue tournée à Berlin ; on supposait bien que je serais heureux d'avoir la célèbre artiste pour interprète. Mais je devais me dire aussi que le choix du *Fliegender Hollaender* n'était qu'un expédient : on était embarrassé parce que le répertoire de la Devrient se composait presque exclusivement des soi-disant grands opéras (de Meyerbeer surtout) et qu'on réservait ceux-ci pour les brillantes représentations qu'on donnerait dans le nouveau bâtiment.

Je reconnus ainsi que l'intendance de Berlin enregistrait mon œuvre sous la rubrique des « opéras de maître de chapelle » et je prévoyais pour elle la destinée habituelle de ces sortes de compositions. La façon dont on nous traita, moi et mon *Fliegender Hollaender*, confirma cette supposition décourageante. Cependant, par égard pour Mme Schrœder-Devrient et son concours, je combattis ce pressentiment pénible et me rendis à Berlin afin

de contribuer de mon mieux à la réussite de la représentation. Je reconnus immédiatement combien ma présence y était nécessaire. Le pupitre de directeur était occupé par un certain Henning (ou Henniger), qui par droit d'ancienneté était arrivé, du rang de simple exécutant, à celui de maître de chapelle, de sorte qu'il n'entendait pas grand'-chose à la direction d'un orchestre en général et rien du tout à mon opéra en particulier. Je pris sa place et dirigeai la répétition générale et deux représentations dans lesquelles, cependant, Mme Schrœder-Devrient ne parut pas. La faiblesse des instruments à cordes, qui rendait vulgaire la sonorité de l'orchestre, me causa bien du chagrin, mais les acteurs me surprirent agréablement par leur talent autant que par leur zèle. Je fus très satisfait aussi de la mise en scène, parfaite sous les ordres de l'intelligent régisseur Blum et de ses machinistes exercés et ingénieux. Dans ces conditions encourageantes pour moi, j'étais très curieux de savoir l'effet que produirait sur le public berlinois la représentation définitive.

Ce qui m'arriva dans cette circonstance fut bien bizarre. Il est probable que les nombreux auditeurs ne se posaient qu'une seule question. De quelle façon allait-on me trouver mauvais? Au cours du premier acte, l'opinion générale parut être que j'appartenais au genre ennuyeux : aucune main ne bougea et l'on m'a assuré ensuite que ç'avait été une vraie chance, car la moindre tentative d'applaudissement eût été considérée comme venant d'une claque payée et aurait été combattue vivement. M. de Küstner m'a dit plus tard qu'il avait admiré ma contenance,

lorsque, sortant de l'orchestre et malgré l'absence de toute marque d'approbation, j'étais allé me montrer sur la scène. C'est que j'étais satisfait de la représentation. N'attendant l'effet décisif qu'au deuxième acte, j'étais bien résolu à ne pas me laisser décourager ; je n'avais d'autre souci que de veiller à la bonne exécution de mon œuvre et ne songeais guère à la tenue des Berlinois. Et en vérité, la glace fut rompue. Le public renonça à m'enregistrer sous une rubrique quelconque et, à la fin de l'acte, se laissa emporter par un enthousiasme croissant. Je dus répondre aux appels impétueux des spectateurs et exécuter en compagnie de mes interprètes les saluts habituels de remerciement.

Le troisième acte était trop court pour que l'ennui eût le temps de se manifester et, l'effet scénique étant de plus neuf et saisissant, des bravos fougueux et répétés s'élevèrent à la fin de la représentation, nous faisant croire à une véritable victoire.

Mendelssohn se trouvait alors à Berlin avec Meyerbeer pour les affaires de la direction générale de musique ; d'une loge d'avant-scène, il avait assisté à la représentation et, le visage pâle, suivi la marche des événements. La pièce jouée, il s'approcha de moi et murmura d'un ton d'indifférente bonhomie : « Eh bien, vous avez le droit d'être content. » Je le vis plusieurs fois pendant mon court séjour à Berlin ; je passai même une soirée chez lui pour entendre de la musique de chambre, mais jamais il ne prononça un mot de plus sur le *Fliegender Hollaender.* Il se contenta de s'informer quand aurait lieu la seconde représentation et si Mme Schrœder-

Devrient y chanterait. Il ne répondit pas non plus aux éloges chaleureux et sincères que je lui adressai sur la musique de son *Songe d'une nuit d'été*, que l'on joua à diverses reprises et que j'entendais pour la première fois ; il parla seulement avec quelques détails du comédien Gern, chargé du rôle de Zettel et qui, à son avis, exagérait trop.

Quelques jours après, il y eut une seconde représentation avec les mêmes acteurs et je la dirigeai encore. Elle devait avoir un résultat différent, mais tout aussi bizarre que la première. J'avais évidemment gagné quelques partisans qui étaient revenus au théâtre et qui, tout de suite, se mirent à battre des mains ; des sifflets violents leur répondirent, de sorte que de toute la soirée aucun auditeur n'eut plus le courage d'applaudir. Mon vieil ami Heine, que la direction de Dresde avait envoyé exprès à Berlin afin d'étudier la mise en scène du *Songe d'une nuit d'été*, se trouvait aussi à cette représentation. Il m'avait persuadé d'accepter avec lui l'invitation d'un de ses parents berlinois et de souper dans un cabaret « Sous les Tilleuls ». Après le théâtre, je le suivis, très fatigué, dans un local désagréable et mal éclairé où, pour me réchauffer, je bus avec une hâte rageuse le vin qu'on m'offrait ; j'écoutais les discours embarrassés de mon brave ami et de son compagnon et regardais fixement les journaux du jour étalés devant moi et qui contenaient les critiques de mon *Fliegender Hollaender*. Un trait aigu me traversa le cœur lorsque je vis la vilenie et la façon éhontée avec lesquelles une ignorance crasse me jugeait, moi et mes œuvres. Notre hôte, un épais philistin, m'af-

firma qu'après avoir lu les feuilles du matin, il avait bien prévu ce qui arriverait le soir, car les Berlinois attendent toujours les critiques de Rellstab et Cie pour savoir comment ils doivent se comporter. Ce brave homme voulut absolument m'égayer et fit apporter toute sorte de vins, pendant que l'ami Heine cherchait dans sa mémoire nos souvenirs joyeux de l'époque de *Rienzi* à Dresde. Chancelant, la tête lourde, je fus enfin ramené dans mon hôtel par les deux amis. Il était minuit passé.

Dans les corridors sombres où le garçon m'accompagnait pour m'éclairer, je me vis soudain face à face avec un monsieur vêtu de noir, au visage pâle et distingué, qui demanda à me parler, assurant qu'il m'attendait depuis la fin de la représentation. Je m'excusai, prétextant que je me sentais hors d'état de m'occuper d'aucune affaire : il devait bien s'apercevoir que, sans être précisément ivre, j'avais par imprudence bu trop de vin. Je bégayai cela d'une langue empâtée, mais ce singulier visiteur ne se laissa pas éconduire et déclara qu'il trouvait nécessaire de causer avec moi justement à cette heure. Nous nous assîmes donc dans une chambre froide, à la maigre lueur d'une bougie et, dans un langage fort élégant et persuasif, il me raconta qu'il avait lui aussi assisté à la représentation de ce soir et qu'il se figurait bien de quelle humeur je devais être à la tournure qu'avaient prise les choses ; c'est pourquoi rien ne l'avait pu rebuter de venir m'affirmer que j'avais écrit un chef-d'œuvre extraordinaire et que j'aurais tort de me laisser décourager par l'accueil ridicule du public berlinois. Ce soir même, il avait entrevu le superbe avenir que pro-

mettait à l'art allemand une œuvre telle que le *Fliegender Hollaender*. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête : je vivais en plein conte d'Hoffmann ; il me fut impossible d'articuler un mot. Je pus seulement m'informer du nom de l'inconnu, ce qui parut l'étonner, car le jour précédent, nous avions déjà causé ensemble chez Mendelssohn. Là précisément, ma conversation et ma manière d'être lui avaient fait de l'impression. Il avait soudain regretté de ne pas avoir assisté à la première du *Fliegender Hollaender*, et s'était promis de ne pas manquer la seconde représentation. Il se nommait Werder, professeur. Cela ne me disait rien et il dut m'écrire son nom. Il prit du papier et de l'encre et accomplit mon désir, puis il me quitta, et moi, presque sans savoir ce que je faisais, je me jetai sur mon lit et tombai dans un profond sommeil. Le lendemain, j'étais frais et dispos. Je pris congé de Mme Schrœder-Devrient qui promit de veiller encore sur le *Fliegender Hollaender;* j'empochai mes cent ducats d'honoraires et rentrai par Leipzig où je laissai les ducats à mes parents pour acquitter les avances qu'ils m'avaient faites pendant ma période d'attente à Dresde, alors qu'il me fallait subvenir aux besoins les plus pressants. Puis je retournai à Dresde où je me sentis heureux au milieu de mes livres, avec le loisir de réfléchir à la profonde impression que m'avait laissée la visite de Werder.

Vers la fin de ce même hiver, je reçus encore une invitation en règle pour Hambourg, où l'entreprenant directeur Cornet allait donner *Rienzi*. Il m'avoua que pour lutter contre la mauvaise tournure que prenaient ses

affaires, il avait besoin d'une pièce à succès pour se remettre à flot et qu'il croyait l'avoir trouvée en *Rienzi*, car il l'avait vue à Dresde. Je me mis donc en voyage au mois de mars, chose assez pénible à cette époque : de Hanovre, il fallait faire le voyage en poste et traverser, non sans quelque danger, l'Elbe qui charriait des glaçons.

La ville de Hambourg était en reconstruction ; un grand incendie venait de la détruire et, dans son centre, il y avait encore de larges espaces couverts de décombres. Le froid et le ciel toujours gris furent cause que je n'ai gardé de ce séjour assez long qu'un souvenir presque odieux. Aux répétitions, les moyens scéniques incomplets dont on disposait à Hambourg et qui ne consistaient pour ainsi dire qu'en un fatras de vulgaires oripeaux, m'irritèrent à tel point, que je passai tous mes instants de repos dans ma chambre d'hôtel solitaire ; avec cela, j'étais épuisé et constamment refroidi. Je refis mes anciennes et pires expériences sur le genre théâtral superficiel.

Il m'était pénible surtout de devenir le complice involontaire des plus basses tendances du sieur Cornet. Il ne voulait qu'une chose : épater le public, et ce succès, à son avis, devait être avantageux pour moi, car en dehors d'honoraires mesquins, il me promettait les tantièmes à venir. La dignité de la mise en scène, qu'il ne comprenait absolument pas, fut sacrifiée au plus ridicule clinquant et il crut avoir assuré le succès de la pièce en organisant des espèces de défilés dont les exécutants étaient affublés de tous les restes de fournitures ayant servi aux ballets et aux féeries : il lui suffisait de faire mouvoir

beaucoup de couleurs et de personnages sur les planches. Dans tout cela, ce qu'il y avait de plus désolant était encore d'entendre le chanteur du rôle principal, un vieux ténor bouffi et sans voix, M. Wurda, qui jouait Rienzi à la façon dont il donnait son personnage favori Elvino dans la *Somnambule*. Il était si détestable que je fus tenté de faire crouler le Capitole dès le second acte, afin de l'enterrer sous les ruines et d'empêcher en même temps le directeur d'exhiber différents cortèges qui lui tenaient à cœur.

Une seule cantatrice me rendit l'espoir et me charma par le feu qu'elle mit dans le rôle d'Adriano. C'était Mme Fehringer, la même qui, plus tard, et sa voix déclinant déjà, fut choisie par Liszt, à Weimar, pour chanter Ortrude dans *Lohengrin*. De telles conditions étaient pitoyables et me désolaient. Cependant il n'en résulta pas d'échec et la direction espéra conserver *Rienzi* au répertoire jusqu'au moment où Tichatschek pourrait venir en donner une véritable idée aux Hambourgeois ; ce qui effectivement eut lieu l'été suivant. M. Cornet s'aperçut de mon découragement et de ma mauvaise humeur et, comme il avait appris que je désirais rapporter un perroquet à ma femme, il s'arrangea pour qu'un fort bel exemplaire de cette espèce d'oiseau me fût offert en bénéfice. A mon triste retour, je l'emportai dans sa cage étroite et fus très touché du prompt attachement dont cette bête paya mes soins. Minna me reçut les bras ouverts, car ce beau perroquet était pour elle la preuve palpable que j'arriverais à quelque chose en ce monde.

Nous possédions déjà un très joli petit chien, né à Dresde, chez notre propriétaire, le jour de la première répétition de *Rienzi;* sa passion pour moi et d'autres qualités exceptionnelles le faisaient aimer de tous ceux qui fréquentaient notre maison. L'aimable oiseau qui n'avait aucun défaut et qui se montra fort docile, vint animer encore plus notre intérieur et remplacer les enfants qui manquaient. Ma femme lui apprit les airs principaux de *Rienzi* et le joyeux animal ne tarda pas à les siffler lorsque, de loin déjà, il m'entendait monter l'escalier. Mon foyer semblait donc établi aussi bien que possible pour une existence heureuse.

Je n'eus plus à faire d'autres voyages pour les représentations de mes opéras, pour la simple raison que d'autres offres de les jouer ne me parvinrent plus. Je dus constater que mes œuvres ne se répandaient que fort lentement et m'imaginai que la cause en provenait de ce qu'aucun arrangement pour piano ne les popularisait. Je crus donc bien faire en m'occupant énergiquement et à tout prix de leur publication. Afin de me réserver le profit très nécessaire de la vente, j'eus l'idée d'en établir l'édition à mes frais et m'entendis pour cela avec le libraire musical de la cour, F. Meser, qui n'avait, jusqu'alors, su lancer que quelques valses.

Par contrat, il devint l'éditeur nominal de mes œuvres ; en réalité il n'en était que le courtier et ne touchait qu'un bénéfice de 10 pour 100. Moi, j'avais à fournir le capital représentant les frais d'impression. Ces frais étaient fort considérables, car il s'agissait de deux opéras, dont l'un exceptionnellement long. Pour que l'affaire devînt avan-

tageuse, il fallait d'autres arrangements encore, outre la réduction pour piano. Donc, afin de réaliser les gains que je souhaitais et avec lesquels je pensais acquitter mes débours et mes dettes, j'avais besoin de moyens assez élevés. Mme Schrœder-Devrient se trouvant alors à Dresde (Pâques 1844, époque à laquelle elle reprenait son engagement), je lui confiai mon projet et ses motifs.

Elle croyait à l'avenir de mes œuvres. Elle comprit ma situation, se convainquit de la justesse de mes calculs et, sans y voir un sacrifice quelconque de sa part, se déclara prête à m'avancer les fonds nécessaires à l'édition de mes opéras. Elle devait prendre cette somme sur sa fortune placée en rentes sur la Pologne et me demanda simplement de lui payer des intérêts équivalents. Tout cela avait l'air si net et s'arrangeait si facilement que je me mis sur-le-champ en rapports avec un graveur de Leipzig et m'occupai de faire publier mes opéras.

Les travaux exécutés selon mes ordres s'étaient élevés à une assez forte somme, quand je demandai à mon amie une première avance de fonds. Mais la célèbre artiste était arrivée à une phase de sa vie absolument inattendue et très funeste pour moi. Ayant rompu complètement avec le malheureux M. de Münchausen, elle était retournée pleine de repentir à son ancienne liaison, mon ami Hermann Müller, mais sans plus y trouver, semble-t-il, de véritable satisfaction. Alors, elle crut découvrir le nouvel astre de sa vie en la personne d'un autre lieutenant de la garde et, dans sa fougue habituelle, elle trahit avec une facilité épouvantable son premier ami pour se jeter à la tête d'un jeune beau dont l'incapacité morale et intel-

lectuelle n'était inconnue de personne. Elle pensait clore avec lui sa vie amoureuse, mais lui considérait avec un tel sérieux le bonheur qui lui arrivait, qu'il n'entendit pas plaisanterie et s'empressa avant tout de faire main basse sur la fortune de sa future épouse. Il la trouvait mal et peu sûrement placée et voulait la faire valoir. Mon amie dut alors m'expliquer, avec beaucoup de confusion et d'embarras, qu'elle n'était plus en état de remplir sa promesse.

Ce revirement me plongea dans un abîme de soucis et d'inquiétudes qui dès lors régnèrent constamment sur mon existence et apposèrent une malheureuse empreinte sur toutes mes entreprises. Il ne m'était plus possible d'annuler mon marché avec le graveur ; pour arriver à un dénouement avantageux, je devais tant bien que mal continuer la publication commencée et garder l'espoir de la réussite. Il me fallut donc m'adresser à des amis et enfin, pressé par la nécessité, emprunter à courte échéance et à des usuriers l'argent qui me servit à éditer mes deux opéras, auxquels je joignis le *Tannhäuser*. Je donne ces détails pour expliquer la catastrophe vers laquelle je marchais sans pouvoir m'arrêter, car au début le désespéré de ma situation se dissimulait encore : je savais avec quelle lenteur les nouveautés se faisaient jour sur les théâtres allemands et tout me portait à croire que mes opéras finiraient pourtant par acquérir de la popularité. Si j'avais eu des contrariétés à Berlin et à Hambourg, il m'arrivait aussi quelques encouragements. Avant tout, *Rienzi* continuait à rester en faveur à Dresde et l'auditoire, qui s'augmentait en été de nombreux voyageurs, était

alors considérable. Comme mon opéra ne pouvait encore être entendu nulle part ailleurs, les étrangers venus à Dresde des pays allemands et autres le réclamaient toujours, et toujours aussi l'accueillaient avec satisfaction. De sorte qu'une représentation de *Rienzi*, même en été, ressemblait sans cesse à une festivité enivrante dont l'effet m'encourageait. Une fois, Liszt fut parmi ces voyageurs de passage, et *Rienzi* ne se trouvant pas au répertoire à cette époque-là, il avait par ses prières instantes obtenu de la direction générale une représentation spéciale de cet opéra. Pendant la soirée, je le rencontrai dans la loge de Tichatschek et je fus chaleureusement ému de l'assurance catégorique avec laquelle il me témoigna son approbation et son admiration. Liszt menait alors une existence singulière qui le maintenait constamment dans un milieu de distractions et s'opposait à un rapprochement sérieux entre nous. Mais, à partir de ce moment, je reçus souvent de lui des témoignages de l'impression durable qu'il avait eue de moi. Il me donna aussi des preuves de son active sympathie : tantôt d'ici, tantôt de là m'arrivaient des gens des cercles les plus aristocratiques qui demandaient à entendre *Rienzi*, parce que, d'après ce que Liszt leur en avait dit et ce qu'il leur en avait sans doute joué dans une de ses tournées triomphales, ils s'attendaient à quelque chose de tout à fait remarquable.

A ces démonstrations d'amical enthousiasme de la part de Liszt se joignaient d'autres témoignages véritablement cordiaux. Peu de temps après l'étonnante déclaration de sympathie que m'avait faite Werder au milieu de la nuit, je reçus l'épanchement épistolaire d'une per-

sonne totalement inconnue et qui devint plus tard ma fidèle amie, Alwine Frommann. Après mon départ de Berlin, elle avait entendu deux fois Mme Schrœder-Devrient dans mon *Fliegender Hollaender* et la lettre dans laquelle elle m'ouvrit son cœur sur l'émotion que lui avait procurée cette œuvre me fit connaître pour la première fois l'énergie convaincue d'une admiration dont le plus grand maître ne saurait être l'objet sans en ressentir une influence importante sur son âme, car la nécessité de croire en soi-même est un besoin de l'artiste.

De cette année-là, il ne m'est resté aucun souvenir saillant de mon activité de maître de chapelle, à laquelle je m'habituai peu à peu. Pour fêter mes débuts, on m'avait donné à diriger, comme une sorte de preuve de distinction, l'*Armide* de Gluck qui fut jouée en mars 1843, avant l'absence périodique de Mme Schrœder-Devrient. Cette représentation reçut un certain poids du fait que Meyerbeer débutait avec le même opéra dans ses fonctions de directeur général de musique à Berlin, et c'était de Berlin précisément que provenait le respect tout spécial qu'on professait pour l'œuvre de Gluck. On me raconta que Meyerbeer était allé chez Rellstab avec la partition afin de se faire expliquer la véritable manière de l'interpréter.

Peu de temps après, j'apprenais une singulière histoire de candélabres d'argent. Le célèbre compositeur s'en était servi, paraît-il, pour éclairer le critique non moins célèbre dans l'examen de sa partition du *Camp de Silésie.* Aussi n'attribuai-je pas grande importance aux conseils qu'il donna à propos de l'*Armide.* Je me fiai à mon propre tact pour mettre, par des nuances variées, un peu de souplesse

dans cette œuvre si gourmée, qu'au demeurant j'avais soigneusement étudiée. Dans la suite, j'ai reçu à ce propos de l'éminent gluckiste, M. Édouard Devrient, une approbation qui m'a été précieuse. Ayant assisté à une de nos représentations, il la compara à celle de Berlin et loua vivement la mobilité gracieuse de certaines de nos parties qui, dans l'interprétation berlinoise, avaient été d'une grossière lourdeur. Il fut surtout frappé par un petit chœur de nymphes au troisième acte (en *ut* majeur) auquel, grâce à un mouvement modéré et à un piano délicat, j'avais enlevé la rudesse antique qu'on lui avait laissée à Berlin, sans doute par fidélité à l'histoire. Pour rompre la raideur pénible de l'orchestration, j'usai d'un moyen innocent en modifiant avec soin le mouvement du « basso continuo » se développant indéfiniment par quartes; j'y remédiai par un jeu tantôt « legato », tantôt « pizzicato ». La direction avait consacré de grandes sommes aux décors et le spectacle fit d'assez bonnes salles.

Comme, d'autre part, l'*Iphigénie en Tauride*, d'une valeur supérieure, se jouait devant des fauteuils vides malgré le chant admirable de la Devrient, j'acquis le renom d'être un directeur approprié à Gluck et lui tenant de près.

Il me fallut me nourrir longtemps de cette gloire, car bon gré, mal gré je dus très souvent diriger de bien médiocres représentations du répertoire, même de Mozart; leur vulgarité était d'autant plus pénible à ceux qui, ayant vu ce que j'avais fait de l'*Armide*, venaient au théâtre avec un espoir particulier. Même des auditeurs de mes amis se figurèrent que Mozart ne m'intéressait guère et que je ne le comprenais pas; ils ne se rendaient pas

compte qu'en suppléant à la direction de ces représentations de hasard et souvent sans avoir eu de répétition préalable, je demeurais absolument sans influence. Toutefois, je me sentais moi-même dans une fausse position : l'impossibilité de redresser ces défauts, ma dépendance de la plus vulgaire routine, la surcharge des affaires, me rendaient ma situation insupportable, bien que j'en eusse connu d'avance tous les désagréments.

Mon collègue Reissiger, auquel je me plaignais souvent de ce que l'intendance s'occupait si peu de nos réclamations pour le maintien de productions vraiment artistiques dans le domaine de l'opéra, me consolait en affirmant qu'avec le temps je ferais comme lui : je ne m'occuperais plus de ces chimères et me résignerais au sort inévitable des maîtres de chapelle. Et ce disant, il se frappait fièrement sur le ventre en me souhaitant d'en avoir bientôt un aussi replet.

J'avais des raisons de m'indigner davantage encore de cette routine en constatant la manière dont nos meilleurs directeurs traitaient la reproduction de nos chefs-d'œuvre. Dans ces premières années, Mendelssohn fut invité à venir diriger son *Paulus* à l'un des grands concerts du dimanche des Rameaux que donnait l'orchestre de Dresde. Cette œuvre, que j'appris à connaître alors, me produisit un effet si favorable que j'éprouvai de nouveau le désir chaleureux de me rapprocher de Mendelssohn. Mais une singulière conversation que j'eus avec lui le soir même du concert refoula cette envie.

Après l'oratorio, Reissiger dirigea la huitième symphonie de Beethoven ; or, pendant les répétitions, j'avais

remarqué qu'il tombait dans le défaut habituel à tous ceux qui interprètent cet ouvrage : il donnait au « tempo di minuetto » de la troisième partie un mouvement de valse irréfléchi. Non seulement l'œuvre entière en perdait son caractère imposant, mais le trio devenait ridicule par l'impossibilité où se trouvaient les violoncelles de suivre avec cette rapidité. J'en avais fait la remarque à Reissiger ; il avait partagé mon avis et promis de prendre à l'audition le véritable temps de menuet, que je lui avais indiqué. Je racontai la chose à Mendelssohn qui se trouvait à côté de moi dans une loge et se reposait d'avoir dirigé son *Paulus*, en écoutant la symphonie. Il me donna raison et déclara qu'il devait en être comme je disais. La troisième partie commençait justement, mais Reissiger, incapable d'imposer tout d'un coup un changement de mouvement à son orchestre, suivit sa vieille habitude et joua le « tempo di minuetto » comme une valse. J'allais en exprimer mon mécontentement, lorsque Mendelssohn me fit signe d'un air aimablement satisfait : il s'imaginait que je devais l'être aussi et que je n'avais pas entendu ma remarque autrement. Je fus si étonné de ce manque absolu de sentiment musical chez le célèbre compositeur que je restai interdit et me formai dès lors un jugement particulier sur lui.

Ce jugement me fut confirmé plus tard par Robert Schumann : il me témoigna sa satisfaction sur le mouvement que je donnais à la première partie de la neuvième symphonie de Beethoven. A Leipzig, sous la direction de Mendelssohn, il avait dû l'entendre chaque année jouée avec une accélération de vitesse qui la gâtait absolument.

J'attendais en soupirant les rares occasions où, dans mes fonctions, il m'était permis d'agir selon l'esprit de nos grands maîtres ; mais, la plupart du temps, j'étais condamné à vivre dans le mécontentement où me jetait le répertoire ordinaire de notre théâtre. Une de ces heureuses occasions me fut offerte au concert du dimanche avant Pâques 1844, quand je revins de ma désagréable expédition de Hambourg.

Je fus chargé de diriger la *Symphonie pastorale.* Ces auditions du dimanche des Rameaux, alors renommées, présentaient encore bien des défauts auxquels on ne pouvait remédier que par mille ruses. C'était, entre autres, le placement des musiciens. L'orchestre entourait le chœur des chanteurs en deux minces rangées semi-circulaires, et cette disposition me paraissait si extraordinairement défectueuse qu'il me fallut les explications de Reissiger pour la comprendre. Cet absurde arrangement datait encore du défunt maître de chapelle Morlacchi qui, compositeur italien d'opéras, méconnaissait naturellement l'importance et les besoins de l'orchestre. Quand je demandai pourquoi on lui avait permis de régenter dans un domaine où il n'entendait rien, on m'apprit que de tout temps et même vis-à-vis de C.-M. de Weber, les Italiens avaient eu la faveur de la cour et de la direction générale : nulle contradiction n'était admise et maintenant encore on avait les plus grandes difficultés à se défaire des mauvaises habitudes qu'ils avaient laissées en héritage. En haut lieu, on était toujours persuadé que Morlacchi avait dû savoir les choses mieux que personne.

Mes impressions d'enfance sur l'eunuque Sassaroli me

revinrent à l'esprit et je songeai aux exhortations de la veuve de Weber et à l'importance qu'elle attachait à ce que je devinsse le successeur de son mari. Cependant, et malgré tout, l'exécution de la *Symphonie pastorale* réussit au delà de toute attente et la jouissance incomparable et merveilleuse que je goûtai à m'occuper depuis lors des œuvres de Beethoven m'anima d'une puissance rénovatrice. Rœckel partagea intimement cette joie ; toujours à mes côtés, il me soutint de l'œil et de l'oreille dans toutes les répétitions, pensant et dirigeant avec moi.

Outre cet heureux succès, j'eus la chance de concevoir ce même été une entreprise qui devait me satisfaire parfaitement. Si elle n'avait pas grande importance musicale, elle ne manqua pas de signification sociale. Le roi de Saxe allait revenir d'un long voyage qu'il avait fait en Angleterre. Dès ma jeunesse, j'avais éprouvé pour lui une sympathie particulière, même lorsqu'il n'était que le prince Frédéric. Aussi les rapports qu'on publiait sur son séjour d'outre-mer exaltaient-ils mes sentiments patriotiques. Ce souverain modeste, auquel répugnaient la pompe et le faste, s'était, par hasard, trouvé en Angleterre au moment de la visite imprévue de l'empereur Nicolas. On avait organisé en l'honneur de celui-ci des fêtes somptueuses et des revues militaires, et notre roi avait dû y assister malgré lui. Or, le peuple anglais, pour mieux marquer son antipathie contre le tsar, s'était livré à des démonstrations enthousiastes en faveur du roi de Saxe. Les journaux marquèrent avec intention la tendance de ces sentiments et il nous parut que de l'Angleterre soufflait vers la petite Saxe un vent flatteur et

bienfaisant qui nous remplit d'orgueil pour notre souverain. Dans cet état d'esprit auquel je n'échappai point, j'appris qu'on préparait à Leipzig, pour le retour du prince, une réception dont Mendelssohn dirigeait la partie musicale. Je m'informai de ce que l'on comptait faire à Dresde ; on m'assura que le roi ne s'y arrêterait pas et qu'il se rendrait directement à son château de Pillnitz. Je compris aussitôt que cette circonstance faciliterait mon dessein de préparer un accueil cordial au roi. Comme fonctionnaire royal, je n'aurais pu organiser à Dresde qu'une parade officielle bien inopportune, tandis qu'à la campagne tout prenait un caractère plus familier.

J'eus donc l'idée de rassembler tous ceux qui, à Dresde, savaient chanter ou jouer d'un instrument quelconque, afin de leur faire exécuter, à l'aube de l'arrivée du prince, une cantate d'occasion que j'allais composer. Mais une difficulté m'arrêta : mon directeur général, M. de Lüttichau, était absent de Dresde. M'entendre avec mon collègue Reissiger eût amené des retards et donné à la chose un caractère officiel que je voulais éviter. Il n'y avait d'autre part pas de temps à perdre, le retour étant annoncé prochain. Je me servis donc de ma qualité de directeur de la « Liedertafel » pour convoquer les chanteurs et les musiciens; j'invitai aussi les membres du théâtre et de l'orchestre à se joindre à nous. Puis, je me rendis promptement à Pillnitz afin de prendre les dispositions nécessaires avec le maréchal de la cour. Je dus employer le temps de ce court trajet à écrire mes vers et à les mettre en musique, car aussitôt rentré, il me fallait livrer ma composition aux copistes et aux lithographes. Cette hâte

agréable par un beau jour d'été, au milieu d'une riante contrée, jointe à l'amour sincère que j'éprouvais pour le prince allemand, électrisa mes facultés et me fit concevoir les formes mélismatiques de la marche du *Tannhäuser*. Ces formes se percevaient déjà dans ce salut au roi. Plus tard, je les développai et cette marche contribua à rendre le *Tannhäuser* le plus populaire de mes opéras.

Mes cent vingt musiciens et trois cents chanteurs se mettaient à l'étude dès le lendemain. Je me permis de réunir cette foule sur la scène du Théâtre royal et du premier coup tout marcha pour le mieux. Tous les participants étaient enchantés et je ne l'étais pas moins, quand, soudain, je vis apparaître un messager du directeur général. M. de Lüttichau était revenu et désirait me parler. Il avait appris à temps, par l'ami Reissiger, ma conduite indépendante et s'en montra outré. S'il avait porté sa couronne de baron, elle lui serait sûrement tombée de la tête. Ce qui l'indignait surtout, c'était que je me fusse permis de m'adresser directement à un fonctionnaire de la cour sans passer par son entremise, et lorsqu'il apprit que mes démarches avaient atteint si promptement le but souhaité, il entra dans une colère plus violente encore : son importance, à lui, consistait justement à présenter comme extraordinairement difficile tout ce qui devait passer par son intermédiaire. Je lui offris de tout décommander, mais cela l'effraya. Je lui demandai ce qu'il voulait donc, puisque aussi bien l'affaire devait s'exécuter. Il ne parut pas le savoir lui-même, et me déclara que je n'avais pas agi en bon collègue, car je n'avais point averti non plus Reissiger de mon dessein.

J'assurai que j'étais prêt à céder ma composition et sa direction à Reissiger. Ceci était de trop à son gré : au fond il ne tenait guère, je le savais, à l'autre directeur. Pour lui, le côté le plus désagréable de la chose venait de ce que je me fusse adressé au maréchal de la cour, M. de Reitzenstein, qui se trouvait être son ennemi personnel. « Vous ne vous doutez pas, me dit-il, de toutes les chicanes que me fait cet homme. » Ses confidences familières me touchèrent et me permirent de témoigner au courtisan embarrassé un regret presque sincère. Il y répondit en haussant les épaules et en laissant cette ennuyante affaire suivre son cours.

Mais le succès de mon entreprise était bien plus menacé par le ciel que par la mauvaise humeur de l'intendant royal. Toute la journée, il plut à torrents. Si cela continuait, il me serait impossible de me rendre, ainsi que c'était convenu, le lendemain matin, avec mes centaines de chanteurs sur le bateau à vapeur commandé pour nous transporter à Pillnitz, à deux heures de là. Rœckel seul me rassurait : « Soyez tranquille : nous aurons demain la plus belle journée du monde, car vous avez de la chance. »

Cette assurance m'est souvent revenue à l'esprit, lorsque, plus tard, de graves contretemps vinrent troubler mes entreprises, et cette assertion m'a toujours paru un véritable sacrilège. Cette fois cependant, l'ami eut raison. De l'aube à la nuit, le 12 août 1844 fut le plus beau jour d'été dont je puisse me souvenir. Le sentiment de bien-être avec lequel je vis s'embarquer, par une brume matinale, ma légion de joyeux musiciens, me gonflait le cœur

et me faisait réellement croire à ma bonne étoile. A force d'amabilité, j'étais parvenu à dissiper la bouderie de Reissiger et à le persuader de partager avec moi l'honneur de la journée en dirigeant ma composition. Sur place, tout réussit à merveille. Le monarque et la famille royale furent visiblement touchés et, plus tard, dans les mauvais temps de troubles, la reine de Saxe se rappelait, paraît-il, encore avec émotion ce jour et ce matin, les plus beaux de sa vie. Reissiger battit la mesure avec beaucoup de dignité, tandis que moi, je faisais dans le chœur ma partie de ténor. On nous appela ensuite tous deux auprès de la famille royale et le roi nous exprima ses remerciements cordiaux pendant que la reine nous affirmait, à moi que j'avais très bien composé, à Reissiger qu'il avait très bien dirigé. Le roi nous pria de répéter tout de suite les trois dernières strophes parce qu'un douloureux mal de dents l'empêchait de rester longtemps à l'air. Je combinai aussitôt une évolution qui s'exécuta on ne peut mieux et dont le succès me rend fier aujourd'hui encore. Selon le désir du souverain, je fis donc répéter la cantate, mais je ne conservai la position en demi-cercle des chanteurs que pour une strophe seulement, dès la deuxième, mes quatre cents musiciens opéraient un mouvement de conversion et faisaient entendre les deux dernières strophes tout en marchant et en s'éloignant par le jardin. Ainsi, les derniers sons ne vinrent plus frapper les oreilles royales que comme un écho lointain.

Grâce à mon activité infatigable, à ma présence de tous côtés, cette retraite se fit sans la moindre hésitation ni dans la mesure, ni dans le chant, et avec une telle

sûreté qu'elle eut l'apparence d'une manœuvre théâtrale étudiée avec soin. Arrivés dans la cour du château, nous trouvâmes sur le gazon des tables qui, par les soins de la reine, avaient été chargées d'une copieuse collation. Par les fenêtres du bâtiment, la royale hôtesse veillait en personne au bien-être de ses invités.

Tous les yeux rayonnaient et se tournaient vers moi pour me féliciter ; un peu plus, et l'on se fût cru en Paradis. Après avoir parcouru en groupes nombreux les charmants environs du château, entre autres Keppgrund que je connaissais et que j'aimais depuis ma jeunesse, nous retournâmes à Dresde très tard dans la soirée et dans les meilleures dispositions possibles.

Le lendemain, j'étais de nouveau convoqué à la direction générale, et au moment où j'allais réitérer mes excuses à M. de Lüttichau pour l'alarme que je lui avais causée, ce long homme maigre, au visage sec et dur, me prit la main, et me dit qu'il ne pouvait plus être question de cela ; que j'étais un grand homme qui serait encore aimé et admiré lorsque nul ne se souviendrait plus de lui, Lüttichau. Et sa physionomie prenait une expression que sans doute nul autre que moi ne connut jamais.

Profondément ému de cette déclaration inattendue, j'essayai d'exprimer ma confusion, mais lui m'interrompit amicalement avec une familiarité bienveillante ; il s'efforça de dominer son trouble personnel, et s'étendit en souriant sur l'abnégation dont j'avais fait preuve en cédant la place d'honneur, qui me revenait, à Reissiger qui n'y avait aucun titre.

Quand je l'assurai que je ne m'étais senti véritablement

satisfait qu'après être parvenu à persuader à mon collègue de prendre la direction de l'aubade, il répondit qu'il me comprenait fort bien, mais qu'il concevait d'autant moins Reissiger de s'être laissé mettre à une place qui ne devait pas être la sienne. Dès lors les sentiments de Lüttichau me demeurèrent longtemps si favorables que, même en affaires, il régna entre nous un ton d'intimité. Quoique plus tard nos rapports se tendissent et finissent par prendre un caractère d'inimitié officielle, cet homme singulier conserva toujours pour moi une sorte de tendresse qui donnait à ses récriminations les plus violentes l'air de plaintes de l'amour incompris.

Cette année-là, je pris mes vacances au commencement de septembre et m'installai un peu tard sur le coteau de vignes de Fischer, non loin de Loschwitz et près des fameux vignobles de Findlater. Stimulé et fortifié par un séjour de six semaines au bon air, je composai jusqu'au 15 octobre la musique du deuxième acte de *Tannhäuser*. A la même époque, on donna une représentation de *Rienzi* pour laquelle je revins à Dresde et dont le public n'était pas de piètre valeur : sur la tribune de l'amphithéâtre se voyaient en même temps Spontini et Meyerbeer ainsi que l'auteur de l'hymne national russe, le général Lwoff. Je ne cherchai pas à savoir l'impression que mon opéra avait produite sur ces grands musiciens, bien capables de me juger ; je me contentai de la satisfaction que j'éprouvais de leur avoir présenté mon œuvre devant une salle comble, prodigue d'applaudissements. A la fin de la soirée, je me réjouis de revoir mon petit chien Peps, qu'on m'apporta au théâtre. Pour me rejoindre,

il avait fait le long chemin de notre maison de campagne à la ville. Sans me soucier davantage des célébrités européennes qui avaient assisté au spectacle, je retournai à ma paisible villégiature où Minna m'accueillit avec joie, heureuse surtout de retrouver Peps qu'elle avait cru perdu.

C'est là que je reçus la visite de Werder qui, à Berlin, m'avait témoigné sa sympathie de si bizarre façon. Cette fois je le vis en plein jour, sous un ciel serein, et je pus discuter gaiement avec lui sur la valeur du *Fliegender Hollaender*, contre lequel je montrais quelque prévention, depuis que j'avais *Tannhäuser* en tête. Et rien n'était plus drôle que de combattre sur ce point l'opinion de mon ami et d'apprendre de lui les qualités de mon ouvrage.

Nos quartiers d'hiver repris, je m'efforçai de ne pas laisser entre la composition du deuxième et du troisième acte de *Tannhäuser* un aussi long intervalle qu'entre les deux premiers et, malgré mes nombreuses occupations, grâce aussi à la bonne influence de régulières promenades solitaires, je parvins à achever le troisième acte avant la fin de l'année, c'est-à-dire le 29 décembre. Ce qui, entre temps, m'avait le plus distrait de ma composition, c'était un assez long séjour de Spontini, venu chez nous à propos de son nouvel opéra *la Vestale*, qu'on montait à Dresde. Les singuliers incidents et les traits caractéristiques qui illustrèrent mes relations avec le vénérable et célèbre maître sont demeurés si vivants dans ma mémoire qu'ils me semblent valoir la peine d'être racontés.

Nous étions en droit d'espérer un grand succès des

représentations de *la Vestale :* nous avions le concours de Mme Schrœder-Devrient et l'exécution de la musique était en partie excellente. Je suggérai donc à M. de Lüttichau l'idée d'inviter Spontini à venir diriger personnellement son œuvre si justement renommée. Le vieux maître se détournait alors à jamais de Berlin où il avait souffert de profondes humiliations ; en l'invitant, nous lui offrions une sorte de réparation amicalement démonstrative. Chargé de la direction de *la Vestale,* je reçus aussi la mission de m'entendre avec lui.

Quoique j'eusse écrit moi-même ma lettre en mauvais français, il faut croire qu'elle lui inspira la plus grande confiance dans le zèle que j'apportais à l'entreprise, car dans une réponse fort majestueuse, il m'exprima ses désirs spéciaux pour la fête à laquelle il devait participer. Il se déclarait absolument tranquille sur la valeur des interprètes, puisqu'une Schrœder-Devrient se trouvait parmi eux ; il comptait que rien ne manquerait à une mise en scène convenable des chœurs et des ballets et que l'orchestre aussi le satisferait pleinement. Celui-ci renfermait sans aucun doute un nombre suffisant d'excellents instruments et le *tout serait garni de douze bonnes contrebasses* (1). Cette phrase me brisa le cœur ; elle m'indiquait en chiffres la proportion des autres exigences du maître. Je courus chez l'intendant pour le préparer aux difficultés que rencontrait notre projet. Son effroi fut grand et réel ; il fallait à toute force trouver un prétexte pour annuler l'invitation. Mme Schrœder-Devrient apprit

(1) En français dans le texte allemand.

notre inquiétude ; elle, qui connaissait Spontini, se mit à rire comme une folle de l'imprudence avec laquelle nous nous étions lancés dans cet engagement. Comme elle était un peu indisposée, elle pensa que ce motif pourrait servir à retarder suffisamment la représentation ; Spontini avait insisté pour qu'elle eût lieu le plus tôt possible : il était attendu impatiemment à Paris et n'avait que peu de temps à nous consacrer. Je m'emparai donc de cet expédient et fabriquai là-dessus un tissu de mensonges innocents qui devaient amener le compositeur à renoncer définitivement à notre invitation.

La lettre partie, nous respirâmes, soulagés, et nous nous mîmes à répéter tranquillement, arrivant ainsi sans inquiétude à la veille de la répétition générale. Mais ce jour-là, vers midi, une voiture s'arrêta devant ma porte et j'en vis sortir, vêtu d'une redingote de bure bleue, très agité et sans aucune suite, l'orgueilleux musicien qui d'ordinaire ne se montrait que drapé dans la dignité d'un grand d'Espagne. Il entra dans ma chambre, me montra mes lettres et me prouva par notre correspondance qu'il n'avait jamais décliné notre invitation, mais que, bien au contraire, il s'était rangé à toutes nos conditions. Sous l'impression de la joie sincère que j'éprouvai de me trouver en présence de cet homme remarquable et surtout de le voir diriger lui-même son opéra, j'oubliai mon embarras et m'engageai avec un empressement véritable à faire l'impossible pour le contenter. En m'écoutant, Spontini eut un sourire de satisfaction presque enfantine, mais lorsque je le priai (pour lui enlever d'emblée tous les doutes qu'il pouvait avoir sur ma franchise) de diriger

lui-même la répétition du lendemain, il devint très soucieux et parut y découvrir mille difficultés.

Pensif, embarrassé, il ne s'expliquait pas ouvertement, de sorte qu'il m'était difficile de deviner comment je pourrais le décider à accepter. Après quelque hésitation, il me demanda enfin avec quelle espèce de bâton je dirigeais. Je lui indiquai de la main la grandeur et la grosseur de la baguette en bois ordinaire dont nous nous servions et qu'au besoin le valet de l'orchestre recouvrait d'un papier blanc propre. Il soupira et s'informa s'il me serait possible de faire fabriquer pour le lendemain un bâton en ébène, gros et long comme cela (il m'indiquait les mesures sur son bras tendu) et dont les deux bouts fussent garnis d'un assez gros bouton d'ivoire. Je lui promis que pour la première répétition je lui trouverais un instrument qui serait au moins ressemblant et que, pour la représentation, il en aurait un absolument impeccable. Visiblement soulagé, Spontini passa alors la main sur son front et me permit d'annoncer sa présence pour le lendemain. Puis il retourna à son hôtel, non sans m'avoir fait encore de sérieuses recommandations pour la confection de son bâton.

Je croyais rêver et courus annoncer la nouvelle de ce qui nous arrivait. Nous étions pris. La Devrient s'offrit comme bouc émissaire, et moi je conférai avec le menuisier du théâtre à propos du fameux bâton. On réussit à s'en procurer un de la longueur et de l'épaisseur voulues ; il était noir aussi, avec deux gros boutons blancs. La répétition put donc commencer. Spontini parut d'abord mal à l'aise à sa place de directeur de notre orchestre. En pre-

mier lieu, il souhaita voir les hautbois placés derrière lui ; mais comme ce changement eût amené pour l'instant un démembrement complet dans les rangs des musiciens, je lui promis qu'après cette répétition, je prendrais des mesures en conséquence. Il se tut et s'empara de son bâton. Je sus alors pourquoi il attachait tant d'importance à ses dimensions. Spontini ne le saisissait pas par un bout comme les autres directeurs ; il l'empoignait au milieu comme un bâton de maréchal et s'en servait, non pour diriger, mais pour commander.

Dès les premières scènes, il régna au théâtre une confusion qui devint de plus en plus grave parce que les explications du maître données en un allemand embrouillé étaient incompréhensibles à l'orchestre et aux chanteurs. Mais ce que nous comprîmes fort bien, c'est qu'il ne considérait pas cette répétition comme définitive et qu'il avait l'intention de faire jouer son opéra tout autrement que nous ne l'avions étudié. Le désespoir s'empara de nous et particulièrement de mon bon vieux Fischer, régisseur et chef des chœurs, qui m'avait aidé avec tant d'enthousiasme à obtenir cette invitation à Spontini. Il voyait le répertoire complètement bouleversé et il entra peu à peu dans une colère aveugle qui lui faisait prendre pour une chicane toute observation du maître. A la fin, il lui répondit en allemand par les pires grossièretés. Une fois, l'Italien m'appela près de lui pour me chuchoter à propos d'un chœur qui venait de finir : *Mais, savez-vous, vos chœurs ne chantent pas mal.* Fischer, qui l'avait observé, soupçonneux, me demanda alors furieux : « Que dit-il encore, le vieux c.....? » Je réussis

à grand'peine à calmer cet enthousiaste sitôt déçu. Le plus grand arrêt fut causé au premier acte par l'évolution de la marche triomphale. Spontini exprima avec une bruyante ardeur son mécontentement de l'indifférence du peuple au passage des Vestales. Sa vue basse l'empêchait de voir ce qui se passait sur la scène et il n'avait pas remarqué que, sur l'ordre de notre régisseur, tous les figurants ployaient le genou à l'arrivée des prêtresses. Il exigea que le respect religieux de l'armée se manifestât d'une manière drastique, par le choc des épées sur le sol au moment où les guerriers romains se jettent à terre. Il fallut essayer nombre de fois, et toujours quelques lames cliquetaient trop tôt ou trop tard.

A plusieurs reprises, Spontini commanda lui-même la manœuvre en frappant de son bâton sur le pupitre. Rien n'y fit. Le bruit n'était jamais ni assez soudain ni assez énergique. Je me souvins alors de la remarquable précision avec laquelle de semblables évolutions s'exécutaient à Berlin et de l'impression qu'elles m'avaient produite autrefois à la représentation de *Fernand Cortez;* je compris qu'il nous faudrait beaucoup de temps encore pour donner à notre mollesse la fermeté qu'exigeait le maître et satisfaire à ses exigences.

Après le premier acte, Spontini monta lui-même sur la scène, il croyait y trouver encore les artistes et voulait leur expliquer la nécessité d'un ajournement considérable de la représentation, afin qu'il eût le temps de les faire exercer selon ses idées dans les répétitions les plus variées. Mais sur les planches, c'était une débandade complète : chanteurs, régisseurs et figurants s'étaient sauvés

de tous côtés pour donner libre cours aux plaintes que leur inspirait la détresse de la situation. Il n'y restait plus que les machinistes, les lampistes et quelques choristes qui, rangés en demi-cercle autour de Spontini, écoutaient le maître pérorer avec une émotion incroyable sur le véritable art théâtral. J'interrompis cette scène pénible, persuadai à Spontini que son inquiétude était vaine et l'assurai que tout marcherait à souhait.

De plus, je lui annonçai que M. Édouard Devrient, qui avait vu les représentations de *la Vestale* à Berlin, viendrait dresser le chœur et les figurants, de telle sorte que les prêtresses fussent reçues avec tout le respect voulu. Je parvins enfin à le retirer de la situation absurde dans laquelle il s'était fourvoyé ; nous fîmes le plan des répétitions telles qu'il les voulait et, en vérité, j'étais le seul qui ne fût pas mécontent de la tournure que prenaient les choses. Malgré ce qu'elle avait de burlesque, je voyais dans la conduite de Spontini une énergie qui me faisait comprendre comment il avait pu poursuivre et atteindre un des buts de l'art théâtral que notre époque a presque perdu de vue.

Nous débutâmes par une répétition au piano. Le maître comptait l'employer à communiquer ses instructions aux chanteurs. Nous n'apprîmes pas grand'chose de neuf : il fit moins d'observations particulières sur la diction que d'épanchements sur l'interprétation en général. Je constatai qu'il avait la coutume de traiter avec des égards spéciaux les chanteurs renommés, tels que Mme Schrœder-Devrient et Tichatschek. Il interdit seulement à ce dernier de prononcer le mot *Braut* (fiancée), que la traduc-

tion allemande met dans la bouche de Licinius lorsqu'il s'adresse à Julia. Il trouvait ce mot odieux à l'oreille et ne concevait pas qu'on pût employer en musique un assemblage de sons aussi barbares que celui-là. Le chanteur peu doué et assez mal dégrossi qui faisait le grand prêtre reçut une leçon moins brève. Le compositeur lui expliqua le caractère du personnage qui se dessinait dans son récitatif dialogué avec Halifex. Il devait comprendre que le tout n'était qu'une machination de prêtres se basant sur la superstition. Le pontifex ne craint pas son rival, même quand celui-ci est à la tête de l'armée romaine. Dans le pire des cas, il est prêt à rallumer le feu des Vestales, au moyen de ses merveilleuses machines. De sorte que, si Julie échappait au sacrifice, ce soi-disant miracle sauverait le prestige de la théocratie.

Dans une conférence au sujet de l'orchestre, j'avais demandé à Spontini pourquoi lui qui, d'ordinaire, employait si volontiers les trombones, ne s'en était point servi dans la magnifique marche triomphale du premier acte. Il me demanda à son tour, étonné : *Est-ce que je n'y ai pas de trombones?* Je lui montrai la partition gravée ; il me pria alors d'ajouter quelques trompettes et de les faire jouer dès la répétition suivante. Il me dit aussi : *J'ai entendu dans votre* Rienzi *un instrument que vous appelez basse-tuba; je ne veux pas bannir cet instrument de l'orchestre : faites-m'en une partie pour* la Vestale.

Je fus heureux de répondre à son désir avec choix et discrétion. Lorsqu'il en constata pour la première fois l'effet, il me lança un regard de tendre gratitude et la satisfaction que lui causa ce facile ornement de sa par-

tition fut si durable que plus tard, de Paris, il m'adressa une aimable lettre pour me demander la *particella* de ces instruments. Il est vrai que sa vanité ne lui permit pas de la désigner comme ayant été composée par moi ; il m'écrivit seulement : *Envoyez-moi une partition des trombones pour la marche triomphale et de la basse-tuba, telle qu'elle a été exécutée sous ma direction à Dresde.*

Je lui prouvai surtout ma déférence par le zèle avec lequel, comme il le souhaitait, j'exécutai le déplacement complet de l'orchestre. Ses idées à ce sujet étaient moins le résultat d'un système que d'une habitude et je compris l'importance qu'il y avait pour lui à ne pas y déroger lorsqu'il m'eut expliqué comment il dirigeait.

— *Je ne dirige qu'avec le regard,* me dit-il ; *mon œil gauche est le premier violon, mon œil droit le second. Mais pour agir avec le regard, il est nécessaire de ne pas porter de lunettes comme le font les mauvais chefs d'orchestre, même quand on a la vue basse. Moi,* ajouta-t-il confidentiellement, *je ne vois guère à un pas de moi et pourtant du regard j'obtiens tout ce que je veux.*

Sa manière de disposer l'orchestre était au reste fort peu rationnelle ; ainsi l'habitude d'avoir derrière lui les deux joueurs de hautbois provenait certainement d'un ancien orchestre parisien où l'espace faisait défaut pour les placer ailleurs. Ces musiciens se voyaient ainsi forcés de détourner du public l'embouchure de leur instrument et notre excellent hautboïste fut si indigné de cette prétention qu'il me fallut prendre la chose en plaisanterie pour arriver à le calmer. Au demeurant, la disposition de l'orchestre était basée sur un système très juste,

malheureusement presque tout à fait inusité en Allemagne. Spontini répartissait le quatuor des instruments à cordes d'une manière égale sur tout l'ensemble ; de même, au lieu de rassembler en un point tous les instruments de cuivre et les grosses caisses, il les séparait et les distribuait sur les deux ailes de l'orchestre, tandis que les instruments à vent plus délicats formaient une chaîne appropriée entre les violons.

La coutume qui existe encore, dans les plus grands et les plus célèbres orchestres, de partager les instruments en groupes distincts, celui des instruments à vent et celui des instruments à cordes, est une véritable brutalité et une réelle méconnaissance de la beauté de la musique orchestrale, dont les sons doivent se fondre et se répandre également de tous côtés. Je fus très heureux que la visite de Spontini m'offrît l'occasion d'introduire cette heureuse innovation à Dresde. Le maître parti, il me fut facile d'obtenir du roi le maintien du changement qu'il avait exigé. Je n'eus qu'à corriger quelques bizarreries et particularités fortuites de son organisation pour avoir une disposition fort satisfaisante et efficace de l'orchestre.

Malgré les excentricités dont Spontini faisait preuve dans les répétitions, cet homme exceptionnel fascinait les musiciens et les chanteurs au point de leur faire vouer une attention particulière à la représentation. Il montrait entre autres une énergie extraordinaire à exiger une forte accentuation du rythme. Dans ses rapports avec l'orchestre berlinois, il avait pris l'habitude, dont je ne saisis pas tout d'abord le sens, de désigner la note marquante par les mots : *celle-là*. Tichatschek, véritable génie

du chant rythmique, en fut enchanté, car il avait coutume lui-même, lorsque les choristes avaient une entrée importante, de les amener à une précision spéciale en leur affirmant qu'il suffisait de bien accentuer la première note pour que le reste allât tout seul. Petit à petit, il régna dans notre théâtre un esprit favorable à Spontini ; seuls, les altos mirent quelque temps à revenir de la frayeur qu'il leur avait causée. L'accompagnement de ces instruments dans la lugubre cantilène de Julia, au finale du deuxième acte, ne répondant pas à l'idée du compositeur, celui-ci se tourna soudain vers les musiciens et leur cria d'une voix sépulcrale : *La mort est-elle donc dans les altos?* Les deux vieillards atteints d'hypocondrie et qui, à mon grand regret, se cramponnaient à leur pupitre malgré leur droit à la retraite, crurent entendre une menace et levèrent des yeux épouvantés vers Spontini. Pour les ramener à la vie, je dus leur expliquer sans apprêt théâtral ce que le maître voulait d'eux.

Sur la scène, M. Édouard Devrient était très actif et réussissait à former un ensemble expressif. Il savait toujours nous tirer d'affaire vis-à-vis d'exigences qui nous mettaient dans un grand embarras. Nous avions décidé de donner l'opéra avec les coupures en usage dans tous les théâtres allemands et de le terminer sur le duo enflammé et soutenu par le chœur, que Licinius et Julie font entendre après la délivrance de celle-ci. Mais le maître s'obstina à y ajouter la scène finale et le ballet qui caractérisent l' « opera seria » français : il lui était trop pénible de voir sa brillante œuvre s'achever dans un décor mortuaire. Il fallut donc transformer la mise en

scène et présenter sous la lumière la plus riante le buisson de roses de Vénus devant lequel des prêtres et des prêtresses couronnés de fleurs unissent le couple éprouvé. Ce changement ne contribua malheureusement pas à augmenter un succès que souhaitait tout le monde.

Dans la représentation qui marcha avec feu et précision, un inconvénient se présenta dont nous ne nous étions pas aperçus. Notre célèbre Mme Schrœder-Devrient n'était certainement plus d'âge à jouer le rôle de la plus jeune des Vestales; sa tournure un peu lourde ne s'y prêtait plus et elle se présenta d'autant moins favorablement qu'on la comparait forcément avec la grande prêtresse dont la jeunesse était trop apparente. Ce rôle-ci était tenu par ma nièce, Johanna Wagner, qui, par sa voix d'une beauté ravissante et son talent dramatique, éveillait chez le spectateur le sentiment que les rôles eussent dû être intervertis entre les deux cantatrices. Cette malheureuse circonstance n'échappa point à la clairvoyance de la Devrient; aussi crut-elle devoir se servir de tous les moyens qu'elle avait à sa disposition pour conserver victorieusement sa suprématie; mais ses efforts la firent tomber dans l'exagération et même, au moment pathétique, dans un excès déplorable.

Lorsque, après le grand trio du second acte, elle voit le bien-aimé sauvé par la fuite, et que, dans un épuisement douloureux, elle descend sur le devant de la scène en poussant le cri de son cœur oppressé : « Il est libre! » elle se laissa entraîner à parler ces mots au lieu de les chanter. Elle connaissait l'effet que peut produire une extrême émotion exprimée ainsi : dans *Fidelio*, elle avait provoqué

maintes fois l'admiration du public en se servant de cet artifice. Dans la phrase : « Un pas de plus et tu es mort ! » elle prononçait *mort* presque sans intonation vocale. L'impression extraordinaire que j'en avais alors éprouvée moi-même provenait de la terreur prodigieuse qui s'emparait de moi quand, tiré des sphères idéales de la musique qui ennoblit les situations les plus atroces, je retombais brusquement sur le dur terrain de l'horrible réalité, comme frappé par le brutal coup de hache du bourreau. C'est en ce moment que je reconnus la limite extrême du sublime et, me basant sur cette sensation, je puis dire que cette limite se trouve là où deux mondes différents qui se touchaient, se séparent soudain, nous les laissant entrevoir au même instant et du même coup d'œil. Mais ce moment est unique et solennel ; il n'est pas permis de l'évoquer par un jeu intéressé. Je m'en rendis compte par l'échec total que subit l'intention de la grande artiste à la représentation de *la Vestale*. Le mot rauque, prononcé presque sans tonalité, nous glaça, le public et moi, comme une douche froide, et nous n'y vîmes qu'un effet théâtral manqué.

Les espérances des spectateurs qui avaient payé prix double la curiosité de voir Spontini au pupitre de chef d'orchestre avaient-elles été trop grandes? Ou bien le style de l'œuvre, avec son antique sujet français, parut-il démodé malgré la beauté et l'éclat de la musique? Ou bien encore la fin languissante de l'opéra eut-elle le même résultat dégrisant que l'effet dramatique manqué de la Devrient? Toujours est-il qu'un réel enthousiasme ne se manifesta point et que la soirée ne fut qu'un succès

d'estime pour le célèbre compositeur. Il me fut pénible de le voir paraître sur la scène tout chamarré de décorations et remercier le public de ses applaudissements sans chaleur.

Personne ne s'était mieux rendu compte que Spontini lui-même de ce peu réjouissant résultat. Il résolut d'obtenir de force une apparence de succès et eut recours à l'expédient qu'il employait d'habitude à Berlin afin de produire ses œuvres devant une salle comble et animée. Il choisissait toujours le dimanche pour ses représentations, parce que l'expérience lui avait démontré que ce jour-là le théâtre se remplissait d'un public facilement enthousiaste. Le dimanche auquel il s'offrit de diriger une seconde fois sa *Vestale* étant encre assez éloigné, le prolongement de son séjour nous procura le plaisir intéressant de nous retrouver souvent en sa compagnie. J'ai conservé de mes entretiens avec lui, tantôt chez Mme Schrœder-Devrient, tantôt chez moi, un souvenir si précis que j'en parle volontiers.

Je me rappelle surtout un dîner chez Mme Schrœder-Devrient pendant lequel nous restâmes longtemps en conversation animée avec le maître et sa femme, une sœur d'Érard, le célèbre fabricant de pianos. La part que Spontini prenait à la causerie consistait à écouter avec dignité discourir les autres, en ayant l'air d'attendre qu'on lui demandât son avis.

Dès qu'il se mettait lui-même à parler, c'était avec une solennité de rhétoricien, en phrases précises, de forme catégorique, et avec un ton qui annonçait que toute contradiction serait une offense. M. Ferdinand Hiller était

des convives : il mit la conversation sur Liszt. Après qu'on eut agité ce sujet en sens divers, Spontini, à son tour, exprima son opinion avec l'emphase dont il était coutumier : elle me prouva que de son trône berlinois il n'avait pas vu les choses d'un œil précisément impartial et indulgent. Quand Spontini était en train de rendre ses oracles, il ne souffrait pas qu'un bruit quelconque vînt le troubler. Or, au dessert, l'animation étant plus vive, il advint que pendant un assez long discours du maître, Mme Schrœder-Devrient se permit de rire un peu à propos d'autre chose. Spontini lança un furieux coup d'œil à sa femme. Mme Devrient se hâta d'excuser celle-ci, en expliquant que c'était elle-même qui avait ri involontairement à la lecture d'une devise de bonbon. Sur quoi Spontini prononça : *Pourtant je suis sûr que c'est ma femme qui a suscité ce rire; je ne veux pas qu'on rie devant moi; je ne ris jamais, moi, j'aime le sérieux.* Il finit pourtant par se joindre à la gaieté générale : c'est ainsi qu'il s'amusa à provoquer notre stupéfaction en croquant de gros morceaux de sucre. Il nous prouvait ainsi qu'il avait les dents excellentes encore.

Après le dîner, on se rapprocha davantage; Spontini s'anima de plus en plus Il parut éprouver pour moi toute la sympathie dont il était capable : il déclara ouvertement qu'il m'aimait et voulut me le prouver en essayant de me dissuader de poursuivre ma carrière de compositeur dramatique. Il savait bien, disait-il, qu'il aurait de la peine à me convaincre de la valeur de ce service d'ami, mais comme il trouvait important de s'occuper de mon bonheur, il n'hésiterait pas dans ce but à

passer six mois à Dresde. Nous pourrions en même temps profiter de l'occasion pour faire jouer ses autres opéras sous sa direction, *Agnès de Hohenstaufen*, entre autres.

Pour me faire comprendre qu'après Spontini la carrière de compositeur dramatique n'en était plus une, il commença par m'adresser cet éloge singulier : *Quand j'ai entendu votre* Rienzi, *j'ai dit : c'est un homme de génie, mais il a déjà fait plus qu'il ne peut faire.* Et expliquant ce qu'il entendait par ce paradoxe, il s'exprima ainsi : *Après Gluck, c'est moi qui ai fait la grande révolution avec* la Vestale*; j'ai introduit le « Vorhalt de la sexte » dans l'harmonie, et la grosse caisse dans l'orchestre; avec* Cortez, *j'ai fait un pas en avant; puis j'ai fait trois pas avec* Olympie. Nurmahal, Alcidor *et tout ce que j'ai fait dans les premiers temps de Berlin, je vous les livre, c'était des œuvres occasionnelles. Puis j'ai fait cent pas en avant avec* Agnès de Hohenstaufen *où j'ai imaginé un emploi de l'orchestre remplaçant parfaitement l'orgue.* A partir de cette époque il s'était occupé souvent d'un autre sujet encore : *les Athéniennes*. Le Kronprinz, actuellement roi de Prusse, l'avait même engagé vivement à achever ce travail. Tout en parlant, Spontini tirait de son portefeuille, comme preuves de ses dires, quelques lettres du monarque qu'il nous donna à lire.

Il ne continua son discours que lorsque nous eûmes pris consciencieusement connaissance de ces épîtres. Si, malgré ces encouragements flatteurs, il avait renoncé à la composition musicale de ce sujet, fort bon du reste, c'est qu'il se sentait incapable de surpasser son *Agnès de Hohenstaufen* et de trouver quelque chose de nouveau.

Il conclut donc : *Or, comment voulez-vous que quiconque puisse inventer quelque chose de nouveau, moi Spontini, déclarant ne pouvoir en aucune façon surpasser mes œuvres précédentes; d'autre part, étant avisé que, depuis* la Vestale, *il n'a pas été écrit une note qui ne fût volée à mes partitions?* Et pour certifier que ceci n'était pas seulement une phrase, mais reposait sur des recherches scientifiques, il en appela à sa femme qui avait lu avec lui la volumineuse dissertation d'un membre célèbre de l'Académie française.

Pour certains motifs, on n'avait pas imprimé cet écrit qui était de la plus grande valeur scientifique ; mais il était prouvé que sans le « Vorhalt de la sexte » inventé par Spontini dans sa *Vestale*, il n'existerait pas de mélodie moderne, toute forme mélodique employée depuis lors étant simplement empruntée à son œuvre.

J'étais ahuri. J'espérais cependant le faire revenir à une meilleure opinion de ses compositions futures. Je me déclarai convaincu que son fameux académicien avait dit vrai, mais je lui demandai pourtant s'il ne croyait pas qu'un poème dramatique, d'une tendance poétique inconnue et inédite encore, ne le pousserait pas à faire de nouvelles trouvailles musicales. Il sourit avec pitié et me démontra que ma question renfermait une erreur : *En quoi consisteraient ces trouvailles? Dans* la Vestale, *j'ai composé un sujet romain, dans* Fernand Cortez, *un sujet espagnol mexicain, dans* Olympia, *un sujet grec macédonien, enfin dans* Agnès de Hohenstaufen, *un sujet allemand : tout le reste ne vaut rien.* Il supposait bien que je n'entendais point parler du genre

soi-disant romantique, à « la Freischütz ». Un homme sérieux ne s'adonnait pas à de tels enfantillages : l'art était quelque chose de sérieux et Spontini, lui, avait épuisé tout ce qui est sérieux. Et enfin, de quelle nation sortirait donc le compositeur qui surpasserait Spontini? Pas de chez les Italiens, toujours, qu'il traitait tout simplement de *cochons*, ni des Français qui avaient imité ces derniers ; pas des Allemands qui ne se déferont jamais de leurs niaiseries et qui, en admettant qu'ils aient eu de bonnes dispositions, sont absolument gâtés par les Juifs? *Oh! croyez-moi, il y avait de l'espoir pour l'Allemagne lorsque j'étais empereur de la musique à Berlin; mais depuis que le roi de Prusse a livré sa musique au désordre occasionné par les deux Juifs Errants qu'il a attirés, tout espoir est perdu.*

Ici notre aimable hôtesse crut bon de distraire le maître très excité. Le théâtre n'était qu'à deux pas ; elle engagea Spontini à s'y faire accompagner de notre ami Heine, qui se trouvait parmi les invités ; il verrait une représentation d'*Antigone*, elle l'intéresserait certainement par sa mise en scène antique, qui était de Semper. Le maître refusa d'abord, prétendant qu'il connaissait tout cela, et mieux, par son *Olympie*. On parvint cependant à le décider à s'y rendre, mais il revint au bout de quelques instants et déclara avec un sourire méprisant qu'il en avait assez vu et entendu pour être confirmé dans son opinion. Heine nous raconta qu'à peine entré dans la loge d'amphithéâtre presque vide, Spontini s'était tourné vers lui au moment où commençait le chœur de Bacchus et lui avait dit : *C'est de la Berli-*

ner Sing-Academie, allons-nous-en. Par la porte ouverte un rayon de lumière avait éclairé un personnage solitaire, dissimulé derrière une colonne : Heine avait reconnu Mendelssohn et il était convaincu que ce dernier avait entendu la réflexion de Spontini.

Aux remarques très agitées que fit le maître, nous comprîmes qu'il comptait être retenu à Dresde assez longtemps pour y faire représenter tous ses opéras. Cependant Mme Schrœder-Devrient qui craignait un fiasco pénible pour la seconde représentation de *la Vestale* (dont lui souhaitait passionnément le succès), crut agir sagement et dans l'intérêt de Spontini, en empêchant cette représentation tant qu'il serait à Dresde. Elle prétexta une nouvelle indisposition et je fus chargé par la direction de prévenir le compositeur de cet ajournement, sans doute fort long.

Cette mission m'était si pénible que je me fis accompagner par Rœckel qui avait appris, lui aussi, à aimer Spontini et qui parlait le français beaucoup plus couramment que moi. Réellement inquiets et nous attendant à une scène désagréable, nous nous rendîmes chez lui, mais à notre étonnement le maître, déjà prévenu par un billet aimable de la Devrient, nous accueillit de la meilleure humeur du monde et nous annonça qu'il devait partir sur-le-champ pour Paris. De là, il irait le plus tôt possible à Rome où l'appelait le Saint-Père qui venait de le nommer comte de Saint-André. En outre, il nous montra un autre document par lequel le roi de Danemark lui conférait la noblesse. C'était sa nomination de chevalier de l'ordre de l'Éléphant qui, en effet, anoblit son porteur ;

mais Spontini ne nous parla que de l'anoblissement et non de l'ordre, qu'il trouvait trop commun. Avec une joie presque enfantine, il donnait cours à sa vanité satisfaite. Du coup, il était tiré de ses soucis dresdois à propos de *la Vestale* et transporté comme par miracle dans le royaume de la gloire d'où il considérait avec béatitude le monde et les déboires des compositeurs d'opéras. Moi et Rœckel, nous bénissions le Saint-Père et le roi de Danemark. Nous prîmes un congé attendri de ce vieillard remarquable et, pour le rendre tout à fait heureux, je lui promis de songer sérieusement au conseil d'ami qu'il m'avait donné à propos de la composition d'opéras.

Dans la suite, j'ai appris que Spontini avait encore une fois parlé de moi ; c'est lorsqu'il sut que je m'étais sauvé de Dresde et que, réfugié politique, j'avais cherché asile en Suisse. Il crut que j'avais participé à un complot contre le roi de Saxe ; comme celui-ci était, à ses yeux, mon bienfaiteur, et que j'avais été son maître de chapelle, il s'écria douloureusement surpris : *Quelle ingratitude!*

Sur sa fin, Berlioz, qui n'avait pas quitté son chevet, m'a raconté qu'il s'était débattu violemment contre la mort, s'écriant à plusieurs reprises : *Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir!* et comme Berlioz pour le consoler lui disait : *Comment pouvez-vous penser mourir, vous, mon maître, qui êtes immortel!* il lui répliqua, irrité : *Ne faites pas de mauvaises plaisanteries.*

Malgré toutes les singulières expériences et les souvenirs que me laissait Spontini, j'ai été fortement impressionné par la nouvelle de son décès, qui me parvint à Zurich. J'écrivis mes impressions et mon jugement sur

lui dans un article succinct à la *Eidgenössiche Zeitung* et j'appuyai principalement sur la différence qui existait entre lui et le tout-puissant Meyerbeer et même le vieux Rossini ; cette différence résidait dans la foi véritable que Spontini avait en lui-même et en son œuvre. Mais je n'ai pas dit que j'avais constaté avec peine que cette foi était devenue une folle idolâtrie de sa propre personne.

Je ne me rappelle plus si à Dresde j'ai trouvé matière à réflexion dans les bizarres impressions que m'avait laissées ma rencontre avec Spontini et si j'ai cherché sérieusement à les faire accorder avec l'admiration toujours grandissante que je ressentais pour le célèbre maître. Je n'avais évidemment appris à connaître que sa caricature, mais il devait posséder, dans ses plus jeunes années déjà, les germes d'une vanité exceptionnelle qui, sans doute, n'avaient fait que de se développer. Ce que par son exemple on peut prouver, c'est la décadence réelle de l'art musical et dramatique à une époque qui a laissé Spontini vieillir dans le vague et le néant de sa situation de Berlin. Son jugement avait certainement baissé ; il attachait une importance étonnante à des bagatelles où il voyait son principal mérite. Cependant il avait beau exagérer d'une façon ridicule la valeur de ses œuvres, à mes yeux, cette valeur n'en était pas diminuée. Je trouvais justifiée la satisfaction qu'il éprouvait de lui-même quand il se comparait aux grandeurs musicales qui le supplantaient, et je partageais, plus que je n'aurais osé le dire à haute voix, son mépris pour ces célébrités. De sorte que, chose singulière, cette rencontre de Dresde, malgré tous ses côtés ridicules, m'inspira pour cet homme une sympathie étonnante,

d'une nature particulière, que je ne devais plus jamais éprouver.

Les temps qui suivirent me mirent à même de faire des expériences sur d'autres personnalités artistiques de l'époque. Ces expériences furent très diverses et il me faut parler de la plus intéressante, celle que je fis avec Henri Marschner.

Très jeune encore, Marschner avait été appelé par Weber à la direction de l'orchestre de Dresde. A la mort de Weber, il se flatta, semble-t-il, de devenir son successeur. S'il fut trompé dans son espoir, et s'il n'obtint pas la place, ce fut moins à cause de ses moindres mérites que de sa désagréable manière d'être. Mais un beau jour, il eut la chance de faire, par sa femme, un héritage inespéré qui lui permit de renoncer à toutes fonctions rétribuées et de se vouer uniquement à la composition d'opéras. Pendant la période orageuse de ma jeunesse, alors que le démon de la musique s'empara de moi, Marschner habitait Leipzig et c'est dans cette ville qu'avaient eu lieu les premières de ses opéras les plus renommés : *le Vampire* et *le Templier et la Juive.* Ma sœur Rosalie m'avait mené une fois chez lui afin qu'il donnât son avis sur moi. Il ne fut pas désobligeant, mais cette visite resta sans résultat. J'assistai encore à la première de sa *Fiancée du Fauconnier* qui n'eut guère de succès. Plus tard, il se fixa à Hanovre.

C'est à Wurzbourg que j'appris à connaître son *Hans Heiling,* joué en premier lieu à Berlin ; j'y remarquai de l'hésitation dans la tendance et une diminution de force créatrice. Différents opéras parurent ensuite :

le Château sur l'Etna, le Babu, qui ne devinrent jamais populaires. La direction de Dresde avait toujours traité Marschner avec une sorte de rancune et l'on ne donna souvent que son *Templier.* Mon collègue Reissiger dirigeait cet opéra, mais pendant une de ses absences, je fus chargé de le remplacer. Je travaillais précisément à *Tannhäuser.* Je me rappelle que bien qu'ayant souvent fait jouer cette œuvre à Magdebourg, je souffris indiciblement à présent de son instrumentation embarrassée et déréglée, si bien qu'au retour de Reissiger, je le priai de conserver désormais la direction de cet opéra. Toutefois, dès que j'avais été nommé maître de chapelle, j'avais par point d'honneur artistique poussé à la représentation de *Hans Heiling.* L'insuffisance de l'interprétation, à laquelle je ne pouvais remédier à cette époque, ne permit pas que le succès s'établît tout de suite. D'ailleurs la composition parut vieillie. J'appris alors que l'auteur venait d'achever un nouvel ouvrage : *Adolphe de Nassau.* Dans un article réclame qui me parvint là-dessus et dont je ne pouvais constater la véracité, on vantait la noble tendance patriotique allemande de la dernière création de Marschner. Désirant habituer le théâtre de Dresde à l'initiative, je décidai M. de Lüttichau à réclamer cet opéra pour notre ville avant qu'il fût joué ailleurs.

Marschner, qu'à Hanovre la direction du théâtre ne traitait pas avec une aménité particulière, répondit à notre demande avec beaucoup d'empressement ; il envoya la partition et offrit de venir à Dresde pour la représentation. M. de Lüttichau ne tenait pas à le revoir à la tête de

l'orchestre ; moi je trouvais aussi qu'appeler trop fréquemment des musiciens étrangers à diriger personnellement leurs œuvres, amènerait à la longue des perturbations qui ne seraient pas toujours aussi instructives et amusantes qu'avec Spontini. Il fut donc décidé que je garderais la direction de l'opéra.

Combien j'ai dû le regretter ! La partition arriva. Le compositeur du *Templier* avait doté le misérable libretto de Carl Golmik d'une musique si superficielle qu'en fin de compte l'effet principal se trouva être basé sur une vulgaire chanson bachique à quatre voix qui célébrait le vin et le Rhin allemands à la façon banale des quatuors d'hommes. Je faillis perdre courage. Cependant, il n'y avait plus moyen de reculer et il me fallut prendre ma mine sérieuse pour obliger les chanteurs à persévérer dans leur étude. Ce fut dur. Tichatschek et Mitterwurzer tenaient les rôles principaux ; tous les deux, bons musiciens, déchiffraient leur partie à livre ouvert et, après chaque morceau, ils levaient les yeux vers moi pour voir ce que j'en pensais.

Je prétendis que c'était de la bonne musique allemande et qu'ils ne devaient pas se laisser dérouter. Ils se regardèrent étonnés et ne surent que penser de moi. Finalement, ils n'y tinrent plus, et comme je gardais toujours mon air sérieux, ils éclatèrent d'un rire auquel je ne pus m'empêcher de prendre part. Force me fut alors de faire d'eux les confidents de ma détresse ; je les suppliai, puisque aussi bien on ne pouvait rien y changer, de s'affubler comme moi du masque grave qu'exigeaient les circonstances.

Une Viennoise, Mme Spatzer-Gentiluomo, cantatrice très moderne et forte en vocalises, qui nous était arrivée de Hanovre et sur laquelle Marschner comptait beaucoup, ne fut point mécontente de sa partie ; elle y trouvait des effets brillants pour sa voix. Et vraiment, il y eut un finale dans lequel mon « maître allemand » faillit surpasser Donizetti. La princesse empoisonnée par une rose d'or, présent du méchant évêque de Mayence, tombe dans le délire. Adolphe de Nassau, à la tête des chevaliers allemands, jure de la venger et épanche ses sentiments dans une strette accompagnée d'un chœur, si maladroite et si vulgaire que sans aucun doute Donizetti l'eût jetée à la tête de son plus faible élève.

Marschner arriva donc pour les dernières répétitions ; il fut absolument satisfait et me donna suffisamment l'occasion de m'exercer, sinon à mentir, du moins à taire mon opinion, de sorte qu'il fut en droit de croire à mon zèle et à mon respect. A la représentation, le public se conduisit malheureusement à peu près comme mes chanteurs à la répétition. Nous mîmes au monde un enfant mort-né. Marschner se consola cependant, car on avait bissé son quatuor bachique, qui rappelait le : « Ils ne l'auront pas, notre libre Rhin allemand ! » de Becker. Après la représentation, je reçus le compositeur chez moi en compagnie de quelques amis ; mais à mon regret les chanteurs firent défaut : ils en avaient assez.

Dans son toast, M. Ferdinand Hiller eut l'esprit d'accentuer la valeur de Marschner comme compositeur *allemand* d'une œuvre *allemande*. Mais il fut drôlement désavoué par le musicien lui-même qui nous apprit qu'il y

avait, au contraire, une anicroche dans la composition d'opéras allemands et qu'on devrait se soucier beaucoup plus des exigences des chanteurs en leur donnant l'occasion de faire briller les qualités de leurs voix. Lui-même ne s'en était pas suffisamment occupé jusqu'à présent.

La décadence extraordinaire du vieux maître allemand, qui avait été doué d'un si remarquable talent, reposait donc en grande partie sur un acte de volonté et un changement de manière qu'il croyait couronné de succès.

Bien des années plus tard, j'ai retrouvé Marschner à Paris, lors de mon aventureuse représentation de *Tannhäuser*. Je n'éprouvai aucune envie de me rapprocher de lui ; franchement je ne tenais pas à être témoin des dernières conséquences du changement dont il nous avait donné l'explication à Dresde. J'appris qu'il était à peu près tombé en enfance et tenu en lisière par sa vaniteuse femme dont l'ambition cherchait à faire reluire sur son mari un dernier rayon de prestige parisien. C'est alors que je lus des réclames en sa faveur où l'on adjurait le public français de ne pas croire que ce fût moi qui représentais l'esprit allemand dans la musique contemporaine. Pour peu qu'on voulût entendre les œuvres de Marschner, on verrait que cet esprit allemand était bien plus souple et plus compréhensible dans ses compositions à lui que dans les miennes. Il mourut avant que sa femme eût réussi à démontrer la vérité de ce qu'elle avançait là.

En compensation, j'avais à Dresde de bons rapports, amicaux et familiers, avec Ferdinand Hiller. Meyerbeer aussi s'était fixé dans la capitale saxonne, on ne savait

trop pourquoi. Il avait loué un petit pavillon d'été au « Pirnaischer Schlag » et sous un bel arbre de son jardin il avait placé un piano et travaillait dans une retraite idyllique à son *Camp de Silésie*. Comme il se tenait étonnamment à l'écart, je ne le vis pour ainsi dire jamais. Vers cette époque Ferdinand Hiller s'empara peu à peu de tout ce qui, sur le terrain musical de Dresde, n'était pas entre les mains de l'orchestre officiel et de ses directeurs ; et, pendant nombre d'années, il y consacra toutes ses forces. Possédant une certaine fortune, il se créa un intérieur confortable et sa maison devint un centre de réunion agréable, recherché surtout des Polonais, nombreux à Dresde. Hiller était secondé par sa femme, une remarquable juive de Pologne qui s'était convertie en même temps que lui à la religion protestante ; ils s'étaient, par-dessus le marché, fait baptiser en Italie. Hiller s'était présenté au public de Dresde par un opéra de sa composition que nous donnâmes au Théâtre de la cour : *le Songe de la nuit de Noël*.

Depuis que l'événement extraordinaire de la représentation de mon *Rienzi* avait créé un succès durable, notre public s'était émancipé et plus d'un compositeur tournait ses regards vers la paisible « Florence sur l'Elbe » dont Laube avait dit un jour qu'en y arrivant, on faisait toujours amende honorable d'avoir oublié trop vite toutes les bonnes choses qu'on y trouvait.

Hiller se figurait que son *Songe de la nuit de Noël* était une œuvre essentiellement allemande. D'un horrible drame de Raupach : *le Meunier et son enfant*, il avait tiré un sujet d'opéra avec dialogue et musique. Il

croyait avoir écrit en un style très populaire cette pièce dans laquelle un père et sa fille meurent de phtisie et se suivent de près dans la tombe.

Sa composition fut victime du sort qui, à ce que m'a raconté Liszt plus tard, poursuivit Hiller sans trêve et d'étrange façon. Malgré ses mérites de musicien, que Rossini lui-même appréciait, ses œuvres tombaient partout, que ce fût en français à Paris ou en italien en Italie. En Allemagne, il avait essayé du genre de Mendelssohn et réussi à écrire un oratorio, *la Destruction de Jérusalem*, qui eut la chance de passer inaperçu du public capricieux des théâtres et valut à son auteur le titre indestructible de consciencieux compositeur allemand. Aussi, lorsque Mendelssohn devint directeur général à Berlin, on appela Hiller à la tête de la Société du « Gewandthaus » de Leipzig ; mais sa déveine habituelle l'y poursuivit et il ne put y rester, à cause de sa femme, assurait-on, dont on ne voulait pas comme prima donna de concert. Mendelssohn, revenu, le délogea, et Hiller se vanta de s'être brouillé avec lui.

Dresde et le succès de mon *Rienzi* étaient si près que la tentation d'essayer sa chance comme compositeur d'opéra s'offrit d'elle-même. Par son activité prodigieuse et aussi par l'attrait que le fils de riches banquiers exerce même sur un intendant de la cour, il réussit à faire évincer le *Farinelli* de mon pauvre ami Rœckel, qu'on avait promis de représenter, et à le faire remplacer par le *Songe de la nuit de Noël.* D'ailleurs Hiller était d'avis qu'à côté de Reissiger et de moi, il devait y avoir au théâtre un musicien de plus de renom que Rœckel. Mais nos deux

célébrités suffisaient à M. de Lüttichau, surtout à cause de notre bonne entente, et il fit la sourde oreille aux insinuations de Hiller. A moi personnellement, le *Songe de la nuit de Noël* me causa de l'embarras ; car, ayant dirigé une représentation devant une salle vide, Hiller vint me déclarer qu il avait eu tort de ne pas m'écouter et de n'avoir pas raccourci son opéra d'un acte en modifiant la fin. Il crut me faire un grand plaisir en m'annonçant qu'il répondrait à mes vœux dès qu'il serait sûr d'une reprise de son ouvrage.

Et vraiment, je réussis à en obtenir une. Mais il n'y en eut plus d'autre. Hiller, qui connaissait mon poème de *Tannhäuser*, trouva que je jouissais décidément d'un très grand avantage à faire mes livrets moi-même et à les réussir aussi bien. Je dus promettre de lui donner un amical coup de main la première fois qu'il choisirait et arrangerait un texte.

Peu de temps après, Hiller assista à une représentation de mon *Rienzi* qui eut de nouveau lieu devant une salle bondée et enthousiaste. Il profita du moment où, après le second acte, je quittais précipitamment l'orchestre afin de répondre sur la scène aux appels impétueux du public, pour m'accrocher au passage et, tout en m'adressant de hâtives félicitations, il me chuchota cette prière instante : « Vous donnerez encore une fois mon *Songe*, n'est-ce pas ? » Je le lui promis en riant, mais ne me souviens plus si j'ai pu tenir ma promesse. En attendant l'heureuse naissance d'un sujet d'opéra très neuf, Hiller s'adonna avec zèle à la musique de chambre, pour laquelle le belle installation de son salon était très favorable.

Les distractions que m'apportaient les relations dont je viens de parler furent heureusement neutralisées par un événement sérieux qui eut une influence importante sur l'état d'esprit dans lequel je me trouvais en achevant à la fin de cette année la composition de *Tannhäuser*. J'entends parler de la translation, de Londres à Dresde, des restes mortels de Carl-Marie de Weber, en décembre 1844. Ainsi que je l'ai relaté, il s'était formé un comité qui s'occupait de cette pieuse entreprise. On avait appris par un voyageur que le modeste cercueil renfermant les cendres de Weber reposait, en l'église Saint-Paul à Londres, dans un endroit si perdu qu'on pouvait craindre de ne plus le retrouver avant peu. Mon énergique ami le professeur Lœwe avait profité de l'émotion causée par cette nouvelle pour engager la « Liedertafel » (son dada) à prendre l'initiative du transfert des restes de Weber. Le grand concert donné par les chœurs d'hommes, dans le but de réunir des fonds, avait eu un résultat satisfaisant. Il s'agissait maintenant d'inviter l'intendance du Théâtre à agir dans le même sens ; mais on se heurta à une résistance opiniâtre.

La direction générale avait fait savoir à notre comité que le roi éprouvait des scrupules à troubler le repos d'un mort. On ne croyait guère à cette raison ; et pourtant on ne pouvait plus agir. On se rappela alors ma nouvelle situation et, plein d'espoir, on m'engagea comme porte-voix. Je m'y prêtai de grand cœur. Je me fis nommer du comité où l'on élut encore M. Schulz, conseiller de cour, conservateur du musée d'antiquités, une autorité dans les questions d'art ; en outre, on nous ad-

joignit un banquier chrétien. On se remua de nouveau pour notre idée, on lança des appels de tous côtés, on fit des plans et l'on se réunit surtout fréquemment en séance.

Je me retrouvai l'antagoniste de mon chef, M. de Lüttichau ; il aurait bien voulu, s'en rapportant à la prétendue volonté du roi, me signifier une défense pure et simple de participer à l'entreprise, mais il savait par l'expérience de l'aubade de Pillnitz que (suivant l'expression populaire qu'il employait) on se brûlait toujours les doigts à me chercher querelle. L'antipathie du roi pour le projet n'était pas sérieuse; le souverain lui-même devait se dire qu'il ne pourrait empêcher la chose. S'il le fallait, on l'accomplirait sans le concours officiel et la cour s'attirerait des hostilités en empêchant ouvertement le Théâtre royal, auquel avait appartenu Weber, d'y prendre part.

M. de Lüttichau, convaincu que l'affaire ne se ferait pas sans mon aide, essaya donc de m'en détourner par des observations amicales. Il me représenta qu'il ne pouvait consentir à rendre des hommages exagérés à la mémoire de Weber, tandis que personne ne songeait à aller chercher en Italie les cendres de Morlacchi qui, cependant, avait bien plus mérité de l'orchestre royal. A quelles conséquences arriverait-on? Supposé que Reissiger mourût pendant son congé, sa femme aurait tout autant de droits que Mme de Weber (qui, du reste, lui avait causé assez d'ennuis) à exiger qu'on ramenât en grande pompe le corps de son mari. Je cherchai à le tranquilliser et, si je ne parvins pas à lui montrer les

différences qui existaient dans les cas qui le troublaient, je réussis à le persuader de laisser les choses suivre leur cours. On y était d'ailleurs bien obligé, puisque le Théâtre royal de Berlin avait annoncé une représentation à notre bénéfice. Meyerbeer, auquel, sur la demande de mon comité, on s'était adressé, fit jouer *Euryanthe*, représentation qui rapporta la belle somme de deux mille thalers. Quelques autres scènes suivirent cet exemple, de sorte que le théâtre de la cour de Dresde ne pouvait vraiment pas rester en arrière. Bientôt il nous fut possible de faire toucher à notre banquier un capital qui suffisait aux frais de la translation ainsi qu'à ceux d'un caveau particulier avec monument convenable. Il nous resterait même un fonds qu'on consacrerait à la future statue de Weber.

L'aîné des deux fils qu'avait laissés le maître se rendit lui-même à Londres. Il ramena les cendres de son père sur un bateau qui remonta l'Elbe jusqu'au débarcadère de Dresde où elles touchèrent pour la première fois la terre allemande. Le transport devait avoir lieu le soir et être accompagné d'un imposant cortège aux flambeaux. Je m'étais chargé de fournir la musique de la marche funèbre et je me servis pour cela de deux motifs de l'*Euryanthe*. Je préludai par la « Vision des spectres » de l'ouverture, pour arriver à la cavatine : *Hier dicht am Quell*, à laquelle je ne fis d'autre changement que de la transposer en si bémol majeur ; la reprise du premier motif, tel qu'il se retrouve à la fin de l'opéra, terminait la marche. J'avais orchestré ce morceau symphonique très bien combiné pour quatre-vingts instruments de cuivre choisis et,

malgré cet ensemble puissant, j'avais veillé à la douceur des tons. Le lugubre trémolo des altos emprunté à l'ouverture fut exécuté dans le plus léger piano par vingt tambours assourdis et, déjà à la répétition au théâtre, l'effet en fut si saisissant et le souvenir de Weber si douloureux, que Mme Schrœder-Devrient, liée jadis personnellement avec le maître, en éprouva une émotion profonde. J'étais en droit de me dire que jamais je n'avais mieux atteint le but que je m'étais proposé. L'exécution en pleine rue pendant le défilé du cortège solennel ne réussit pas moins bien. Le mouvement très lent, n'étant marqué par aucun signe rythmique, offrait des difficultés particulières ; aussi à la répétition avais-je fait débarrasser complètement la scène afin d'avoir de la place. Puis les musiciens ayant bien étudié le morceau, je les avais fait marcher en rond autour de moi pour s'exercer. Des spectateurs qui de leurs fenêtres virent arriver le cortège m'assurèrent que l'effet en fut indiciblement solennel.

Le sarcophage fut déposé dans la petite chapelle du cimetière catholique de Friedrichstadt, où Mme Schrœder-Devrient l'attendait avec une modeste couronne. Le lendemain, il fut descendu en grande pompe dans la crypte qu'on lui avait préparée. Moi et le second président du comité, M. le conseiller de cour Schulz, nous eûmes l'honneur de prononcer l'oraison funèbre. La mort récente du fils cadet du maître, Alexandre de Weber, fournit à mon discours un sujet particulièrement émouvant. Le décès imprévu de ce jeune homme, à la fleur de l'âge, avait tellement ébranlé la mère que si notre entreprise n'avait pas été si avancée, nous eussions dû

la remettre à plus tard. La pauvre veuve voyait, dans cette nouvelle et cruelle épreuve, un jugement du ciel punissant comme un péché de vanité son ardent désir de voir la translation des cendres de celui qui était mort depuis si longtemps. Le public, dans sa simplicité, s'étant fait à ce sujet des idées analogues, je crus de mon devoir de mettre notre action dans sa vraie lumière et j'y réussis si parfaitement, que, de tous côtés, on m'assura ne pouvoir rien ajouter à ma justification.

Pour la première fois de ma vie, j'avais à parler officiellement en public et je fis à cette occasion une expérience singulière sur moi-même. J'ai toujours, dès lors, improvisé mes discours ; mais cette fois, afin de lui conserver la concision nécessaire, je l'avais préparé et appris par cœur. J'étais si sûr de mon sujet et de la forme que je lui avais donnée, que, ne doutant pas de ma mémoire, je n'avais pris aucune précaution pour me faire aider en cas de besoin. Pendant la cérémonie, je jetai ainsi mon frère Albert dans une grande anxiété : il se trouvait tout près de moi et il m'avoua que, malgré son émotion, il m'avait maudit de ne lui avoir pas remis le manuscrit pour me souffler.

Voici ce qui était arrivé. Après avoir commencé mon discours d'une voix distincte et sonore, je fus si profondément ému par le ton et l'accent de ma propre voix que, de la même façon que je m'entendais parler, il me sembla *me voir moi-même* en face de la foule attentive et oppressée. J'eus le sentiment d'être double et me laissai ravir par l'intérêt du phénomène, attendant fiévreusement quelle en serait la suite, sans plus me rendre compte que j'étais

là debout et que j'avais à parler. Je n'étais cependant en aucune façon intimidé ou distrait ; mais, après ma première phrase, il s'écoula une pause si extraordinairement longue que ceux qui me voyaient ainsi, le regard perdu et transporté, ne savaient ce qu'ils devaient penser de moi. Enfin, mon mutisme prolongé et le silence absolu qui m'entourait, me rappelèrent que je n'étais pas là pour écouter, mais pour parler. Je repris immédiatement le fil de mon discours et le prononçai jusqu'à la fin avec tant d'expression que le fameux acteur Émile Devrient m'affirma avoir été impressionné par le côté dramatique de l'incident autant que par la cérémonie funèbre elle-même. La solennité se termina par un chœur d'hommes dont j'avais composé le texte et la musique et qui, à cause de sa difficulté, dut être exécuté par les meilleurs chanteurs de l'opéra. M. de Lüttichau avait assisté à la manifestation ; il m'assura se trouver maintenant convaincu de la raison d'être de l'entreprise.

Je pouvais donc me réjouir de ce succès : il me remplit d'une satisfaction intime et s'il y avait eu le moindre nuage à mon contentement, il eût été dissipé par les effusions de reconnaissance dont me combla la veuve de Weber, lorsque j'allai lui faire ma visite en revenant du cimetière. Moi, je voyais une signification profonde dans le fait d'avoir pu, par ces secondes et dernières funérailles, me rapprocher, à l'âge d'homme, du maître dont la connaissance m'avait entraîné avec tant d'enthousiasme vers la musique et dont la mort m'avait si douloureusement affecté dans mon enfance. On comprend le désir ardent que j'avais à me rapprocher des anciens et véritables

maîtres de la musique après ce que je viens de raconter de mes expériences avec les maîtres vivant de mon temps. De la tombe de Weber, il n'était point consolant de passer en revue ses successeurs, mais je ne devais me rendre vraiment compte que plus tard de la désolation de cette revue.

Je vécus l'hiver de 1844 à 1845 tiraillé entre des distractions qui m'attiraient au dehors et des événements qui influençaient mon être intime. Grâce à un zèle extrême et à l'emploi des heures les plus matinales, malgré l'hiver, j'achevai en avril la partition de mon *Tannhäuser*, dont la composition avait été terminée avant le nouvel an. L'écriture de l'instrumentation avait été rendue très difficile par le fait que je la traçai d'emblée et avec tout le soin nécessaire, sur un papier préparé spécialement pour l'autographie. Je faisais lithographier sur-le-champ chaque page et tirer à cent exemplaires, espérant que toute cette besogne serait utile à la propagation de mon œuvre. Mais, que cet espoir se réalisât ou non, je m'étais ainsi appauvri de cinq cents thalers. Il sera encore question dans ma biographie du sort de ce travail qui me coûta tant de temps et d'argent. Bref, je saluai le mois de mai muni des cent exemplaires propres et bien pliés de mon nouvel opéra, le premier que j'eusse créé depuis le *Fliegender Hollaender*. Hiller, auquel j'en montrai quelques parties, m'assura aimablement en avoir reçu une impression tout à fait favorable.

En préparant ainsi une prompte popularisation au *Tannhäuser*, j'étais poussé par le besoin d'un succès que ma position gênée rendait de plus en plus désirable.

Depuis un an que j'avais commencé à éditer mes œuvres moi-même, la chose avait été menée avec activité. En septembre 1844, j'avais dédié au roi de Saxe un riche et précieux exemplaire de l'arrangement complet de *Rienzi* pour piano ; le *Fliegender Hollaender* avait aussi été achevé ; des réductions de *Rienzi* à deux et à quatre mains et les airs de chant des deux opéras avaient paru ou étaient sur le point de paraître. De plus, j'avais fait reproduire par la main d'un copiste les partitions de ces deux opéras en vingt-cinq exemplaires autographiés. Quoique cette forte édition augmentât mes frais d'une façon notable, je la jugeai nécessaire pour que je pusse envoyer les partitions aux théâtres et les stimuler à faire représenter mes œuvres : la publication dispendieuse des arrangements pour piano ne devenait lucrative que si les théâtres popularisaient les opéras.

J'adressai donc *Rienzi* aux scènes les plus importantes. Toutes me le renvoyèrent ; celle de Munich ne prit même pas la peine de le déballer. J'en savais assez et m'épargnai les frais d'un même essai avec le *Fliegender Hollaender*. Au point de vue commercial, je comptais donc que le succès de *Tannhäuser* entraînerait celui des opéras précédents et mon singulier courtier, le respectable éditeur de la cour, M. Meser, fut bien obligé de se rabattre aussi sur cette manière de voir. Nous préparâmes tout de suite la publication des réductions pour piano de *Tannhäuser*. Je les écrivis moi-même tandis que Rœckel avait fait celles du *Fliegender Hollaender* et un certain Klink celles de *Rienzi*.

Meser éprouvait une telle aversion pour le titre de

Venusberg (mont de Vénus), qu'il parvint à me le faire changer. Il prétendait que, ne fréquentant pas le public, j'ignorais les mauvaises plaisanteries auxquelles on se livrait sur ce titre et qui provenaient certainement des professeurs et des étudiants de la clinique médicale de Dresde, car elles reposaient sur un jeu de mots obscène qu'eux seuls comprenaient à l'origine. Il suffit à Meser de me citer ce jeu de mots répugnant pour que j'accomplisse le changement désiré. Je joignis alors au nom de mon héros le nom d'une légende étrangère au mythe de *Tannhäuser : le Tournoi poétique du Wartbourg*, et je mis celui-ci en étroite relation avec l'histoire de Tannhäuser. Cette conjonction mécontenta malheureusement l'historien Simrock, savant et traducteur estimé dont je faisais grand cas. *Tannhäuser et le Tournoi poétique du Wartbourg* devait être présenté au public dans une parure moyenâgeuse qui ornerait aussi l'arrangement pour piano. Je commandai donc par l'entremise de notre officine de Leipzig des types de caractères gothiques qui augmentèrent passablement les frais et en avisai Meser en lui donnant l'assurance absolue du succès de l'ouvrage.

Nous étions déjà dans un tel embarras et il fallait faire de tels sacrifices pour obtenir les capitaux indispensables à l'entreprise, qu'il ne nous restait vraiment plus d'autre ressource que celle de compter sur la réussite de l'affaire. D'ailleurs, les espérances que je fondais sur *Tannhäuser* étaient complètement partagées par la direction du théâtre.

Les magnifiques décors qu'avaient fournis à Dresde les meilleurs peintres du grand opéra de Paris et qui,

brossés dans le style de la décoration allemande, produisaient l'effet de véritables chefs-d'œuvre, m'avaient poussé à demander à M. de Lüttichau de s'adresser aux mêmes artistes pour le *Tannhäuser*. Les commandes au peintre Despléchins et les pourparlers engagés avec lui dataient déjà de l'automne précédent. On accéda à mes vœux aussi en ce qui concernait les beaux costumes caractéristiques du moyen âge qu'avait dessinés mon ami Heine. Seule la commande du hall des chanteurs du Wartbourg fut retardée par M. de Lüttichau. Il prétendait que la salle du palais de Charlemagne, fournie précédemment par le peintre français pour *Obéron*, servirait fort bien à ma pièce. Je dus faire des efforts surhumains pour démontrer à mon chef qu'il ne s'agissait pas ici d'une brillante salle d'empereur, mais d'un tableau scénique d'une originalité précise, qui ne pouvait être rendue que d'après mes données. Comme je devenais irritable et de méchante humeur, l'intendant me calma en me disant qu'il ne s'opposait nullement à ce hall, qu'au contraire il allait le commander tout de suite. Il n'avait voulu qu'augmenter mon plaisir en me le faisant attendre, car « on n'apprécie pas ce que l'on obtient trop facilement ». Ce hall devait me procurer encore de gros ennuis. Mais, somme toute, les choses étaient en bonne voie.

Toutes ces circonstances favorables convergeaient en un point lumineux jetant ses rayons d'espérance sur la première représentation de ma nouvelle œuvre qui devait avoir lieu à la rentrée d'automne. On l'attendait partout avec une certaine impatience. Et, pour la première fois, je lus une correspondance de l'*Allgemeine Zeitung* dans

laquelle on parlait de moi et de mon opéra avec une bienveillance significative : on y disait que le libretto était écrit avec un indéniable sentiment poétique. Rempli d'espoir, je partis en juillet pour mes vacances d'été et me rendis d'abord à Marienbad en Bohême, où je voulais faire une cure qui m'avait été recommandée, de même qu'à ma femme.

Je me retrouvai donc sur le terrain volcanique de cette Bohême si curieuse et si stimulante pour moi. Un été magnifique, presque trop chaud, contribua à me rendre heureux. Résolu à mener une vie des plus tranquilles, telle que l'exigeait mon traitement médical, je n'avais emporté qu'une lecture facile : les poèmes de Wolfram d'Eschenbach arrangés par Simrock et San Marte, ainsi que l'épopée anonyme de *Lohengrin* avec la grande introduction de Gœrres. Un livre sous le bras, je m'enfonçais dans la forêt, puis, allongé près d'un ruisseau, je me distrayais en compagnie de Titurel et de Parcifal, personnages des poèmes si étranges et pourtant si familiers de Wolfram. Mais bientôt le désir de donner une forme personnelle à ce que j'apprenais à connaître devint si violent que j'eus toutes les peines du monde à le dominer. On m'avait averti de ne me livrer à aucun labeur excitant pendant la période de ma cure. Un énervement croissant s'empara alors de moi. *Lohengrin*, dont la conception datait encore de mon séjour à Paris, se présenta soudain tout armé à mes yeux, avec tous les détails de la forme dramatique à donner au sujet. La légende du cygne surtout, en suite des études que j'avais faites depuis lors, remplit mon imagination d'un charme infini.

Me souvenant de la défense du médecin, je résistai vaillamment à la tentation d'écrire le plan que je venais de combiner et j'employai un remède énergique et singulier pour ne pas faiblir. Quelques notices de l'*Histoire de la littérature allemande* de Gervinus m'avaient fait prendre grand intérêt aux *Maîtres chanteurs de Nuremberg* et à Hans Sachs. Le nom seul de Merker (1) et ses fonctions dans le concours des maîtres chanteurs suffisait à me ravir.

Sans rien savoir de plus sur Hans Sachs et les poètes de son époque, j'eus pendant une promenade l'idée d'une scène comique dans laquelle le maître cordonnier, frappant de son marteau sur sa forme, donne en poète populaire une leçon à Merker, qui, en punition de ses méfaits de pédant, est contraint de chanter. Je concentrai l'attention sur les signes distinctifs des deux antagonistes : d'un côté la tablette noire sur laquelle Merker a tracé ses coches à la craie, de l'autre les souliers, marqués de signes également, que Hans Sachs brandit en l'air, tous deux se prouvant mutuellement les fautes qu'ils ont faites en chantant. Pour placer cette scène à la fin du second acte, je combinai rapidement une rue étroite et tortueuse, remplie de voisins, de vacarme et de coups de poing,... et soudain toute ma comédie des maîtres chanteurs se dressa si vivante devant moi que je me crus permis, puisque c'était un sujet gai, de la transcrire sur le papier, malgré l'ordre du docteur. Je le fis immédiatement dans l'espoir que je me délivrerais ainsi de l'ob-

(1) Celui qui note les fautes des chanteurs.

session de *Lohengrin*. Erreur! A peine fus-je entré dans mon bain vers midi, que le désir de noter *Lohengrin* s'empara violemment de moi. Incapable de passer l'heure entière dans l'eau, je sautai hors de ma baignoire au bout de peu de minutes et, prenant à peine le temps de me vêtir convenablement, je courus comme un fou dans mon logis pour jeter sur le papier ce qui m'oppressait. Cela se renouvela plusieurs jours de suite jusqu'à ce que le plan scénique de *Lohengrin* fût complètement établi.

Le médecin trouva alors que décidément je n'étais pas fait pour ces sortes de cures et qu'il valait mieux que j'abandonnasse source et baignoire. Ma nervosité avait augmenté encore et les vains efforts que je faisais chaque nuit pour dormir produisaient régulièrement une série d'aventures.

Nous fîmes quelques agréables excursions, une entre autres à Eger, qui m'intéressa vivement par les souvenirs de Wallenstein ainsi que par le costume original de ses habitants. Vers la mi-août, nous rentrâmes à Dresde et mes amis se réjouirent de mon humeur joyeuse et exubérante. A moi, il me semblait que j'avais des ailes.

C'est dans ces dispositions que commença, avec le retour des artistes en septembre, l'étude de *Tannhäuser;* mais cette étude me rendit sérieux, de plus en plus sérieux. Les répétitions, au point de vue musical, marchèrent si bien que le moment de la représentation approchait. Mais l'exécution présentait des difficultés particulières. Mme Schrœder-Devrient en eut conscience la première et elle les jugea avec tant de clarté qu'elle crut devoir m'exposer ses scrupules, ce qui me remplit

de malaise et de confusion. Tout d'abord, le poème l'inquiétait. A l'une de mes visites, elle me lut d'une voix très belle et très expressive les passages principaux du dernier acte ; puis elle me demanda où j'avais la têet de croire qu'un être aussi enfantin que Tichatschek trouverait les accents pour rendre ce *Tannhäuser*. J'essayai de lui démontrer, ainsi qu'à moi-même, les qualités de ma musique qui exprimait si exactement et si sûrement les accents nécessaires qu'elle parlait, me semblait-il, à la place de l'interprète, même si ce dernier n'y mettait pas toute l'expression voulue. Mme Devrient secoua la tête et répondit que pour un oratorio cela pourrait suffire, peut-être, mais non pour un drame musical.

Alors elle me chanta au piano la prière d'Élisabeth et me demanda comment ferait, pour rendre cet air, une jolie voix fraîche, mais n'ayant point d'âme ni l'expérience indispensable de l'amour. Je répondis en soupirant que cette fois il nous fallait nous contenter de la naïveté et de la jeunesse et je la priai instamment de faire part de ses instructions à ma nièce Johanna, à qui était confié le rôle d'Élisabeth.

Malheureusement le problème que me présentait Tichatschek ne pouvait se résoudre de même façon : essayer de donner un conseil à mon robuste ami n'aurait eu d'autre résultat que de le troubler. Je fus donc forcé d'espérer en la puissance de sa voix et dans l'accentuation marquée de son chant.

Le souci que l'interprétation des rôles principaux causait à la grande artiste avait une autre source encore : elle ne savait que faire de sa partie (Vénus), d'une diffi-

culté extrême malgré sa brièveté, et dont l'idéalisme bien rendu était d'importance capitale pour la réussite de l'ensemble. Ce rôle était à peine esquissé dans mon œuvre ; je m'en suis bien rendu compte plus tard à la représentation de l'opéra à Paris. Ayant dû le refondre, je recommençai entièrement cette partie, réparant consciencieusement ce que j'avais négligé au début. Pour le moment, l'interprète ne pouvait, par aucun artifice, arriver à rendre l'idée que j'avais voulu exprimer ; tout au plus eût-on pu éveiller la sensualité des spectateurs en leur présentant une actrice particulièrement jeune et jolie, et exciter leur intérêt par ce moyen purement physique. Mme Schrœder-Devrient, qui avait déjà un air de matrone, savait que ce moyen n'était plus en sa puissance et ce sentiment la rendit timide au point de la priver de ses ressources de séduction habituelles. Elle se plaignit avec un sourire navré de l'impossibilité de représenter Vénus dans son costume véritable. « Au nom du ciel ! s'écria-t-elle, que dois-je mettre comme Vénus? Une simple ceinture ne suffit pas ! Je m'affublerai donc d'un costume de carnaval. Vous serez content ! »

Je comptais surtout sur l'effet musical de l'ensemble : j'en avais reçu une impression fort avantageuse dans les répétitions. Feuilletant la partition, Hiller m'avait déjà exprimé son admiration de mon instrumentation. La sonorité délicate et caractéristique de l'orchestre m'enchanta moi-même et m'affermit dans la résolution de me servir désormais des moyens orchestraux avec la plus grande modération et d'obtenir ainsi l'abondance des combinaisons dont j'avais besoin pour mes œuvres sui-

vantes. Seule ma femme regretta de ne pas entendre aux répétitions les trompettes et les trombones qui avaient donné tant d'éclat à *Rienzi*. Bien que sa réflexion me fit sourire, je dus attacher de l'importance au sentiment d'effroi qu'elle éprouva à constater l'effet languissant du *Tournoi poétique*. Partant du point de vue du public qui veut être diverti et intéressé, elle avait très justement découvert un défaut sensible de la représentation à venir. Mais je compris tout de suite aussi que la cause en provenait moins d'une erreur de conception que de ma négligence à surveiller les répétitions.

En concevant cette scène, je m'étais trouvé devant le dilemme essentiel que j'avais eu à résoudre une fois pour toutes : le *Tournoi poétique* serait-il une suite d'airs de concert ou un dramatique concours poétique? Tous ceux qui n'ont pas saisi le sens de cette scène par une représentation absolument parfaite sont aujourd'hui encore de l'avis qu'il s'agit de morceaux de chant, présentés alternativement ou simultanément au point de vue purement musical, sur des rythmes et dans des mesures variés et destinés à offrir l'agrément et la diversité qu'on recherche dans le programme d'un concert. Mais cela ne répond aucunement à mon intention : cette fois, pour la toute première fois dans un opéra, mon intention était de forcer le public à s'intéresser à ma pensée poétique en le faisant passer par toutes les phases de son développement. C'est ainsi seulement qu'il était mis en état de comprendre une catastrophe que ne préparait aucun événement extérieur et n'était annoncée que par le conflit des âmes.

De là cette musique extrêmement sobre, large, ne fai-

sant pas obstacle à la compréhension du discours poétique et la facilitant au contraire, à mon avis. La construction rythmique de la mélodie ne s'amplifiait que sous l'influence de la passion, sans être interrompue par des modulations inutiles. De là aussi l'emploi parcimonieux des instruments d'orchestre dans l'accompagnement et mon renoncement volontaire à tous les effets musicaux. Ceux-ci n'entraient en jeu que peu à peu, lorsque la situation devenait si tragique qu'on ne la comprenait plus que par le sentiment et non par la pensée.

Quand je jouais moi-même tout le *Tournoi poétique* au piano, nul ne pouvait nier que l'effet voulu ne fût atteint. Mais ici gisait précisément la grande difficulté que j'ai éprouvée dans tous mes opéras : obtenir de mes chanteurs l'exécution désirée. Le laisser aller dont je m'étais, dans mon inexpérience, déjà rendu coupable dans les répétitions du *Fliegender Hollaender* se manifesta avec toutes ses préjudiciables conséquences dans le *Tannhäuser*. Dès que je m'en rendis compte, je cherchai avec ardeur le moyen d'inculquer la véritable interprétation à mes chanteurs. Malheureusement, il était impossible d'influencer Tichatschek dans ce sens ; en lui conseillant des choses qu'il ne comprenait pas du tout, on eût risqué de le troubler et de l'intimider.

Il savait qu'il possédait une belle voix métallique, qu'il chantait juste et avec rythme et prononçait très distinctement. Je ne m'aperçus de l'insuffisance de ces avantages qu'à la représentation, lorsque, à la fin du *Tournoi*, je vis ce que, chose extraordinaire, je n'avais pas remarqué aux répétitions, Tichatschek se plaçant devant

Élisabeth et lui adressant, dans l'extase et l'enivrement, l'hymne destiné à Vénus. Je songeai alors à l'avertissement de Mme Schrœder-Devrient à peu près comme Crésus s'écriant sur son bûcher : « O Solon ! Solon ! »

Si ce chanteur, malgré sa perfection musicale, ne sut point rendre les éléments de vivacité et de charme mélodique de Tannhäuser, je réussis du moins à éveiller à la vie un nouvel élément, jusqu'alors à peu près inconnu à l'opéra. Dans divers de ses rôles, j'avais observé le jeune baryton Mitterwurzer, homme singulièrement renfermé et de peu d'entregent, et j'avais deviné dans sa voix agréable et prenante la magnifique faculté de toucher profondément les âmes. Lui ayant confié le personnage de Wolfram, j'avais sujet d'être satisfait de son zèle et du succès de ses études. Je me raccrochai donc à lui pour faire valoir les exigences que je n'avais encore osé exprimer ; il fallait qu'elles le fussent jusque dans leurs dernières conséquences pour que dans ce problématique *Tournoi* on comprît la justesse de mes intentions et de mon procédé.

Nous étudiâmes donc ensemble le chant d'ouverture de cette scène, et, le lui ayant chanté moi-même à ma façon, je fus très étonné que mon interprétation lui parût si nouvelle et si difficile. Il se sentait incapable de m'imiter et retombait à chaque essai dans sa manière banale, ce qui me prouvait clairement que jusqu'alors il n'avait rien vu dans ce morceau que le soi-disant récitatif à inflexions facultatives. Il croyait avoir le droit de moduler celles-ci suivant les dispositions de sa voix.

Lui-même, du reste, se montrait surpris de son impuis-

sance à m'imiter. Mais en même temps il était si impressionné par la nouveauté de ma manière et la justesse de mes exigences qu'il me pria de ne plus faire pour le moment d'autres essais et de le laisser se retrouver seul dans le monde nouveau qui venait de s'ouvrir à lui. Dans plusieurs répétitions, il ne chanta qu'à demi-voix comme pour s'exercer, et ne montra qu'à la dernière de quelle façon il avait résolu sa tâche. Le succès dont je fus témoin alors devint pour moi-même une ancre d'espérance : je vis la possibilité de trouver et de former les interprètes dont j'aurais besoin, et cette foi dans l'avenir m'est restée, malgré le dépérissement de notre genre théâtral. Pour que son chant produisît l'effet que je désirais, Mitterwurzer avait métamorphosé complètement son attitude, son regard, son geste ; il avait créé un être nouveau et l'impression qu'il produisit amena enfin le public à comprendre mon œuvre. Le rôle de Wolfram, dont il avait si brillamment surmonté les difficultés, consacra Mitterwurzer et fit de lui un véritable artiste. Son jeu toujours beau et émouvant devait être le salut de mon opéra, dont le succès avait été fortement menacé à la première audition.

A ses côtés, le personnage d'Élisabeth fut le seul vraiment sympathique. La jeunesse de ma nièce, sa taille élancée et gracieuse, sa physionomie bien allemande ainsi que sa voix alors remarquablement belle et d'une expression souvent enfantine et touchante, de plus son talent d'actrice, sinon de tragédienne, lui gagnèrent le cœur du public. Ce rôle la rendit bientôt célèbre et, dans les années suivantes, quand on me parlait d'une représentation de

Tannhäuser où elle avait participé, on me disait que le succès lui en revenait presque exclusivement. Mais on ne vantait jamais la variété et la grâce de son jeu que dans la scène où elle reçoit les hôtes au Wartbourg et je reconnaissais dans ce succès persistant le résultat des peines incroyables que moi et mon frère, très expérimenté, nous nous étions données pour lui inculquer sa partie. Malheureusement nous n'avons jamais pu arriver à lui faire comprendre la diction musicale de la prière du troisième acte. De nouveau j'aurais pu m'écrier comme pour Tichastchek : O ! Solon ! o Solon ! quand, après la première audition, je me vis contraint d'opérer une grande coupure dans ce morceau, coupure qui, à mon sens, lui enlevait pour toujours son importance. Johanna, malgré sa réputation assez durable de grande artiste, n'a jamais su rendre exactement cette prière, tandis qu'une cantatrice française, Mme Marie Sax, à Paris, y a réussi à ma pleine satisfaction.

Nos études avaient été poussées si vivement que nous eussions été prêts au commencement d'octobre si la mise en scène avait été terminée. Mais quelques-uns des décors commandés à Paris n'arrivèrent que fort tard. Celui de la vallée du Wartbourg était absolument réussi et d'un très bel effet, tandis que celui de l'intérieur de la montagne de Vénus me donna bien des tracas. Le peintre ne m'avait pas compris : dans sa grotte sauvage, il avait placé des bosquets et des statues qui rappelaient Versailles ; il n'avait pas su rendre le caractère à la fois effrayant et attrayant de ce lieu. Je dus exiger de grandes modifications de ce décor, et les retouches prirent beaucoup de

temps. Le brouillard rose qui enveloppe cette grotte et qui, en se levant, découvre la vallée du Wartbourg dut être produit par le moyen d'une invention que j'avais combinée moi-même.

Cependant le plus grand désagrément provenait du retard impardonnable qu'on mettait à Paris à envoyer les décors du hall pour le *Tournoi poétique*. Les jours se succédaient ; on avait répété jusqu'à satiété et rien ne venait. Je me rendais journellement à la gare des marchandises, je fouillais parmi tous les ballots... Le hall n'y était pas ! De guerre lasse, je consentis à ne pas renvoyer davantage la première annoncée depuis si longtemps et à substituer au hall souhaité la salle de Charlemagne, que M. de Lüttichau m'avait destinée dès le début. Le sacrifice fut dur pour moi. Et, en effet, au deuxième lever de rideau, la réapparition de ce décor qu'on avait vu si souvent dans *Obéron* ne contribua pas médiocrement à désappointer le public qui attendait de cet opéra les surprises les plus extraordinaires.

La première de *Tannhäuser* eut lieu le 19 octobre. Le matin de ce jour, une jeune femme, belle et distinguée, se fit annoncer chez moi par le violoniste Lipinsky. C'était la nièce du comte de Nesselrode, chancelier d'État de Russie, Mme Kalergis, à laquelle Liszt avait communiqué un tel enthousiasme pour moi qu'elle était venue exprès à Dresde assister au miracle de ma nouvelle création. Je considérai à bon droit cette flatteuse apparition comme un heureux présage. Bien que, cette fois, Mme Kalergis dût éprouver quelque embarras et une certaine déception provenant du manque de clarté de la représentation et de son quasi-

insuccès, j'ai eu, dans le cours de ma vie, lieu de me féliciter de l'impression que cette première rencontre avait laissée dans l'esprit de cette femme remarquable et énergique.

Un singulier pendant à cette visite fut celle d'un original, M. C. Gaillard, éditeur d'une revue musicale berlinoise créée récemment. J'avais lu dans ce journal le premier et unique compte rendu favorable de mon *Fliegender Hollaender ;* malgré l'indifférence forcée que m'inspirait le monde de la critique, cet article me produisit beaucoup d'impression et j'invitai son auteur, qui m'était complètement étranger, à venir entendre la première de *Tannhäuser*. Il dut faire quelques sacrifices pour répondre à mon appel, mais il vint et je fus saisi d'une certaine émotion en voyant un jeune homme menacé de consomption et qui traînait avec peine une existence pleine de difficultés matérielles. Sans réclamer aucun dédommagement, ni même l'hospitalité, il avait cru de son devoir de venir à Dresde. Je m'aperçus bien que par ses connaissances et ses capacités il n'arriverait jamais à une influence notable, mais son caractère honnête et son intelligence me remplirent d'estime pour lui. Le malheureux a succombé à sa maladie au bout de quelques années, sans avoir jamais cessé de me donner dans les moments difficiles des preuves de sa fidélité et de son attachement.

Mon ancienne amie Alwine Frommann était arrivée aussi. C'était elle qui m'avait marqué sa sympathie à l'occasion de la représentation du *Fliegender Hollaender* à Berlin. Je ne la connaissais pas personnellement et je la vis chez Mme Schrœder-Devrient avec laquelle elle

était liée et qui me la présenta, en souriant, comme une de mes conquêtes les plus glorieuses. Alwine Frommann n'était plus jeune et ne pouvait avoir aucune prétention à la beauté, mais ses grands yeux pénétrants et expressifs témoignaient de sa belle âme. Elle était sœur de l'éditeur Frommann de Iéna et savait quantité de détails intimes sur Gœthe, qui logeait dans la maison de son frère quand il venait à Iéna. En qualité de lectrice, elle avait approché de fort près la princesse Augusta de Prusse et ceux qui connaissaient ses relations avec la future impératrice la considéraient presque comme son amie et sa confidente. Elle n'en demeurait pas moins dans une situation nécessiteuse et semblait fière de s'être créé une sorte d'indépendance par son modeste talent de peintre d'arabesques. Elle m'est toujours restée très attachée et elle fit partie du petit nombre de ceux qui ne se laissèrent pas influencer par l'impression désastreuse de cette première de *Tannhäuser* et se déclarèrent immédiatement et catégoriquement en faveur de cette œuvre.

Quant à la représentation elle-même, voici les expériences instructives qu'elle me procura. Son défaut, que j'ai déjà mentionné, résidait dans la composition par trop sommaire et maladroite du rôle de Vénus et de tout le grand prologue du premier acte. Ce défaut influençait défavorablement l'exécution théâtrale en ne provoquant pas l'éclosion de l'intérêt passionné qui, d'après la conception du poème, doit préparer le spectateur à la catastrophe. Ce prologue en est déjà le point de départ et doit éveiller l'angoisse avec laquelle on suit le tragique développement du drame.

La grande scène manqua son effet, quoiqu'elle fût interprétée uniquement par une artiste telle que Mme Schrœder-Devrient et un chanteur aussi doué que Tichatschek. L'actrice, dans son génie, eût peut-être trouvé les accents justes de la passion, si elle n'avait eu comme partenaire un ténor auquel manquait tout le sérieux dramatique et toute expression de douleur et de souffrance : par ses dons naturels, il ne pouvait rendre que la joie ou l'énergie déclamatoire. Le public ne s'anima un peu qu'en entendant l'air touchant de Wolfram et la scène finale de cet acte.

Au même endroit, Tichatschek charma enfin tout le monde par l'allégresse de sa voix, et l'on m'assura qu'après ce premier acte, un grand courant de sympathie entraîna les auditeurs vers ma pièce et son auteur. Il s'accrut encore au second acte, où Élisabeth et Wolfram réunirent tous les suffrages. Malheureusement le héros du drame, Tannhäuser, disparut peu à peu et se perdit hors de cette atmosphère de sympathie ; si bien qu'à la dernière scène, il sembla que la catastrophe l'écrasait personnellement : il s'anéantit dans une attitude douloureuse et effacée.

Le principal défaut du personnage consistait dans le fait que le ténor était incapable de rendre la véritable expression du grand adagio du finale, qui commence par ces mots : « Venant en aide au misérable, un ange est envoyé du ciel... »

Dans une introduction au *Tannhäuser*, écrite plus tard, j'ai expliqué en détail l'importance de ce passage. Cependant, il me fallut le biffer complètement à la seconde

représentation : la façon monotone dont Tichatschek le chantait, le faisait paraître d'une longueur insupportable. Ne voulant pas blesser cet acteur qui m'était si dévoué et qui, dans son genre, m'avait été si utile, je prétextai m'être aperçu que cette partie était manquée ; seulement Tichatschek étant considéré comme mon interprète de prédilection, on supprima plus tard cette phrase musicale, si éminemment importante, toutes les fois qu'on donna *Tannhäuser* et c'est une des raisons pour lesquelles je ne me fis jamais d'illusions sur la signification du succès de cet opéra en Allemagne. Mon ténor qui, dans la joie comme dans la douleur, manifestait toujours une énergie extrême, se retira à la fin du second acte avec la mine humble d'un pauvre pécheur et reparut au troisième dans une attitude résignée qui devait provoquer une affectueuse pitié. Il ne reprit sa vigueur de chanteur qu'en faisant connaître l'excommunication papale lancée contre lui, et sa voix devint alors si large et si puissante que ce fut une véritable jouissance de l'entendre dominer l'accompagnement des trombones.

Si ce défaut radical du personnage principal avait laissé le public dans un certain mécontentement de l'ensemble, j'avais contribué moi-même à augmenter son incertitude par l'inexpérience que j'avais du nouveau terrain de ma conception dramatique. Dans la première version de la pièce, telle qu'on la joua alors, j'avais voulu représenter les tentatives de Vénus pour ramener à elle l'amant infidèle, comme étant une vision de Tannhäuser en démence ; la vue du Horselberg, dans le lointain d'une lueur rosée, devait élucider l'horreur de la situation. De

même que l'annonce décisive de la mort d'Élisabeth ne résultait chez Wolfram que d'une espèce de divination, seul le son très distant du glas funèbre et la flamme à peine visible des torches attiraient l'attention des spectateurs sur le Wartbourg au fond de la scène. Les jeunes pèlerins qui ne paraissaient que tout à la fin, et dans la main desquels je n'avais pas encore mis le bourdon verdoyant, n'annonçaient le miracle que par leurs paroles et non point par des signes extérieurs. Aussi ce passage demeura-t-il assez inintelligible aux spectateurs, d'autant plus que l'accompagnement, d'une monotonie trop prolongée, lui nuisait.

Lorsque le rideau tomba enfin, j'avais conscience de mon échec, moins par l'attitude toujours bienveillante et cordiale du public, que par ma conviction d'avoir présenté une œuvre où le manque d'expérience se faisait trop sentir. J'avais comme du plomb dans les membres et les quelques amis qui vinrent me rejoindre partageaient mon accablement. Ma bonne sœur Clara et son mari étaient parmi eux. Cette nuit même, je pris les décisions nécessaires pour remédier en quelque sorte aux défauts de la représentation. Je voyais où se trouvait le point faible, mais je n'osais le dire, car je reculais devant la moindre tentative d'éclairer Tichatschek sur le caractère de son rôle. J'aurais risqué de le troubler ou de le contrarier et de le pousser à refuser sous un prétexte quelconque de chanter désormais *Tannhäuser*. J'eus donc recours au seul moyen qui pût assurer une répétition favorable de mon opéra : je pris sur mon compte la faiblesse du rôle et j'y opérai des coupures qui rédui-

sirent, il est vrai, sa signification dramatique, mais empêchèrent que les autres parties ne fussent gâtées par la mauvaise interprétation. Quoique profondément mortifié, j'espérais avoir réussi à donner pour la prochaine audition, que je désirais le plus tôt possible, de sérieux avantages à l'œuvre. Mais Tichatschek s'était refroidi et il me fallut patienter huit jours entiers.

Je ne saurais décrire ce que j'ai souffert durant ces huit jours ! Ce retard semblait devenir funeste à mon opéra. Chaque jour qui s'écoulait entre les deux représentations donnait un air de plus en plus problématique à la première ; finalement on prétendit qu'elle avait été un véritable four. Le gros public se montrait surpris et mécontent de ce que, dans la conception de cette œuvre nouvelle, je n'eusse pas eu égard à la faveur qu'on avait témoignée à la tendance de *Rienzi,* et mes judicieux amis se trouvaient dans une vraie perplexité en face de cet ouvrage qui leur était demeuré incompréhensible et leur semblait mal conçu et mal exécuté.

Quant aux critiques, ils se jetèrent dessus avec une joie non dissimulée : de vrais corbeaux auxquels on a livré une charogne en pâture. Ils se servirent même des événements du jour pour me nuire et me calomnier. C'était l'époque où Czersky et Ronge mettaient tout sens dessus dessous par leur agitation germano-catholique, à laquelle on donnait un sens très méritoire et libéral. On découvrit alors que par le *Tannhäuser* j'avais voulu provoquer une tendance réactionnaire en glorifiant le catholicisme, de même que Meyerbeer avait célébré le protestantisme par

ses *Huguenots*. Longtemps le bruit courut vraiment que j'avais été acheté par le parti catholique.

Tandis qu'on s'efforçait de nuire ainsi à ma popularité, il m'arriva un singulier honneur. Un sieur Rousseau, rédacteur de la *Gazette officielle de Prusse* et que je ne connaissais que par une critique dans laquelle il avait éreinté mon *Fliegender Hollaender*, m'écrivit et finalement vint me demander en personne mon amitié et mon alliance. Il me raconta qu'ayant été envoyé d'Autriche à Berlin pour travailler à la propagande du catholicisme, il avait constaté l'infructuosité de ses efforts et retournait à Vienne afin de se mouvoir librement dans l'élément auquel j'appartenais moi aussi, comme l'avait largement prouvé mon *Tannhäuser*. La « Feuille d'avis de Dresde », remarquable organe local de calomnies et de médisances, fournissait journellement quelque nouvelle destinée à me nuire. Je finis par m'apercevoir que ces attaques s'attiraient de vertes réponses fort encourageantes pour moi, ce qui m'étonna longtemps, car je savais qu'en pareil cas, ce sont les ennemis et non les amis qui se remuent. Rœckel m'avoua alors en riant que cette campagne en ma faveur avait été menée par lui et l'ami Heine.

Ce que j'appris de pire dans ces jours ne m'était désagréable qu'à cause de l'impossibilité où je me trouvais de me réhabiliter en donnant une nouvelle audition de mon œuvre. Tichatschek continuait à être enroué ; on prétendit qu'il ne voulait plus paraître dans *Tannhäuser*. On me raconta aussi que M. de Lüttichau, effrayé du peu de succès de l'opéra, avait immédiatement donné l'ordre de décommander les décors du hall, qui n'étaient

toujours pas arrivés, ou de les refuser. Le découragement qui se manifestait ainsi me gagna à mon tour et je fus sur le point de croire que *Tannhäuser* était mort. On conçoit aisément de quel œil je voyais ma situation et surtout celle de mes entreprises de publication. Ces horribles huit jours me parurent une éternité. Je fuyais tout le monde.

Un matin, pourtant, il me fallut me rendre à la librairie Meser et j'y trouvai Gottfried Semper en train d'acheter le volume de *Tannhäuser*. Peu de temps auparavant, j'avais eu avec lui une violente discussion à propos de mon opéra. Il ne voulait pas admettre que les croisades et les « minnesinger » du moyen âge pussent fournir un sujet d'œuvre artistique et m'avait fait comprendre qu'il me méprisait d'avoir travailé sur cette matière. Mais, chose bizarre, au moment où Meser me prouvait qu'aucun de mes ouvrages n'avait été réclamé, mon fougueux antagoniste venait en acheter et payer un, le seul qui eût été vendu. Semper s'excusa d'un air sérieux et gêné en disant que, pour se rendre compte de la pièce, il fallait la connaître exactement et qu'il n'y avait malheureusement pas d'autre moyen que de lire le libretto. Cette rencontre avec Semper, de peu d'importance en elle-même, est pourtant restée dans mon souvenir comme un premier indice vraiment encourageant.

Cependant, la plus grande consolation me venait de Rœckel. Pendant cette malheureuse semaine, il m'entoura d'une affection qui devait durer toute la vie. Sans que je m'en fusse douté, il avait infatigablement tra-

vaillé pour moi, se disputant, expliquant mon œuvre, recueillant des suffrages et finalement se montant lui-même à un véritable enthousiasme pour *Tannhäuser*. La veille de cette seconde audition si impatiemment attendue, nous prîmes ensemble un verre de bière. Après m'avoir regardé longuement, il jura que je n'avais pas une tête qu'on pût écraser : j'avais quelque chose de particulier dans le sang ; il l'avait remarqué aussi chez mon frère Albert, qui cependant ne me ressemblait pas. Pour se faire comprendre, il nomma ce quelque chose le feu caractéristique de ma nature, et il croyait que ce feu brûlait les autres, tandis que moi-même je me réchauffais à son ardeur. La preuve en était que plusieurs fois lui, Rœckel, m'avait vu littéralement étinceler. Je me mis à rire, ne sachant que penser de ces folies. « Eh bien, ajouta-t-il alors, vous en ferez l'expérience avec *Tannhäuser;* il est absurde de penser que la pièce ne se maintiendra pas, le succès en est absolument sûr et certain. » Je me rendis bien compte en rentrant chez moi que si réellement *Tannhäuser* était vainqueur et atteignait une vraie popularité, les suites en seraient d'une importance incommensurable pour moi.

Enfin, cette seconde représentation eut lieu et j'espérais avoir fait assez de changements à ma pièce pour que l'ensemble pût plaire : importante réduction des rôles principaux, désistement de mes prétentions à l'idéalisme dans certaines parties de la représentation, passages plaisants mis en relief. Le décor du deuxième acte, arrivé enfin, me rendit fort heureux. Il produisait un effet de noble beauté qui nous parut à tous de bon augure.

Je subis malheureusement l'humiliation de voir la salle très peu garnie : je savais maintenant avec toute la netteté désirable ce que le public pensait de ma pièce.

Mais si les spectateurs étaient peu nombreux, du moins se composaient-ils en grande partie d'amis fervents de ma musique. L'accueil qu'on lui fit fut très chaleureux et Mitterwurzer souleva l'enthousiasme. Quant à Tichatschek, mes fidèles Rœckel et Heine avaient cru devoir recourir à des moyens artificiels pour le mettre de bonne humeur. De plus, afin de faire comprendre l'importance de la dernière scène, qui demeurait assez peu claire, ils se firent activement aider par un groupe de jeunes gens, des peintres pour la plupart. Ils leur avaient recommandé de battre des mains à certains passages qui n'avaient point provoqué d'applaudissements à la première. Et, en vérité, l'explosion de bravos après la phrase de Wolfram : « Placée aux pieds de Dieu, c'est pour toi qu'elle prie. Le ciel l'entend, Henri, c'est ton salut ! » parut éclaircir toute la situation aux yeux du public. Ce moment, passé inaperçu à la première, me valut dès lors, dans toutes les représentations, une véhémente manifestation de sympathie de la part des auditeurs.

Quelques jours plus tard, une troisième représentation avait lieu, et cette fois la salle était comble. Mme Schrœder-Devrient, qui se désolait de ne pouvoir contribuer davantage à la réussite de mon œuvre, assista de la petite loge des acteurs au reste de la pièce. Elle me raconta que Lüttichau était entré chez elle avec un air rayonnant en disant qu'il croyait enfin *Tannhäuser* sauvé.

Il en était bien ainsi et nous rejouâmes l'opéra plusieurs fois dans le courant de l'hiver. Mais nous constatâmes que, quand deux représentations se suivaient de près, la seconde était toujours moins courue. Nous nous rendîmes compte ainsi que mon œuvre n'avait pas encore gagné l'intérêt du gros public, mais seulement celui des gens éclairés. J'appris peu à peu que parmi les amis de *Tannhäuser* se trouvaient des personnes ne fréquentant guère le théâtre et pour ainsi dire jamais l'opéra. La participation de ce nouveau public devint toujours plus intense et se manifesta, de façon inconnue jusqu'alors, par une énergique sympathie pour l'auteur.

Il m'était désagréable, à cause de Tichatschek, qu'après chaque acte on ne réclamât que moi sur la scène. Et moi, j'étais bien forcé de répondre et de saluer le public, car en refusant j'eusse provoqué une nouvelle humiliation à mon chanteur : lorsqu'il paraissait seul avec son collègue, on l'accueillait par l'appel de mon nom d'une manière presque offensante pour lui. Combien je souhaitais qu'il en fût autrement et que l'excellence de l'exécution fît oublier l'auteur ! N'ayant jamais pu obtenir cette perfection à Dresde, j'en tirai une conclusion caractéristique qui me guida dans toutes mes entreprises.

Quoi qu'il en soit, par ma représentation dresdoise de *Tannhäuser*, je n'étais parvenu à faire comprendre à l'élite du public que ma tendance à sortir de l'ordinaire ; toutefois j'avais forcé cette élite à réfléchir et à faire abstraction de la faible interprétation. Malheureusement je ne pus obtenir la même chose de la majorité des spectateurs, car faute d'être influencés par une repré-

sentation émouvante et parfaite, ils ne comprirent rien à mes intentions. D'intéressantes connaissances que je fis cet hiver-là et des relations plus étendues m'instruisirent et m'éclairèrent à ce sujet.

Vers cette époque, le docteur Hermann Franck, de Breslau, se retira à Dresde et sa société cultivée devint pour moi un stimulant sérieux. Possesseur d'une certaine fortune, il était de ceux auxquels un vaste savoir, un jugement sûr et les aptitudes littéraires font une grande réputation dans les cercles choisis, sans qu'ils obtiennent un nom dans le public. Il avait essayé de mettre ses capacités et son intelligence au service du peuple en se laissant appeler par Brockhaus à rédiger la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, que mon beau-frère avait lancée quelques années auparavant. Au bout d'un an, il prit nettement congé de son éditeur et, sauf des cas extraordinaires, il n'y eut plus moyen de l'amener à écrire pour un journal quelconque. Ses brèves et spirituelles allusions à ses expériences de rédacteur à l'*Allgemeine Zeitung* justifiaient à mes yeux son dégoût pour le journalisme. Aussi, je lui tins grand compte d'avoir, sans que je l'en eusse prié, écrit sur le *Tannhäuser* un long article qui parut en octobre ou novembre 1845 dans le supplément de la *Gazette d'Augsbourg* et qui, tout en renfermant les premières paroles annonciatrices sur une œuvre dont on s'occupa tant depuis, donnait les réflexions les plus modérées, les plus étendues et les plus complètes que l'on ait jamais énoncées sur cet opéra. C'est ainsi que je fus introduit dans ce grand journal de politique européenne, qui, en suite d'un revirement de la rédaction,

allait devenir le réceptacle de toutes les sottises possibles sur moi et sur mon œuvre.

Frank me captivait surtout par la finesse et le tact de son jugement. Il y avait en lui quelque chose de distingué qui résultait moins de sa naissance que de sa culture très étendue. Sa froideur et sa retenue m'attiraient plus qu'elles ne me repoussaient, car elles constituaient un élément qui m'était resté inconnu jusqu'alors. Il m'arriva de me heurter chez lui à des jugements tout faits sur certaines réputations ; en ayant contesté la justesse, je fus heureux de m'apercevoir que, de mon côté, j'avais aussi de l'influence sur les opinions de Franck. Alors déjà, j'inclinais à ne point accepter l'éloge que l'on décernait à certains grands hommes en leur délivrant un brevet d'*amabilité*, qui coupait court à l'examen attentif de leurs œuvres. Je mis souvent mon ami, si expérimenté pourtant, au pied du mur, et je fus amusé de l'entendre, quelques années après, me citer un exemple saisissant de l'*amabilité* de Meyerbeer, qu'il avait tant prônée. Il rappela en souriant les singulières questions par lesquelles j'avais contredit alors ses assertions. Cependant, il avait été très effrayé, à cette époque déjà, quand je lui avais fait la démonstration probante du « désintéressement » de Mendelssohn, dont il vantait les sacrifices en faveur de l'art. Dans une conversation où nous avions parlé de ce musicien, il avait conclu en proclamant le réconfort que lui procurait la conduite d'un homme qui ne craint pas de faire des sacrifices pour se libérer d'une situation fausse et inutile à l'art. « N'était-ce pas beau de Mendelssohn d'abandonner les trois mille thalers de sa place de directeur

général à Berlin, pour redevenir simple chef d'orchestre au *Gewandthaus* de Leipzig? »

Par hasard, j'avais été à même de donner à Franck des renseignements exacts sur ce prétendu désintéressement de Mendelssohn : ayant sérieusement demandé au directeur général une augmentation de traitement pour divers membres nécessiteux de notre chapelle royale, j'avais obligé M. de Lüttichau à m'expliquer que le fonds de la chapelle avait été mis si fortement à contribution par les récentes décisions du roi, qu'il n'y avait pas moyen de soulager les musiciens miséreux. Le préfet du district de Leipzig, M. de Falkenstein, admirateur passionné de Mendelssohn, avait obtenu du roi que Mendelssohn fût nommé maître de chapelle privé avec un traitement secret de deux mille thalers. De sorte qu'avec les mille thalers qu'il recevait officiellement pour la direction du « Gewandthaus », il arrivait à rattraper complètement les trois mille thalers auxquels il avait paru renoncer en revenant à Leipzig. Mais cette forte dotation portait grand préjudice au budget de la chapelle, c'est pourquoi, par un sentiment de honte, elle était tenue secrète ; de plus, la nomination publique d'un maître de chapelle sans fonction aurait risqué de blesser ceux qui travaillaient et étaient moins payés. Ces raisons obligèrent Mendelssohn aussi à taire cette dotation ; il dut donc entendre vanter son retour à Leipzig et se voir cité comme un modèle de désintéressement. Ses amis ne se firent pas faute de le proclamer, quoiqu'ils connussent sa grande fortune personnelle. Franck, auquel je racontai toute l'histoire, en fut interdit et il m'avoua qu'il n'avait encore

jamais vu un exemple si frappant de fausse gloire.

Nous ne tardâmes pas à modifier notre opinion sur bien d'autres célébrités artistiques que nous rencontrions alors à Dresde. Sur Ferdinand Hiller, l'*amabilité* par excellence, nous fûmes vite d'accord. Sur les peintres connus de « l'École de Düsseldorf » avec lesquels je m'étais trouvé en relations fréquentes à propos de mon *Tannhäuser*, je ne cherchai pas à me former de jugement personnel ; la célébrité de leurs noms me suffisait, mais Franck m'effraya par des révélations qui me causèrent bien des déceptions. Quand il était question de Bendemann et de Hübner, il semblait qu'on pût facilement sacrifier Hübner à Bendemann ; ce dernier, qui venait de terminer les fresques d'une salle au château royal et à qui ses amis avaient offert un banquet d'honneur, était pour moi le type du grand maître digne d'estime. Quelle ne fut donc pas ma stupéfaction d'entendre Franck plaindre d'un ton très calme le roi de Saxe de ce qu'on eût laissé Bendemann « barbouiller » une de ses salles !

Pourtant on ne pouvait nier que ces personnes ne fussent *aimables* et leur société, qui m'attirait de plus en plus, offrait, en contraste avec celle de la gent théâtrale, un goût marqué pour la conversation fine et artistique. Mais elle n'arrivait jamais à me stimuler d'une manière ardente et féconde. Hiller, cependant, paraissait avoir le désir de faire quelque chose de mieux : cet hiver-là, il organisa de petites réunions qui eurent lieu tour à tour chez l'un ou chez l'autre des participants. Outre Hübner et Bendemann, il y avait là en fait de peintres, Reinecke qui était poète à ses heures et qui eut à cette

époque le malheur de composer pour Hiller un texte d'opéra dont j'aurai l'occasion de reparler.

Aux musiciens de nos réunions, c'est-à-dire Hiller et moi, se joignit Robert Schumann. Il s'était aussi tourné vers Dresde et travaillait à des sujets d'opéra qui aboutirent finalement à sa *Geneviève*.

J'avais connu Schumann à Leipzig ; nous avions commencé à peu près en même temps notre carrière de musiciens et j'avais fourni à diverses reprises de petits articles à la *Nouvelle Gazette musicale* qu'il rédigeait ; en dernier lieu, une assez longue chronique de Paris sur le *Stabat mater* de Rossini. On l'avait appelé pour diriger à notre théâtre une exécution de son *Paradis et Péri*, mais sa maladresse spéciale comme chef d'orchestre m'avait obligé à lui donner plus d'un bon coup de main. L'œuvre de ce musicien profond et énergique m'intéressait du reste infiniment. Une bienveillance réciproque, une confiance amicale régnèrent bientôt entre nous. Le lendemain d'une représentation de *Tannhäuser*, à laquelle il avait assisté, il vint me faire une visite matinale et se déclara absolument partisan de cet opéra ; il ne trouvait à y reprendre qu'une trop grande précipitation dans la strette du second final, ce qui me prouva la finesse de son sens musical, car je pus lui montrer, partition en main, que ce défaut provenait d'une coupure pénible qu'il m'avait fallu y faire.

Nous nous rencontrions parfois à la promenade et, autant que le permettait son laconisme, nous échangions nos idées sur différents sujets musicaux. Il se réjouissait d'entendre sous ma direction la *neuvième Symphonie*

de Beethoven, car elle lui avait toujours été gâtée à Leipzig par le mouvement que Mendelssohn donnait à la première partie. Au demeurant, la société de Robert Schumann n'eut guère d'influence sur moi, et son caractère était trop renfermé pour qu'il subît mes impulsions. La conception de son poème de *Geneviève* m'en fournit la preuve. Mon exemple n'avait agi qu'extérieurement sur lui et ne l'avait poussé qu'à écrire lui-même un libretto d'opéra.

Il m'invita une fois à en venir écouter la lecture. Il l'avait composé d'après Hebbel et Tieck, mais lorsque, entraîné par le désir cordial de voir réussir son œuvre, je le rendis attentif aux fautes grossières qu'elle renfermait, je reconnus la nature de cet homme singulier. Il ne voulait de moi que mon admiration et repoussait avec susceptibilité toute immixtion dans l'ouvrage qui l'enthousiasmait. Nous en restâmes donc là.

Par son activité et son empressement, Hiller avait réussi à maintenir nos petites réunions artistiques. L'hiver suivant, elles s'agrandirent : nous formâmes une sorte de société particulière qui se réunissait familièrement chaque semaine dans une salle réservée du restaurant Engel, place de la Poste.

Le célèbre J. Schnorr, de Munich, venait d'être nommé conservateur des galeries de Dresde et nous l'avions fêté par un de nos banquets habituels. Auparavant déjà, j'avais eu l'occasion de voir ses énormes cartons et ils m'avaient produit une forte impression, tant par leurs dimensions que par les sujets de la vieille Allemagne qu'ils représentaient, sujets qui me tenaient fort à cœur en ce

temps-là. J'entendis parler alors de l' « école de Munich » dont Schnorr était un des maîtres, et mon cœur se gonfla d'espoir en songeant à tout ce qu'on allait voir à Dresde, puisque de si grands artistes venaient s'y donner la main. Quoique assez déçu par le physique de Schnorr et le ton larmoyant de sa voix de maître d'école (elle ne s'harmonisait aucunement avec ses monstrueux cartons), j'avais considéré comme un bonheur de le voir arriver le samedi soir au café Engel. Il était très versé dans les légendes allemandes et moi j'étais ravi quand on mettait ce sujet-là sur le tapis.

Le célèbre sculpteur Hænel se joignit à nous aussi. On m'avait inspiré un profond respect pour son talent, mais je ne jugeai pas ses œuvres d'après mon propre sentiment, je suivis des avis plus autorisés. Sa tenue et ses manières me parurent affectées ; il énonçait volontiers sur l'art des théories dont je ne savais trop que faire. Je croyais parfois entendre un philistin hâbleur et ma méfiance à son égard ne fut vaincue que par mon vieil ami Pecht qui de même s'était établi à Dresde pour quelque temps. Il me démontra avec assurance la valeur artistique de Hænel, en suite de quoi je m'efforçai, moi aussi, d'apprécier ses œuvres.

Vivant contraste de Hænel, Rietschl parut à son tour parmi nous. J'eus de la peine à concevoir que cet homme maladif et pâle, qui s'exprimait souvent d'un ton pleurnicheur et timide, fût sculpteur. Mais des particularités presque analogues ne m'ayant pas empêché de croire au talent du peintre Schnorr, je m'habituai facilement à Rietschl et me sentis d'autant plus de

sympathie pour lui qu'il était dépourvu de toute affectation. Je me souviens avoir reçu de lui des éloges enthousiastes sur ma personnalité et mon talent de maître de chapelle. Ceci était rare, car malgré le ton familier de notre brillant cercle d'artistes, il n'y régnait pas l'estime réciproque comme je l'entends : au fond on aurait dit qu'aucun ne prisait ce que produisait l'autre. C'est ainsi que Hiller ayant organisé des concerts, s'était vu fêter dans un banquet où l'on avait vanté ses mérites avec une reconnaissance pathétique. Mais quand je me retrouvai dans l'intimité avec ses amis, je constatai qu'ils n'éprouvaient pas la moindre sympathie pour ses entreprises ; au contraire, ils en parlaient d'un air dubitatif en haussant les épaules. Au reste, ces concerts cessèrent bientôt. Je n'entendis jamais dans la société de ces maîtres réunis un mot faisant allusion aux œuvres de l'un ou de l'autre et je constatai que souvent pas un ne savait de quoi causer.

Par son originalité, Semper apportait alors dans notre conversation une telle animation que Rietschl en était souvent effrayé, tout en s'y intéressant vivement ; ce dernier se livrait à de véritables lamentations sur la violence des controverses qui éclataient entre Semper et moi. Chose curieuse, nous partions toujours de l'idée que nous étions antagonistes, Semper me prenant pour le représentant d'un catholicisme arriéré qu'il attaquait avec une rage véhémente. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que mes études et mes goûts me poussaient vers le moyen âge allemand et à la recherche de l'idéal primitif du mythe germanique.

Lorsque nous arrivâmes ainsi à parler mythologie allemande et que je lui fis part de mon enthousiasme pour nos légendes héroïques, il devint un tout autre homme et bientôt nous fûmes unis par un intérêt sérieux et noble qui nous isola du reste de la société. Cependant cela finissait toujours par une discussion violente qui n'était pas que le résultat de l'inclination maladive de Semper pour l'aveugle contradiction : il se laissait guider par le sentiment d'être absolument différent des autres. Ses paradoxes exagérés, qui n'avaient d'autre but que de provoquer la protestation, ne tardèrent pas à me prouver, qu'ainsi que moi, il était le seul à prendre au sérieux ce qu'il disait, tandis que les autres artistes se dérobaient au moment opportun.

Cette dernière tendance était partagée par Gutzkow, qui se joignait souvent à nous. La direction générale l'avait appelé à Dresde en qualité de dramaturge. Plusieurs de ses pièces, *Perruque et gloire, le Modèle de Tartufe* et *Uriel Acosta*, avaient eu récemment un grand succès et redonné un lustre inattendu au répertoire de la comédie. Comme, d'autre part, mes opéras avaient eu leurs premières à Dresde, le Théâtre royal semblait entrer dans une période remarquable et on ne pouvait nier que l'intendance n'eût la volonté de bien faire. Malheureusement, j'eus le regret de ne pas voir se réaliser le rêve que j'avais fait pour Laube, c'est-à-dire que mon vieil ami fût appelé à Dresde. Lui aussi s'était lancé avec ardeur dans le genre théâtral. A Paris déjà, j'avais remarqué le zèle avec lequel il étudiait Scribe afin de s'approprier une technique sans laquelle, disait-il,

tout l'art dramatique allemand était vain. Par sa pièce *Rococo*, il prétendait s'être rendu maître de ce savoir-faire et se croyait capable de traiter n'importe quelle matière pour en tirer une œuvre à effet. Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs de choisir très soigneusement ses sujets. Mais j'étais humililié pour lui de ce que, malgré sa théorie, les seules pièces de lui qui réussissaient étaient celles où dominaient des mots à l'emporte-pièce ayant plus ou moins rapport à la politique du jour. Toujours il fallait qu'il y eût une harangue manifeste à l'adresse de « l'unité allemande » ou du « libéralisme allemand ». Ses idées essentielles étant d'abord mises à l'essai sur les abonnés de notre Théâtre de résidence, Laube devait les exprimer avec une adresse particulière, chose qui ne s'apprenait, croyait-on, qu'à l'école des vaudevillistes français. Les pièces qu'il créa de cette façon me procurèrent toujours d'agréables soirées, d'autant plus que l'auteur venait souvent à Dresde assister aux représentations. De plus, montrant une habileté notoire et une véritable ardeur à s'occuper de la régie, la nomination qu'on lui avait fait espérer eût été très pratique et avantageuse pour le théâtre.

Finalement, on se décida quand même pour son rival Gutzkow, bien qu'il fût aisé de reconnaître son incapacité à remplir les fonctions routinières qui lui incombaient. On put se convaincre bientôt que Gutzkow n'avait réussi ses meilleures pièces que grâce à son talent d'homme de lettres : immédiatement après ses drames sensationnels, il nous servit des machines théâtrales aussi ennuyeuses que possible ; il prouvait bien ainsi n'avoir pas eu conscience de l'habileté qu'il avait montrée au début.

Mais ces qualités abstraites de simple littérateur l'entourèrent du nimbe de grand écrivain et déterminèrent M. de Lüttichau à lui donner la préférence sur Laube. En agissant de cette façon, l'intendant croyait contribuer davantage à la renommée de Dresde et prouver qu'il favorisait plus les intérêts supérieurs de l'art que le côté pratique du théâtre.

Quant à moi, qui ne tardai pas à constater l'ineptie de Gutzkow comme directeur dramatique, je fus très ennuyé de sa nomination et m'en expliquai si ouvertement à M. de Lüttichau que, sans doute, l'origine de nos dissentiments date de là. C'est que j'avais à me plaindre amèrement du peu de jugement et de la légèreté de ceux qui ont en main la destinée d'institutions aussi nobles que nos théâtres de cour allemands. Afin de me préserver, personnellement du moins, des désordres qui résulteraient de cette funeste nomination, je défendis absolument toute ingérence de Gutzkow dans la direction de l'opéra. On y consentit volontiers et l'on épargna à Gutzkow des humiliations faciles à prévoir.

Il en résulta toutefois entre lui et moi une situation tendue à laquelle je m'efforçai de remédier par les rapports directs que j'eus avec lui dans nos réunions. Mais je cherchai vainement à animer cet homme singulier dont la tête se penchait si craintivement sur la poitrine; j'essayai de l'entraîner dans la conversation : il était d'une prudence si inquiète qu'il n'y eut jamais moyen de le faire sortir de lui-même. J'eus cependant une discussion avec lui à propos d'une scène de son *Uriel Acosta :* il avait obtenu qu'au moment où le héros

prononce le serment d'abjuration de ses soi-disant sorcelleries, l'orchestre fît entendre un accompagnement du genre mélodramatique. Ce devait être un léger trémolo prolongé sur des accords appropriés ; mais, à l'audition, cela me parut absurde et dégradant, pour la musique aussi bien que pour le drame. J'essayai donc ce soir-là de faire comprendre à Gutzkow les principes élevés qui motivaient mon opinion. Il me répondit d'abord par un silence méfiant et contraint, puis il finit par me dire que mes exigences de musicien allaient trop loin et qu'il ne comprenait pas en quoi on dégradait la musique en l'employant à petite dose dans la comédie ; la poésie n'était-elle pas traitée avec bien plus de sans-gêne dans l'opéra?... Pratiquement, il était bon que le dramaturge ne se montrât pas trop difficile. Il n'était pas toujours possible de ménager de brillantes sorties à ses personnages, et comme il était fort pénible qu'un des acteurs principaux quittât la scène sans être applaudi, il valait mieux provoquer une heureuse diversion par le bruit distrayant de l'orchestre. Ces paroles, Gutzkow les prononça véritablement et je vis qu'il était sérieux. A partir de ce moment, je n'eus plus rien de commun avec lui.

Je n'eus guère affaire non plus avec tous les peintres, musiciens et autres artistes de notre cercle. Toutefois, à cette même époque j'entrai en rapports assez fréquents avec Berthold Auerbach.

Alwine Frommann m'avait déjà parlé avec feu de ses *Nouvelles villageoises* et m'y avait rendu attentif. Elle avait fait à ce propos une comparaison qui m'avait plu. Ces modestes récits, ou du moins qui lui paraissaient

tels, avaient, disait-elle, produit dans les cercles littéraires berlinois l'effet d'une fenêtre qu'on ouvre dans un boudoir parfumé afin de laisser pénétrer l'air frais des bois. Je lus à mon tour ces « Histoires de la Forêt-Noire » devenues si rapidement célèbres et je fus charmé du ton nouveau et vivant de ces anecdotes tirées de la vie populaire et ayant un coloris local si prononcé.

Dresde étant devenu le lieu de rendez-vous de nos célébrités littéraires et artistiques, Auerbach vint aussi passer un temps assez long chez son ami Hiller et celui-ci fut heureux de se parer d'une nouvelle notabilité à laquelle il était affilié par la race. Ce jeune paysan juif, un peu trapu, ne dissimulait nullement son origine et produisait un effet très sympathique ; sa vareuse verte et principalement sa casquette verte de chasseur lui donnaient bien l'air de l'auteur de ces nouvelles rustiques de Souabe ; mais j'appris plus tard que son accoutrement n'était rien moins que naïf.

Le poète suisse Gottfried Keller m'a raconté un jour à Zurich que lorsqu'il avait commencé à s'intéresser à Auerbach, il lui avait indiqué le chemin par lequel ses productions littéraires parviendraient le plus facilement à attirer des lecteurs et de l'argent, et lui avait conseillé de se procurer cette veste et cette casquette : n'étant ni beau ni bien bâti comme Keller, il valait mieux qu'il prît tout de suite un air fruste et amusant. Et Keller lui-même lui avait planté avec crânerie sa casquette sur la tête.

Pour l'instant, je ne vis rien de positivement affecté chez Auerbach ; le ton et le genre populaire semblaient

lui être si naturels qu'on se demandait comment, avec ces heureuses qualités, il pouvait se trouver à son aise dans des sphères diamétralement opposées : il semblait se mouvoir comme dans son véritable élément dans ces cercles qui auraient dû être antipathiques à son caractère. Original de tenue et d'esprit, rude et sentimental à la fois, il se sentait évidemment flatté d'étaler aux yeux de la société distinguée qui l'entourait les lettres du grand-duc de Weimar et ses propres réponses, tout en conservant sans cesse son point de vue de paysan de la Souabe, ce qui du reste lui seyait fort bien.

Il m'attirait surtout parce qu'il était le premier juif avec lequel je pus parler du judaïsme en toute et cordiale franchise. Il paraissait même avoir à cœur de dissiper les préjugés qu'on a contre sa race et racontait de façon touchante des faits relatifs à son enfance. Il se vantait d'être sans doute le seul Allemand qui eût lu la *Messiade* de Klopstock d'un bout à l'autre. Cette lecture, faite en cachette dans sa chaumière villageoise, l'absorbait au point qu'il arriva un jour en retard à l'école, et le maître l'avait tancé par ces mots : « Sacré petit juif, où as-tu encore été trafiquer? »

De telles expériences l'avaient rendu triste et pensif, mais sans l'aigrir, et il avait même été capable d'éprouver de la pitié pour ses persécuteurs. Tels étaient les traits qui me rendaient Auerbach sympathique. Mais à la longue, je m'étonnai qu'il ne parvînt pas à sortir de son cercle d'idées. On eût dit que finalement toute l'humanité et son histoire se réduisait au problème de la glorification du judaïsme. Aussi, un jour, je lui con-

seillai amicalement de laisser là toute cette question juive : il y avait encore d'autres points de vue pour juger le monde. Mais il perdit alors toute sa naïveté et d'un ton extatique et larmoyant, qui ne me parut pas naturel, il me répondit que cela lui était impossible. Il y avait dans le judaïsme trop de choses qui exigeaient toute sa sollicitude.

Je n'ai pu m'empêcher de me rappeler cette surprenante angoisse d'Auerbach lorsque, dans la suite des années, j'appris qu'il avait fait plusieurs mariages juifs dont je n'ai pas su grand'chose, sinon qu'ils l'avaient enrichi. Longtemps après, j'ai revu Auerbach à Zurich. Je le trouvai fort changé, mais en mal : il avait un air extraordinairement malpropre et commun et sa fraîche vivacité était devenue l'agitation habituelle aux juifs. Il faisait l'effet de regretter tout ce qu'il disait et de ne l'avoir pas réservé pour les journaux. Pendant ma période de Dresde, j'avais toutefois été sincèrement réconforté par la compréhension qu'Auerbach montrait pour mes intentions artistiques, bien que ce fût toujours à sa manière de juif et de Souabe.

A cette même époque, je fis une expérience nouvelle en constatant que je rencontrais, comme artiste, plus d'estime et d'approbation chez les personnes célèbres, d'importance reconnue et d'instruction remarquable, que chez les autres. Par la vogue de *Rienzi*, j'étais resté dans le cercle du monde théâtral ; le succès de *Tannhäuser*, si difficile à conquérir, me mit en relations avec les éléments dont je viens de parler. Quoique mon horizon s'élargît ainsi, je ressentis pourtant de pénibles impres-

sions sur la nullité et la vanité que je rencontrai dans les sphères soi-disant supérieures de la littérature et des arts contemporains. En tout cas, les accointances que j'eus durant l'hiver de la première de mon *Tannhäuser* ne me valurent guère d'avantages ; mais heureusement elles n'arrivèrent pas non plus à me distraire de mes travaux. Bien au contraire, la vie en l'air que Hiller avait mise à la mode et dont j'avais bien vite reconnu la vanité, me poussa à rentrer en moi-même, afin de produire au plus tôt quelque chose qui me débarrassât des émotions pénibles et inquiétantes où m'avait jeté mon dernier opéra.

Peu de semaines après les premières représentations de *Tannhäuser*, j'achevai le poème de *Lohengrin* et, dès novembre, j'en faisais la lecture, d'abord chez moi à mes intimes, puis dans les réunions de Hiller. On le déclara « à effet » et on m'en fit compliment. Schumann aussi le trouva à son gré, mais il ne comprenait pas trop quelle forme musicale j'allais lui donner. Je m'accordai alors la plaisanterie de lui réciter une partie du texte en manière de cavatines et de grands airs ; il en sourit et se dit satisfait.

J'eus lieu de me livrer à des réflexïons plus sérieuses à propos des observations critiques pleines de tact et de délicatesse que me fit Franck, sur la partie tragique du sujet. Il trouvait injuste de punir Elsa par le départ de Lohengrin ; il comprenait bien que le caractère de la légende se marquait dans ce trait éminemment poétique ; mais il doutait que ce trait répondît aux exigences d'un dénouement dramatique. Il eût préféré voir périr

Lohengrin sous nos yeux, victime de l'involontaire trahison d'Elsa. Mais, comme cela ne semblait pas possible, il eût été préférable que, par une cause quelconque, Lohengrin fût retenu de force. Je n'en voulus naturellement rien croire. Pourtant je finis par me demander s'il n'y aurait pas moyen d'empêcher cette cruelle séparation, tout en conservant l'indispensable départ. Je cherchai donc de quelle façon je pourrais forcer Elsa repentante à quitter le monde en même temps que Lohengrin. Ce changement aurait souri à mon ingénieux ami.

Je me trouvais encore dans cette incertitude, quand je fis lire mon poème à Mme de Lüttichau pour qu'elle étudiât à son tour le dilemme proposé par Franck. Dans une petite lettre où elle m'exprimait le plaisir qu'elle avait eu à parcourir mon libretto, elle me donna son avis précis sur le point en litige, et déclara laconiquement que Franck était dépourvu de toute poésie pour ne pas comprendre que Lohengrin devait partir et que le dénouement était impossible autrement. Cela m'enleva un poids du cœur et je montrai triomphalement la missive à Franck. Celui-ci, très confus, écrivit immédiatement des excuses explicatives à Mme de Lüttichau. Il y eut alors entre eux une corespondance certainement fort intéressante ; je n'ai pas eu l'occasion de la lire, mais le résultat en fut qu'on ne changea rien à *Lohengrin*.

Il est curieux que, plus tard, une même observation à propos de cette même question m'ait jeté une fois encore dans la même incertitude passagère : Adolphe Stahr ayant été frappé du dénouement de *Lohengrin* qui ne le satisfaisait pas, m'en avait fait la remarque avec fran-

chise. La concordance entre son jugement et celui de Franck m'avait littéralement stupéfait, et comme j'étais dans un état d'esprit fort différent de celui où je me trouvais en écrivant le poème, je me rendis coupable d'étourderie et déclarai à Stahr, dans une lettre trop rapidement conçue, que je lui donnais presque raison. Je ne savais pas que je causais par cet aveu un véritable chagrin à Liszt, qui se trouvait vis-à-vis de Stahr dans la même position qu'autrefois Mme de Lüttichau vis-à-vis de Frank. Le mécontentement que causa à mon grand ami la trahison que j'avais commise envers moi-même n'a heureusement pas été de longue durée : sans rien savoir de son alarme, je me rendis compte de mon erreur au bout de quelques jours déjà et ma folie me parut aussi claire que le soleil, de sorte que de mon asile suisse je pus réjouir Liszt de cette protestation : « Stahr a tort, Lohengrin a raison. »

Pour le moment, j'en restai à la critique poétique de mon libretto ; je ne pouvais songer à le mettre en musique. J'avais à conquérir encore au prix des plus grandes difficultés l'harmonie d'humeur qui m'était nécessaire pour composer et que je n'obtenais jamais qu'après avoir souffert mille tribulations. Mes expériences malheureuses à la représentation de *Tannhäuser* m'avaient enlevé tout espoir dans l'avenir de mon activité artistique ; de plus j'avais la certitude que de longtemps mon œuvre ne serait jouée que sur le théâtre de Dresde : je ne pouvais compter sur sa popularisation en Allemagne, puisque je n'avais pas réussi à me faire connaître par une pièce couronnée de succès comme *Rienzi*. Ma situation pécu-

niaire était donc des plus critiques. Une catastrophe devenait inévitable. Tout en me préparant à la subir, je cherchai à m'étourdir en me plongeant d'une part dans mes études si chères sur l'histoire, les légendes et la littérature, d'autre part en me vouant infatigablement à diverses entreprises artistiques.

En ce qui concerne les premières, j'arrivai surtout à me familiariser avec le moyen âge allemand sous toutes ses faces. Quoique incapable de procéder avec l'exactitude d'un philologue, je m'appliquai si sérieusement à mes études qu'il me fut possible de trouver un intérêt extraordinaire à la lecture des « Coutumes allemandes » de J. Grimm. On se demandait pourquoi, ne pouvant transporter directement sur la scène le résultat de telles études, moi le « compositeur d'opéras », je me perdais dans des sentiers aussi abrupts. Plus tard quelques personnes s'aperçurent bien sans doute que mon *Lohengrin* avait une physionomie particulière, mais on l'attribua toujours à l'heureux choix du sujet et l'on vanta l'habileté particulière dont j'avais fait preuve. Aussi les récits allemands du moyen âge, de même que ceux de l'antiquité scandinave, furent-ils recherchés de préférence par les compositeurs ; mais on s'étonna qu'il n'en sortît rien de fameux. Peut-être aurai-je du mérite à dire aujourd'hui qu'il eût fallu s'aider des « Coutumes » et choses de ce genre. En ce temps-là, j'oubliai d'indiquer mon procédé à Ferdinand Hiller qui glorieusement s'était jeté sur l'histoire d'un Hohenstaufen. Son ouvrage n'ayant pas réussi, il me soupçonnera de perfidie, s'il apprend aujourd'hui que je ne lui ai rien dit des « Coutumes ».

En fait d'entreprises musicales, celle qui m'occupa principalement cet hiver-là fut l'exécution de la *neuvième Symphonie* de Beethoven. Je la préparai avec les plus grands soins pour le dimanche des Rameaux, et elle me valut de singulières luttes, mais aussi d'utiles renseignements pour toute ma carrière musicale. Voici comment.

En dehors du théâtre et de l'église, la chapelle royale n'avait qu'une fois par an l'occasion de se produire dans une salle de concert. C'était quand elle donnait une audition au profit de sa caisse des veuves et des orphelins. On avait aménagé dans ce but la grande salle du vieil Opéra, à l'origine réservée seulement aux oratorios. Pour attirer plus de monde à ce concert, on avait fini par joindre régulièrement une symphonie à l'oratorio. Une fois j'avais fait exécuter la *Symphonie pastorale* de Beethoven et une autre fois la *Création* de Haydn. Cette dernière œuvre m'avait procuré une grande jouissance, et j'avais appris ainsi à la connaître véritablement.

Comme Reissiger et moi, nous nous étions réservé de diriger ces concerts alternativement, j'eus à choisir la symphonie pour ce dimanche des Rameaux de 1846. Un grand désir m'attirait vers la *neuvième Symphonie* d'autant plus qu'elle était à peu près inconnue à Dresde. Mais lorsque le comité chargé de l'administration des fonds de pension eut connaissance de mon intention, ses membres furent pris d'une telle frayeur que, dans une audience spéciale, ils supplièrent notre directeur, M. de Lüttichau, d'user de son autorité absolue pour me faire revenir sur mon projet. Pour motiver leur requête, ils

firent valoir que le choix de cette œuvre nuirait certainement à la Caisse de retraite, cette composition étant si décriée dans le public que la fréquentation du concert en souffrirait. Bien des années auparavant la *neuvième Symphonie* avait été jouée dans un concert en faveur des pauvres et Reissiger avouait en toute franchise qu'elle avait fait fiasco.

Il me fallut user de toute ma force de persuasion pour vaincre les appréhensions de notre chef ; quant aux administrateurs, je ne sus rien de mieux pour le moment que de me brouiller complètement avec eux, car j'avais appris qu'ils remplissaient la ville de leurs plaintes sur ma folie. Pour leur faire honte des inquiétudes qu'ils témoignaient, je résolus de si bien préparer le public à cette audition qu'à défaut du reste, la curiosité l'y amènerait en foule et assurerait à la caisse la forte recette qu'on croyait menacée.

Ainsi la *neuvième Symphonie* devint pour moi une question d'honneur et tous mes efforts tendirent à la faire triompher. Le comité manifestant de l'inquiétude à propos des dépenses pour les parties des instruments, je les empruntai à la Société des concerts de Leipzig.

Que n'éprouvai-je pas alors, en me retrouvant devant ces pages mystérieuses que dans ma première adolescence j'avais passé des nuits à copier et dont la vue me jetait dans un véritable état mystique, que n'éprouvai-je pas à pouvoir les étudier à fond ! De même que, pendant ma pénible période parisienne, l'audition des trois premières parties de la Symphonie, exécutées par l'incomparable orchestre du Conservatoire, m'avait soudain délivré de mes funestes erreurs et remis en merveilleux

contact avec les premières impressions de ma jeunesse, agissant avec une force magique et fructueuse sur mes nouvelles aspirations intimes, de même, lorsque je revis de mes propres yeux ce qu'adolescent je n'avais vu qu'avec les yeux de l'âme, il me sembla que le souvenir de cette époque renaissait en moi avec une mystérieuse force de vie. Depuis lors, il m'était arrivé bien des choses qui, restées inexprimées en mon for intérieur, m'avaient amené à me recueillir et poussé à interroger anxieusement le destin sur ce qu'il me réservait.

Ce que je n'osais m'avouer, c'était que mon existence artistique et matérielle manquait totalement de base et que la misérable carrière où je m'étais engagé et où je me sentais étranger m'apparaissait sans issue. La *neuvième Symphonie* changea en un véritable enthousiasme ce désespoir que je m'efforçais de cacher à mes amis. Il n'est pas possible que jamais œuvre de maître se soit emparée du cœur d'un élève avec une puissance aussi radieuse que ne le fit du mien la première partie de cette symphonie. Qui m'eût vu alors devant la partition ouverte et la parcourant afin d'en déterminer les moyens d'exécution, eût été stupéfait de mes sanglots et de mes pleurs véhéments et se fût sans doute demandé si c'était bien là une conduite digne d'un « maître de chapelle de la cour de Saxe ». Fort heureusement je ne fus point importuné par les visites des administrateurs de notre orchestre ni par celles du majestueux directeur Reissiger ou même de Ferdinand Hiller, si versé pourtant dans la musique classique.

On avait l'habitude de faire imprimer pour ce concert

un programme renfermant le texte des chants ; j'en profitai pour élaborer et faire ajouter au livret une introduction explicative de l'œuvre de Beethoven. Mon but était d'influencer non pas le jugement critique de l'auditeur, mais son sentiment exclusif. Ce travail, dans lequel les passages principaux du *Faust* de Gœthe se trouvaient reproduits d'une façon très heureuse, fut remarqué avantageusement à Dresde et ailleurs encore. En outre, je fis paraître dans la « Feuille d'avis de Dresde » une série d'épanchements enthousiastes anonymes qui devaient exciter l'intérêt du public pour cette composition jusqu'alors (à ce qu'on m'assurait) décriée à Dresde.

Mes efforts eurent un si beau résultat sous le rapport pécuniaire que la recette dépassa toutes celles des années précédentes et que les administrateurs de l'orchestre profitèrent de ma présence à Dresde pour redemander les années suivantes l'exécution de cette symphonie et s'assurer ainsi de fortes rentrées.

Sous le rapport artistique, j'arrivai à obtenir un jeu expressif de l'orchestre en marquant moi-même dans les parties des instruments toutes les nuances qui me paraissaient nécessaires. La coutume qui existait à Dresde de doubler les instruments à vent dans les grands concerts m'engagea à user avec un soin réfléchi de cet avantage dont on se servait d'ordinaire d'une façon très primitive en se contentant de faire jouer les *piano* par la moitié des exécutants et les *forte* par le grand complet. Le soin avec lequel je veillai à la clarté de l'exécution se manifesta, par exemple, dans ce passage de la deuxième partie de la Symphonie où, la première fois en « ut majeur »,

tous les instruments à cordes jouent constamment unisono et sur une triple octave le motif rythmique principal qui devient en quelque sorte l'accompagnement du deuxième thème exécuté par les bois plus faibles. Comme le même fortissimo est indiqué pour tout l'orchestre, il en résultait que dans toutes les exécutions imaginables, la mélodie des bois était étouffée par les instruments à cordes qui, pourtant, ne devaient qu'accompagner. Le respect de la lettre imprimée ne pouvait aucunement me forcer à sacrifier la pensée du maître à une erreur de copiste. C'est pourquoi, jusqu'au moment où les instruments à cordes alternent avec les instruments à vent pour la continuation du nouveau thème, je contraignis les premiers à un *forte* à peine marqué au lieu du *fortissimo* indiqué, de sorte que le motif des seconds, exécuté avec toute la vigueur possible, fut enfin, je crois, perçu nettement. Je procédai ainsi d'un bout à l'autre de la symphonie afin d'être parfaitement sûr de l'effet dynamique de l'orchestre.

Rien de ce qui paraissait difficile à comprendre ne devait être exécuté sans agir sur le sentiment de l'auditeur. Le fugato 6/8, après le vers du chœur : *Froh wie seine Sonnen fliegen*, dans le *alla marcia* du finale avait toujours été un casse-tête pour les directeurs ; moi, me basant sur les strophes précédentes qui sont encourageantes comme une préparation à la lutte et à la victoire, je fis exécuter ce fugato en un joyeux mouvement de tournoi où l'on combat de toute son ardeur et de toutes ses forces.

Le lendemain, j'eus la satisfaction de recevoir la visite du chef d'orchestre Anacker, de Freiberg : il venait me

confesser, plein de repentir, qu'il avait été jusqu'alors mon antagoniste, mais qu'après ce concert, il se comptait sans réserve parmi mes amis. Ce qui l'avait, ajouta-t-il, absolument subjugué, c'était précisément la manière dont j'avais rendu ce fugato.

Je vouai aussi une attention particulière au passage si original, en forme de récitatif, des violoncelles et des contrebasses, qui s'entend au commencement de la dernière partie et qui, sous la direction de Pohlenz, avait jadis valu une si grande humiliation à mon vieil ami de Leipzig. Grâce à l'excellence de nos contrebasses, je pouvais être sûr d'arriver ici à la perfection absolue. Après douze répétitions spéciales avec ces instruments, je réussis à faire reproduire ce passage comme s'il était indépendant, en exprimant de façon émouvante la douceur la plus élégiaque ou la plus violente énergie.

Dès le début de mon entreprise, j'avais compris que cette symphonie ne pouvait avoir d'action entraînante et populaire, que si l'on arrivait à vaincre les difficultés extrêmes des chœurs dans un sens tout à fait idéal. Je reconnus qu'il y avait là des exigences qui ne seraient réalisées que par une masse de chanteurs enthousiasmés. Avant tout, il s'agissait donc de m'assurer un ensemble considérable de voix. Notre chœur théâtral était renforcé habituellement par l' « Académie de chant » un peu efféminée de Dreissig. Après avoir surmonté mille difficultés, je pus y adjoindre les élèves du « Lycée de la Croix » avec leurs excellentes voix de garçons, ainsi que le chœur du séminaire de Dresde, fort bien exercé pour le chant d'église.

Je réunis, en de fréquentes répétitions, ces trois cents participants et, par un moyen à moi, je m'efforçai de les transporter dans un état de véritable extase. Je réussis, par exemple, à prouver aux bassistes que le célèbre passage : *Seid umschlungen Millionen* et surtout le : *Brüder, über'm Sternenzelt muss ein guter Vater wohnen*, ne devait pas se chanter à la manière habituelle, mais que ce devait être un cri de vrai ravissement. Je me trouvais moi-même dans un tel enchantement que je finis par les entraîner tous et ne lâchai prise que lorsque ma voix, qui d'abord avait dominé toutes les parties, se perdit enfin comme noyée dans des flots d'ardente harmonie.

Quelle joie pour moi d'entendre le récitatif de baryton : *Freunde, nicht diese Töne*, que son étrange difficulté rend presque impossible à exécuter, chanté avec une expression saisissante par Mitterwurzer ! Nous l'avions étudié en l'examinant en commun, selon la méthode qui nous était devenue habituelle.

Mais j'eus soin aussi de m'assurer une acoustique excellente en faisant transformer complètement le local où je rangeai l'orchestre d'après mon nouveau système. L'argent destiné à régler ces frais ne fut pas facile à obtenir, on peut se le figurer ; mais je tins bon, et par une reconstruction de l'estrade, je parvins à concentrer l'orchestre dans le milieu et à l'entourer des nombreux chanteurs placés sur des gradins élevés en amphithéâtre. Pour le puissant effet du chœur l'avantage était énorme ; en même temps, les passages symphoniques de l'orchestre, disposé soigneusement, en recevaient autant de précision que d'énergie.

A la répétition générale déjà, la salle fut bondée. Reissiger commit alors l'incroyable folie d'intriguer contre la symphonie auprès du public et d'essayer de le rendre attentif aux « désolantes erreurs » de Beethoven. Gade, au contraire, qui dirigeait à cette époque les concerts du « Gewandthaus » à Leipzig, et qui était venu nous écouter, m'assura après la répétition générale qu'il eût volontiers payé entrée double pour entendre une fois encore le récitatif des basses. Hiller, lui, prétendit que j'avais été trop loin dans la modification des mouvements. J'ai compris plus tard ce qu'il avait voulu dire, à la façon dont il dirigea lui-même de spirituelles œuvres d'orchestre ; j'aurai l'occasion d'en parler.

Mais il n'y avait pas moyen de nier que le succès général ne dépassât toute attente, principalement auprès des non musiciens. Je me souviens d'un philologue, le docteur Kœchly, qui s'approcha alors de moi et m'avoua que, pour la première fois de sa vie, il lui avait été possible de suivre avec intérêt, d'un bout à l'autre, une composition symphonique. Quant à moi, j'éprouvai le sentiment réconfortant de posséder en moi les facultés et la puissance nécessaires pour mener à bien tout ce que j'entreprenais, quand je le voulais sérieusement. Mais il me restait à me demander pour quelles raisons je n'étais pas encore arrivé à mettre ces facultés au service de mes propres et nouvelles conceptions. J'avais obtenu le succès absolu avec la *neuvième Symphonie* de Beethoven, œuvre si problématique et si peu populaire, et pourtant mon *Tannhäuser,* chaque fois qu'il était représenté, m'apprenait que je n'avais pas encore trouvé le moyen

de faire réussir mon œuvre. Comment y arriver? C'était et cela resta la question secrète dont dépendit désormais le développement de ma vie.

Mais je n'avais pas le temps de réfléchir utilement à la signification idéale de cette question, la signification matérielle de mon échec se dressait devant moi comme un avertissement effrayant. Je ne pouvais plus différer les pénibles démarches destinées à détourner la catastrophe qui me menaçait.

J'y fus poussé par un présage ridicule. Mon commissionnaire et soi-disant éditeur des trois opéras : *Rienzi, Fliegender Hollaender* et *Tannhäuser,* M. C.-F. Meser, le très bizarre libraire musical de la cour, me fit venir un jour au cabaret du « Verderber » afin de conférer sur nos affaires. Fort inquiets, nous discutâmes sur la possibilité d'obtenir un médiocre, ou peut-être un tout à fait mauvais résultat à la prochaine foire de Pâques. Je remontai son courage et commandai une bouteille du meilleur Haut-Sauternes. On nous apporta un flacon vénérable : je remplis nos verres, nous trinquâmes au bon succès de la foire, nous bûmes et... nous poussâmes des cris de possédés en crachant le très fort vinaigre à l'estragon qu'on venait de nous servir par erreur. « Grand Dieu ! s'écria Meser, il ne pouvait rien arriver de pire ! — En effet, répliquai-je, je crois que bien des choses vont tourner pour nous au vinaigre. » Et dans mon humour, je vis avec la rapidité de l'éclair qu'il me fallait chercher ailleurs qu'à la foire le secours nécessaire.

Non seulement j'avais à restituer les capitaux obtenus avec tant de difficultés et qu'avaient dévorés les

coûteuses publications de mes opéras, mais ayant été finalement forcé de m'adresser à des usuriers, le bruit de mon endettement s'était répandu si loin qu'il remplissait d'inquiétude les amis qui m'avaient aidé lors de mon installation à Dresde.

Je fis alors une expérience véritablement triste avec Mme Schrœder-Devrient dont l'inqualifiable conduite à mon égard précipita la débâcle. Ainsi que je l'ai dit, elle m'avait fait, au début de mon séjour à Dresde, un prêt de 1 000 thalers, afin que je pusse acquitter mes dettes antérieures et surtout venir en aide à mon vieil ami Kietz à Paris. La jalousie qu'elle ressentait contre ma nièce Johanna, le soupçon que je n'avais fait venir celle-ci que pour faciliter à la direction générale le renvoi de la célèbre artiste, avaient jeté cette femme, d'un si grand cœur habituellement, dans l'humeur hostile dont on fait si souvent l'expérience au théâtre. Ayant renoncé à son engagement, elle déclarait à qui voulait l'entendre que j'avais aidé à la déloger. Puis, foulant aux pieds toute l'amitié qu'elle avait pour moi, à qui elle faisait absolument tort, elle remit à un avocat énergique la reconnaissance de ma dette et celui-ci, sans plus de ménagements, déposa une plainte contre moi. Je me vis donc forcé d'avouer ma situation à M. de Lüttichau et de le prier d'obtenir en ma faveur une avance royale qui me permît d'arranger mes affaires compromises.

Mon chef se déclara prêt à appuyer la supplique que j'adressai au roi. Je dus y mentionner le montant de mes dettes. On m'expliqua que la somme accordée ne serait qu'un prêt que me ferait la caisse de retraite du Théâtre

et qu'il me faudrait payer un intérêt de 5 pour 100 ; que, de plus, cette caisse exigeait comme garantie que je conclusse une assurance sur la vie, ce qui me prenait encore 3 pour 100 du capital fourni. Dans ces conditions, je fus naturellement poussé à ne pas mentionner dans ma supplique les dettes qui n'avaient pas un caractère menaçant et que j'espérais amortir par les recettes de mes publications. Toutefois les sacrifices que me coûta ce secours entamèrent d'une façon sensible et permanente mes revenus de maître de chapelle.

La police d'assurance qu'on me réclamait m'amena encore les plus désagréables complications et j'eus à lutter contre les doutes inquiétants qu'on manifesta sur l'état de ma santé et sur ma longévité, et qui provenaient des bruits répandus (avec une joie secrète, me semblait-il) par les gens qui remarquaient superficiellement l'état de souffrance dans lequel je me trouvais alors. Mon ami Pusinelli, étant mon médecin, me connaissait à fond et réussit enfin à donner sur ma santé des renseignements suffisants en vertu desquels je pus contracter une assurance à raison de 3 pour 100.

Le dernier de ces pénibles voyages à Leipzig avait cependant un autre motif encore : je répondais à l'agréable invitation du vieux maître Louis Spohr, et j'étais d'autant plus heureux de lui faire cette visite qu'elle prenait le caractère d'une réconciliation. Poussé par le succès de mon *Fliegender Hollaender* à Cassel et aussi par le plaisir qu'il y avait trouvé lui-même, Spohr s'était décidé à descendre encore une fois dans l'arène de compositeur dramatique où il venait d'échouer à plusieurs reprises.

Sa nouvelle œuvre était un opéra intitulé *les Croisés;* il l'avait offerte l'année précédente au Théâtre de Dresde dans l'espoir que j'allais, ainsi qu'il me le fit entendre, pousser vivement à sa représentation. En m'écrivant, il m'avait rendu attentif au fait que cette composition avait une tendance absolument différente de celle de ses anciens opéras, car il s'était tenu à l'exacte déclamation dramatique, en quoi il avait été merveilleusement servi par ce sujet, de « première qualité ». Je fus plus effrayé que charmé en prenant connaissance de son livret et de sa partition : évidemment le vieux maître se trompait dans ses assertions. Mon hésitation à me prononcer sur cet ouvrage fut longtemps servie par l'usage qui voulait que le choix des opéras à représenter ne dépendît pas que d'un seul maître de chapelle. Or, c'était à Reissiger de rapporter sur la nouvelle œuvre et de la diriger. Mon collègue était un ancien ami du vieux maître et s'en vantait. Au bout de quelque temps, j'apprenais malheureusement que la direction avait renvoyé la partition à Spohr avec une réponse d'une brièveté offensante, ce dont il se plaignit à moi avec amertume.

En m'invitant à aller le voir, il me donnait donc la preuve que j'avais réussi à le calmer et à le consoler. Il se rendait aux eaux, m'écrivait-il, mais comme il lui était désagréable de s'arrêter à Dresde et qu'il avait cependant un désir cordial de faire ma connaissance, il me priait de le rejoindre à Leipzig, où il s'arrêtait quelques jours.

Cette rencontre ne fut pas sans me faire de l'impression. Je vis un homme grand, majestueux, à l'aspect distingué, d'une nature pondérée. Il s'expliqua d'une

manière touchante et presque timide sur la quintessence de sa culture artistique. Sa répulsion pour la nouvelle tendance de la musique provenait de l'impression, qu'il avait reçue dans ses années d'adolescence, d'une audition de la *Flûte enchantée* de Mozart, alors toute récente, impression qui avait exercé une influence décisive sur sa vie entière. Je lui avais donné à lire mon poème de *Lohengrin* et à un dîner qui nous réunit chez mon beau-frère Brockhaus, il exprima chaleureusement à celui-ci la sympathie que lui inspiraient mon œuvre et ma personne. Nous nous retrouvâmes à des soirées musicales chez le directeur de musique Hauptmann et chez Mendelssohn et j'eus ainsi l'occasion d'entendre le maître jouer la partie de violon dans un de ses propres quatuors. Son grand calme, précisément dans ces cercles-là, me produisit un effet émouvant de vénérable dignité. Plus tard, des témoins, qui peut-être ne sont pas tout à fait dignes de foi, m'ont rapporté que la représentation de *Tannhäuser* à Cassel avait rendu Spohr perplexe et soucieux ; il aurait déclaré qu'il ne pouvait plus me suivre et qu'il craignait que je ne me fusse fourvoyé.

Pour me remettre de tous les déboires et soucis par lesquels j'avais passé, j'obtins de ma direction la très grande faveur d'un congé de trois mois : je voulais me retirer à la campagne et respirer un air pur avant de créer un nouvel ouvrage. Je choisis une maison de paysan, située à mi-chemin entre Pillnitz et le village de Gross-Graupen, à l'entrée de la Suisse saxonne. De fréquentes excursions sur le Porsberg, dans la proche vallée de Liebethal et aussi vers la Bastei plus éloignée, refirent bientôt

mes nerfs fatigués. Mais lorsque je voulus me mettre à l'esquisse de la musique de *Lohengrin*, je fus troublé jusqu'au désespoir par les mélodies du *Guillaume Tell* de Rossini, que je venais de diriger et qui me poursuivaient constamment. Tout à fait malheureux, je finis par trouver un antidote à cette insupportable obsession : en faisant ma promenade solitaire, je me chantai à moi-même avec une accentuation énergique le premier thème de la *neuvième Symphonie*, qui m'était resté assez exactement dans la mémoire. Le remède agit.

Me baignant un soir dans la rivière, près de Pirna, ce que je faisais chaque jour pour me rafraîchir, je fus surpris d'entendre l'air du chœur des pèlerins dans *Tannhäuser* sifflé par un baigneur invisible. Ce premier signe d'une popularité possible de mon œuvre, représentée à Dresde avec tant de difficultés, me produisit une impression d'une violence telle que rien ne l'atteignit depuis lors.

De temps en temps, je recevais des visites d'amis de Dresde ; une fois entre autres, en compagnie de Lipinsky, Hans de Bulow, alors âgé de seize ans. J'en eus du plaisir, car j'avais déjà été rendu attentif à l'intérêt que je lui inspirais. En général, cependant, je n'avais dans mes longues promenades que la société de ma femme et, souvent même, seulement celle de mon petit chien Peps. Durant ces vacances d'été, dont une grande partie avait été consacrée à l'arrangement de mes affaires et aux soins que réclamait ma santé, j'arrivai pourtant à tracer, quoique superficiellement, l'esquisse des trois actes de mon *Lohengrin*.

C'est avec cette ébauche que je rentrai à Dresde au mois d'août pour reprendre comme maître de chapelle des fonctions qui me pesaient de plus en plus. Tout de suite aussi je retombai dans l'ornière des soucis dont j'étais à peine sorti. La publication de mes opéras réclamait sans cesse de nouveaux sacrifices auxquels il fallait bien me résoudre, car le succès de cette entreprise formait la seule possibilité de me tirer de mes difficultés. Mais le moindre effort dans ce sens faisant de nouvelles brèches à mes revenus, déjà fort amoindris, je perdis bientôt tout courage.

Pour me remonter, je me mis énergiquement au travail de *Lohengrin* et procédai d'une manière que je n'ai plus jamais suivie depuis : je composai tout d'abord le troisième acte. J'y étais poussé par la critique qu'on m'avait faite du caractère dramatique de cet acte et de l'importance de son dénouement. En outre, les motifs musicaux, dans le récit concernant le Graal, me semblaient constituer l'âme de toute la pièce et je désirais lui donner une forme définitive et satisfaisante. Toutefois, je n'arrivai pas à l'achever sans qu'une grande et importante interruption ne vînt me retarder.

Suivant une proposition que j'en avais faite, on devait représenter cet hiver-là, au Théâtre royal, l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck. Je considérai de mon devoir de vouer une attention particulière à cette œuvre, dont le sujet m'intéressait spécialement, et de mettre plus de soin à son étude que je n'en avais mis en son temps à *Armide*. En premier lieu, je fus effrayé de la traduction qui accompagnait la partition berlinoise. Pour ne pas me laisser

induire en erreur par les enrichissements d'instrumentation fort grossiers que je trouvai dans cette partition je fis venir celle de Paris et corrigeai à fond la traduction en ne me laissant guider que par la justesse de la déclamation. Je m'intéressai à tel point à ce travail que je me mis à remanier aussi la partition. Je tâchai de faire concorder autant que possible le poème avec la pièce d'Euripide en écartant tout ce qui, dans le goût français, avait fait de la liaison d'Achille et d'Iphigénie une amourette doucereuse s'achevant par l'inévitable mariage ; je changeai même ce dénouement du tout au tout. M'efforçant aussi de relier entre eux par des préludes et des raccords les airs et les chœurs qui se suivent généralement sans transition, j'y employai des motifs de Gluck même, afin que l'intervention du musicien étranger se fît sentir le moins possible. Au troisième acte je me vis cependant contraint d'ajouter des récitatifs de ma composition pour Iphigénie et pour le personnage d'Artémis que j'avais introduit dans la pièce. Tout en conservant le souci de bien mettre en valeur la musique de Gluck, je refis presque toute l'instrumentation. Je ne vins à bout de ce long travail que vers la fin de l'année et il me fallut laisser à l'année nouvelle l'achèvement du troisième acte de *Lohengrin*, que j'avais commencé.

Le début de 1847 fut donc absorbé par la représentation d'*Iphigénie* pour laquelle, au surplus, j'eus à remplir le rôle de régisseur, car le décorateur et même les machinistes réclamaient constamment mon aide. L'effet théâtral et l'ensemble de l'œuvre étaient si maigres et si maladroits que pour arriver à un mouvement dramatique, je

dus souvent inventer. Je ne pouvais m'expliquer cette sécheresse que par la façon conventionnelle dont on traitait l'art scénique à Paris, à l'époque de Gluck. De tous les interprètes, Mitterwurzer seul me satisfit dans Agamemnon ; il avait parfaitement compris et exprimé mes intentions et se montra émouvant et extraordinaire sous tous les rapports. Le succès populaire de la représentation fut heureux au delà de tout espoir, et la direction éprouva une telle surprise de ce résultat, obtenu avec une œuvre de Gluck, qu'elle se crut obligée dès la seconde représentation de mettre mon nom sur l'affiche comme adaptateur.

Ceci rendit la critique attentive et, cette fois, elle fut à peu près juste envers moi. Seul mon remaniement de l'ouverture provoqua le mécontentement de ces messieurs, qui avaient encore dans les oreilles l'original de Gluck exécuté sur le mode trivial habituel. J'ai parlé de tout cela dans une dissertation spéciale sur les « Ouvertures de Gluck » et j'y ajoute seulement que le musicien qui, à cette occasion, fit des remarques si bizarres, se nommait Ferdinand Hiller.

Les réunions, arrangées par Hiller et composées d'éléments artistiques très disparates, continuèrent cet hiver-là encore, mais en prenant peu à peu le caractère de soirées particulières chez leur organisateur. Je soupçonnai qu'il cherchait ainsi à préparer le terrain où il placerait son piédestal. Et, en effet, à l'aide d'amateurs ayant de la fortune, et à la tête desquels se trouvait le banquier Kaskel, Hiller créa une société de concerts d'abonnement. La chapelle royale ne pouvant aucunement être mise à

sa disposition, il dut se contenter d'autres musiciens de la ville et de militaires. On ne saurait nier qu'il ne réussit par son zèle à obtenir des résultats dignes d'approbation. L'exécution de compositions encore inconnues à Dresde, particulièrement dans le domaine de la musique moderne, m'attira souvent moi-même à ces concerts. Le public y venait plutôt pour entendre les virtuoses du dehors ; Jenny Lind fit malheureusement défaut, mais j'appris à connaître ainsi le violoniste Joachim, très jeune encore à cette époque.

Quant à la valeur de Hiller comme musicien, je la compris par sa façon d'interpréter des œuvres que je connaissais intimement. J'éprouvai ainsi un singulier étonnement à entendre jouer sous sa direction, avec le laisser aller de l'indifférence, un triple concerto de Sébastien Bach. Et, à propos du « tempo di menuetto » de la *huitième Symphonie* de Beethoven, il m'arriva avec Hiller une chose encore plus extraordinaire qu'autrefois avec Reissiger et Mendelssohn. Je lui avais dit que j'assisterais à l'audition de cette symphonie s'il me promettait d'en faire exécuter avec le mouvement voulu la troisième partie que, d'ordinaire, on dénaturait indignement. Il était absolument de mon avis, m'assura-t-il, aussi fus-je stupéfait d'entendre au concert le mouvement de valse trop connu. Lorsque je l'interpellai à ce sujet, il s'excusa en souriant, prétextant avoir eu, au moment où commençait le menuet, une distraction qui lui avait fait oublier sa promesse... Pour le remercier de ces concerts qui toutefois cessèrent dès la seconde année, on offrit à Hiller un banquet auquel je pris part avec grand plaisir.

On s'étonnait alors dans ces cercles, que moi, le causeur animé, je ne parlasse jamais de musique, et presque toujours de littérature grecque et d'histoire. C'est que j'étais de plus en plus poussé vers des recherches où je me délassais de mes fonctions officielles. J'avais à combler les lacunes sensibles que m'avaient laissées mes études classiques incomplètes et qui s'étaient accrues par la vie que j'avais menée. L'ignorance où je me sentais me poussait à m'approprier à nouveau, par une étude systématique, ces éléments de culture éternellement jeunes et importants. Pour me rapprocher rationnellement du moyen âge allemand et du but que je me proposais, je commençai par l'antiquité grecque ; celle-ci me plongea dans un enthousiasme si délirant qu'il m'était impossible de parler avec chaleur d'un autre sujet que de celui qui m'attirait si puissamment.

Parfois je rencontrais quelqu'un qui m'écoutait volontiers ; mais en général on préférait s'entretenir de théâtre avec moi, car depuis la représentation de l'*Iphigénie*, on me considérait comme une autorité dans ces questions. Un homme que sous ce rapport je croyais, avec raison, au moins aussi expert que moi, me favorisa de son approbation particulière : c'était Édouard Devrient. A cette époque et à la suite d'une cabale montée par son propre frère Émile, il avait dû renoncer à ses fonctions de régisseur en chef de la Comédie. Nous nous rapprochâmes par les conversations que nous eûmes à ce sujet sur la nullité de tout notre appareil théâtral et la malheureuse influence de notre intendance, contre l'ignorance de laquelle on ne pouvait lutter. Il me dit aussi l'estime qu'il éprouvait

pour ma façon de diriger l'*Iphigénie*, si différente de celle (à son avis détestable) de Berlin. Pendant longtemps, Édouard Devrient fut le seul homme avec lequel je pus parler sérieusement et en détail des vrais besoins du théâtre et des moyens de remédier à l'état misérable où il végétait. Sa longue expérience me donna de précieux conseils ; il m'aida aussi avec succès à lutter contre le préjugé par lequel on croyait sauver le théâtre en admettant des littérateurs de renom à sa direction, et il me confirma dans l'idée que l'institution n'arriverait à prospérer vraiment que par le travail de ses propres forces, par les acteurs.

Je conservai dès lors et jusqu'à mon départ de Dresde des relations amicales ininterrompues avec Édouard Devrient ; auparavant, son naturel froid et son talent assez médiocre d'acteur ne m'avaient guère attiré. Son ouvrage très méritoire : *Histoire de l'art dramatique allemand*, auquel il était alors occupé et qu'il publia peu à peu, me fournit bien des explications nouvelles et utiles, ainsi que des vues profondes sur les choses qui m'intéressaient vivement.

J'étais enfin parvenu à reprendre la composition du troisième acte de *Lohengrin*, interrompue au milieu de la scène nuptiale. Le concert du dimanche des Rameaux, pour lequel on avait réclamé avec instance la *neuvième Symphonie* de Beethoven, m'avait encouragé suffisamment pour que je pusse, sans prendre de congé, continuer le travail de ma nouvelle composition. Je me contentai de changer de quartier et trouvai un logement qui me donna le repos et le soulagement désirés.

Dans une partie assez excentrique et isolée de Dresde, se dressait l'ancien palais Marcolini. Il était entouré d'un grand jardin dans le style français et appartenait à la ville, qui en louait quelques pièces. Le sculpteur Hænel que depuis longtemps je comptais parmi mes bonnes connaissances et qui, en témoignage d'admiration, m'avait même offert pour mon salon la reproduction en plâtre d'un bas-relief du monument de Beethoven, avait pris à bail le rez-de-chaussée d'une des ailes latérales de cet énorme palais et en avait fait son logis. Moyennant un loyer très modique, je m'installai au-dessus de lui, au premier étage. Cela me permit non seulement de me livrer, dans le beau jardin ombragé et dans cet agréable entourage, à une cure hygiénique et morale nécessaire à l'artiste énervé, mais aussi de diminuer mes dépenses et d'améliorer un peu ma mauvaise situation pécuniaire. Minna ayant réussi à installer notre nouvelle demeure d'une manière pratique et sans beaucoup de frais, nous nous sentîmes fort à notre aise dans ces chambres vastes et gaies. Je n'eus à souffrir que d'un inconvénient qui me devint pénible avec le temps, c'était l'éloignement du théâtre. Je m'en aperçus surtout lorsque, épuisé par des répétitions ou des représentations fatigantes, je ne pouvais pas me payer de voiture pour rentrer chez moi. Mais cet ennui était atténué par la bonne humeur où nous entretenait un été particulièrement beau.

Pendant cette période, je me retirai volontairement de toute participation à la direction du théâtre et j'avais des raisons fondées pour cela. Toutes mes tentatives de mettre un ordre profitable dans l'emploi des artistes de

talent que réunissait cet institut avaient échoué, et cela peut-être parce que j'avais toujours cherché à expliquer et à développer mes principes de réforme. Dans un rapport soigné, élaboré l'hiver précédent en dehors de mes autres occupations, j'avais tracé un plan de réorganisation de la chapelle et démontré comment, en utilisant judicieusement les fonds royaux, on arriverait à une répartition plus juste des appointements et à un travail plus productif des artistes. Ce surplus de productivité devait servir tant à relever l'esprit artistique de l'opéra qu'à améliorer la situation économique des musiciens. En même temps, je voulais réunir ceux-ci en une société de concert qui aurait pour but de faire connaître au public de Dresde les genres de musique qu'on n'y cultivait presque pas. De plus, grâce à certaines circonstances favorables que j'indiquais, on arriverait à construire la salle de concert qui, ainsi que je viens de l'apprendre, manque à Dresde aujourd'hui encore. Dans cette intention, je m'étais mis en rapport avec des architectes et des entrepreneurs et les plans étaient faits : on enlèverait le scandaleux vis-à-vis de l'allée d'Oster, c'est-à-dire la partie du palais du « Zwinger » qui formait le hangar des peintres décorateurs du théâtre et la buanderie de la cour ; à sa place on élèverait un beau bâtiment renfermant la grande salle de concert dont nous avions besoin, ainsi que d'autres locaux plus petits qu'on louerait avantageusement à diverses sociétés. Ces projets, dont personne ne niait le côté pratique et où le gérant de la caisse des veuves voyait même un bon placement de capitaux, furent assez longuement discutés par la direc-

tion générale ; puis ils me furent retournés avec des remerciements polis pour mon travail consciencieux et une réponse sommaire disant qu'on trouvait préférable de laisser les choses telles quelles.

On repoussa de même toute proposition que je fis d'utiliser plus judicieusement nos forces artistiques en ne les fatiguant pas inutilement. M'étant aperçu à la longue que tout ce qu'on obtenait péniblement dans d'interminables conférences, par exemple le plan définitif du répertoire, pouvait être modifié ou annulé dans la suite par le simple caprice d'un chanteur ou la volonté d'un petit inspecteur, je finis, après des discussions, des colères et des peines innombrables, par éviter toute immixtion dans la gestion du théâtre, même quand mon devoir m'eût ordonné de parler. Je me bornai à diriger les représentations qui m'étaient assignées. Malgré les rapports de plus en plus tendus que nous avions, M. de Lüttichau et moi, on était bien forcé de supporter mon humeur récalcitrante et d'avoir des égards pour l'auteur de *Rienzi* et de *Tannhäuser*, dont le succès remplissait chaque été la salle d'un nombreux public d'étrangers.

Dans cet état de renoncement d'une part et d'émulation d'autre part, je pus jouir, cet été-là, d'une retraite presque complète et de l'agrément de ma nouvelle installation. J'achevai donc mon *Lohengrin* dans les dispositions d'esprit les plus favorables. La gaieté intense qui m'animait alors provenait de ce qu'à côté de mes compositions, je me livrais avec ardeur aux études dont j'ai déjà parlé. Dans la maturité de l'esprit et du sentiment, je compris Eschyle pour la première fois. Les éloquentes

didascalies de Droysen évoquèrent si vivement à mes yeux l'image enivrante des représentations grecques qu'à la lecture de l'*Orestie* je subis la force impressionnante de ces tragédies sur la scène. Rien n'égale l'émotion que me causa *Agamemnon* et jusqu'à la fin des *Euménides* je demeurai dans un ravissement qui, en somme, a été cause que je n'ai plus pu me réconcilier tout à fait avec la littérature moderne. Mes idées sur l'importance du drame et du théâtre se sont sûrement formées sous l'influence de ces impressions. Passant par les autres poètes tragiques, j'arrivai à Aristophane. Après avoir travaillé assidûment toute la matinée à *Lohengrin*, j'allais l'après-midi m'abriter contre la chaleur sous les ombrages épais du jardin : je ne saurais décrire la gaieté pétulante où me jetait la lecture des pièces d'Aristophane, après que, par ses *Oiseaux*, j'eus sondé la profondeur et la richesse de ce favori des Grâces, comme il se nommait hardiment lui-même. Je me plongeai aussi dans les meilleurs *Dialogues* de Platon ; le *Banquet* entre autres me procura une compréhension si intime de la merveilleuse vie grecque, qu'il me sembla en vérité être plus chez moi à Athènes que dans n'importe quelle condition de la vie moderne.

Mes études ayant un but absolument précis, je ne songeai pas à me servir d'un manuel de littérature quelconque, et après m'être assimilé l'*Histoire d'Alexandre* et l'*Histoire de l'hellénisme* de Droysen ainsi que les ouvrages de Niebuhr et de Gibbon, je passai directement aux antiquités germaniques où je retrouvai Jacob Grimm, mon guide aimé. Tout en cherchant à comprendre à fond les anciennes épopées allemandes et mieux que je ne l'avais

pu faire par la lecture des *Niebelungen* et des *Chansons de geste*, je me laissai captiver par les *Recherches* de Mone sur les légendes héroïques ; leur richesse me séduisit, quoique les critiques sévères secouassent la tête sur leurs conclusions hardies. Attiré irrésistiblement vers le Nord où je trouvais les sources de ce que je cherchais, je m'efforçai, autant que cela m'était possible sans connaître les langues scandinaves, de me familiariser avec l'*Edda* et avec les parties en prose des poèmes héroïques. La lecture de la *Wälsungasaga* eut une influence importante sur la façon dont mon imagination traitait ces sujets que j'avais appris à connaître par les *Recherches* de Mone. La conscience que j'avais depuis longtemps de l'originale beauté de ce vieux monde légendaire devint bientôt assez nette pour que je pusse revêtir d'une forme plastique mes conceptions futures.

Tout cela se pressait et mûrissait en moi tandis que, dans une joie rayonnante, j'achevais les trois actes de mon *Lohengrin*. Et pendant que j'abandonnais ainsi la route du passé pour entrer dans ce monde nouveau, je sentais nettement que celui-ci serait le port de salut où je me réfugierais pour éviter la médiocrité de l'opéra et du théâtre modernes. Ma santé se fortifiait, ma bonne humeur était si constante que j'oubliai longtemps tous les soucis de ma situation.

Des excursions quotidiennes dans les environs, des bords de l'Elbe aux hauteurs de Plauen, et où j'étais presque toujours seul, uniquement accompagné de Peps, servaient à mon recueillement productif.

Plus que jamais, je fus durant cette saison disposé à

recevoir gaiement les amis et connaissances qui venaient volontiers partager mon modeste souper dans le jardin Marcolini. Souvent ils me trouvaient sur la plus haute branche d'un arbre ou sur la nuque du *Neptune* qui formait le centre d'un groupe colossal au milieu d'un bassin toujours à sec et datant d'une époque glorieuse. J'avais plaisir à me promener ensuite avec mes amis sur le large trottoir qui conduit au palais et qui a été posé pour Napoléon lorsqu'en l'année fatale de 1813 il y établit son quartier général.

Mais quand, à la fin d'août, j'eus achevé mon *Lohengrin*, il était temps de songer à de sérieuses démarches en vue d'améliorer ma situation. La nécessité en était absolue. Il me parut que le mieux serait de m'occuper de nouveau à propager mes opéras sur les théâtres allemands.

Malheureusement le succès toujours plus marqué de *Tannhäuser* à Dresde n'avait d'écho sur aucune autre scène. Berlin était la seule ville qui eût pu exercer une influence notable dans ce sens ; je devais donc tourner mes regards de ce côté. Ce que je savais du goût du roi Frédéric-Guillaume IV me donnait l'espoir que mes œuvres lui inspireraient de l'intérêt et de la sympathie si j'arrivais à les lui présenter sous leur jour exact. J'avais même songé à lui dédier *Tannhäuser* et afin d'en obtenir l'autorisation, je m'étais adressé à l'intendant de la musique royale, au comte de Redern. Il m'avait répondu que le roi ne pouvait accepter la dédicace d'une œuvre sans la connaître. Or, mon *Tannhäuser* ayant été refusé par l'intendance de la cour qui l'avait trouvé trop *épique*,

le comte pensait que, si je persistais dans mon désir, il ne me restait qu'une ressource, c'était d'arranger mon opéra aussi bien que possible pour la musique militaire et de le faire entendre au roi à l'occasion d'une parade. Cela me suffit, et je combinai un autre plan d'attaque pour Berlin.

Je crus pratique d'y débuter par celui de mes opéras qui avait eu à Dresde le succès le plus marqué. Ayant obtenu une audience de la reine de Saxe, sœur de la reine de Prusse, je sollicitai son appui pour que l'intendance de Berlin reçût l'ordre royal de faire représenter mon *Rienzi*, si goûté par la cour de Saxe. J'y réussis, et peu après je fus prévenu par mon vieil ami Küstner que *Rienzi* allait être joué à Berlin et qu'on désirait me le voir diriger en personne. M. de Küstner avait introduit à Berlin à l'occasion de l'opéra *Catherine de Cornaro*, de Lachner, son ancien ami munichois, l'usage très profitable d'accorder des tantièmes ; il m'était donc permis de croire que si *Rienzi* y remportait un succès tant soit peu comparable à celui de Dresde, je serais bientôt tiré de mes fâcheux embarras d'argent. Mais j'étais surtout guidé par le désir de me faire présenter au roi de Prusse et d'arriver peut-être, par la lecture du poème de mon *Lohengrin*, a le disposer en ma faveur et obtenir qu'il voulût voir l'opéra joué au Théâtre de la cour.

Le silence qu'on avait gardé en Allemagne sur mes succès de Dresde me prouvait qu'il me fallait désormais placer mes entreprises dans un centre jouissant de plus d'influence ; je considérais Berlin comme tel et, grâce à la recommandation si utile de la reine de Prusse, je

pensais qu'il me serait possible de parvenir jusqu'au roi. Rempli d'espoir et de courage, je me mis donc en route au mois de septembre pour aller diriger à Berlin la première répétition de mon *Rienzi* qui, de fait, ne m'intéressait plus guère.

La capitale de la Prusse me produisit tout d'abord l'effet que j'en avais reçu quand, revenant de Paris, je m'y étais retrouvé après un temps assez long. Le professeur Werder, l'ami de mon *Fliegender Hollaender,* m'avait retenu d'avance un logement sur la célèbre place des Gendarmes; mais le spectacle journalier que j'avais de ma fenêtre ne pouvait me faire croire que je me trouvais dans la métropole de l'Allemagne.

Bientôt je fus absorbé par les préoccupations de ma prochaine représentation. Les préparatifs officiels eussent dû me satisfaire, seulement je m'aperçus bien vite que l'on considérait *Rienzi* comme « opéra de maître de chapelle ». On avait consciencieusement mis les chanteurs disponibles à ma disposition, sans songer toutefois à rien faire d'extraordinaire. Et toutes les répétitions chavirèrent lorsque Jenny Lind s'annonça pour une tournée qui accapara assez longtemps le Théâtre royal.

Afin d'utiliser les retards qui en résultèrent pour moi, je m'efforçai d'atteindre le but principal de mon voyage en tâchant d'obtenir une audience du roi. Je me servis de mes rapports déjà anciens avec le comte de Redern, intendant de la musique royale. Il m'accueillit avec beaucoup de condescendance et m'invita à ses dîners et soirées. Il s'entretint cordialement avec moi sur les démarches nécessaires à la réalisation de mon projet, qu'il

promit de soutenir de son mieux. D'autre part, je me rendis à plusieurs reprises à Sans-Souci, espérant apercevoir la reine et la remercier de sa protection. Mais je ne parvins à m'entretenir qu'avec des femmes de chambre. On me conseilla alors de m'adresser à M. Illaire, chef du cabinet secret du roi. Ce monsieur parut me prendre fort au sérieux et m'assura qu'il essayerait de me présenter au souverain. Il m'interrogea sur mes intentions et je lui expliquai mon désir de lire *Lohengrin* au roi. A l'une des nombreuses visites que je lui fis, il me demanda si je ne jugeais pas prudent de me procurer une recommandation de Tieck : je pus lui répondre qu'on avait déjà pressenti à ce sujet le vieux poète, qui vivait d'une pension royale dans les environs de Potsdam.

Je me souvenais que quelques années auparavant, lorsque nous avions, Mme de Lüttichau et moi, agité le sujet de *Lohengrin*, elle avait envoyé ce poème ainsi que celui de *Tannhäuser* à son célèbre ami. Tieck me reçut donc comme une vieille connaissance et mes longues conversations avec lui me laissèrent un souvenir bien précieux. Tieck s'était fait, il est vrai, une réputation un peu douteuse par la facilité avec laquelle il donnait des recommandations aux écrivains en quête de protection. En l'occurrence, je n'en ressentis pas moins un plaisir extrême à l'entendre s'exprimer avec une chaleur particulière contre les représentants de la nouvelle littérature dramatique, qui s'efforçaient d'imiter l'habileté des dramaturges français ; ses plaintes sur la perte de toute préoccupation poétique eurent des accents fortement élégiaques.

Mon texte de *Lohengrin* obtint toute son approbation, mais il ne comprenait pas comment il serait possible de le mettre en musique sans bouleverser totalement les principes qui sont la base de l'opéra actuel. Il émettait surtout des inquiétudes pour des scènes pareilles à celle qui a lieu entre Ortrude et Frédéric, au début du deuxième acte. Mes explications sur la façon de résoudre ces difficultés et sur mon idéal en musique dramatique excitèrent, me parut-il, son sincère intérêt. Cependant il devenait plus sérieux à mesure que je m'enthousiasmais, lui faisant part de mes hautes visées et de mon ambition d'obtenir pour elles la protection du roi. « Je ne doute pas, me dit-il, que le roi ne vous écoute attentivement et même qu'il ne témoigne de la sympathie à vos idées ; mais je vous conseille de ne pas compter sur un résultat pratique, si vous ne voulez pas vous exposer au plus gros désappointement. Que pouvez-vous attendre d'un souverain qui s'enthousiasme aujourd'hui pour l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck et demain pour *Lucrèce Borgia* de Donizetti? »

L'entretien si captivant de Tieck m'empêcha d'abord de remarquer l'amertume de ces paroles. Il me promit volontiers sa recommandation la plus pressante pour le conseiller Illaire et me dit adieu avec beaucoup de bienveillance et de souhaits affectueux, quoique pleins de doute.

Tout le succès de mes démarches fut que je n'arrivais toujours pas à obtenir la fameuse audience du roi. Les répétitions de *Rienzi* ayant repris sérieusement après le départ de Jenny Lind, je résolus de ne plus consacrer

mes efforts qu'à la représentation de mon opéra. Il était à prévoir que le roi assisterait à la première, puisqu'elle avait lieu sur ses ordres. Je croyais donc que mon vœu principal se réaliserait de cette manière. Mais plus nous approchions de cette représentation, moins j'avais confiance en sa valeur artistique. Pour le rôle de Rienzi, j'avais dû me contenter d'un ténor médiocre et sans talent. C'était un brave homme, de bonne volonté; il m'avait été recommandé instamment par mon très aimable ami Meinhard, chez qui je dînais et qui lui-même jouissait d'une assez bonne renommée. Lorsque je me fus donné bien du mal avec mon ténor et que, ainsi que cela m'arrivait souvent, je me fus quelque peu illusionné sur ses capacités, je fus bien forcé, aux dernières répétitions, de me rendre à la malheureuse évidence. La mise en scène, les chœurs, les ballets, les parties secondaires étaient presque parfaits ; mais le personnage principal sur lequel repose toute l'action disparaissait comme une ombre sans caractère.

Le résultat auprès du public, quand l'opéra fut joué à la fin d'octobre, se trouva en rapports assez justes avec ces conditions. Grâce au bon effet de quelques brillants morceaux d'orchestre et de l'excellente interprétation d'une Mme Köster jouant Adriano, il me fut permis de croire à un succès apparent. Mais je sentais moi-même qu'il n'était pas sérieux, car seules les parties accessoires de ma composition avaient été offertes aux yeux et aux oreilles ; sa quintessence n'avait pas touché le sentiment. De plus les critiques berlinois s'empressèrent, suivant leur coutume, de dénigrer mon opéra, de sorte qu'après la

seconde représentation, que je dirigeai encore personnellement, j'étais à me demander quel était le résultat de mes efforts désespérés.

Cette question posée au peu d'amis fidèles que j'avais, provoqua mainte réponse instructive. Parmi ces amis, j'avais retrouvé, à ma grande satisfaction, mon ami Hermann Franck, qui venait de s'établir à Berlin. Les meilleures heures de ces deux tristes mois, je les ai passées dans sa société, dont je ne pouvais cependant jouir que rarement. Autrefois, nous avions pris l'habitude de causer de sujets éloignés du théâtre ; à présent, j'étais presque honteux de l'entretenir de mes plaintes, d'autant plus qu'elles se rapportaient à une œuvre pour laquelle je n'avais plus qu'un intérêt tout pratique. Lui, de son côté, regrettait que je n'eusse pas essayé de me créer un parti à Berlin à l'aide de mon *Tannhäuser* au lieu de *Rienzi*, qui convenait plutôt à un public ordinaire. Il prétendait que le caractère de cet opéra eût éveillé l'intérêt de ceux qui ne comptent plus parmi les censeurs de spectacles, précisément parce qu'ils ont abandonné tout espoir de voir le théâtre atteindre un but élevé.

D'autre part, Werder me communiquait ses très décourageantes observations sur l'art berlinois. Un jour il m'affirma que je ne devais rien espérer de ce public car, à toute représentation d'une œuvre nouvelle, il n'y avait pas, de la première à la dernière place, un spectateur qui songeât à autre chose qu'à la façon dont il médirait de la pièce. Il ne chercha pas toutefois à me détourner de mes aspirations, mais il crut devoir me prémunir contre la confiance que j'aurais pu avoir en ce public de Berlin,

notamment en celui des hautes sphères. Le sachant convaincu des grandes qualités du roi, je lui demandai ce qu'à son avis le souverain dirait si je lui exposais mes idées sur l'ennoblissement de l'opéra. Après avoir écouté mes discours enflammés, Werder me répondit : Le roi dirait : « Adressez-vous à Stawinsky. » C'était le régisseur de l'Opéra, un bonhomme bouffi, paresseux et pourri de routine.

Tout ce que j'apprenais était fait pour me démoraliser. J'avais été voir Bernard Marx qui autrefois, après le *Fliegender Hollaender*, avait pris parti pour moi, et il m'avait reçu on ne peut mieux. Mais je fus frappé de la singulière mollesse de cet homme que, d'après ses écrits et ses critiques musicales, j'avais cru doué d'une fougueuse énergie. J'en fus d'autant plus surpris que j'appris à le connaître aux côtés d'une femme très jeune et de rayonnante beauté. Sa conversation me fit comprendre qu'il n'attendait plus aucun résultat favorable dans le domaine qui nous intéressait ; il connaissait de trop longue date l'incroyable nullité des autorités dirigeantes pour songer encore à faire un effort quelconque. Il me raconta la curieuse destinée d'une requête qu'il avait adressée au roi à propos de la création d'une école de musique. Dans une audience particulière, le monarque avait minutieusement examiné le projet, de sorte que Marx était convaincu de sa bonne réussite. Depuis lors cependant, toutes les démarches qu'il avait faites à ce sujet étaient demeurées sans résultat. Renvoyé de l'un à l'autre, il avait finalement été appelé à en conférer avec un général. Celui-ci, de même que le roi, s'était fait

expliquer les propositions dans tous leurs détails et les avait approuvées avec chaleur. « Et ce fut tout, conclut Marx, jamais je n'en entendis plus parler. »

J'appris un jour que la comtesse Rossi, la célèbre Henriette Sontag, qui se trouvait déjà dans la fâcheuse situation de devoir remonter sur les planches et qui vivait très retirée à Berlin, manifestait le désir de me voir : elle avait conservé bon souvenir de moi. Elle aussi se plaignit amèrement de l'impossibilité d'obtenir pour l'art une aide quelconque des classes supérieures de la société berlinoise. Il lui semblait même que le roi éprouvait une certaine satisfaction à voir le théâtre mal régi, car jamais il ne cherchait à remédier aux défauts qu'on lui signalait, et jamais non plus il ne donnait son consentement à un projet d'amélioration. Comme elle désirait connaître ma nouvelle œuvre, je lui laissai à lire le poème de mon *Lohengrin*.

Je retournai chez elle le lendemain à une soirée musicale qu'elle avait organisée pour faire plaisir à son paternel protecteur, le grand-duc de Mecklembourg-Strélitz. Elle me rendit alors mon manuscrit en m'assurant qu'il lui avait beaucoup plu, et qu'en le lisant elle avait souvent cru voir « danser devant elle les petites fées et les elfes ». D'ordinaire les paroles affectueuses et amicales de cette femme, naturellement cultivée, me réchauffaient le cœur ; celles-ci me produisirent l'effet d'une douche froide. Je ne tardai pas à me retirer et ne revis plus la comtesse Rossi qui, du reste, ne me fit plus parvenir d'invitation à ses soirées.

M. E. Kossak chercha à me connaître ; sans entrer

avec lui dans des relations intimes ou profitables, je le trouvai assez sympathique pour lui donner à lire mon *Lohengrin*. Il me reçut un jour dans sa chambre qu'on venait de récurer à l'eau chaude, de sorte qu'il y régnait une épaisse buée qui lui causa des maux de tête et me devint aussi désagréable qu'à lui. En me rendant mon manuscrit, il me mesura d'un regard presque apitoyé et m'assura avec sincérité que « c'était très gentil ».

Je trouvai un peu plus d'agrément dans la société de H. Truhn avec lequel je prenais de temps en temps un verre de bon vin chez « Luther et Wegener » où j'aimais me rendre en souvenir des *Contes d'Hoffmann*. Il semblait écouter avec intérêt mes idées sur le développement désirable et possible de l'opéra. Il y répondait par des remarques de fine observation et souvent très spirituelles ; sa vivacité me plaisait. Mais après la représentation de *Rienzi*, il fit comme les autres critiques : il se moqua de moi et m'éreinta.

Seul mon pauvre vieil ami Gaillard resta fidèlement à mes côtés, sans avoir aucune influence, d'ailleurs. Son petit commerce de musique ne marchait pas, sa revue n'existait plus, de sorte qu'il ne put m'être utile que dans des occasions insignifiantes. Il eût voulu m'intéresser à ses nombreuses et faibles œuvres dramatiques. Je m'aperçus que sous ce rapport il était perdu comme sous celui de sa santé, que minait une fièvre hectique. Malgré tout son dévouement, je ne récoltai de sa fréquentation que des impressions démoralisantes.

Mon unique désir étant d'obtenir à Berlin le succès absolument nécessaire à ma situation, je fis taire tout

sentiment de rancune intime et me présentai même chez Rellstab. Il avait critiqué la « nébulosité » et le « manque de consistance » du *Fliegender Hollaender;* je crus donc devoir le rendre attentif à la structure plus claire et plus marquée de mon *Rienzi*. Il parut accepter avec un certain plaisir cette preuve de mon apparente estime, mais il me déclara d'avance que sa conviction était faite : tout ce qui s'était manifesté dans l'art musical depuis Gluck ne valait rien. Au cas le plus heureux, on n'arriverait qu'à produire du galimatias.

Je vis bien qu'à Berlin personne n'avait foi dans l'avenir du théâtre, et je sus que Meyerbeer seul avait été capable de changer quelque peu cet état d'esprit. Cette fois aussi, je rencontrai mon soi-disant protecteur. Dès mon arrivée, je me rendis chez lui. Dans l'antichambre, je trouvai un domestique occupé à préparer les malles ; il me dit que son maître était sur le point de s'absenter, ce que Meyerbeer lui-même me confirma, regrettant de ne pouvoir m'être utile. Ma première visite fut donc un adieu. Je le croyais parti depuis longtemps quand, à ma grande surprise, j'appris quelques semaines plus tard que, sans donner signe de vie, il se trouvait toujours à Berlin. On l'aperçut même à l'une des répétitions de *Rienzi*. Je ne compris la signification de cette conduite que plus tard ; Édouard de Bülow, le père de mon jeune ami, m'en fournit une explication assez connue de ceux qui étaient initiés à cette tactique.

Sans avoir eu la moindre idée d'où pouvait provenir ce bruit, je fus prévenu, vers la moitié de mon séjour à Berlin, par le maître de chapelle Taubert, qu'on racon-

tait, de source certaine, que je postulais une place de directeur au Théâtre royal et l'on ajoutait que j'avais de grandes chances de l'obtenir. Pour conserver, avec Taubert spécialement, une entente qui m'était nécessaire, il me fallut lui certifier d'une façon précise que jamais je n'avais songé à rien de pareil et que même si une telle place m'était offerte, je ne l'accepterais pas.

En attendant, toutes mes tentatives pour arriver jusqu'au roi échouaient. Mon médiateur, le comte de Redern, chez lequel je retournais toujours, bien qu'on m'eût fait remarquer sa solidarité avec Meyerbeer, se montrait si bienveillant et ouvert que chaque fois je reprenais confiance en son honnêteté. Il ne me restait donc plus que l'espoir de voir le roi à la représentation de *Rienzi*, et comme celle-ci avait lieu par son ordre, il me semblait impossible qu'il n'y assistât point. Or, précisément le soir de la première, le comte de Redern vint me dire avec une mine vraiment désolée que le souverain allait partir pour la chasse. Je le suppliai donc de faire son possible pour que le roi vînt au moins à la seconde représentation. Alors, mon infatigable protecteur m'avoua que, si bizarre que cela parût, Sa Majesté devait éprouver une certaine répulsion à répondre à mon désir, car, de la propre bouche du roi, Redern avait dû entendre ces dures paroles : « Ah ! voilà que vous revenez encore avec votre *Rienzi?* »

Un agréable incident me rendit un peu mon humeur à cette deuxième représentation. A la fin du brillant second acte, le public parut disposé à m'appeler sur la scène. Afin d'être, le cas échéant, prêt à répondre, je quittai l'orchestre, mais au moment où je posais le pied

sur le parquet glissant du couloir, je faillis faire une chute qui eût pu être douloureuse. Je me sentis retenu par une main vigoureuse et je reconnus le prince de Prusse qui sortait de sa loge. Profitant de cette « prise de corps », il m'invita sur-le-champ à le suivre auprès de sa femme qui désirait me connaître. Cette princesse venait d'arriver à Berlin ; elle me dit qu'elle entendait mon opéra pour la première fois, il est vrai, mais qu'elle était depuis longtemps au courant de ma personne et de ma tendance artistique par les informations chaleureuses d'une amie commune, Alwine Frommann. Toute cette entrevue, à laquelle le prince assista avec intérêt, revêtit un caractère amical et réconfortant.

C'était bien ma vieille amie Alwina qui suivait à Berlin les péripéties de ma destinée, et mettait en œuvre tout ce qui était en son pouvoir pour me rendre le courage et la volonté de persévérer. J'allais la voir presque chaque soir ; sa conversation élevée me fortifiait contre les luttes pénibles du jour suivant. J'étais surtout consolé par la chaude et intelligente sympathie qu'elle me témoignait avec notre ami Werder. C'est à ce dernier que je dédiai mon *Lohengrin*, objet de toutes nos tribulations d'alors. Depuis l'arrivée si longtemps retardée de sa protectrice la princesse de Prusse, Mlle Frommann espérait apprendre du roi quelque chose de précis sur mon affaire, quoiqu'elle me laissât entendre que la princesse en disgrâce ne pouvait exercer son influence sur le souverain qu'en demeurant dans les limites de la plus stricte étiquette. De sorte qu'il me fallut quitter Berlin sans avoir rien obtenu de ce côté non plus.

Ayant été engagé à diriger une troisième représentation de *Rienzi*, il me restait encore la possibilité d'être appelé subitement à Sans-Souci. Je me fixai donc comme dernier terme une date jusqu'à laquelle je laisserais la porte ouverte au destin. Mais ce terme aussi passa sans amener de solution et je dus m'avouer que mes espérances, en ce qui concernait Berlin, étaient décidément vaines. J'étais dans un bien triste état d'esprit quand j'arrivai à cette conclusion.

Je ne me rappelle pas d'avoir eu de période plus pitoyable que celle de ces semaines berlinoises si froides et si humides, sous un ciel éternellement gris. Tout ce que j'apprenais, même en dehors de mes souffrances personnelles, pesait sur moi comme du plomb. C'était le cas, par exemple, de mes entretiens avec Hermann Franck sur les conditions sociales et politiques du pays. Celles-ci prenaient un aspect de plus en plus sombre depuis le malheureux essai du roi de Prusse de convoquer les États réunis. Au début, je m'étais trouvé parmi ceux qui attendaient beaucoup de bien de cette assemblée. Je fus littéralement épouvanté lorsqu'un homme aussi versé dans ces questions que l'était Franck me donna des éclaircissements sur les personnages et les faits de la politique prussienne. Ses considérations, formulées sans parti pris, sur le gouvernement de Prusse qu'on tenait à tort pour le représentant de l'intelligence allemande, son jugement sur l'administration prussienne, à laquelle on prêtait un ordre et une sûreté qu'elle n'avait point, anéantirent complètement l'opinion favorable que j'en avais, ainsi que tout mon espoir d'amélioration

sociale. Je me voyais comme dans un chaos lorsque j'essayais de m'illusionner encore sur un développement prospère de l'Allemagne.

A Dresde, j'avais caressé l'espoir de sortir de ma misère en gagnant à ma cause le roi de Prusse ; à présent, je ne pouvais plus fermer les yeux sur l'effrayant néant des choses. Dans la disposition d'âme désespérée où j'étais, je n'éprouvai aucune émotion, lorsque à ma visite d'adieu le comte de Redern m'apprit d'un air très abattu que Mendelssohn venait de mourir. Cet événement me laissa froid et ne m'atteignit que par son effet chagrinant sur M. de Redern. L'intendant put éviter ainsi à ma dernière visite, qui lui était sans doute déjà assez désagréable en elle-même, de s'expliquer franchement sur ma situation, à laquelle il avait paru s'intéresser.

Il ne me restait donc plus qu'à régler mes affaires « matérielles » à l'aide de ce que mes succès m'avaient rapporté de « matériel ». Pour ce séjour de deux mois à Berlin, où ma femme et ma sœur Clara, escomptant le succès de *Rienzi*, avaient fini par me rejoindre, mon vieil ami l'intendant Küstner crut ne me devoir aucun dédommagement. Par notre correspondance, il me prouva avec une précision de juriste qu'il ne m'avait nullement *invité* à diriger *Rienzi*, mais simplement exprimé le vœu que je vinsse à Berlin. Le comte de Redern semblait trop éprouvé par la mort de Mendelssohn pour que je pusse le prier d'intervenir. Il ne me resta donc d'autre ressource que d'accepter avec reconnaissance le bienfait de Küstner qui me fit tenir les tantièmes des trois représentations de *Rienzi*. A Dresde, on s'étonna de ce que, pour me tirer

de ma brillante entreprise de Berlin, je fusse obligé de réclamer une avance sur mes appointements.

Il me semble qu'il n'est pas possible d'être plus déprimé que je ne l'étais quand, par un temps abominable, je retournai à Dresde en traversant les tristes Marches prussiennes. Cependant, tout en contemplant silencieusement le brouillard gris par la vitre du wagon, je m'amusais à écouter ma femme se disputer avec un commis voyageur. Pour causer, il n'avait rien trouvé de mieux que de dénigrer *Rienzi,* « ce nouvel opéra ». Ma femme corrigea d'abord diverses erreurs de cet hostile compagnon de voyage, puis elle s'emporta et finit par lui faire avouer que lui-même n'avait pas entendu la pièce et qu'il n'en parlait que par ouï-dire et d'après les critiques. Minna le réprimanda vertement, « car, lui dit-elle, on ne peut jamais savoir qui l'on blesse en parlant ainsi ».

Ce fut la seule impression égayante que je rapportai à Dresde. A peine arrivé je ressentis le contre-coup de mes déboires par la commisération que me témoignaient mes connaissances. Les journaux avaient annoncé un fiasco dans toutes les règles. Ce fut une vraie torture de devoir prendre une mine sereine pour affirmer que l'échec n'était pas aussi grave, et qu'au contraire, j'avais passé des moments très agréables à Berlin.

Ces efforts dont je n'étais pas coutumier me placèrent dans un singulier parallèle avec Ferdinand Hiller. Pendant mon absence, celui-ci avait fait représenter son nouvel opéra *Conradin de Hohenstaufen* et, après trois représentations, il avait cru être assuré de son éclatant

succès. Il m'avait tenu secrète la composition de cet ouvrage, dans lequel poète et musicien pensaient avoir bien imité les tendances et les effets de mon *Rienzi* en les combinant avantageusement avec ceux de *Tannhäuser*. Quand il partit pour Dusseldorf, où il venait d'être nommé directeur de concerts, Hiller plein de confiance me recommanda son œuvre, tout en regrettant de n'avoir pas pu m'en laisser la direction. Il m'avoua que son succès était dû en partie à l'excellente interprétation du rôle de Conradin que tenait ma nièce Johanna. Celle-ci, de son côté, m'affirma avec une égale assurance que l'opéra de Hiller n'aurait jamais si bien réussi sans elle. Aussi étais-je curieux de connaître cette heureuse composition. Cela me fut permis à une quatrième représentation qui fut donnée après que Hiller eut définitivment quitté Dresde avec sa famille.

Lorsque pour l'ouverture je me rendis à mon fauteuil de parquet, je remarquai à mon étonnement que, sauf quelques rares exceptions, toutes les places de la salle étaient vides. A l'autre bout de ma rangée, était assis l'auteur du libretto, le doux peintre Reinike; nous nous rapprochâmes sans gêne vers le milieu de la salle et nous entretîmnes de la curieuse situation où nous nous trouvions. Reinike me fit des plaintes sur la façon dont Hiller avait mis son sujet en musique; mais, évidemment troublé par l'échec définitif de la pièce, il oublia de me dire le secret de l'erreur où se voyait Hiller, croyant à la réussite de son opéra. J'appris d'autre part comment le compositeur était devenu victime d'une telle illusion.

Mme Hiller, d'origine polonaise, avait réussi à inté-

resser à l'œuvre de son mari ses nombreux compatriotes habitant Dresde, et qu'elle recevait fréquemment à ses soirées. A la première représentation, ses amis, habitués du théâtre, avaient entraîné le public en applaudissant avec enthousiasme ; eux-mêmes éprouvèrent cependant si peu de goût pour cet opéra qu'ils ne retournèrent pas à la seconde. Le public étant peu nombreux, le sort défavorable de *Conradin* paraissait donc fixé. Mais alors tout fut mis en œuvre pour que la pièce fût rejouée un dimanche et l'on appela à la rescousse toutes les forces de Pologne. Avec sa chevalerie habituelle, l'aristocratie polonaise remplit son devoir envers le couple inquiet dans le salon duquel on avait passé de si agréables soirées. Tout marcha à souhait, le compositeur fut acclamé et Hiller se fia à l'expérience qui veut que le succès d'une pièce dépende de la troisième représentation, comme cela avait été le cas pour *Tannhäuser*. Mais l'artifice fut dévoilé à cette quatrième représentation, à laquelle j'assistais, et où nul autre ne s'était cru obligé de venir, puisque le compositeur n'était plus là. Ma nièce se montra fort humiliée et déclara que le plus grand talent d'une cantatrice n'arriverait pas à sauver un opéra aussi ennuyeux que celui-là.

Tout en assistant à cette détresse, je remarquai différentes fautes que je signalai au poète. Il en fit part à Hiller et aussitôt celui-ci m'écrivit de Dusseldorf une lettre de brûlante amitié où il confessait son tort d'avoir, autrefois, refusé mes conseils dans le choix du sujet. Il me faisait de plus comprendre assez clairement qu'il était temps encore de corriger l'opéra suivant mes indi-

cations et qu'ainsi j'aurais le mérite de conserver au répertoire une pièce remplie de bonnes intentions et remarquable dans son genre... C'était trop tard!

Pour mon propre compte, j'eus la petite satisfaction d'apprendre que *Rienzi* avait encore été joué deux fois à Berlin. Le maître de chapelle Taubert me fit part lui-même du bon effet de diverses coupures qu'il avait opérées et dont il croyait pouvoit être fort content. Je ne pouvais toutefois plus compter sur un succès durable et lucratif de ma pièce à Berlin, et il m'était impossible de celer plus longtemps à M. de Lüttichau la nécessité où j'étais d'obtenir une augmentation de traitement, si je devais remplir mes fonctions avec l'entrain voulu. N'osant plus me fier à des revenus venant du dehors, ni à ma malheureuse entreprise d'édition, je constatai que mes maigres appointements ne me suffisaient plus. Du reste, je ne demandais qu'à être mis sur le même pied que mon collègue Reissiger, ce qu'on m'avait promis dès le début.

Le moment parut bien choisi à M. de Lüttichau pour me faire sentir que j'étais sous sa dépendance et que, si je voulais conserver ses bonnes grâces, j'avais à me montrer docile. J'avais sollicité la faveur du roi dans une audience particulière et M. de Lüttichau me promit d'écrire le rapport nécessaire en l'appuyant de son mieux. Mais quelles ne furent pas ma terreur et mon humiliation, lorsque, pour me faire comprendre la réponse du roi, Lüttichau me communiqua son propre rapport! Il y disait que la trop haute estime que j'avais de mon talent et malheureusement aussi l'absurde adulation d'amis

exaltés (entre autres de Mme de Kœnneritz) m'avaient amené à croire que j'avais au moins autant de droits au succès que Meyerbeer, par exemple ; que ma présomption m'avait plongé dans de telles dettes qu'on se demandait s'il ne serait pas opportun de me donner mon congé ; mais que d'un autre côté mon zèle et mes productions artistiques, surtout le remaniement de l'*Iphigénie* de Gluck, poussaient la direction à proposer que l'on essayât de me garder encore, auquel cas, toutefois, il faudrait songer à améliorer ma situation pécuniaire.

Je n'en pus lire davantage... Stupéfait et indigné, je rendis le papier à mon protecteur. Il s'aperçut sur-le-champ de l'effet néfaste de son rapport, et s'efforça de l'atténuer en m'annonçant qu'on avait répondu à mon désir puisque, sur l'heure, je pouvais aller toucher à la caisse les trois cents thalers qui m'étaient alloués. Je m'éloignai sans mot dire, en me demandant comment je supporterais cet affront. Il me fut impossible d'aller chercher l'argent.

Je me débattais ainsi dans les embarras les plus pénibles, quand un jour, en novembre, on annonça que le roi de Prusse venait à Dresde et qu'il souhaitait spécialement voir le *Tannhäuser*. Il parut, en effet, à la représentation avec la famille royale de Saxe et y goûta, semble-t-il, un intérêt réel du commencement à la fin. On me rapporta à ce propos la singulière explication qu'il donna de son abstention aux représentations de *Rienzi* à Berlin : sachant que mon opéra serait mal joué à son théâtre, il avait préféré ne pas assister au spectacle. Cet événement extraordinaire me rendit

assez de confiance pour me permettre d'aller encaisser les trois cents thalers dont j'avais si amèrement besoin.

De son côté, M. de Lüttichau parut désireux de regagner mon amitié, et son amabilité, toujours égale, me persuada que cet homme sans éducation ne se doutait pas de l'outrage qu'il m'avait infligé. Il reprit le projet que j'avais exposé dans mon mémoire sur la création de concerts d'abonnement et me demanda de les organiser au théâtre, mais sous la protection de la direction même. Après avoir obtenu que les recettes fussent réservées aux membres de l'orchestre, je m'occupai volontiers de cette entreprise. Suivant mon plan, on plaça tout l'orchestre sur la scène ; grâce à une paroi de résonance que j'y fis installer, l'acoustique était excellente et le théâtre devint ainsi une salle de concert hors ligne. Il fut décidé que six concerts auraient lieu chaque hiver ; mais comme nous nous trouvions déjà à la fin de l'année, on n'ouvrit d'abonnements que pour trois concerts encore. Le public s'empressa de prendre toutes les places. Ces préparatifs m'occupèrent et me procurèrent tant de distraction que j'étais de l'humeur la plus aimable et la plus conciliante en entrant dans l'année fatale de 1848.

Le premier de ces concerts eut lieu à la fin de janvier et son programme seul me valut déjà l'approbation générale. J'avais jugé que pour donner à de telles auditions une signification réelle et les distinguer des exécutions dénuées de tout sentiment artistique où se suivent sans ordre les productions les plus diverses, il ne fallait y introduire que deux genres de véritable musique qui, en alternant, produiraient une impression de réconfort.

J'intercalai donc entre deux symphonies une ou deux compositions vocales assez longues et peu connues, et cela me parut suffisant pour tout le concert. Après une symphonie de Mozart (en *ré majeur*), tous les musiciens vidèrent la scène et furent remplacés par un chœur imposant. Celui-ci chanta d'abord le *Stabat mater* de Palestrina, dont j'avais soigneusement surveillé la diction musicale, puis le motet à huit voix de Bach : « Singet dem Herrn ein neues Lied. » L'orchestre reprit ensuite sa place et le concert s'acheva par la *Symphonie héroïque* de Beethoven.

Ce fut un noble succès qui ouvrit un nouvel horizon à mon activité de directeur de musique. J'y puisai une certaine consolation, car mon dégoût du répertoire d'opéra s'accentuait toujours davantage. D'ailleurs je perdais peu à peu toute influence au théâtre, étant incapable de lutter contre ma nièce qui ne rêvait que rôles de prima donna et que soutenait Tichatschek. Ayant, dès mon retour de Berlin, commencé l'instrumentation de *Lohengrin*, et m'exerçant, en outre, à la résignation dans tous les domaines, je pouvais, me semblait-il, regarder tranquillement l'avenir, quand soudain une triste nouvelle vint me secouer brutalement.

Au commencement de février, on m'annonça le décès de ma mère. Je me hâtai de me rendre à Leipzig pour son enterrement et j'eus la joie de pouvoir contempler une dernière fois et avec une profonde émotion le visage serein et paisible de la morte. Les dernières années de sa vie, autrefois si active et si agitée, s'étaient passées dans un heureux bien-être et une sorte d'humeur enfan-

tine et tranquille. Au moment de mourir, elle s'était comme transfigurée ; souriante et humble, elle s'était écriée : « Ah ! que c'est beau, que c'est doux, que c'est divin ! Comment ai-je mérité une telle grâce? »

Nous la déposâmes dans la tombe par un matin glacial. La motte de terre gelée que je pris, suivant l'usage, pour la jeter sur le cercueil, tomba sur le couvercle avec un bruit violent qui m'effraya. Au retour du cimetière, en allant chez mon beau-frère Hermann Brockhaus où la famille se réunit encore une heure, je marchais seul avec Henri Laube, qui avait beaucoup aimé ma mère. Il se montra inquiet de ma très mauvaise mine et m'accompagna à la gare. Nous pûmes enfin nous communiquer nos sentiments sur l'oppression qui pesait sur le pays, et qui étouffait à notre avis toute aspiration élevée en favorisant la tendance de l'époque vers la bourbe et les futilités.

Pendant le court trajet de Leipzig à Dresde, j'eus nettement conscience de l'isolement complet où je me trouvais. La mort de ma mère avait rompu les liens naturels entre frères et sœurs absorbés par leurs intérêts personnels. Morne et transi, je me réfugiai donc vers l'unique objet qui pût me consoler et me réchauffer, vers mon *Lohengrin* et mes études de vieil allemand.

Alors arrivèrent ces derniers jours de février qui devaient amener une nouvelle révolution à l'Europe. Parmi mes connaissances, j'étais de ceux qui ne croyaient pas qu'un bouleversement du monde politique fût prochain ou même possible. Mes premières réflexions sur ces questions dataient de la révolution de juillet et de

la longue et systématique réaction qui l'avait suivie. Depuis lors, j'avais vu Paris, et les symptômes observés ne m'avaient jamais fait soupçonner l'approche d'un grand mouvement révolutionnaire. J'avais vu Louis-Philippe construire les forts détachés entourant la capitale ; on m'avait renseigné sur l'importance stratégique des nombreux postes de police fortifiés répandus par la ville, et j'étais convaincu que tout était prévu pour étouffer toute velléité d'émeute du peuple parisien. Et lorsque à la fin de l'année précédente, après la guerre du « Sonderbund » en Suisse et l'heureuse révolution de Sicile, tous les regards s'étaient dirigés avec curiosité vers Paris, je n'avais nullement pris part à la crainte et à l'attente générales. Les nouvelles des mouvements inquiétants de la capitale française arrivèrent bien jusqu'à nous, mais je contestai, à Rœckel spécialement, que ce fût sérieux.

Je me trouvais au pupitre de chef d'orchestre, à une répétition de *Martha*, quand, pendant la pause, Rœckel vint de l'air satisfait de quelqu'un qui a raison m'annoncer la fuite de Louis-Philippe et la proclamation de la République. J'en éprouvai une singulière surprise, et pourtant je ne pus m'empêcher de sourire du peu d'importance que me paraissait avoir la chose. Cependant, l'agitation s'accrut autour de moi et finit par me gagner. L'Allemagne eut ses journées de mars, et de tous côtés arrivèrent les nouvelles les plus étonnantes. Dans notre petit pays de Saxe, les députations et les pétitions révolutionnaires ne manquèrent pas non plus ; mais, durant plusieurs jours, le roi y résista, trompé sur la gravité du mouvement.

Le soir d'un de ces jours vraiment lourds et comme chargés d'orage, nous donnâmes notre troisième grand concert d'abonnement, auquel le roi et la cour assistèrent comme aux autres. En commémoration de la mort de Mendelssohn, j'avais inscrit au programme sa symphonie en *la mineur*. Elle répondait d'une façon curieuse, même dans ses parties d'une gaieté voulue, à l'angoisse du public pour la famille royale. Je ne cachai pas à Lipinsky mon regret d'avoir si maladroitement composé le programme de ce jour, car à cette symphonie en mineur succédait la cinquième de Beethoven en mineur également.

Le Polonais, spirituel et parfois excentrique, me consola en s'exclamant avec un regard singulièrement narquois : « Bah ! quand nous aurons joué les deux premières mesures de la symphonie, personne ne saura plus si nous exécutons Mendelssohn en majeur ou en mineur ! »

Ces deux mesures furent heureusement précédées par l'acclamation d'un patriote qui tout à coup cria du milieu de la salle : Vive le roi ! cri que le public releva avec enthousiasme et ardeur. Lipinsky avait donc raison. La symphonie, avec sa première partie d'une si vibrante émotion, résonna comme un ouragan d'allégresse et elle a dû rarement remuer le public autant que ce soir-là. Ce fut le dernier concert de ce genre que je dirigeai à Dresde.

L'inévitable revirement politique eut lieu peu de temps après. Le roi congédia son ministère et en forma un autre, en grande partie libéral et même composé d'énergiques et véritables amis du peuple qui, dès leur nomination, proclamèrent les mesures à prendre pour l'éla-

boration d'une constitution démocratique. Ce dénouement et la joie qu'en manifesta la nation me touchèrent profondément. J'eus donné beaucoup pour trouver moyen de me rapprocher du roi et me convaincre moi-même de la confiance qu'il devait avoir en l'amour de son peuple. Le soir on illumina la ville. Le souverain passa les rues en voiture découverte ; je le suivis très agité, parfois même au pas de course, afin de me trouver à point sur son chemin lorsqu'il me semblait qu'un vivat particulièrement cordial devait réjouir et consoler son cœur. Ma femme fut fort effrayée lorsque, très tard, je rentrai absolument épuisé et enroué d'avoir tant crié.

Les événements de Vienne et de Berlin, et leurs résultats extraordinaires en apparence, ne me touchèrent cependant que comme d'intéressantes nouvelles de journaux ; la convocation d'un parlement à Francfort à la place de la diète dissoute me parut aussi étrange que sympathique. Toutefois ces faits si importants n'arrivèrent pas à interrompre un seul jour mon travail régulier, et j'éprouvai un orgueilleux plaisir à achever la partition de mon *Lohengrin* précisément pendant les derniers jours de ce mois de mars si mouvementé. Je terminai l'instrumentation de la musique par le départ du chevalier du Graal pour le pays mystique.

Vers cette époque, je reçus un jour la visite d'une jeune Américaine mariée à Bordeaux, Mme Jenny Laussot, qu'accompagnait Carl Ritter, à peine âgé de dix-huit ans alors. Ce jeune homme, né en Russie de parents allemands, appartenait par sa famille aux émigrés qui, établis en Courlande, revinrent se fixer à Dresde

où les attiraient les jouissances artistiques. Je me rappelai l'avoir vu déjà chez moi après la première de *Tannhäuser;* il était venu me demander de mettre ma signature sur une partition de l'opéra qu'il venait de se procurer chez l'éditeur. J'appris alors que cet exemplaire appartenait à Mme Laussot, qui avait assisté à la représentation et qui, aujourd'hui, désirait me connaître. La jeune femme m'exprima son admiration avec une grande timidité et d'une façon qui m'était encore inconnue. Elle me dit son regret de devoir quitter Dresde, son séjour favori, ainsi que la famille Ritter dont elle me révéla le grand dévouement à ma personne. J'éprouvai un sentiment étrange et tout nouveau quand ces jeunes amis me quittèrent. Depuis le temps du *Fliegender Hollaender*, où Alwine Frommann et Werder étaient venus à moi, je rencontrais pour la première fois une sympathie de date récente qui ressemblait à une vieille amitié et dont le ton chaleureux était inconnu à mon entourage. J'invitai le jeune Ritter à me voir quand il lui plairait et à m'accompagner dans mes promenades. Sa très grande timidité semble l'avoir empêché de le faire et je me rappelle ne l'avoir vu chez moi que rarement. Plus tard, toutefois, il se joignit à Hans de Bulow avec lequel il s'était lié et qui venait de prendre ses inscriptions d'étudiant en droit à l'université de Leipzig. Celui-ci, plus loquace et communicatif, me témoigna un attachement inaltérable auquel je ne pus m'empêcher de répondre. C'est chez lui que je vis les premiers signes extérieurs de l'enthousiasme politique. Sur son chapeau et sur celui de son père brillait la cocarde noire,

rouge et or (anciennes couleurs de l'Empire germanique).

Ayant mis la dernière main à mon *Lohengrin*, j'eus le loisir de tourner les yeux sur la marche des événements et je ne pus rester indifférent à l'ébullition qu'avait provoquée l'idée de l'unité allemande et les espoirs qui s'y rattachaient. Mon jugement politique s'était suffisamment formé, spécialement au contact de mon ami Hermann Franck, pour ne pas attendre grand'chose d'efficace du nouveau parlement; néanmoins, je subissais l'influence inévitable de l'opinion générale qui croyait à l'impossibilité d'une réaction. Mais au lieu de paroles, je voulais des actions, et des actions par lesquelles nos princes rompraient définitivement avec leurs tendances si nuisibles à l'intérêt public. Cet état d'esprit m'enthousiasma au point que j'adressai aux princes et aux peuples allemands un appel poétique populaire, les conviant à la guerre contre la Russie, car c'était de là qu'était venu le malheureux mouvement autocratique qui avait aliéné l'affection des peuples à leurs souverains. Voici une des strophes de cet appel :

C'est la lutte avec le Slave
Qui reprend aujourd'hui.
Peuple, seras-tu son esclave?
Non! ton glaive a relui!

N'ayant aucune relation avec un journal politique et ayant appris par hasard qu'Auerbach se trouvait à Mannheim où on l'avait vu à la tête d'un mouvement révolutionnaire, je lui envoyai ma poésie en le priant d'en faire ce que bon lui semblerait. Il ne m'a jamais répondu.

Tandis que le Parlement de Francfort faisait ses premières armes et qu'on ne savait trop à quoi rimeraient les discours fougueux de ces gens impuissants, je fus fortement impressionné par la tenue de la population viennoise conduite par cette « légion académique » dont la vigueur se révélait si subitement ; elle avait repoussé victorieusement un essai de réaction qui avait réussi à Naples et était encore indécis à Paris. Suffisamment versé dans la psychologie du peuple, je ne comptais guère sur sa raison et sa sagesse et n'avais de foi qu'en la force du fait accompli, né de l'enthousiasme ou de la nécessité absolue. Les journées de Vienne, auxquelles avaient pris part non seulement la jeunesse cultivée mais aussi la classe ouvrière, m'enflammèrent si violemment que je ne pus m'empêcher d'exprimer encore ma façon de penser dans un nouvel appel poétique populaire. Je l'envoyai à la *Gazette autrichienne* qui le fit paraître avec ma signature en toutes lettres.

Le grand revirement politique avait provoqué à Dresde la fondation de deux associations ; l'une se nommait « l'Association allemande » et, d'après son programme, elle réclamait « une monarchie constitutionnelle sur les bases démocratiques les plus larges » : sa tendance n'était guère subversive, autrement il ne se serait pas trouvé Édouard Devrient et le professeur Rietschel parmi ses fondateurs. L'autre association, par opposition à la première trop pusillanime, était celle « des patriotes » : les bases démocratiques y jouaient le premier rôle et la « monarchie constitutionnelle » n'y faisait que l'effet d'un ornement.

Rœckel ayant perdu toute confiance dans la monarchie était devenu membre ardent de cette dernière société. Le pauvre homme se trouvait en fort mauvaise posture. Depuis longtemps déjà, il avait renoncé à arriver à quelque chose comme musicien. Diriger la musique n'était plus qu'une corvée pour lui et malheureusement elle était si peu rétribuée qu'il n'arrivait pas à en nourrir une famille augmentant chaque année. Les leçons particulières lui inspiraient une répulsion insurmontable et pourtant elles eussent pu être d'un bon rapport à Dresde avec tous ses riches étrangers. Rœckel faisait donc des dettes et traînait une existence pénible. Père d'une nombreuse famille il ne voyait d'autre ressource que d'émigrer en Amérique pour recommencer sa vie comme « farmer » et assurer l'avenir des siens par son intelligence et le travail de ses mains. Pendant ces dernières années, il ne m'entretenait durant nos promenades que de ses lectures d'ouvrages d'économie rurale. Il employait les leçons qu'il y puisait à essayer d'améliorer sa situation miséreuse. Lorsque vinrent les agitations de 48, il se tourna immédiatement vers le parti socialiste le plus avancé, qui arrivait menaçant de Paris. Toutes ses connaissances s'étonnèrent du grand changement qui s'opéra en lui ; il prétendait avoir soudain découvert sa vraie vocation, celle « d'agitateur ». Sa faconde, qu'il n'osait pourtant jamais montrer sur la tribune publique, se développait dans l'intimité avec une énergie extraordinaire. Il ne supportait pas la moindre contradiction et il se détournait définitivement de ceux qu'il ne parvenait pas à persuader. A force de creuser jour et nuit les pro-

blèmes qu'il cherchait à résoudre, son entendement s'aiguisa ; il réfutait avec une tranchante intransigeance la plus banale assertion, de sorte qu'il se vit enfin dans la position du prédicateur dans le désert. Tous les sujets lui devinrent familiers.

L' « Association des patriotes » ayant nommé un comité chargé d'élaborer un projet d'armement populaire, Rœckel y fut élu avec quelques démocrates pur sang et quelques experts militaires ; parmi ceux-ci on remarquait l'ancien fiancé de la Schrœder-Devrient, mon vieil ami Hermann Müller. Lui et un autre lieutenant des gardes, nommé Zichlinsky, furent les seuls officiers de l'armée saxonne qui prirent part au mouvement politique. Comme ami des arts, j'assistais aux séances de ce comité. Si j'ai bonne mémoire, ce projet, qui fut imprimé, renfermait des principes très justes, quoique sans doute inexécutables, sur la constitution d'une vraie défense nationale.

Moi-même, je me sentais de plus en plus stimulé à donner mon avis dans ces questions politiques et sociales qui occupaient tout le monde, surtout lorsque je constatai la terrible platitude et les phrases banales où se complaisaient les meneurs. Bien que je dusse me dire que des personnes bien informées telles que H. Franck, ne se livreraient, à mon grand regret, à aucune manifestation, aussi longtemps que cet absurde tohu-bohu serait à l'ordre du jour, je me sentais porté, dès que l'occasion s'en présentait, à discuter à fond ces problèmes. Naturellement, les journaux jouaient un rôle horriblement excitant.

L'« Association des patriotes », aux réunions de laquelle je ne me mêlais qu'en spectateur lorsqu'elles avaient lieu dans un jardin public, avait donné comme thème de discours à ses orateurs : République ou monarchie ! Mon étonnement fut grand d'apprendre avec quelle incroyable trivialité cette question était traitée ; on ne savait dire qu'une chose : que la république était certainement préférable, mais que si la monarchie se conduisait bien, on pourrait au besoin s'en contenter. Ce sujet ayant donné lieu à diverses discussions animées, je notai mon opinion personnelle dans un article que je fis paraître sans signature dans la *Gazette de Dresde.* Je désirais attirer l'attention des quelques esprits sérieux sur la valeur des gouvernements plutôt que sur leur forme. Après avoir décrit les besoins et obligations nécessités par le progrès des conditions politiques et sociales et avoir ébauché les conséquences de ce progrès, je posai la question de savoir si cet idéal n'était pas réalisable avec un roi à la tête du pays ; je m'oubliai à dépeindre ce roi, heureux lui-même de régner avec un gouvernement à base républicaine qui lui permettrait d'atteindre les buts les plus nobles. Toutefois, je croyais devoir conseiller à ce roi de se montrer vis-à-vis de son peuple plus confiant que cela n'était possible avec la cour et la noblesse qui l'entouraient. Je finissais en disant que le roi de Saxe me paraissait être destiné à montrer le bon exemple aux princes allemands.

Rœckel trouva cet article inspiré par l'ange de la conciliation. Craignant qu'il ne passât inaperçu et faisant grand cas de mon talent d'orateur, il me pressa de le

lire publiquement à la prochaine réunion de la « Société des patriotes ». Sans trop savoir si je me déciderais, je me rendis à cette séance, mais l'assommant rabâchage d'un avocat nommé Blœde et d'un sieur Klette, maître fourreur, me poussa de force sur la singulière tribune où, mon papier à la main, je fis à trois mille personnes la lecture énergique de cet article. L'effet en fut terrifiant. Les auditeurs stupéfaits ne retinrent du discours du maître de chapelle royal que le passage dirigé contre les courtisans du roi et la nouvelle de cet acte incroyable se répandit comme une traînée de poudre. Le lendemain, pendant que je dirigeais une répétition de *Rienzi* qui devait être joué le jour suivant, on vint de plusieurs côtés à la fois me féliciter de mon courage et de mon dévouement ; mais le jour de la représentation, Eisolt, le valet du théâtre, me prévint qu'elle n'aurait pas lieu, qu'il y avait un empêchement. Et en vérité, la sensation que j'avais produite augmentait à tel point que la direction craignait des démonstrations inouïes si l'on donnait *Rienzi*. Dans les journaux, ce fut une grêle de malédictions et de sarcasmes qui tombèrent sur moi sans que je pusse songer à me défendre. Même la garde communale se sentit offensée et son commandant m'envoya un défi. Mais je m'étais créé les pires ennemis parmi les fonctionnaires et les petits employés de la cour et ils le sont restés jusqu'aujourd'hui. J'appris qu'ils ne cessaient, autant que cela était en leur pouvoir, d'assaillir le roi et l'intendant pour les supplier de me chasser tout de suite. Il me parut donc opportun d'écrire directement au monarque pour lui expliquer ma conduite, imprévoyante certes, mais non coupable.

J'envoyai cette lettre à M. de Lüttichau en le priant de la faire parvenir au roi. En même temps, je demandai un court congé qui, par mon absence de Dresde, laisserait à cette effervescence le temps de se calmer. La bienveillance vraiment amicale de M. de Lüttichau me produisit une impression que je ne cherchai pas à lui cacher. Mais quand, plus tard, il ne domina plus la colère que lui avaient causée différentes affaires et aussi mon article absolument mal compris par lui, je me rendis compte que cet homme avait été si conciliant au début, non point par humanité, mais par obéissance à la volonté du roi. Celui-ci résistant à toutes ces cabales et même à M. de Lüttichau, qui voulait m'infliger une punition, s'était interposé et avait absolument interdit qu'on vînt désormais l'importuner à mon sujet. Après cette expérience flatteuse, je me crus en droit d'espérer que le roi avait compris ma lettre, et aussi mon article mieux que la plupart des gens.

Nous étions au commencement de juillet. Je décidai de profiter du congé qu'on m'avait octroyé pour me distraire et aller jusqu'à Vienne. Je passai par Breslau où je m'arrêtai chez un vieil ami de notre famille, le chef de musique Mosérius, et restai une soirée chez lui. La conversation fut animée, mais se ressentit malheureusement de l'agitation politique du moment. Ce qui m'intéressa le plus, ce fut sa riche collection d'excellentes copies, si je ne me trompe, des cantates de Sébastien Bach. Ses amusantes anecdotes sur des musiciens, qu'il me raconta avec un humour tout particulier, demeurèrent longtemps dans ma mémoire. Lorsque, dans

le courant de l'été, Mosérius vint à Dresde me rendre ma visite et que je lui jouai au piano une partie de *Lohengrin*, il m'exprima sur cette composition une admiration et un étonnement bienfaisants. Bien plus tard, j'ai appris qu'il avait parlé de moi en termes désavantageux et ironiques, mais je n'ai pas cherché à approfondir ces racontars et encore moins le caractère de cet homme, car j'étais habitué depuis longtemps à des choses plus incroyables encore.

A Vienne, je me rendis tout d'abord chez le professeur Fischhof ; je savais qu'il possédait de remarquables manuscrits, parmi lesquels me fascinait surtout l'original de la sonate de Beethoven en *ut* mineur (opus III). Par ce nouvel ami un peu sec, je fis la connaissance de M. Vesque de Püttlingen, le compositeur d'un opéra vulgaire, *Jeanne d'Arc*, représenté à Dresde. Homme d'un goût prudent, il ne s'était approprié de Beethoven que les dernières syllabes, « Hoven », dont il avait fait son pseudonyme. Nous fûmes un jour invités à dîner chez lui et je découvris que ce patriote qui, paré de la tricolore, suivait avec conviction le courant de l'époque, était un ancien et fidèle serviteur du prince de Metternich.

Je me liai d'une façon intéressante aussi avec M. de Fonton, conseiller d'État et attaché à l'ambassade de Russie à Vienne. En compagnie de Fischhof, je me trouvai souvent dans sa société. Nous faisions ensemble des excursions dans les environs et, pour la première fois, je me heurtai à un des adeptes invétérés du pessimisme qui ne voyait la possibilité du salut public que dans un despotisme absolu. Il écoutait volontiers

et comprenait sans doute (car il se vantait d'avoir fréquenté les écoles les plus libérales de la Suisse), mes épanchements enthousiastes sur la grande influence d'un idéal artistique agissant sur l'humanité. Il avouait que cet idéal ne pouvait pas être réalisé par le despotisme, mais il ne voyait pas comment mes efforts seraient jamais récompensés. Au champagne, il finit par se dégeler et dans un élan d'humanité, me souhaita du succès pour mes idées. Dans la suite, on m'a raconté la fin très misérable de cet homme dont j'avais admiré les talents et le caractère énergique.

N'entreprenant jamais rien sans but déterminé et sérieux, j'avais résolu cette fois, en venant à Vienne, d'introduire si possible dans cette ville mes idées de réforme théâtrale. Vienne possédait cinq théâtres de genres divers, mais qui tous marchaient fort mal. Le terrain me parut donc particulièrement propice. J'avais rapidement élaboré le projet d'une sorte de fédération réunissant ces différents théâtres sous la direction de leurs membres actifs et des dramaturges qui travaillaient pour eux. Je m'informai des personnes capables auxquelles je pourrais bien exposer mon plan. Outre M. Frédéric Uhl que je connaissais par Fischhof et qui embrassa activement mes idées, on me nomma un M. Franck (le même, je suppose, qui a publié un grand poème épique intitulé *Tannhäuser*), et un docteur Pacher, agent de Meyerbeer, d'une renommée douteuse à cause de son talent pour la chicane. Mes élus se réunirent un jour chez Fischhof pour conférer ; le plus sympathique d'entre eux était certainement le docteur Becher, homme très

cultivé et passionné, le seul qui écouta avec intérêt la lecture de mon projet, quoiqu'il doutât de sa réussite. Je remarquai en lui un décousu et une violence qui me revinrent à la mémoire lorsque peu de temps après j'appris qu'il avait été fusillé pour s'être mêlé aux émeutiers d'octobre à Vienne. Pour le moment je ne recueillis d'autre résultat que la satisfaction d'avoir exposé mon plan de réforme théâtrale à quelques auditeurs. Tous semblaient trouver qu'on avait autre chose à faire que de s'occuper d'aussi paisibles innovations.

Uhl crut devoir me donner une idée de ce qui enflammait les cerveaux viennois en m'emmenant dans un club aux tendances avancées. J'entendis là un M. Sigismond Englaender qui, peu après, se fit remarquer par ses écrits politiques. Le sans-gêne avec lequel, lui et d'autres, s'exprimaient sur les personnages les plus craints du gouvernement autrichien, me causa une surprise presque aussi grande que le peu de profondeur de leurs vues politiques.

J'allai voir aussi le poète Grillparzer qui par son drame *l'Ancêtre* m'avait produit dans mon enfance une impression un peu fabuleuse. Celle d'aujourd'hui fut bien anodine. Ce que je lui expliquai ne parut pas lui déplaire, mais il ne me dissimula pas l'étonnement que lui causaient mes aspirations et ne savait ce que je prétendais attendre de lui. C'est le premier auteur dramatique que j'aie vu dans un uniforme de fonctionnaire.

Après avoir fait dans le même but une visite tout aussi inutile à M. Bauernfeld, je considérai que pour cette fois j'avais assez travaillé à Vienne et ne songeai plus

qu'à m'abandonner aux singulières sensations que me faisaient éprouver les démonstrations publiques d'une foule variée et versatile. Dans les rues, j'observai avec intérêt les faits et gestes de la « Légion académique » qui étalait avec bravade les couleurs allemandes, mais je fus presque égayé de voir parader ces mêmes couleurs sur la livrée des domestiques qui passaient les glaces au théâtre.

J'assistai au « Carlstheater » de la Leopoldstadt à une farce nouvelle intitulée *Nestroy*, dans laquelle paraissait même le prince de Metternich. Quand on lui posait la question : « As-tu empoisonné le duc de Reichstadt? », il se sauvait dans la coulisse comme un malfaiteur démasqué. La cité impériale, si folle d'amusements, d'ordinaire, éveillait alors l'idée d'une ville jeune et pleine de force, et je me souvins de cette impression lorsque peu de temps après je sus la part énergique que la jeunesse viennoise avait prise à la lutte de la population contre les troupes du prince de Windischgraetz.

Au retour, je touchai Prague, où mon vieil ami Kittl, toujours plus corpulent, tremblait encore d'avoir assisté aux récents tumultes. Il semblait se figurer que la révolte du parti tchèque contre le gouvernement autrichien était dirigée contre lui tout spécialement ; il croyait devoir se reprocher d'avoir provoqué lui-même la terrible émeute de cette époque par la composition de son libretto, *les Français devant Nice*, dans lequel il avait placé une sorte d'air révolutionnaire devenu bientôt populaire.

Sur le bateau à vapeur qui me ramenait à Dresde, je rencontrai à mon grand plaisir le sculpteur Hænel. Il

venait de régler avec le comte Albert Nostitz, qui voyageait avec nous aussi, ses affaires à propos de la statue de l'empereur Charles IV. Son humeur était radieuse, car le fâcheux cours du papier-monnaie autrichien lui valait un gain appréciable sur le change, ses honoraires lui ayant été, suivant contrat, payés en argent. Dans sa satisfaction, il oublia tout préjugé et ne craignit pas de se montrer avec moi en fiacre découvert sur l'assez long parcours du débarcadère à notre demeure ; et pourtant il savait fort bien que ma conduite avait fait scandale à Dresde peu de semaines auparavant.

D'ailleurs, l'orage semblait s'être complètement apaisé ; sans qu'il en résultât le moindre trouble, je repris mes fonctions et mon genre de vie habituel. Malheureusement, mes anciennes et éternelles préoccupations pécuniaires reparurent aussi : il me fallait de l'argent et je ne savais où en trouver. Quand, l'hiver passé, on avait répondu par écrit à ma supplique au roi pour une augmentation de traitement, je n'avais, dans ma fureur, pas même bien examiné cette communication. Je la relus donc attentivement ; ma colère et mon humiliation furent inexprimables en constatant que cette fameuse gratification de trois cents thalers ne comptait que pour une année et n'était point régulière, comme je l'avais pensé. Il était trop tard à présent pour réclamer ; il ne me restait plus qu'à me contenter en silence de cette misérable aumône.

Mais les dispositions dans lesquelles j'étais envers M. de Lüttichau subirent de nouveau un revirement complet ; elles étaient devenues meilleures lorsque j'avais pu croire

à sa bienveillance ; à présent sa conduite me remplit d'une amertume qui ne me quitta plus. Lüttichau m'avait raconté que les membres de la chapelle royale étaient venus lui remettre une pétition par laquelle ils demandaient mon renvoi : ils considéraient comme une honte de devoir obéir à un chef si fortement compromis. Lui, alors, les avait rappelés à l'ordre et calmés. La façon dont il avait su me raconter cette affaire, en se plaçant sous un jour avantageux, m'avait disposé en sa faveur. Or, ayant eu une explication avec les musiciens, j'appris que c'était à peu près le contraire qui était arrivé. On était venu de divers côtés, surtout de la part des fonctionnaires de la cour, pousser les membres de la chapelle à faire la démarche indiquée en les menaçant d'être disgraciés par le roi et soupçonnés d'opinions subversives s'ils n'obéissaient pas. Craignant les mauvaises suites possibles de ces machinations, les musiciens avaient envoyé une députation à leur chef pour l'assurer qu'en tant que corporation artistique, ils ne ressentaient nullement le besoin de se mêler de choses qui ne les regardaient point.

La dernière auréole dont mon ancien attachement entourait M. de Lüttichau s'évanouit définitivement, et il ne me resta que la confusion de m'être laissé berner par ses fausses démonstrations. Je souffris moins de l'affront qui m'avait été fait que de ne pouvoir plus user de mon influence sur cet homme pour l'amélioration du théâtre. Aussi me sentis-je de moins en moins porté à user d'égards pour garder une situation de maître de chapelle si maigrement rétribuée. Dès ce moment, je ne

demeurai dans cette malheureuse place que poussé par la cruelle nécessité. Je ne fis rien pour empirer ma position, mais rien non plus pour en assurer la durée. Tout d'abord, il me fallait tâcher de me remettre de mes espérances déçues et chercher à augmenter mes revenus. J'eus l'idée d'aller trouver Liszt et de lui demander conseil.

Peu de temps après les inquiétantes journées de mars et peu avant l'achèvement de ma partition de *Lohengrin*, Liszt m'avait causé l'agréable surprise de venir me voir. Il arrivait de Vienne où il avait assisté aux barricades et retournait à Weimar pour s'y établir définitivement. Nous avions passé alors une soirée chez Schumann ; on y avait fait de la musique, mais finalement Liszt et Schumann ayant eu une discussion à propos d'une divergence d'opinion sur Mendelssohn et Meyerbeer, il en était résulté une véritable dispute et Schumann, en colère, s'était enfermé assez longtemps dans sa chambre à coucher. Au retour, Liszt et moi, nous avions beaucoup ri de l'embarras où nous avait mis la mauvaise humeur de notre hôte. J'ai rarement vu Liszt d'une telle gaieté que cette nuit-là. Malgré le froid piquant et le mince habit noir dont il était vêtu, il nous avait accompagnés, le violoniste Schubert et moi, jusqu'à nos logis respectifs.

Je profitai des quelques jours de liberté de ce mois d'août pour faire une excursion à Weimar où je trouvai Liszt vivant dans des conditions extraordinairement favorables sous la haute protection du grand-duc. Quoiqu'il ne pût m'aider que par une recommandation qui ne servit du reste à rien, je gardai de ma visite chez cet homme bienveillant et cordial une impression d'encouragement.

Revenu à Dresde, je m'accommodai tant bien que mal de mon sort, et ne voyant plus d'autre expédient, j'envoyai à mes créanciers, qui étaient en réalité mes amis, une circulaire où je leur exposais franchement ma situation. Je les priais d'attendre que ma fortune prît une autre tournure, car il m'était impossible de les rembourser avant. En consentant à ne pas entreprendre de démarches contre moi, ils coupaient court aux intentions hostiles que je soupçonnais avec raison chez mon directeur général : il aurait été enchanté de profiter de l'animosité de mes créanciers pour me jouer un mauvais tour. On aquiesça sans hésitation à ma demande ; mon ami Pusinelli et ma vieille amie maternelle Mme Klepperbein se déclarèrent même prêts à renoncer complètement à leur avoir. Un peu tranquillisé, et assuré d'autre part que M. de Lüttichau ne pourrait pas m'attaquer dans ma position, que j'étais donc libre de quitter ou de garder à mon gré, je continuai à remplir strictement mes fonctions de maître de chapelle et repris mes études avec plus d'ardeur que jamais.

J'assistai dans ces conditions au développement singulier de la destinée de mon ami Rœckel. De nouvelles rumeurs s'élevant chaque jour et annonçant un coup d'État réactionnaire et d'autres répressions, Rœckel crut de son devoir d'élaborer un appel préventif et motivé aux soldats de l'armée saxonne. Il le fit imprimer et distribuer en de nombreux exemplaires. C'était un acte révolutionnaire trop flagrant pour le ministère public On arrêta Rœckel, qui passa trois jours à la Conciergerie, jusqu'à ce que l'avocat Minkwitz eut réuni pour lui les

mille thalers de caution. Puis on lui intenta un procès de haute trahison. Lorsqu'il rentra chez lui où l'attendaient avec anxiété sa femme et sa famille, le Comité des patriotes organisa une petite manifestation publique. On traita ouvertement le libéré de combattant pour le peuple. Mais la direction le suspendit provisoirement de ses fonctions et, enfin, lui donna son congé définitif.

Alors Rœckel laissa pousser toute sa barbe et commença sur-le-champ la publication d'une feuille populaire qu'il rédigea et dont le succès, pensait-il, le dédommagerait de la perte de son traitement. Il loua un local d'expédition à la « Brüdergasse ». Ce journal attira vraiment tous les regards sur son rédacteur, qu'on apprit à connaître sous un jour nouveau. Roeckel ne se perdait jamais dans les nuages ou les belles phrases ; il se restreignait aux questions les plus pressantes touchant le bien public ; après les avoir discutées posément, il en tirait des conclusions utiles aux intérêts supérieurs. Chaque article était bref et ne renfermait rien d'inutile ; tous étaient si clairs qu'ils devenaient instructifs et compréhensibles aux esprits les moins cultivés. Pénétrant jusqu'à la substance des choses, il se bornait au mot propre sans employer ces périphrases qui amènent tant de confusion dans les têtes illettrées. Il se créa ainsi un assez grand cercle de lecteurs ; mais le prix modique de cette feuille hebdomadaire ne lui procurait pas un gain suffisant. D'autre part, il devait bien se dire que si la réaction revenait au pouvoir, elle ne lui pardonnerait pas ce journalisme populaire. Son frère cadet, en visite à Dresde à cette époque, déclara nettement qu'il se

voyait forcé d'accepter en Angelterre une place de professeur de piano, désagréable mais lucrative, rien que pour être en état de soutenir la famille de Rœckel, lorsque celui-ci aurait fini aux galères ou à la potence.

Le temps de Rœckel étant absorbé par tous les comités possibles, je ne le voyais plus guère qu'à de rares promenades, pendant lesquelles je me livrais à des discussions fort spéculatives avec cet homme bizarre et agité dont l'esprit, malgré tout, demeurait clair et réfléchi. Il rêvait la réorganisation complète des conditions civiles telles qu'elles existaient, en transformant leurs bases sociales. S'appuyant sur les leçons de Proudhon et d'autres socialistes, il voulait détruire la puissance du capital par la production du travail et construire un monde moral nouveau ; par ses affirmations attrayantes il finit par me gagner à ses idées. Si bien que moi aussi je me surpris réalisant mon idéal artistique dans le monde de Rœckel. Deux de ses points de vue me frappèrent particulièrement. Le mariage comme nous le connaissons ne devait plus exister à l'avenir. Je lui demandai comment il se représentait nos relations toujours changeantes avec des femmes qui se conduiraient de façon certainement douteuse? Il me répondit un peu indigné, quoique bienveillant, que nous ne pouvions pas nous faire une idée de ce que sont en réalité la pureté des mœurs et les rapports entre les sexes aussi longtemps que nous ne nous serions pas libérés du joug des métiers, des classes et autres obligations. Je n'avais qu'à réfléchir à ce que pourrait faire le seul amour d'une femme pour un homme lorsque auraient disparu les préoccupations d'argent, de rang,

les préjugés de famille et les contraintes qui en résultent.

Une autre fois je lui demandai où il trouverait les hommes qui voulussent se livrer à un travail intellectuel ou artistique lorsque tous seraient réduits au même état d'ouvriers. Il me répliqua que précisément le fait que tous prendraient leur part de besogne, selon les forces et le talent de chacun, ferait disparaître totalement ce que la loi du travail a de pénible et de dur : travailler ne serait finalement plus que s'occuper dans un sens nécessairement artistique. N'est-il pas prouvé dès maintenant que le champ sur lequel peine un seul paysan rapporte moins que lorsqu'il est cultivé par plusieurs mains? Ces illusions, que Rœckel m'exposait avec une emphase superbe, me portaient à réfléchir moi-même et même à vouloir coopérer à l'édification d'une société qui répondrait à mon idéal artistique le plus élevé.

Avant tout, je dirigeai mes pensées vers ce qui me touchait de plus près, vers le théâtre. L'impulsion m'en venait du dedans et du dehors. La toute démocratique et récente loi saxonne sur l'élection des députés faisait prévoir un renouvellement de la représentation nationale. Presque partout, on choisissait des députés absolument radicaux ; on devait donc s'attendre à des changements extraordinaires dans l'économie gouvernementale. Ainsi il semblait décidé qu'on soumettrait la liste civile du roi à une revision sévère : tout superflu devait être supprimé et le théâtre était menacé de se voir enlever la subvention qui se trouvait sur la liste civile, car on considérait cette institution comme inutile et réservée seulement à la partie corrompue de la société.

Dans l'intérêt du théâtre et vu l'importance que je lui reconnaissais, je me sentis donc appelé à fournir aux ministres les explications qu'ils pourraient donner aux députés pour leur démontrer que le théâtre, s'il n'était, par son activité actuelle, pas digne d'un sacrifice quelconque de la part de l'État, deviendrait plus mauvais encore et d'une tendance plus dangereuse pour les mœurs publiques si le gouvernement renonçait à une surveillance que la religion et l'école étaient en droit d'exiger.

Toute la question se réduisait pour moi à fixer les lignes principales d'une organisation par laquelle serait assurée la réalisation des plus nobles tendances artistiques. J'esquissai donc un plan qui permettait, avec la somme allouée jusqu'alors sur la liste civile, de créer un Théâtre national du royaume de Saxe et de l'entretenir. J'indiquai avec une telle précision les détails soigneusement combinés de mon projet, que je voyais la possibilité pour les ministres de s'en servir comme guide lorsqu'ils exposeraient cette question aux Chambres.

Il s'agissait donc de me mettre en rapport avec un membre du gouvernement. Il me parut naturel de m'adresser au ministre des cultes qui, à cette époque, était M. von der Pfordten. Celui-ci avait bien la réputation d'être un politique trop souple et cherchant à faire oublier l'origine de son élévation, qu'il devait aux troubles récents; mais ayant été professeur, il passait pour un homme avec lequel je pourrais m'entretenir du sujet qui me tenait à cœur. Malheureusement, j'appris que les instituts artistiques du royaume (dont le théâtre) étaient du ressort du ministère de l'intérieur. Ce fut donc à l'hon-

nête Oberlaender, qui n'était ni très cultivé ni grand ami des arts, qu'il me fallut présenter mon projet, non sans l'avoir toutefois recommandé aussi à . von der Pfordten. Fort occupé, celui-ci m'avait reçu aimablement et avait protesté de son appui, mais toute sa personne et l'expression de sa physionomie m'eurent bientôt enlevé la confiance que j'avais de rencontrer chez lui l'intérêt attendu.

Le ministre Oberlaender, si simple et sérieux, me tranquillisa, lui, aussitôt ; seulement sa grande franchise le força à m'avouer qu'il avait peu d'espoir de recevoir du roi l'autorisation nécessaire pour traiter une question jusque-là réglée par la routine ; il ne se dissimulait pas, en outre, que le monarque n'avait avec ses nouveaux ministres que des rapports forcés et manquant de confiance ; lui-même n'arrivait jamais à l'entretenir d'autre chose que de l'expédition nécessaire des affaires courantes. Il crut donc que je ferais mieux de remettre mon projet directement à la Chambre.

Désirant, avant tout, empêcher que cette affaire de théâtre (au cas ou elle serait soulevée dans la discussion sur la liste civile) ne fût traitée dans le sens de l'ignorance radicale, je ne reculai pas devant la peine de me faire présenter à quelques députés influents. Je pénétrai ainsi dans une sphère toute nouvelle et singulière, et j'appris à connaître des opinions et des personnes qui m'avaient été absolument étrangères jusqu'alors. Le désagréable de l'affaire était de ne pouvoir rencontrer ces messieurs que devant une chope de bière et de devoir leur exposer mes intentions, si neuves pour eux, au milieu de la plus

épaisse fumée de tabac. Un M. de Trütschler, homme de bel et énergique aspect, profondément sérieux, me déclara, après m'avoir tranquillement écouté pendant un certain temps, qu'il n'y avait plus d'*Etat*, que seule la *Société* existait et que celle-ci n'avait pas besoin de notre aide pour savoir ce qu'elle avait à faire pour les arts et le théâtre. Plein de confusion, je renonçai dès lors à mes efforts et aussi à mon espoir.

Mon projet n'eut aucune suite ; je n'en sus plus rien, sinon qu'il était arrivé aux oreilles de M. de Lüttichau et l'avait rempli d'un peu plus d'animosité contre moi.

Dans mes promenades devenues tout à fait solitaires, je me soulageai de ma triste humeur en me forgeant des chimères : je construisais un état social basé sur les souhaits et les efforts des plus hardis socialistes et communistes alors en train de bâtir leur système ; mais ces efforts n'avaient d'importance à mes yeux que lorsque les socialistes seraient arrivés au bouleversement politique désiré, car alors seulement viendrait la renaissance artistique que je rêvais.

A cette même époque, je songeai à la composition d'un drame ayant pour héros l'empereur Frédéric Barberousse. L'idée de souverain y devait être représentée dans sa plus grande et sa plus terrible importance ; devant l'impossibilité de réaliser son idée, l'empereur gardait une dignité qui éveillait la sympathie et donnait la notion claire de la multiplicité des choses de ce monde. Je n'ai dessiné qu'à grands traits l'esquisse de ce drame qui devait être en vers rimés populaires et dans le style de nos poètes épiques du moyen haut-allemand ; quelque

chose ressemblant au poème d'*Alexandre* du prêtre Lambert. L'action était répartie en cinq actes, comme suit. Premier acte : Réunion de la Diète dans les plaines de Roncaglia ; exposition de la souveraineté impériale qui comprenait même l'investiture de l'eau et de l'air. Deuxième acte : Siège et prise de Milan. Troisième acte : Trahison de Henri, dit le Lion, et déroute de Ligano. Quatrième acte : Diète d'Augsbourg. Humiliation et punition de Henri le Lion. Cinquième acte : Diète et grande réunion de la cour à Mayence, paix avec les Lombards, réconciliation avec le pape, prise de la croix et départ pour la Terre Sainte.

Mais l'intérêt que m'inspirait ce plan dramatique avait été atténué dès le début par l'attrait bien plus puissant qu'exerçait sur mon esprit le côté mystique d'un autre sujet du même genre, dans la légende des *Niebelungen* et de *Siegfried*. Ce rapprochement entre l'histoire et la fable me porta à écrire là-dessus une dissertation pour laquelle je me servis de monographies (je ne me souviens plus des noms d'auteurs) trouvées dans la bibliothèque royale et qui me donnèrent des indications précieuses sur les royautés primitives en Allemagne. J'ai publié plus tard sous le nom de *Wibelungen* (1) cette assez longue étude et depuis le *Barberousse*, je n'ai plus traité de sujet historique dans l'opéra.

Partant de là, je m'apprêtai à tracer le tableau précis et succinct, que j'avais combiné dans mon esprit, du très ancien mythe des *Niebelungen* et de celui des *Dieux des*

(1) *Wibelungen, Niebelungen,* jeu de mots sur l'ancienne dénomination des *Waiblinger, Gibelins.*

Germains. En y travaillant, je vis la possibilité d'employer un des éléments de ce sujet dans un drame musical. Mais je ne me familiarisai que lentement et avec la plus grande hésitation à l'idée de sa réalisation, car celle-ci me paraissait offrir trop de difficultés scéniques. Je ne trouvai le courage de m'occuper sérieusement de ce nouveau travail que lorsque j'eus renoncé absolument à tout espoir de rendre ma situation tenable à notre théâtre de Dresde. J'y étais devenu indifférent et, dans les conditions d'alors, les chances d'existence de l'opéra me laissaient assez froid. Quant à *Lohengrin*, il ne me restait qu'à en attendre une bonne représentation à Dresde et, admettant que je l'obtinsse, à m'en contenter pour toujours. J'avais annoncé à M. de Lüttichau l'achèvement de la partition, mais vu le moment défavorable, je lui avais laissé la liberté de déterminer l'époque où la pièce pourrait être jouée.

Sur ces entrefaites, l'archiviste de la chapelle royale se rappela que trois cents ans auparavant on avait posé les premiers fondements de cet institut officiel et qu'on avait à fêter un jubilé. Il fut décidé de donner au théâtre un grand concert de gala dans lequel seraient exécutées des compositions des maîtres de chapelle saxons de toutes les époques. Les musiciens, leurs deux directeurs en tête, durent d'abord rendre hommage au roi à Pillnitz. A cette occasion, et pour la première fois, un musicien fut nommé chevalier de l'Ordre pour le Mérite. Ce musicien était mon collègue Reissiger, jusqu'alors fort peu apprécié de la cour et de l'intendant, mais qui s'était placé dans un jour très favorable (surtout en

comparaison de moi), par la façon bruyante dont il avait proclamé ses sentiments de monarchiste pendant la période des troubles. Aussi lorsqu'il se montra au concert, paré de sa décoration extraordinaire, fut-il accueilli par les acclamations d'allégresse d'un public tout conservateur. Son ouverture de *Yelva* provoqua une salve d'applaudissements qu'il n'entendit plus jamais depuis, tandis que le premier finale de *Lohengrin,* échantillon du plus jeune maître de chapelle, fut reçu avec une tiédeur à laquelle les Dresdois ne m'avaient pas accoutumé.

Un banquet nous réunit après le concert et je ne me gênai pas d'y exprimer franchement et fermement mes idées sur ce qui dans l'avenir devait faire arriver à la perfection les membres de la chapelle. Marschner qui, en sa qualité d'ancien chef d'orchestre de Dresde, avait été invité à la fête du Jubilé, me fit observer que ma trop bonne opinion des musiciens leur nuirait beaucoup. Je devais réfléchir que j'avais devant moi des gens peu instruits et ne connaissant que leur seul instrument; en leur parlant d'aspirations artistiques, on ne provoquait chez eux que de la confusion et du mauvais sang.

Un plus beau souvenir que celui de ces festivités est celui de la paisible fête commémorative qui, le matin du jubilé, nous réunit autour de la tombe de Weber. Personne n'ayant trouvé un mot à dire et Marschner n'ayant prononcé qu'une allocution assez sèche et presque irrévérencieuse, je ressentis le besoin d'adresser au maître disparu quelques paroles émues qui donnèrent à cette cérémonie son véritable caractère.

Ces impulsions artistiques avaient amené une brève

interruption dans mes préoccupations politiques, mais celles-ci reprirent bientôt le dessus. En octobre, les événements de Vienne eurent une violente répercussion chez nous. Chaque matin des affiches rouges et noires s'étalaient sur les murs ; on y lisait des appels à prêter main forte aux Viennois et des malédictions à l'adresse de *la Monarchie rouge* (par allusion à la *République rouge*, décriée) et d'autres incitations du même genre. Sauf sur les personnes qui étaient initiées à la marche des choses, et qui ne couraient pas les rues, ces événements exerçaient sur la population une influence inquiétante. Lorsque Windischgraetz entra à Vienne, que Frœbel fut gracié et Blum fusillé, il sembla que tout allait éclater à Dresde. On organisa une grande démonstration en l'honneur de Blum ; un cortège interminable parcourut la ville : le ministère marchait en tête et, à l'amusement général, le prudent M. von der Pfordten dut y prendre part à son corps défendant. A partir de ce jour, l'horizon politique devint de plus en plus sombre et tout le monde semblait attendre une catastrophe. Blum s'étant autrefois fait craindre et haïr comme agitateur à Leipzig, on alla juqu'à prétendre à haute voix que sa mort était due à la grande-duchesse Sophie, qui aurait voulu rendre ainsi à sa sœur, la reine de Saxe, un service d'amitié. Des bandes de réfugiés viennois, dans l'uniforme de la Légion académique, arrivèrent à Dresde et leurs personnalités menaçantes finirent par y devenir communes.

Je me rendis un soir au théâtre pour diriger une représentation de *Rienzi*, quand le valet de l'orchestre vint m'annoncer que plusieurs messieurs désiraient me

parler; presque aussitôt je vis devant moi une demi-douzaine de ces démocrates. Ils me traitèrent de frère et me demandèrent des places pour la représentation. Je reconnus enfin l'un d'eux, un nommé Haefner, ancien écrivain, petit bossu au chapeau calabrais horriblement cabossé. Il m'avait été présenté par Uhl, à Vienne, lors de ma récente visite au club politique. Quoique ma gêne fût grande de constater la stupéfaction avec laquelle les musiciens assistaient à cette rencontre, je ne cherchai pas à m'excuser. J'allai tranquillement à la caisse et me fis donner six coupons que j'offris à mes singuliers quémandeurs, après quoi ceux-ci s'éloignèrent, non sans m'avoir, devant tout le monde, serré les mains avec effusion. Je doute que ce fait ait servi à consolider ma situation de maître de chapelle, mais il est certain que jamais je n'ai été applaudi avec plus de frénésie que ce soir-là, après tous les actes de *Rienzi*.

En général, le public ordinaire du théâtre semblait vouloir manifester contre celui du concert officiel qui m'avait traité avec une froideur si démonstrative, et il s'était formé en ma faveur un parti presque passionné. Que ce fût dans *Tannhäuser* ou dans *Rienzi*, toujours il m'acclamait et, bien que les tendances de ce parti ne fussent pas du goût de l'intendant, celui-ci n'en témoignait pas moins un certain respect pour moi.

Un jour, M. de Lüttichau m'offrit de faire jouer prochainement mon *Lohengrin*. Je lui expliquai la raison qui m'avait empêché de lui proposer mon œuvre plus tôt; à présent le personnel de l'opéra me paraissant suffisant, j'étais tout disposé à préparer cette représentation. A cette

époque, le fils de mon vieil ami F. Heine était revenu de Paris où l'avait envoyé la direction pour étudier la peinture décorative auprès des artistes Despléchins et Diéterle. Il lui restait à montrer ce qu'il avait appris pour obtenir une place au Théâtre de la cour. C'est pourquoi il avait demandé qu'on le chargeât de peindre les décors de *Lohengrin* et avait amené M. de Lüttichau à jeter les yeux sur mon dernier ouvrage. Mon assentiment acquis, on céda au vœu du jeune Heine.

Cette tournure des choses me causa une vive satisfaction, car je voyais dans la préparation de *Lohengrin* une occupation qui me distrairait, je l'espérais, de toutes les agitations et des troubles de ces derniers temps. Aussi mon effroi fut-il grand lorsqu'un jour le jeune Wilhelm Heine vint m'annoncer qu'on lui avait soudain décommandé les décors de *Lohengrin* en lui donnant l'ordre de commencer ceux d'un autre opéra. Je ne prononçai pas un mot et ne m'informai en aucune façon des motifs de cette conduite étrange. Plus tard, sur les affirmations de M. de Lüttichau à ma femme, j'ai regretté, en admettant qu'elles fussent sincères, de l'avoir désigné comme auteur principal de cet affront et de m'être détourné irrévocablement de lui à partir de ce moment-là. Bien des années après, il répondait encore à ceux qui l'interrogeaient là-dessus que la cour était alors trop mal disposée à mon égard pour que, malgré son désir de faire représenter mon opéra, il pût surmonter les difficultés qu'il avait rencontrées.

Quoi qu'il en soit, l'amertume que j'en ressentis eut sur moi une influence décisive, car elle anéantit en son

germe la réconciliation qu'eût, peut-être, amenée une belle représentation de *Lohengrin*. Dès lors je tournai le dos au théâtre, me laissant aller à mon indifférence pour tout ce qui eût pu consolider ma place de maître de chapelle, et me vouant à la conception de projets artistiques impossibles à réaliser sur les théâtres d'alors.

Je me mis donc à exécuter le plan que depuis si longtemps et avec tant de crainte j'avais ébauché sur la *Mort de Siegfried*. Ce faisant, je ne pensais ni au théâtre de Dresde ni à aucun théâtre royal quelconque ; je ne voulais qu'entreprendre quelque chose qui me délivrât à jamais des conditions absurdes où je me trouvais. Comme il n'y avait plus moyen de m'adresser à Rœckel, je lus mon poème à Édouard Devrient, la seule personne avec qui je pusse m'entretenir encore de questions d'art dramatique. Il m'écouta étonné et comprenant que je cherchais à sortir du genre théâtral moderne et des espoirs qui s'y rattachaient, il ne me donna naturellement pas raison. Il s'efforça pourtant de se pénétrer de mon œuvre et de rechercher si elle ne serait pas exécutable, malgré son étrangeté. Et il s'y mit si sérieusement qu'il me rendit attentif à un défaut : j'avais trop bonne opinion du public en le croyant capable de compléter par la pensée tout ce qui manquait à mes courtes indications épiques. Il me fit remarquer qu'avant de voir Siegfried et Brunehilde en conflit, il fallait connaître les rapports heureux qu'ils avaient eus ensemble auparavant. J'avais, en effet, fait débuter le poème de la *Mort de Siegfried* par les scènes qui forment aujourd'hui le premier acte du *Crépuscule des Dieux*, et tout ce qui con-

cerne la liaison antérieure de Siegfried et de Brunehilde n'était indiqué que dans un dialogue lyrico-épique entre l'épouse abandonnée et la troupe des Walkyries passant devant son rocher. L'observation de mon critique me donna immédiatement l'idée des scènes qui composent maintenant le prologue du drame.

Mes relations avec Édouard Devrient devinrent de plus en plus agréables. Souvent il invitait chez lui un cercle choisi d'auditeurs pour des lectures dramatiques auxquelles j'assistais volontiers, car, à mon étonnement, le lecteur faisait preuve d'un talent qui lui manquait sur la scène. Il m'était consolant aussi de trouver quelqu'un qui me comprît, quand je lui parlais de la brouille funeste qui nous divisait, le directeur général et moi. Devrient paraissait prendre grand intérêt à une réconciliation possible, malgré le peu d'espoir que je lui laissais à ce sujet.

A l'approche de l'hiver, la cour était rentrée à Dresde ; elle venait souvent au spectacle et je reçus à diverses reprises des marques de son mécontentement. Il parut une fois à la reine que j'avais « mal dirigé » la *Norma* et une autre fois que dans *Robert le Diable* je n'avais pas « battu en mesure ». M. de Lüttichau étant chargé de me faire part de ces réprimandes, l'entretien qui en résultait n'était guère fait pour nous rapprocher.

Cependant je ne croyais pas que les choses arriveraient au pire ; la fermentation était générale et l'inquiétude régnait partout. Sans doute la réaction qui se préparait n'était pas encore assez sûre de sa victoire pour ne pas éviter tout éclat. Ainsi notre direction générale ne mit

point d'obstacle à ce que les membres de la chapelle royale, obéissant à l'esprit de l'époque, se constituassent en une société ayant pour but de veiller à leurs intérêts civiques et artistiques. Un musicien, nommé Théodore Uhlig, y déployait une activité particulière. C'était un jeune violoniste n'ayant guère plus de vingt ans et d'un visage remarquablement noble, intelligent et doux ; il se distinguait de ses collègues de l'orchestre par son sérieux et la fermeté de son caractère. En diverses occasions où il avait fait preuve d'un coup d'œil juste, je l'avais remarqué, et j'avais apprécié aussi ses larges connaissances en musique. Je ne tardai pas à le choisir pour m'accompagner dans les promenades où autrefois Rœckel avait marché à mes côtés ; son esprit éveillé et son ardent désir de s'instruire me le rendaient sympathique.

Or, il me pria un jour de me montrer et de prendre la parole dans une des réunions de leur société, afin d'animer et de rendre plus féconds les efforts vraiment louables des musiciens. Ceux-ci m'écoutèrent avec la plus grande attention quand je leur résumai le rapport sur la réforme de l'orchestre que le directeur général n'avait pas accepté, l'année d'avant. Après leur avoir développé mes intentions et mes plans, je leur dis qu'ayant perdu tout espoir d'obtenir personnellement quoi que ce fût de l'intendance, je leur conseillais de prendre eux-mêmes l'initiative de la réforme. Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Si M. de Lüttichau permettait aux musiciens de se réunir en séances quelque peu démocratiques, il ne man-

quait pas de se tenir au courant des mouvements révolutionnaires de la société : il avait ses espions, entre autres un corniste du nom de Léwy, homme dégoûtant, honni de tous les musiciens, mais grand protégé de l'intendance. Mes paroles furent donc rapportées (avec exagération sans doute) à M. de Lüttichau, qui trouva le moment venu de me faire sentir derechef son autorité. Je fus appelé officiellement chez lui et dus subir le gros courroux que lui avaient causé quelques-unes de mes actions ; il me fit voir aussi qu'il était au courant du plan de réforme que j'avais proposé au ministère et m'accusa de vouloir le supplanter.

Je ne me gênai plus alors pour lui dire ma façon de penser sur nos rapports réciproques et, comme il me menaçait de s'adresser au roi et de réclamer mon renvoi, je lui répliquai que je n'avais nul souci de sa menace, qu'au contraire, je souhaitais qu'il l'exécutât, car je comptais sur la justice du monarque, qui écouterait ma défense aussi bien que l'accusation ; je ne voyais même pas de meilleur moyen pour parvenir à Sa Majesté et lui expliquer ce dont j'avais à me plaindre, tant pour moi-même que pour les arts et le théâtre. Cette réponse ne fut pas du goût de M. de Lüttichau qui me demanda comment il fallait donc s'y prendre pour s'entendre avec moi, puisque j'allais jusqu'à prétendre (c'était son expression) qu'il était un franc vaurien. Nous nous quittâmes en haussant les épaules.

Mon ancien protecteur parut cependant avoir souci de mes incartades ; il s'adressa à Édouard Devrient, qu'il savait posé et raisonnable, afin que celui-ci usât de son

influence et me fît entendre raison. Mais ayant rempli sa mission et entendu ma déclaration ferme de ne plus paraître aux conférences théâtrales de l'intendant, Devrient ne put s'empêcher de sourire : il avoua qu'il n'y avait plus rien à faire et que M. de Lüttichau serait obligé de se tirer d'affaire tout seul.

Aussi longtemps que mon destin me retint encore à Dresde comme maître de chapelle, j'éprouvai les conséquences de la disgrâce royale et directoriale. Les concerts d'abonnement, organisés par moi l'hiver précédent, furent placés sous la direction de Reissiger ; aussi reprirent-ils sur-le-champ le caractère de nullité des concerts habituels. Le public y perdit tout intérêt et l'on eut de la peine à en assurer le maintien.

A l'Opéra je n'étais pas arrivé à faire représenter le *Fliegender Hollaender*, auquel le talent mûri de Mitterwurzer eût donné une interprétation hors ligne. Ma nièce Johanna, à laquelle j'avais destiné le rôle de Senta, le trouva désagréable ; elle préférait *Zampa* et la *Favorite*, en quoi elle était soutenue par mon ancien enthousiaste de *Rienzi*, Tichatschek, qui, lui aussi, était ravi de pouvoir s'accoutrer de trois brillants et nouveaux costumes fournis par la direction. Du reste, ces deux étoiles de l'Opéra de Dresde s'étaient alliées pour résister à mon rigorisme dans le répertoire et m'avaient prouvé leur animosité en obtenant qu'on jouât, à ma honte, cette *Favorite* de Donizetti, dont à Paris, autrefois, il m'avait fallu faire les arrangements pour Schlesinger.

J'avais combattu de toutes mes forces contre le choix de cet opéra dont le rôle de l'héroïne était, de l'avis même

de mon frère, dans la voix de ma nièce ; mais quand on sut mon dissentiment avec la direction, mon renoncement volontaire à toute influence et ma disgrâce manifeste, on en profita pour me forcer à diriger précisément cette œuvre antipathique. C'était d'ailleurs mon tour. En outre, on m'employait surtout à diriger *Martha* de Flotow, pièce qui n'attirait jamais grand public, mais qu'on donnait très souvent quand on se trouvait dans l'embarras à propos du répertoire.

Aussi lorsque je jetais un coup d'œil rétrospectif sur ma carrière de maître de chapelle, qui durait depuis sept ans, j'éprouvais une véritable humiliation à constater le piètre résultat auquel avaient abouti tant d'efforts. Je devais me dire que si je quittais Dresde subitement, je n'y laisserais pas la moindre trace de mon activité et que si le roi avait à juger entre l'intendant et moi, il lui faudrait, malgré toute sa bienveillance, donner raison au courtisan, ne fût-ce qu'à cause des conséquences.

J'éprouvai cependant une grande satisfaction le dimanche des Rameaux de l'année 1849. Dans le but de s'assurer une bonne recette, l'orchestre avait encore choisi la *neuvième Symphonie* de Beethoven et les musiciens se donnèrent toutes les peines du monde pour que l'exécution fût impeccable. Le public en témoigna un enthousiasme sincère. Michel Bakounine, qui se cachait de la police, avait assisté en secret à la répétition générale ; mais à la fin de l'audition, il était venu sans crainte vers moi, à l'orchestre, et m'avait crié que si toute musique était condamnée à disparaître dans la conflagration universelle, nous devions, au péril de notre

vie, sauver cette symphonie. Peu de semaines après, il semblait en vérité que la « conflagration universelle » s'allumait dans les rues de Dresde et que Bakounine y prenait les fonctions d'artificier en chef.

Je connaissais depuis quelque temps cet homme extraordinaire et j'étais entré de façon bizarre en rapports avec lui. Autrefois déjà, son nom m'avait frappé dans les journaux à propos de faits surprenants. Par exemple, quoique Russe, il avait paru à Paris dans une réunion de Polonais et avait déclaré qu'il importait peu d'être Russe ou Polonais : il s'agissait avant tout d'être homme libre. Plus tard, Georges Herwegh m'a raconté qu'à cette même époque, à Paris, Bakounine avait renoncé à tous les revenus qu'il tenait de sa famille, fort bien située en Russie, et qu'un jour il avait donné à un mendiant des boulevards les deux francs qui constituaient toute sa fortune : il lui était pénible de savoir la liberté de son existence entravée par un dernier souci de prévoyance.

La présence de Bakounine à Dresde me fut révélée per Rœckel, chez lequel il logeait. Mon ami, qui menait déjà sa vie désordonnée, m'invita à faire la connaissance du révolutionnaire. Celui-ci était poursuivi par le gouvernement autrichien pour avoir pris part aux événements de Prague de l'été 1848, ainsi qu'au congrès slave qui les avait précédés. Ne voulant pas s'éloigner trop de la Bohême, Bakounine restait donc à Dresde, mais se faisait une règle d'être prudent.

La sensation produite par lui à Prague était due à l'appel qu'il avait adressé aux Tchèques et dans lequel il leur conseillait de ne pas chercher de secours auprès des Russes

contre la germanisation qui les inquiétait, mais bien plutôt de se défendre par le feu et l'épée de l'influence de ces Russes comme de tout autre peuple tyrannisé par le despotisme. Une connaissance superficielle des tendances de Bakounine avait suffi à dissiper les préjugés nationaux que les Allemands avaient eus contre lui. Lorsque je le vis en personne, végétant sous la faible protection de Rœckel, je fus d'abord étonné de l'étrange et imposante personnalité de cet homme, alors dans la pleine vigueur de la trentaine. Tout en lui était colossal et d'une force naïve. Je ne crois pas qu'il se soit jamais soucié de moi : au fond il ne recherchait plus guère les intellectuels. Ce qu'il voulait, c'était des natures énergiques et prêtes à l'action. Mais (je m'en suis aperçu dans la suite), il était lui-même plus versé dans la théorie de la dévastation que dans sa pratique et il se plaisait surtout à parler et à discuter ; il s'était accoutumé à socratiser, et, allongé sur le canapé de son hôte, il aimait à débattre avec des interlocuteurs divers les problèmes de la révolution. Dans ces joutes oratoires, il demeurait toujours vainqueur, car il était impossible de se défendre contre les arguments qu'il avançait avec la plus grande assurance et qui atteignaient les dernières limites du radicalisme.

Dès le premier soir que nous fîmes connaissance, il me raconta sa vie. Officier russe de grande famille, et étouffant sous le joug étroit du militarisme, il avait été poussé par la lecture de Rousseau à saisir le prétexte d'un congé pour fuir en Allemagne. A Berlin, il s'était jeté sur l'étude de la philosophie avec l'ardeur d'un barbare qui s'éveille à la civilisation. La philosophie de Hegel dominait alors ;

il s'en appropria si bien la discipline que, par un essai écrit et conçu dans la dialectique sévère du maître, il désarçonnait les disciples les plus célèbres de Hegel. Après avoir ainsi, comme il disait, rebuté la philosophie, il était allé prêcher le communisme en Suisse ; puis, passant par la France et l'Allemagne, il était revenu à la frontière des pays slaves dont il attendait (parce que moins gâtés par la civilisation) la régénération du genre humain. Il basait ses espérances sur le caractère slave qui était le plus prononcé dans le type national russe. Le trait principal de ce caractère, il croyait le reconnaître dans la fraternité naïve dont fait preuve le paysan russe et dans la haine naturelle qu'il a contre le seigneur qui l'opprime : instinct de l'animal mordant l'homme qui le torture. A l'appui de son opinion, Bakounine alléguait aussi le goût enfantin et diabolique du peuple russe pour le feu, goût sur lequel Rostopchine déjà avait combiné son stratagème contre Napoléon, lors de l'incendie de Moscou. Bakounine pensait qu'il suffirait de persuader au moujik chez lequel, malgré l'oppression, la bonté native était demeurée indemne que l'incendie des châteaux seigneuriaux était juste et œuvre agréable à Dieu, pour provoquer un mouvement général dont résulterait tout au moins la destruction de ce qui, aux yeux mêmes du plus profond philosophe de l'Europe civilisée, forme la source de la misère du monde moderne. Mettre cette force en branle semblait à Bakounine une tâche digne d'un homme raisonnable. Et tandis qu'il prêchait à sa façon ces terribles principes, il ne cessa, durant toute une heure, de préserver ses yeux souffrants de l'éclat

de la lampe en s'aidant de sa large main comme d'un écran.

Cet anéantissement de toute civilisation excitait son enthousiasme ; pour y arriver, il voulait user de tous les leviers politiques possibles et cette utopie formait le sujet de sa conversation, où parfois se mêlait une gaieté ironique. Bakounine recevait les représentants de toutes les nuances révolutionnaires, mais il attirait spécialement les Slaves, car il pensait les employer le plus utilement à la démolition du système russe. Il n'avait aucune confiance dans les Français, malgré leur république et leur socialisme à la Proudhon. Sur les Allemands, il ne donna jamais son opinion. La démocratie, la république et tout ce qui leur ressemble ne lui paraissait pas digne d'attention, et, de sa critique impitoyable, il écrasait les objections de ceux qui songeaient à reconstruire ce qu'on aurait détruit. Je me souviens qu'un Polonais, effrayé de ses théories, observa qu'une organisation de l'État serait pourtant nécessaire pour préserver du pillage le particulier qui avait cultivé son champ. Bakounine lui répliqua : « Tu n'auras donc qu'à élever soigneusement une barrière autour de ton champ et à recréer la police. » Le Polonais se tut, interdit.

En guise de consolation, le révolutionnaire expliquait que le monde nouveau se reconstituerait de lui-même. Nous n'avions à nous préoccuper que d'une chose : D'où viendrait la force destructive? Y avait-il peut-être quelqu'un d'assez fou pour se figurer qu'il survivrait au grand cataclysme? Qu'on se représente donc l'Europe avec Pétersbourg, Paris et Londres changés en monceaux de ruines :

peut-on supposer qu'en face de ces décombres gigantesques, les incendiaires auront encore conscience d'eux-mêmes? Mais, à ceux qui se déclaraient prêts à se dévouer, Bakounine, pour les troubler, signifiait que le plus grand ennemi n'était point le prétendu tyran, mais bien le philistin repu dont le type parfait était représenté par le pasteur protestant. Bakounine ne voulait croire à l'humanité de ce dernier que lorsqu'il l'aurait vu livrer aux flammes sa propre cure, sa femme et ses enfants.

De telles assertions me déconcertèrent d'autant plus que Bakounine se révéla homme sensible et aimable. Il semblait prendre part à toutes mes préoccupations et à toutes mes inquiétudes sur le péril perpétuel que couraient mes projets artistiques. Cependant il refusa d'en entendre le détail. Il ne voulut pas connaître non plus mes travaux sur les *Niebelungen*. Séduit par la lecture des Évangiles, j'avais tracé à cette époque le plan d'une tragédie destinée à la scène idéale de l'avenir : *Jésus de Nazareth*. Bakounine me pria de lui en épargner le récit, et comme, par quelques indications orales, je tâchais de l'y intéresser, il me souhaita bonne chance en me priant vivement de représenter Jésus comme un être faible. Quant à la musique, il me conseilla de faire toutes les variations possibles sur cette unique pensée : Le ténor devait chanter : « Tuez-le », le soprano : « Pendez-le », tandis que la basse répétait : « Feu ! Feu ! »

Pourtant cet homme monstrueux me procura un sentiment de satisfaction le jour où je parvins à lui faire écouter les premières scènes de mon *Fliegender Hollaender*. Ayant joué et chanté, je m'étais arrêté un mo-

ment, lorsque Bakounine, qui avait été plus attentif que nul autre, s'écria : « C'est merveilleusement beau ! » et demanda que je continuasse.

Comme il menait la triste existence de l'homme obligé de se cacher sans cesse, je l'invitais souvent le soir chez nous. Ma femme lui offrait à souper de la viande froide et de fines tranches de saucisson. Mais au lieu d'en faire de parcimonieux sandwiches à la mode saxonne, notre convive engloutissait tout en une fois. Constatant l'ahurissement de Minna, j'eus la faiblesse de faire remarquer à mon hôte comment on se servait chez nous... alors il m'avoua en souriant qu'il était déjà rassasié et qu'on pouvait bien lui permettre de manger à sa façon. La manière de boire dans nos petits verres le surprit de même. Il lui répugnait de prendre le vin en petites doses bourgeoisement distribuées, afin de faire durer la jouissance qu'on ressent à satisfaire le besoin de boire de l'alcool ; un bon coup d'eau-de-vie, prétendait-il, répond infiniment mieux à ce besoin. Il éprouvait d'ailleurs la plus grande antipathie pour la modération calculée qui prolonge la jouissance ; un homme vraiment homme ne recherche que l'apaisement du besoin. La seule et unique jouissance digne de l'homme et de la vie, c'est l'amour.

Ce trait et beaucoup d'autres encore me prouvaient que chez cet homme singulier, une barbarie ennemie de toute civilisation s'unissait aux exigences du plus pur idéalisme ; aussi les impressions que je recevais de lui passaient-elles de l'effroi involontaire à l'irrésistible attrait. Il aimait m'accompagner dans mes promenades solitaires ; ne craignant pas d'y rencontrer des espions,

il était bien aise de se donner le mouvement nécessaire à sa santé. Mes tentatives pour lui faire comprendre mon idéal artistique restèrent sans résultat aussi longtemps que nous ne quittâmes pas le terrain de la discussion. Tout lui semblait prématuré et il ne voulait point admettre qu'on pût baser les lois de l'avenir sur les besoins de la mauvaise société présente, car cet avenir serait la résultante d'une organisation toute différente du monde social. Comme il n'avait en vue que la destruction et rien que la destruction, je finis par me demander comment mon bizarre ami songeait à mettre cette destruction en œuvre. Alors, et ainsi que je l'avais pressenti, je constatai clairement le peu de fondement des hypothèses sur lesquelles reposait son plan d'action.

Si mes espérances d'une régénérescence artistique de l'humanité me faisaient paraître à ses yeux homme peu pratique et dans les nuages, ses suppositions en ce qui concernait l'indispensable destruction de toutes les institutions civilisées étaient au moins aussi peu fondées.

A première vue, il est vrai, Bakounine paraissait former le centre d'une conspiration universelle, mais je m'aperçus finalement que tous ses projets n'aboutissaient qu'à de vagues desseins de révolution semblable à celle de Prague, mise en scène par quelques étudiants seulement.

Lorsque Bakounine jugea le moment propice, il s'apprêta à se rendre dans cette ville : le voyage n'était pas sans danger et notre conspirateur dut se munir du passeport d'un commerçant anglais. Il fut obligé aussi de sacrifier à la civilisation bourgeoise son énorme chevelure bouclée et sa longue barbe et, comme on ne pouvait

avoir recours au coiffeur, Rœckel se chargea de la besogne de Figaro. Quelques amis assistèrent à l'opération ; elle s'exécuta au moyen d'un rasoir émoussé et le patient seul fut insensible aux souffrances occasionnées par la manœuvre. On se sépara de Bakounine avec la pensée de ne plus le revoir vivant. Huit jours après, il était de retour et reconnaissait qu'il avait été mal renseigné sur les affaires de Prague et la poignée de blancs-becs qui les menaient. Il s'attira là-dessus les railleries affectueuses de Rœckel et acquit parmi nous la réputation d'un conspirateur en paroles. Plus tard, toutes ses suppositions sur le peuple russe se sont montrées aussi dépourvues de fondement que son espoir dans les jeunes révolutionnaires de Prague. Il s'était créé une renommée d'individu extrêmement dangereux par les opinions subversives qu'il énonçait quelquefois ; mais jamais il ne sut mettre ses principes en pratique.

Toutefois, je constatai, de mes propres yeux pour ainsi dire, que sa conduite ne fut jamais guidée par les intérêts de sa propre personne, comme c'est souvent le cas chez ceux qui ne croient pas aux théories qu'ils professent. Ce fut à l'occasion de la malheureuse insurrection de mai 1849.

Durant l'hiver de cette année, ma situation et mon humeur avaient été diversement influencées par la profonde fermentation qui régnait partout. Ma seule occupation artistique avait été d'esquisser vers le nouvel an ce drame en cinq actes : *Jésus de Nazareth*. A partir de ce moment, je passai mon temps à ruminer et à m'agiter dans l'attente des choses à venir. J'avais nettement cons-

cience que mon activité artistique à Dresde touchait à sa fin ; ma place me pesait et je comptais sur les événements pour m'en délivrer. La situation politique de l'Allemagne et de la Saxe devait aboutir à une catastrophe : cette catastrophe approchait chaque jour et je me plaisais à unifier mon sort personnel au sort du monde. On s'attendait d'un moment à l'autre à la lutte décisive, car la réaction levait la tête et semblait vouloir précipiter le dénouement. Je n'étais pas assez exalté pour être tenté d'y prendre une part active, mais j'inclinais à me laisser entraîner par le courant des événements où qu'il me conduisît.

A cette époque précisément, un fait nouveau, accueilli d'abord par un sourire d'incrédulité, parut devoir amener un changement dans ma destinée. De Weimar, Liszt m'annonça pour le mois de mars une représentation de *Tannhäuser*, sous sa direction. C'était la première fois qu'on jouait mon œuvre ailleurs qu'à Dresde. Liszt m'avait très modestement fait part de cette entreprise comme répondant à son désir personnel. Afin de s'assurer un bon résultat, il avait engagé Tichatschek pour les deux premières représentations.

A son retour, le ténor me raconta le vrai succès qu'avait eu l'opéra à Weimar et j'en fus réellement surpris. Avec mes honoraires, le grand-duc m'envoya une tabatière en or dont je me suis servi jusqu'en 1864. Tout cela me parut nouveau et singulier et j'étais tenté de ne voir dans cet épisode qu'une conséquence de l'amitié que m'avait vouée un grand artiste. « A quoi cela me sert-il maintenant? me demandai-je, n'est-ce pas trop tôt ou trop tard? »

Une aimable lettre de Liszt me décida cependant à accepter de passer quelques jours auprès de lui pour assister à la troisième représentation de *Tannhäuser*. Cette représentation devait avoir lieu avec les seuls interprètes de Weimar, car on pensait garder mon opéra au répertoire. Je demandai donc à la direction un congé pour la seconde semaine de mai.

Peu de jours me séparaient de ce moment, mais ces jours furent néfastes. Le 1er mai, les Chambres étaient dissoutes par le nouveau ministère Beust, réactionnaire, et nommé par le roi. Pour moi, une des suites de ce gros événement fut que je dus venir en aide à Rœckel et aux siens. Sa qualité de député l'avait jusqu'alors préservé des poursuites de droit pénal ; la Chambre dissoute, il lui fallut chercher son salut dans la fuite. N'ayant aucun autre moyen de le secourir, je lui promis de veiller à la continuation de son journal, car cette publication faisait en partie vivre sa famille. Rœckel avait à peine passé la frontière de Bohême et moi-même, fort perplexe, je m'évertuais dans l'imprimerie à trouver de la « copie » pour un numéro de la feuille populaire, que de tous les côtés éclataient déjà sur Dresde les orages attendus depuis longtemps : députations tumultueuses, démonstrations de la populace, séances furieuses des comités, enfin tous les précurseurs de la guerre civile. Le 3 mai, la foule qui se pressait dans les rues faisait prévoir qu'elle arriverait incontestablement où on la poussait, car la reconnaissance de la Constitution confédérative allemande, réclamée par toutes les députations du pays, avait été refusée par le gouvernement avec une fermeté qui n'était plus dans ses habitudes.

L'après-midi, j'assistai à une séance du Comité des Patriotes, mais seulement en auditeur bénévole et dans l'intérêt du journal de Rœckel, que je continuais à rédiger par charité. La conduite de ces hommes, que la faveur populaire avait portés à la tête des assemblées, attira mon attention. Évidemment ces gens n'étaient point à la hauteur de la situation et ils le furent moins encore lorsque se fit jour le terrorisme qu'exercent toujours, en pareil cas, les militants des basses classes sur les représentants des théories démocratiques. J'entendis là pêle-mêle les motions les plus déplaisantes et les réponses les plus indécises. La nécessité de se défendre formait le thème principal des débats ; on discuta donc la question d'armement, mais dans une telle confusion que lorsqu'on jugea le moment venu de se séparer, je n'emportai de la séance qu'une impression de grand désordre.

Je m'éloignai avec le peintre Kaufmann, un jeune artiste dont j'avais remarqué, à l'exposition de Dresde, quelques cartons esquissant l'« histoire de l'esprit humain ». Je me souvins qu'alors j'avais observé le roi de Saxe, examinant les tableaux. Arrivé devant l'un des cartons de Kaufmann représentant la torture d'un hérétique sous l'inquisition espagnole, le monarque avait secoué la tête et s'était détourné de ce sujet, qui sans doute lui paraissait repoussant. Tout en m'entretenant avec le peintre qui, pâle et préoccupé, prévoyait l'avenir, j'arrivai place de la Poste, devant la fontaine érigée sur les plans de Semper... Soudain, de la tour voisine de l'église Sainte-Anne, le toscin résonna. « Grand Dieu ! voilà que ça commence ! » s'écria mon compagnon bou-

leversé, et il disparut. On m'a dit plus tard qu'il demeurait à Berne comme réfugié politique, mais je ne l'ai plus jamais revu.

Le son si rapproché de cette cloche me produisit, à moi aussi, un effet surprenant. C'était une après-dînée très ensoleillée, et aussitôt j'observai le même phénomène que celui décrit par Gœthe lorsqu'il cherche à se rendre compte de la sensation que lui produisit la canonnade de Valmy. Toute la place me parut baignée d'une lumière jaune presque brune, à peu près comme à Magdebourg le jour de l'éclipse de soleil. J'éprouvai une sorte d'immense bien-être et une envie de me jouer de ce qui jusqu'alors m'avait paru si grave.

Dans cette disposition d'esprit je me rendis chez Tichatschek, sans doute parce qu'il demeurait tout proche. Je pensais lui demander un des fusils qu'en sa qualité de chasseur passionné il entretenait avec grand soin. Je ne rencontrai que sa femme ; lui-même était en vacances ; la peur qu'elle montra m'excita à la gaieté. Je lui conseillai de mettre les fusils de son mari à la disposition du Comité des Patriotes et de s'en faire donner un reçu ; car autrement la populace viendrait bientôt les lui prendre. J'ai appris plus tard que mon humeur excentrique d'alors me fut comptée comme un crime.

Puis je retournai dans la rue voir ce qu'il y avait de nouveau, outre le toscin et la lumière jaune. Au Vieux-Marché, j'aperçus un groupe où l'on pérorait vivement ; à mon agréable surprise, j'y reconnus Mme Schrœder-Devrient. Elle arrivait de Berlin et avait appris que

devant son hôtel on avait tiré sur le peuple, ce qui l'avait émotionnée au suprême degré. A Berlin, elle avait été témoin d'une émeute réprimée par la force des armes et elle était indignée de retrouver le même spectacle dans sa bonne ville de Dresde, qu'elle croyait si pacifique. Se détournant à ma vue de la foule stupide qui écoutait ses épanchements passionnés avec un plaisir infini, elle parut ravie d'avoir quelqu'un à qui elle pût s'adresser et demander de tout faire pour empêcher ces actes répugnants.

Je la retrouvai le lendemain chez mon vieil ami Heine où elle s'était réfugiée ; là, constatant mon sang-froid, elle me supplia encore de chercher à arrêter ces luttes homicides. La conduite de Mme Schrœder-Devrient en cette occasion la fit accuser plus tard de haute trahison et d'excitation à la révolte. Et elle fut obligée de se défendre et de prouver son innocence devant le tribunal, pour ne pas perdre la pension que lui avaient assurée ses longues années d'activité à l'Opéra de Dresde.

Le fameux 3 mai, je me dirigeai d'abord vers les quartiers de la ville où, d'après la rumeur publique, il y avait eu du sang versé. J'appris qu'au moment du relèvement de la garde, devant l'arsenal, une bagarre s'était produite entre civils et militaires parce qu'une audacieuse bande populaire avait voulu s'emparer du dépôt d'armes. La foule avait été dispersée par la bravoure de la soldatesque tirant quelques coups à mitraille. Par la rue de Rampisch, j'approchais du champ de bataille, quand je croisai une compagnie de la garde municipale qui, fort innocemment, s'était trouvée exposée au feu des soldats. Je remarquai un des gardes que son camarade soutenait

par le bras : il s'efforçait de marcher rapidement, bien que sa jambe droite n'obéît plus à sa volonté. Quelques voix crièrent : « Mais il saigne ! » et j'aperçus les gouttes de sang qu'il laissait sur son passage. Cette vue m'émut fortement et je compris soudain le cri qui résonnait autour de moi : « Aux barricades ! Aux barricades ! » Machinalement je suivis le courant qui rebroussait vers l'arsenal et le Vieux-Marché. Au milieu de la foule agitée, j'aperçus un groupe qui avançait en prenant toute la largeur de la rue Rosmarin et me rappela avec une certaine exagération la société à laquelle j'avais dû procurer une fois des entrées de faveur pour *Rienzi*. Il s'y trouvait aussi un bossu qui me fit penser au scribe Vansen dans *Egmont* de Gœthe. Lorsque le cri séditieux : Aux barricades ! retentit, je le vis se frotter les mains de plaisir : enfin, après une si longue attente, la révolution était là.

Je me souviens fort bien d'avoir été attiré par ce que ce spectacle avait d'extraordinaire, sans éprouver pourtant le désir de me mêler aux combattants. Cependant leur exaltation finit par me gagner et s'accroissait à chaque pas. Je suivis donc la troupe des forcenés jusque dans la salle du Conseil municipal. Là, on eût dit qu'il s'agissait d'une affaire arrangée avec les représentants de la ville. Je pénétrai ensuite par les salles des séances et il me parut qu'il y régnait une désorganisation et une perplexité générales. La nuit venant, je me décidai à retourner lentement vers mon logis situé dans le quartier éloigné de Friedrichstadt et passai sur les barricades qui avaient été rapidement élevées à l'aide des échoppes du marché. Le lendemain matin, je revenais au centre de la ville

afin de continuer mes observations sur ces événements inouïs.

Le jeudi 4 mai, l'hôtel de ville devint pour ainsi dire le siège du mouvement révolutionnaire. La nouvelle que le roi et toute la cour, sur le conseil de son ministre Beust, avait quitté le château pour se rendre en bateau à la forteresse de Kœnigstein sur l'Elbe, remplit d'effroi la partie modérée de la population qui espérait encore une entente pacifique entre le monarque et son peuple. En cette occurrence, le Conseil municipal se vit débordé par les événements et appela à son aide ceux des membres de la Chambre saxonne qui n'avaient pas quitté Dresde ; ils se réunirent à l'hôtel de ville pour conférer sur les mesures à prendre afin de protéger l'État qui semblait devoir crouler. On envoya une députation au ministère ; elle revint en disant qu'il était introuvable. En même temps la nouvelle se répandit que, d'après une convention signée autrefois avec le roi de Prusse, celui-ci allait expédier des troupes pour occuper Dresde. Il fallait donc trouver le moyen de se protéger contre l'attaque de hordes étrangères.

Le même jour arriva la nouvelle de la victoire du mouvement allemand en Wurtemberg, où l'armée, par sa déclaration de fidélité au Parlement, avait déjoué les intentions du gouvernement, de telle sorte que celui-ci avait accepté, bon gré mal gré, la Constitution allemande. Les politiciens réunis à l'hôtel de ville en tirèrent la conclusion qu'à Dresde aussi les choses pourraient s'arranger à l'amiable, pour peu qu'on parvînt à décider les troupes saxonnes à prendre une attitude analogue à celles du Wurtemberg.

Le roi se verrait ainsi dans l'obligation salutaire de se montrer bon patriote et de s'opposer à l'occupation de son pays par les Prussiens. Il s'agissait donc de faire comprendre aux soldats se trouvant encore à Dresde l'importance de l'attitude qu'ils avaient à prendre.

Ne voyant que cet unique moyen de sortir du chaos et de conclure une paix honorable, j'avoue que, pour une fois, je me laissai entraîner à une démonstration qui, du reste, demeura absolument infructueuse. Je persuadai à l'imprimeur du journal de Rœckel de ne composer qu'une seule feuille, mais du plus grand format possible et de réduire le texte à ces mots imprimés en caractères lisibles : « Êtes-vous avec nous contre les troupes étrangères? » Ces feuilles furent fixées aux barricades qui, supposait-on, seraient attaquées les premières ; elles devaient indiquer leur devoir aux soldats saxons pour le cas où ils seraient contraints de marcher. Naturellement ces affiches ne furent remarquées que de ceux qui me dénoncèrent plus tard. Toute la journée s'écoula en réunions tumultueuses, en agitations pénibles, qui ne contribuèrent pas à rendre la situation plus claire.

La vieille ville barricadée offrait un tableau intéressant, et moi qui suivais avec passion les préparatifs de la défense, je fus surpris et amusé de voir Bakounine surgir tout à coup de sa retraite et se promener en habit noir pardessus les obstacles amoncelés dans la rue. Mais je me trompais en le croyant heureux et satisfait de la marche des choses. Toutes les mesures prises pour la résistance lui paraissaient, au contraire, avoir été exécutées par des enfants et il me déclara ne reconnaître à toute cette

affaire de Dresde qu'un seul avantage, celui de ne plus être obligé de se cacher de la police et de pouvoir songer à s'en aller. « Ici, disait-il, les conditions sont trop veules pour que je sois tenté de m'y arrêter et d'y participer. » Tandis qu'il déambulait ainsi le cigare à la bouche en se moquant de la naïveté des révolutionnaires dresdois, je m'arrêtai devant l'hôtel de ville à regarder les gardes communaux qui, le fusil au pied, répondaient à l'appel de leur commandant.

Sortant des rangs d'un corps de troupes privilégiées (la compagnie des chasseurs) Rietschel et Semper se dirigèrent vers moi ; le premier était fort inquiet du caractère que prenait le mouvement, et le second, qui me croyait bien renseigné, me jura qu'il se sentait en fort mauvaise posture. La compagnie d'élite dont il faisait partie était animée d'un esprit tout démocratique, mais lui, par son professorat à l'Académie des arts, se trouvait dans une situation spéciale et ne savait comment allier les convictions de sa compagnie (qu'il partageait en partie) avec son caractère de « citoyen ». Ce mot « citoyen » me produisit un effet comique ; je regardai Semper dans le blanc des yeux et répétai : « Citoyen ! » Le sculpteur eut un sourire singulier et s'éloigna sans autre explication.

Le jour suivant, vendredi 5 mai, je me retrouvais, observateur passionné, à l'hôtel de ville. Les choses devaient prendre une tournure décisive. Les quelques députés qui y étaient assemblés ne savaient à qui s'adresser pour les pourparlers, car, de fait, le gouvernement n'existait plus. Ils jugèrent donc bon de se constituer eux-mêmes

en gouvernement provisoire. A cause de son talent d'orateur, le professeur Kœchly fut chargé de proclamer ce gouvernement du balcon de l'hôtel de ville, en face des gardes communaux demeurés fidèles et d'une foule peu nombreuse. En même temps, la Constitution était déclarée légale et la milice lui prêtait fidélité. Je me souviens que cet acte solennel ne m'impressionna guère. Je comprenais de plus en plus les doutes de Bakounine sur l'importance de ces événements.

Sous le rapport même de la technique, mes doutes se confirmèrent lorsque je vis accourir Semper en uniforme complet de soldat citoyen, le shako à plumes sur la tête ; il venait m'informer que la barricade entre la « Wildstrufergasse » et la « Brüdergasse » était construite d'une manière très défectueuse. Pour qu'il pût calmer sa conscience d'ingénieur, je lui indiquai le cabinet de la commission militaire chargée de la défense. Il y entra avec le sentiment d'accomplir un grave devoir, et sans doute il obtint l'autorisation d'établir les importants ouvrages de défense nécessaires à ce point faible. Je n'ai plus revu Semper à Dresde, mais je suppose qu'il s'est acquitté des travaux stratégiques que lui confia le comité avec la conscience artistique d'un Michel-Ange ou d'un Léonard de Vinci.

Au reste toute cette journée se passa à délibérer sur l'armistice conclu avec le commandant des troupes saxonnes et qui durait jusqu'au lendemain à midi. Je remarquai surtout l'activité bruyante d'un de mes anciens camarades d'Université, l'avocat Marschall de Bieberstein. Sa qualité d'officier supérieur de la garde communale

dresdoise, et son zèle incomparable le distinguaient avantageusement de la quantité de beaux parleurs qu'avait produits la Révolution. Ce même jour, on créa commandant des forces révolutionnaires un ancien général grec nommé Heinz.

Bakounine qui continuait à se montrer de temps en temps n'était cependant pas rassuré. Le gouvernement provisoire mettant tout son espoir dans une solution pacifique obtenue par l'influence morale, Bakounine jugeait avec raison qu'on se trompait et prévoyait clairement une attaque bien préparée de la part des Prussiens. A son avis, on ne pouvait s'en défendre que par de bonnes mesures stratégiques, et comme les capacités militaires voulues manquaient aux révolutionnaires, il conseillait vivement de s'adresser à quelques officiers polonais expérimentés qui demeuraient à Dresde. On s'indigna de cette proposition ; d'ailleurs on comptait beaucoup sur les négociations entamées avec le parlement de Francfort, alors à l'agonie. On demandait que tout s'accomplît aussi loyalement que possible. Somme toute, le temps passait agréablement ; par ces délicieuses soirées printanières les belles dames et leurs cavaliers se promenaient dans les rues barricadées : on eût dit que tout cela n'avait d'autre but que d'amuser le public. A moi aussi, ce spectacle me donnait une sensation de béatitude à laquelle se mêlait la pensée ironique que cette histoire n'était pas bien sérieuse et qu'une bienveillante proclamation du gouvernement allait y mettre fin. Je rentrai donc chez moi très tard, sans me presser, réfléchissant à un nouveau drame sur *Achille* qui me préoccupait depuis quelque temps.

A la maison, je trouvai mes deux nièces Clara et Ottilie Brockhaus, filles de ma sœur Louise ; depuis un an elles étaient en pension à Dresde et me réjouissaient par leur visite hebdomadaire et la gaieté qu'elles apportaient dans mon logis. On fut donc de la meilleure humeur du monde, on sympathisa avec les barricades et on ne craignit pas de souhaiter la victoire à ceux qui les avaient élevées. L'influence de l'armistice fit durer cette bonne disposition d'esprit pendant toute la journée du vendredi, 5 mai.

De toutes parts arrivaient des nouvelles faisant croire à un soulèvement général de l'Allemagne. Le grand-duché de Bade, le Palatinat étaient en pleine révolte pour l'idée de l'Empire ; des rumeurs annonçaient que des villes comme Breslau s'agitaient de même ; à Leipzig des corps francs d'étudiants s'étaient formés et étaient accourus à Dresde où ils furent acclamés par la population. On avait organisé un département complet de défense à l'hôtel de ville ; le jeune Heine en faisait partie, celui dont l'intervention en faveur de la représentation de *Lohengrin* avait échoué comme la mienne. L'Erzgebirge saxon principalement promettait des renforts puissants et il était permis de croire que si la « Vieille ville » continuait à se barricader fortement, on réussirait à repousser avec succès l'occupation étrangère.

Le samedi 6 mai, au matin, on s'aperçut que les choses devenaient sérieuses : les troupes prussiennes entrèrent dans la « Ville neuve » et les militaires saxons qu'on n'avait pas encore osé envoyer à l'attaque demeurèrent de piquet. A midi, la trêve cessant, les Prussiens soutenus par plu-

sieurs canons cherchèrent à s'emparer de l'une des positions principales des révolutionnaires, au Nouveau-Marché. Je croyais encore qu'à la première rencontre l'affaire se déciderait, car ni chez moi ni chez les autres, je ne constatais l'ardeur et la gravité indispensables à qui veut supporter de dures épreuves. Entendant une forte fusillade, je regrettai seulement de ne pouvoir assister à l'échauffourée et j'eus l'idée de grimper sur la « Tour de la Croix ». Sans pouvoir, même de cette hauteur, me faire une idée claire de la situation, je constatai cependant qu'après une heure de canonnade nourrie, les pièces prussiennes se turent complètement et se retirèrent. Le peuple salua cette retraite d'un hourra d'allégresse. La première attaque paraissait donc avoir été repoussée et, dès ce moment, l'intérêt que je portais aux événements prit un caractère de plus en plus passionné.

Afin d'en apprendre davantage, je me hâtai de retourner à l'hôtel de ville, mais j'eus peine à me retrouver au milieu du tohu-bohu qui y régnait. Enfin, dans le groupe principal, je découvris Bakounine qui me relata avec une grande précision ce qui s'était passé.

On avait été averti au quartier général qu'à l'une des barricades les plus menacées, au Marché-Neuf, les défenseurs s'étaient débandés devant l'attaque ; aussitôt mon ami Marschall de Bieberstein et un autre gradé de la garde communale, Léon de Zichlinsky, avaient fait appel aux volontaires et les avaient conduits vers le poste menacé. Sans aucune arme et tête nue, le bailli de Freiberg, Heubner, seul représentant du gouvernement provisoire (les deux autres chefs, Todt et Tschirner, avaient disparu

dans leur premier effroi), s'était bravement élancé sur la barricade abandonnée de ses défenseurs et, par ses paroles enthousiastes, avait entraîné les volontaires à sa suite.

Le succès avait été complet. De la barricade reconquise, un feu aussi inattendu qu'énergique avait forcé les assaillants à reculer. Bakounine, ayant suivi les volontaires, avait assisté à la scène et il me déclara que, malgré ses opinions politiques bornées, Heubner, qui appartenait à la gauche modérée de la Chambre saxonne, était une noble nature ; lui, Bakounine, n'avait pas hésité à se mettre aussitôt à sa disposition, au péril de sa tête. Heubner, de son côté, devait avoir reconnu la nécessité des moyens énergiques et ne recula plus devant les violents conseils de Bakounine. L'incapacité du commandant étant devenue notoire, on adjoignit au chef des révolutionnaires un conseil de guerre composé d'officiers polonais expérimentés. Bakounine, qui prétendait ne rien comprendre à l'art militaire proprement dit, ne quitta plus l'hôtel de ville ni Heubner, et ne cessa de donner avec un grand sang-froid les avis et les renseignements qu'on lui demandait.

Pendant le reste de la journée, le combat fut limité à des escarmouches de tirailleurs autour des diverses positions. Moi, je regrimpai sur la Tour de la Croix, afin d'avoir un coup d'œil d'ensemble de la situation. Mais, pour y parvenir, il fallait traverser un espace exposé aux balles des troupes postées au Château royal. Cet espace était toujours désert : je ne résistai pas à la singulière tentation d'y passer très lentement, car je savais qu'en de telles

circonstances on recommande aux jeunes soldats de ne jamais montrer une hâte qui attire les balles. Arrivé à mon poste élevé, je trouvai d'autres spectateurs venus, les uns par curiosité, les autres envoyés par le commandement révolutionnaire pour observer les mouvements de l'ennemi. Parmi ceux-ci, je rencontrai un instituteur nommé Berthold, homme tranquille et doux quoique convaincu et décidé, avec lequel je m'égarai dans une discussion philosophique sérieuse qui fut poussée jusque sur le terrain de la religion. Tout en causant, il avait, à l'aide d'une paillasse empruntée au gardien de la tour, très pratiquement fabriqué un abri contre les balles des carabiniers prussiens qui, des tours de l'église Notre-Dame, avaient choisi comme cible le poste que nous occupions.

Malgré l'approche de la nuit, je ne pus me décider à quitter mon intéressant refuge et, par l'entremise du gardien, je fis porter quelques lignes à ma femme afin de la prévenir et de lui demander en même temps un peu de provisions. Tout à proximité de la cloche de la tour qui résonnait terriblement, et tandis que les balles rebondissaient sans interruption contre nos murailles, je passai là une des nuits les plus extraordinaires de ma vie, partageant avec Berthold la garde et le sommeil.

Le dimanche 7 mai fut une journée admirable ; je fus réveillé par le chant d'un rossignol, qui montait du jardin Schütz, assez proche ; le silence et une paix délicieuse régnaient sur la ville et sur la campagne qui s'étendait au loin et se couvrit de brouillard au lever du soleil. Dans ce brouillard, nous perçûmes clairement la musique de la *Marseillaise*, qui arrivait des environs de la « Tharander

strasse »; à mesure qu'elle se rapprochait, la brume se dissipait et bientôt le soleil, répandant une lueur pourprée, fit briller les fusils d'une longue colonne qui arrivait sur la ville. Il n'était pas possible de résister à l'impression de ce spectacle ; ce que j'avais si longtemps regretté chez le peuple allemand, l'élément dont l'absence avait tant contribué à gâter mon humeur, se présentait soudain à mes regards ainsi qu'un symbole aux vives couleurs. Cette colonne, c'était plusieurs milliers de mineurs de l'Erzgebirge, bien armés et bien organisés, qui accouraient au secours de Dresde. Nous les vîmes défiler devant l'hôtel de ville ; puis, après qu'on les eut acclamés, ils dressèrent leur camp sur la place et se reposèrent. De semblables renforts parvinrent à la ville tout le jour ; la bravoure dont on avait fait preuve la veille semblait recevoir sa récompense.

Cependant les troupes prussiennes paraissaient avoir modifié leur plan d'attaque : au lieu de se concentrer sur une seule position, elles chargèrent sur différents points à la fois. Les nouveaux venus avaient amené quatre petits canons appartenant à un M. Thade de Burgk ; je le connaissais d'autrefois par le discours très bienveillant, mais ridiculement ennuyeux, qu'il avait prononcé à la fête anniversaire de la « Liedertafel ». Je me souvins de lui avec une certaine ironie lorsque, des barricades, ses canons firent feu sur les assaillants.

Mais l'impression que j'éprouvai fut autrement grave quand, vers onze heures, je vis un violent incendie dévorer le vieil Opéra où, peu de semaines auparavant, j'avais dirigé la dernière exécution de la *neuvième Sym-*

phonie. De tout temps, ce bâtiment, qui ne devait être que provisoire, et qui se trouvait rempli de bois et de toiles, avait inspiré la crainte du feu à ses visiteurs. On me dit qu'il avait été allumé volontairement, pour protéger contre une attaque de l'ennemi cette partie exposée de la ville, ainsi que la fameuse barricade de Semper. J'en conclus qu'en ce monde de tels motifs sont plus puissants que les raisons d'esthétique, car, depuis longtemps, on avait réclamé en vain la démolition de cet affreux bâtiment qui gâtait l'aspect de l'élégant palais du « Zwinger ». Bourrée de matières combustibles, cette masure aux dimensions importantes ne fut bientôt qu'une mer de flammes ; lorsque celles-ci atteignirent la toiture métallique des galeries du Zwinger et que les plaques de zinc, sous l'action de la chaleur, se mirent à ondoyer comme d'admirables vagues bleuâtres, les spectateurs exprimèrent leur regret de cet incendie, car on croyait menacé le cabinet d'histoire naturelle. D'aucuns affirmèrent que la partie en péril était la salle des armures, sur quoi un soldat milicien déclara qu'alors ce n'était pas dommage, puisque les « nobles empaillés » y flamberaient. Par amour de l'art, on empêcha cependant le feu de s'étendre et, en réalité, il ne fit guère de dégâts.

Peu à peu, notre assez paisible poste d'observation se garnit d'une quantité de citoyens auxquels on avait donné l'ordre de protéger de là l'entrée du Vieux-Marché, mal gardée du côté de la rue de la Croix. J'étais sans armes ; ma place n'était donc plus ici. J'avais d'ailleurs reçu un message de ma femme qui avait passé par de terribles inquiétudes et qui me rappelait au logis. Je ne

parvins à atteindre mon faubourg éloigné qu'avec mille peines et en faisant maint détour pour éviter les rues où l'on se battait et surtout la canonnade venant du Zwinger. Notre appartement était plein de femmes surexcitées réunies autour de Minna ; Mme Rœckel, folle de terreur, en était aussi : elle se figurait que son mari, apprenant l'émeute de Dresde, était revenu et se trouvait dans la mêlée. J'avais vraiment entendu dire que Rœckel était de retour, mais je ne l'avais pas aperçu moi-même.

Comme toujours, la présence de mes jeunes nièces me rendit ma bonne humeur ; le bruit de la fusillade les avait émoustillées, si bien que ma femme, rassurée par ma présence, finit par subir aussi la contagion de leur entrain. Toutes étaient irritées contre le sculpteur Hænel qui, par peur des révolutionnaires, avait exigé qu'on fermât la maison. Il craignait surtout les hommes portant des faux qui avaient passé par la rue, et les femmes se moquèrent de lui de tout leur cœur. De sorte que ce dimanche s'écoula comme en une fête de famille.

Le lendemain matin, lundi 8 mai, j'essayai de retourner au lieu du combat et d'atteindre l'hôtel de ville pour obtenir des renseignements. A l'instant où, près de l'église Sainte-Anne, j'escaladais une barricade, un garde communal me cria : « Monsieur le maître de chapelle, la divine étincelle de la joie a jailli ; la vieille bâtisse pourrie a brûlé de fond en comble (1). » C'était sans doute un auditeur fervent de la *neuvième Symphonie* et son pathos qui m'arrivait à l'improviste me fortifia merveilleusement.

(1) Allusion à un passage de la *neuvième Symphonie*.

Un peu plus loin, dans une rue solitaire du faubourg de Plauen, je croisai le musicien Hiebendahl, hautbois de la chapelle, très estimé à présent encore. Il portait l'uniforme de garde communal, mais sans fusil, et causait avec un citoyen sans arme également. Lorsqu'il m'aperçut il crut devoir faire appel à mon intervention contre Rœckel qui, accompagné d'une ordonnance révolutionnaire, était en train de perquisitionner le quartier à la recherche des fusils. Mais comme, en même temps, moi je m'informais amicalement de Rœckel, il s'arrêta effrayé et me demanda fort inquiet : « Mais, monsieur le maître de chapelle, ne songez-vous donc pas à votre position et à ce que vous risquez de perdre en vous exposant ainsi? » Cette exhortation me fit éclater de rire et je lui déclarai que je ne me souciais guère de ma position. Et, en effet, je n'exprimais ainsi que le fond de ma pensée, dissimulé si longtemps et qui soudain se montrait presque trop franchement au jour.

En ce moment, je vis Rœckel venir à moi, suivi de deux gardes communaux portant quelques fusils. Il me salua cordialement, mais se tournant tout de suite vers Hiebendahl et son voisin, il leur demanda pourquoi ils se baladaient par là en uniforme, au lieu d'être à leur poste. Hiebendahl s'excusa, expliquant qu'on avait réquisitionné son fusil. Alors Rœckel leur cria en riant : « Vous êtes de propres gaillards ! » et il les planta là. Tout en marchant, Rœckel me conta rapidement ses aventures depuis que nous ne nous étions vus et il eut la délicatesse de ne point s'informer de ce que j'avais fait de son journal.

Mais bientôt nous fûmes interrompus par une

troupe imposante de jeunes gymnastes bien équipés qui arrivaient du dehors et s'informaient du lieu de rassemblement. La vue de ces centaines de jeunes hommes à l'air martial ne pouvait manquer de m'exalter. Rœckel se chargea de les conduire à la place d'armes, devant l'hôtel de ville ; nous causâmes encore, et il se plaignit du manque d'énergie des hommes chargés du commandement. Comme moyen extrême de défense, il avait proposé de garnir les barricades les plus menacées de cordons de poix allumée, mais l'idée seule avait suffi à épouvanter le gouvernement provisoire. Afin de pouvoir me rendre plus vite à l'hôtel de ville, je le quittai. Je ne devais le revoir que treize ans après.

A l'hôtel de ville, je trouvai Bakounine qui m'apprit que, sur son conseil, le gouvernement provisoire s'était décidé à abandonner la position intenable qu'il avait à Dresde et à exécuter une retraite armée vers les montagnes de l'Erzgebirge, où viendraient le rejoindre les renforts arrivant de tous les côtés, spécialement de la Thuringe. Il y aurait moyen d'y préparer la guerre populaire allemande ; à Dresde, c'était impossible, car les plus brillants combats dans ces rues barricadées ne gardaient toujours que le caractère d'une émeute. J'avoue que ce projet me parut grandiose et raisonnable. Ce que tout d'abord je n'avais pris que pour un événement insignifiant et incompréhensible, dont je ne considérais l'importance que d'un œil ironique, se développait peu à peu devant moi et acquérait une signification profonde dont la pensée me remplissait d'espoir. Sans éprouver le besoin de jouer un rôle quelconque ou de me faire délivrer une

fonction, je ne m'inquiétai plus de prendre les précautions qu'exigeait ma situation personnelle et me décidai à suivre la voie où m'entraînait mon penchant. Ne voulant pas laisser ma femme seule à Dresde et sans aide, j'inventai sur-le-champ un prétexte pour la diriger du côté qui m'attirait, mais sans qu'elle se doutât de mes intentions.

Durant mon retour précipité au faubourg de Friedrichstadt, je m'aperçus que les communications entre ce quartier et le centre de la ville étaient à peu près coupées par les troupes prussiennes et je compris les suites désagréables qu'aurait pour nous l'état de siège résultant de l'occupation militaire. Il me fut facile de convaincre Minna de la nécessité de se sauver avec moi par la rue de Tharand encore libre et de nous rendre à Chemnitz chez ma sœur Clara. Ma femme fut prête en moins de rien et promit de me rejoindre une heure plus tard dans le village le plus proche où, prenant les devants avec mon petit chien Peps, je devais tâcher de me procurer une voiture pour notre voyage.

Qu'elle était radieuse cette matinée de printemps quand, avec le sentiment que c'était pour la dernière fois, je pris le sentier où je m'étais promené si souvent solitaire ! Des alouettes planaient au-dessus de ma tête, d'autres chantaient dans les sillons des champs, tandis que la canonnade tonnait sans interruption dans les rues de Dresde. Ce bruit sourd qui plusieurs jours de suite avait frappé mon oreille, se grava si fortement dans mon cerveau que je continuai à l'entendre longtemps après m'en être éloigné, de même qu'autrefois à Londres, après ma traversée de

la mer du Nord, j'avais cru sentir le balancement continuel du bâteau. Avec l'accompagnement de cette musique effroyable, je dis adieu à la ville dont j'apercevais encore les tours et je pensais en souriant que si, sept ans auparavant, mon entrée y avait passé bien inaperçue, mon départ du moins n'avait pas lieu sans éclat aujourd'hui.

Lorsque, avec Minna, je me trouvai enfin en cabriolet sur la route de l'Erzgebirge, nous croisâmes nombre d'escouades de troupes fraîchement équipées qui se rendaient à Dresde. Leur rencontre nous réjouissait toujours et ma femme ne pouvait s'empêcher de les encourager en leur criant qu'aucune barricade n'était prise encore. Mais nous fûmes péniblement impressionnés aussi de voir une compagnie de soldats de la ligne marchant en silence sur Dresde. Ceux auxquels on demanda où ils allaient répondirent sèchement et sans doute d'après l'ordre donné : « Faire notre devoir. »

A Chemnitz, je causai une véritable frayeur à mes parents en leur déclarant que je comptais retourner à Dresde le lendemain, dès la première heure, afin de savoir ce qui s'y passait. Je résistai à toutes les prières et j'exécutai mon projet dans l'espoir que je rencontrerais en chemin les forces révolutionnaires sorties de Dresde. A mesure que je me rapprochais de la ville, j'apprenais qu'on n'y songeait guère à se rendre et que les chances de victoire étaient du côté populaire. Il me semblait qu'un miracle succédait à un autre miracle. Mon agitation avait atteint ses limites extrêmes quand, le mardi 9 mai, je débouchai sur la place de l'Hôtel-de-Ville : il m'avait fallu éviter la rue trop dangereuse et me faufiler par des pas-

sages percés dans les maisons. Le soir était venu. Ce que je vis offrait un aspect vraiment effrayant ! Je me trouvais dans la partie de la ville dont les habitants s'étaient préparés à une lutte de maison à maison. Le grondement des canons et le crépitement des fusils étouffaient à peu près les cris des hommes armés qui s'interpellaient de barricade à barricade, de brèche à brèche ; leurs clameurs ne se percevaient plus que comme un murmure inquiétant. Des feux de poix brûlaient çà et là ; des hommes pâles et épuisés campaient autour des postes en sentinelle ; des voix aux accents rogues arrêtaient les passants non armés.

Impossible de dépeindre l'impression que je ressentis en entrant dans les salles de l'hôtel de ville : un grave et sourd tumulte, qui ne manquait pourtant pas d'ordre ; une immense fatigue répandue sur tous les visages ; aucune voix n'ayant encore son timbre naturel. Seuls les vieux huissiers en uniforme et en tricorne avaient gardé leur air bonhomme ; ces longs personnages, si craints en temps ordinaire, faisaient des tartines, coupaient du jambon ou du saucisson, distribuaient des corbeilles remplies de provisions aux envoyés des défenseurs des barricades. Les huissiers étaient ainsi devenus les mères de famille de la révolution.

Pénétrant plus avant, je rencontrai enfin quelques membres du gouvernement provisoire, parmi eux Todt et Tschirner qui, le premier moment de terreur passé, étaient reparus et chancelaient, livides et tristes, sous les lourdes chaînes du devoir. Heubner seul avait conservé toute son énergie, mais il faisait pitié à voir : un feu sur-

naturel brillait dans les yeux de cet homme qui, de sept nuits, n'avait pas fermé les paupières. Il se réjouit de ma présence qui lui semblait de bon augure pour la cause qu'il défendait. Dans la précipitation des événements, il n'avait pas pu se former de jugement sur nombre d'individus avec lesquels il s'était trouvé en contact, et qui ne lui inspiraient que peu de confiance. Je vis aussi Bakounine, toujours parfaitement calme et d'un optimisme inaltérable ; sa mine n'avait point changé et l'on n'eût jamais pensé que lui non plus n'avait point dormi depuis plusieurs nuits. Le cigare à la bouche, il me reçut sur l'un des matelas étendus par terre dans la salle du Conseil.

A ses côtés, il avait un jeune Polonais (Galicien) nommé Haimberger que, peu de temps auparavant, il m'avait prié de recommander à Lipinsky pour des leçons de violon. Bakounine ne voulait pas que cet adolescent peu expérimenté, qui s'était passionnément attaché à lui, se risquât dans la bagarre. Pourtant il l'avait cordialement félicité lorsqu'il l'avait vu revenir avec un fusil pour faire le coup de feu aux barricades. Il avait attiré le jeune homme sur son matelas et chaque fois qu'il le voyait tressaillir à un coup de canon trop violent, il lui donnait une forte tape et lui criait : « Tu n'es pas ici à côté de ton violon ! Que n'y es-tu resté, espèce de musicien ! »

En quelques mots très précis, Bakounine m'apprit ce qui s'était passé depuis la veille. On n'avait pas tardé à constater que la retraite projetée était inopportune, car en l'exécutant, on risquait de démoraliser les troupes de renfort accourant en foule ; l'ardeur belliqueuse était d'ailleurs si grande et les forces des assiégés si imposantes

que, jusqu'à présent, on avait résisté avec succès aux assauts de l'ennemi ; cependant le nombre des assaillants s'était accru sensiblement et, par une attaque combinée, ils avaient réussi à s'emparer de la forte barricade de la rue Wildstruf. Les soldats prussiens avaient abandonné la tactique des combats dans la rue ; maintenant ils se battaient de maison à maison, les perçant l'une après l'autre. Avec ce système, il était à prévoir que les barricades ne serviraient plus à rien et que l'ennemi finirait par pénétrer lentement, mais sûrement, jusqu'au siège du gouvernement provisoire, à l'hôtel de ville.

Bakounine alors avait proposé de mettre toutes les provisions de poudre dans les caves de cet édifice et de le faire sauter à l'approche des Prussiens. Mais le conseil municipal qui continuait à vaquer à ses fonctions dans une arrière-salle, avait protesté avec énergie contre cette proposition. Bakounine persistant dans son idée, le conseil l'avait dupé en se hâtant de faire éloigner toutes les provisions de poudre et en gagnant à sa cause Heubner, auquel Bakounine ne savait rien refuser. Toutes les dispositions ayant été prises, la retraite vers l'Erzgebirge, qui aurait dû se faire le jour précédent, avait été définitivement décidée pour le lendemain matin de bonne heure. Le jeune Zichlinsky avait déjà reçu l'ordre de protéger la route de Plauen dans ce but. Je m'informai de Rœckel ; Bakounine m'apprit brièvement qu'on ne l'avait plus vu depuis la veille : sans doute il s'était fait prendre, car il était devenu « nerveux ».

Je racontai à mon tour ce que j'avais observé dans ma course à Chemnitz ; j'annonçai l'arrivée de renforts puis-

sants, de la garde communale de Chemnitz, entre autres, forte de plusieurs milliers d'hommes. A Freiberg, j'avais rencontré quatre cents réservistes d'excellente tenue ; ils venaient au secours des combattants de Dresde, mais la fatigue avait arrêté leur marche. De toute évidence, l'énergie nécessaire à la réquisition des voitures leur manquait. Pour peu qu'on osât franchir les limites de la loi, on pouvait rassembler ces hommes et les employer utilement dans l'intérêt de la cause du peuple. On me pria de rebrousser chemin tout de suite et de faire part des intentions du gouvernement provisoire à ces troupes que je connaissais à présent.

Mon vieil ami Marschall de Bieberstein s'offrit à m'accompagner ; j'en fus bien aise, car ayant une charge dans le gouvernement provisoire, il était mieux à même de transmettre des ordres officiels. Cet homme étonnamment ardent, que les insomnies avaient épuisé et dont la gorge rauque n'arrivait plus à émettre une parole distincte, quitta donc l'hôtel de ville avec moi pour se rendre par les chemins difficiles que j'ai mentionnés à sa demeure située dans le faubourg de Plauen et dénicher chez un cocher de sa connaissance la voiture qu'il nous fallait pour cette expédition. Il voulait en même temps prendre congé de sa famille dont il prévoyait être séparé pour longtemps. Tout en attendant le cocher, nous causâmes pleins de calme et de sang-froid avec les dames de la maison qui nous avaient préparé le thé.

Le lendemain matin nous arrivions à Freiberg, après toutes sortes d'aventures. Je me mis aussitôt à la recherche des réservistes. Marschall leur conseilla de réquisitionner

dans les villages autant de voitures et de chevaux qu'ils pourraient. Quand ils se furent mis en marche pour Dresde et que moi, poussé par le désir passionné de prendre part aux événements de la ville, je voulus y retourner encore, Marschall me déclara que sa mission l'obligeait à pousser plus avant dans le pays et il me demanda la permission de me quitter.

Abandonnant de nouveau les hauteurs de l'Erzgebirge, je me dirigeai donc vers Tharand en voiture de poste particulière. Terrassé par le sommeil, je m'endormis. Je fus réveillé brusquement par des cris violents et les réclamations du postillon. Ouvrant les yeux, je vis à mon indicible surprise la route couverte de francs-tireurs qui revenaient de Dresde au lieu d'y aller. Quelques-uns essayaient de persuader au cocher de faire volte-face afin qu'ils pussent profiter de la berline.

— Qu'y a-t-il? leur criai-je. Où allez-vous donc?

— A la maison, me répondirent-ils. C'est fini à Dresde. Là-bas, dans cette voiture, c'est le gouvernement provisoire qui nous suit.

Je bondis de mon siège et laissant le véhicule à ceux qui étaient fatigués, je descendis en hâte la route assez raide et courus à la rencontre du malheureux gouvernement provisoire. Et, en vérité, dans un élégant landau de location qui montait lentement la côte, j'aperçus Heubner, Bakounine et Martin, l'énergique secrétaire des postes. Ces deux derniers portaient un fusil. Les employés du secrétariat avaient pris place sur le siège et derrière étaient accrochés tous les gardes nationaux fatigués qui avaient pu trouver de la place. Comme je

m'élançais, moi aussi, dans la voiture, j'entendis un singulier colloque entre le conducteur et le gouvernement provisoire. L'homme suppliait qu'on ménageât son landau dont les ressorts légers n'étaient pas faits pour supporter une telle charge ; il demandait au gouvernement de faire descendre tous ceux qui s'étaient fourrés devant et derrière.

Bakounine trouva plus intéressant de me raconter l'heureuse retraite de Dresde, qui s'était effectuée sans aucune perte. Le matin même, il avait fait abattre les arbres nouvellement plantés de l'allée Maximilien, afin de garantir son flanc gauche d'une attaque de la cavalerie prussienne. Les lamentations des habitants de la promenade l'avaient bien amusé : ils gémissaient tout haut de la perte de leurs beaux arbres. Notre cocher, pendant ce temps, se lamentait aussi de plus en plus fort ; il finit par éclater en sanglots. Bakounine le contemplait d'un air satisfait, sans daigner lui adresser un mot ; il se contenta de s'écrier : « Les larmes des Philistins sont le nectar des dieux ! »

Heubner et moi, nous commencions à en avoir assez de cette scène : il me demanda si nous, du moins, nous ne ferions pas bien de descendre puisque les autres ne voulaient pas. Il semblait du reste opportun de quitter le landau, car le long de la chaussée les nouvelles troupes de francs-tireurs s'alignaient pour recevoir les ordres du gouvernement provisoire. Alors Heubner passa la revue avec beaucoup de dignité, et communiqua aux chefs l'état des choses ; il les adjura de garder confiance et fidélité à la cause pour laquelle tant de sang avait été versé

déjà. Tous devaient se retirer vers Freiberg et attendre les ordres à venir.

Alors sortit des rangs un certain Menzdorff, prédicateur catholique allemand, homme sérieux, jeune encore, que je connaissais avantageusement de Dresde, où, au cours d'une conversation intéressante, il m'avait rendu attentif à l'écrivain Feuerbach. Il venait se recommander spécialement à la protection du gouvernement provisoire car, expliqua-t-il, ayant suggéré, dans une démonstration populaire, l'envoi à Dresde de la garde communale de Chemnitz, il avait été des plus malmenés par le chef de cette colonne lorsqu'on avait reçu l'ordre de la retraite : on l'avait emmené prisonnier et il ne devait sa liberté qu'à la rencontre de francs-tireurs de meilleur aloi.

Nous aperçûmes au loin, arrêtée sur une colline, cette garde communale de Chemnitz. Elle envoya une députation qui réclama de Heubner des éclaircissements sur la marche des événements. Les ayant obtenus et sachant que la lutte serait poursuivie avec ténacité, elle invita le gouvernement provisoire à s'établir à Chemnitz. Dès qu'elle fut retournée auprès de la troupe, nous vîmes les francs-tireurs se mettre en rang et reprendre immédiatement le chemin de Chemnitz. Après bien des interruptions de ce genre, notre cortège, assez désordonné, parvint enfin à Freiberg, où Heubner fut reçu par des amis qui le supplièrent instamment de ne pas exposer leur ville natale au danger de la guerre civile en y installant le gouvernement provisoire. Heubner ne répondit rien et nous pria, Bakounine et moi, de le suivre chez lui pour délibérer. Là, nous fûmes d'abord témoins d'une scène douloureuse entre lui

et sa femme, qu'il revoyait après tant d'émotions. En peu de mots il lui fit comprendre la gravité et l'importance de la tâche qu'on lui avait confiée : il se vouait à l'Allemagne et à son noble avenir ; il était prêt à sacrifier sa vie.

On servit à déjeuner, et, après nous être restaurés d'assez bonne humeur, Heubner adressa à Bakounine une brève et ferme allocution. Il le connaissait encore si peu qu'il ne savait pas même prononcer exactement son nom. « Cher *Boukanine*, lui dit-il, avant de prendre une décision, il faut que tu me dises si ton but politique est réellement la république rouge, ainsi qu'on me l'a raconté ; déclare-toi ouvertement que je sache si, à l'avenir, je puis compter sur ton amitié. » Sans détour, Bakounine répondit qu'il n'avait de plan arrêté pour aucune forme de gouvernement et qu'il ne donnerait sa vie ni pour l'une ni pour l'autre de ces formes. Quant à ses désirs et à ses espoirs, ils étaient si vastes qu'ils ne pouvaient avoir aucun rapport avec les bagarres de Dresde et tout ce qui s'y rattachait en Allemagne. Cette révolution lui avait paru un mouvement ridicule et insensé jusqu'au moment où il s'était rendu compte de l'effet que produisait la conduite si noble et si courageuse de Heubner. Dès cet instant, toute considération politique s'était effacée devant l'intérêt que lui inspirait un tel enthousiasme et il avait immédiatement pris la résolution de seconder en ami actif et dévoué cet homme remarquable ; et cela, bien que celui-ci appartînt à un parti politique modéré dont lui, Bakounine, ne pouvait prévoir l'avenir, étant trop peu renseigné sur les conditions des partis en Allemagne.

Heubner se déclara satisfait de cette réponse et demanda à Bakounine son avis sur l'état actuel des choses. N'était-il pas juste et bon de licencier maintenant les troupes et de renoncer à une lutte évidemment désespérée? Le Russe répondit avec sa conviction et son calme habituels que chacun était bien libre de renoncer à la lutte, sauf Heubner lui-même. Premier membre du gouvernement provisoire, il avait appelé ses concitoyens aux armes et son appel avait été entendu ; des centaines de vie avaient été sacrifiées : renvoyer les combattants aujourd'hui, c'eût été avouer que ces victimes avaient été immolées à une pure vanité ; aussi, ne resteraient-ils qu'eux deux, ils ne pouvaient pas abandonner leur poste. En cas de défaite, ils paieraient de leur vie, mais leur honneur devait demeurer sans tache, afin que si plus tard un appel semblable retentissait encore, il n'éveillât pas le doute et le désespoir.

Ce langage décida Heubner ; il rédigea sur-le-champ une proclamation dans laquelle il demandait, pour la Saxe, l'élection d'une Assemblée constituante qui serait convoquée à Chemnitz. Il supposait qu'il serait possible de placer dans cette ville le siège du gouvernement provisoire et qu'en attendant que s'éclaircît la situation politique générale de l'Allemagne, il serait soutenu par la population et les nombreuses troupes de combattants révolutionnaires qu'on lui annonçait encore. Pendant le conciliabule, un typographe nommé Stéphane Born entra dans notre chambre. A la grande satisfaction de Heubner, Born avait été chargé du commandement des troupes pendant ces trois dernières journées de Dresde et il venait

l'aviser que la retraite s'était effectuée en bon ordre et sans aucune perte jusqu'à Freiberg. Ce jeune homme à l'air modeste nous produisit un effet de distinction en nous adressant sa communication. Heubner lui demanda s'il se chargerait de défendre Freiberg contre une attaque éventuelle de l'armée, mais il répondit que n'étant pas militaire, il n'entendait rien à la stratégie et qu'un officier seul pourrait entrer en cause. Dans ces conditions, il parut préférable, ne fût-ce que pour gagner du temps, de se replier vers la populeuse cité de Chemnitz. Avant tout, cependant, il fallait s'occuper de ravitailler les masses de francs-tireurs rassemblés à Freiberg.

Dans ce but, Born s'éloigna aussitôt pour prendre les premières mesures ; Heubner nous quitta également afin d'accorder une heure de repos à son esprit fatigué. Je restai seul sur le canapé avec Bakounine ; mais bientôt celui-ci, vaincu par le sommeil, laissa tomber lourdement sa forte tête sur mon épaule. Voyant que je ne le réveillerais pas en me dégageant, je le poussai à grand'peine de côté, et sortis de la maison de Heubner pour m'assurer, ainsi que je le faisais avec passion depuis plusieurs jours, de la marche des événements. J'arrivai à la place de la Mairie, où les bourgeois de la ville traitaient de leur mieux les bandes bruyantes et surexcitées des francs-tireurs. Quel ne fut pas mon étonnement d'y retrouver Heubner que je croyais dormant chez lui. Il était en pleine activité ; il eût été trop inquiet de laisser les gens, même une heure, sans direction. Sur-le-champ, il avait installé un bureau de commandement et, de plus belle, il organisait et donnait sa signature au milieu du vacarme infernal qui l'entourait.

Bakounine ne tarda pas à nous rejoindre aussi : il insistait principalement pour qu'on choisît un bon officier, mais on n'en trouvait point. Alors, un homme d'un certain âge, qui venait d'arriver du Voigtland à la tête d'une des troupes les plus importantes, frappa Bakounine par ses discours énergiques, et notre ami eût voulu qu'on le nommât, séance tenante, commandant en chef. Impossible cependant de prendre une résolution sérieuse dans ce tumulte effroyable. On n'espérait devenir maître du désordre qu'à Chemnitz et c'est pourquoi Heubner ordonna de se remettre en marche dès qu'on se serait suffisamment restauré.

Aussitôt que cette décision fut prise, moi qui souhaitais sortir de ce chaos, je déclarai à mes amis que je me mettrais seul en route pour les retrouver le lendemain à Chemnitz. J'eus la chance d'attraper encore la diligence qui partait à cette heure-là et me réservai une place. Mais comme les francs-tireurs étaient en train de se mettre en mouvement et qu'ils prenaient le même chemin, on déclara que, pour ne pas être entraînée dans le tourbillon, la poste attendrait que les miliciens eussent défilé. Or, cela dura fort longtemps. J'examinais en attendant la singulière tenue de ces révolutionnaires ; un groupe du Voigtland me frappa particulièrement par l'allure gourmée de ses hommes ; ils obéissaient au roulement d'un tambour qui cherchait à rompre la monotonie de sa musique en frappant alternativement sur la peau et sur le bois de la caisse. Ce bruit sec et désagréable me rappela le claquement macabre d'une danse nocturne de squelettes autour du Rabenstein, tel que je l'avais entendu avec un

horrible réalisme dans la *Symphonie fantastique* de Berlioz, à Paris.

Soudain, je fus pris du désir de revoir mes amis : peut-être pouvais-je me joindre à eux pour aller à Chemnitz. Mais ils n'étaient plus à la mairie ; je courus chez Heubner ; on me dit qu'il dormait. Je retournai alors vers la diligence qui attendait toujours que la route fût libre. Plein d'impatience et de soucis, je marchai de long en large ; finalement, je perdis toute confiance et retournai au logis de Heubner pour le prier de me prendre comme compagnon de voyage. Il était déjà parti avec Bakounine. Désespéré, il me fallut bien me rabattre sur la diligence que je trouvai enfin prête à partir. Après bien des aventures et bien des arrêts, j'arrivai à Chemnitz fort tard dans la nuit et descendis à l'hôtel le plus proche. Je dormis quelques heures. Le lendemain matin, dès cinq heures, je me rendis chez mon beau-frère Wolfram qui demeurait à quinze minutes de la ville.

En chemin, je demandai dans un corps de garde si le gouvernement provisoire était déjà arrivé. « Le gouvernement provisoire? me répondit-on. Ma foi ! il n'y en a plus ! » Je ne compris pas. Chez mes parents, on ne sut pas non plus me renseigner sur ce qui se passait à Chemnitz, mon beau-frère ayant été appelé en ville comme garde civique. Il revint dans le courant de la matinée et nous raconta enfin ce qui s'était passé pendant que je dormais à l'hôtel. Heubner, Bakounine et ce Martin que j'ai mentionné, m'avaient, paraît-il, devancé aux portes de Chemnitz. On leur avait demandé leurs noms ; Heubner avait décliné le sien avec assurance en donnant l'ordre de pré-

venir les autorités de l'endroit qu'elles eussent à le rejoindre dans l'hôtel qu'il désigna et où ils débarquèrent absolument harassés. A peine s'étaient-ils retirés dans leur chambre que la gendarmerie y fit irruption et les arrêta au nom du gouvernement du district. Ils demandèrent alors qu'on les laissât au moins dormir quelques heures : dans l'état où ils se trouvaient, une tentative d'évasion n'était pas à craindre de leur part.

Le matin même, ils avaient été conduits sous bonne escorte à Altenbourg. Mon beau-frère dut malheureusement m'avouer que la garde communale de Chemnitz n'avait marché vers Dresde que contre son gré et avec l'arrière-pensée de se joindre aussitôt que possible aux troupes royales. On avait trompé Heubner en l'invitant à venir à Chemnitz et il était tombé dans le piège. Le commandant de la garde, revenu longtemps avant lui, avait placé des postes aux portes de la ville afin d'être averti de l'arrivée de Heubner et de le faire arrêter immédiatement. Mon beau-frère s'était aussi beaucoup inquiété à mon sujet, car il avait entendu des chefs de la garde communale raconter furieux qu'on m'avait vu fraterniser avec les révolutionnaires. En tout cas, le hasard avait été merveilleux qui m'avait empêché d'entrer avec les autres à Chemnitz et m'avait gardé de descendre dans le même hôtel : sûrement, j'aurais été arrêté en même temps qu'eux.

Alors, comme un éclair, le souvenir me traversa l'esprit de la façon extraordinaire dont j'avais été une fois déjà préservé d'un malheur certain lorsque, étudiant, j'avais provoqué en duel les plus dangereux bretteurs. Cette fois-ci, je reçus un tel choc de l'événement qu'il me devint

impossible de prononcer une seule parole ayant trait à ces journées de révolution. Sur les instances de tous et surtout de ma femme, horriblement tourmentée, mon beau-frère s'engagea à me conduire dans sa voiture jusqu'à Altenbourg, d'où je prendrais la poste pour Weimar. C'était là d'ailleurs que je devais passer mon congé de maître de chapelle et mon arrivée y avait été retardée par des détours aussi étranges qu'imprévus.

Le singulier état de rêve dans lequel je me trouvais est caractérisé par la facilité avec laquelle je tombai d'accord avec Liszt au sujet de la prochaine représentation de *Tannhäuser*, seul fait qui, pour le moment, le rapprochait de moi. Il me fut pénible de confier à mon ami que je n'avais pas quitté de manière correcte ma place de maître de chapelle royal. Au fond, je ne me rendais pas très bien compte du rapport qui existait entre ma conduite et la justice de mon pays. Étais-je passible de châtiment selon la loi? Je n'en savais absolument rien.

En attendant, les nouvelles les plus alarmantes nous parvenaient sur les affaires de Dresde ; le régisseur Genast, notamment, provoqua une émotion générale en répandant le bruit des actes de brigandage qu'avait dû commettre Rœckel, très connu à Weimar. A mes franches déclarations, Liszt s'aperçut bientôt que, moi aussi, je m'étais trouvé en connexité inquiétante avec ces événements effroyables. Pendant un certain temps, il fut toutefois trompé par ma conduite ; des raisons qui n'avaient rien à voir avec les tribunaux du pays me retenaient de me dénoncer comme révolutionnaire. Je laissai donc involontairement mon ami dans son erreur.

Nous nous réunissions chez la princesse Caroline de Wittgenstein dont j'avais fait la connaissance l'année précédente, dans un de ses courts séjours à Dresde. Nous discutions avec animation toute sorte de problèmes artistiques. Un après-midi, de vifs débats s'élevèrent à propos de mon projet de tragédie sur *Jésus de Nazareth*. Je leur en avais tracé l'esquisse verbalement ; Liszt, lorsque j'eus fini, garda un silence désapprobateur et la princesse, échauffée, blâma énergiquement le choix d'un tel sujet pour la scène. Le peu de sérieux que je mis à défendre mes paradoxes me fit comprendre à moi-même où j'en étais alors moralement. Sans qu'on s'en aperçût, j'étais bouleversé jusqu'en mon être intime par les choses vécues.

Nous arrivâmes ainsi à une répétition d'orchestre de *Tannhäuser*, qui fut pour moi un grand stimulant artistique.

La direction de Liszt, plus musicale que dramatique, me fit goûter pour la première fois le sentiment flatteur et réconfortant d'être vraiment compris par quelqu'un. De plus, et malgré l'état de demi-rêve où je me trouvais, je fis des observations utiles et décisives sur les capacités des chanteurs et de la régie. Après cette répétition, je fus invité par Liszt, avec le directeur Stœhr et le chanteur Gœtze, à un dîner intime dans un autre restaurant que celui où nous allions d'habitude. J'y fus très effrayé de constater en Liszt un trait de caractère qui m'était resté inconnu jusqu'alors. Lui, dont le tempérament était d'ordinaire tout de calme et d'harmonie, se laissa aller à une affreuse colère contre cette même société qui m'indignait tant, moi aussi ; et sa fureur devint si violente qu'il

finit par grincer des dents. Très ému de ce singulier emportement, mais incapable d'en comprendre la cause, je demeurai profondément étonné. Liszt eut toute la nuit à se remettre de la forte attaque de nerfs qui suivit son exaltation. Mais je fus tout aussi étonné le lendemain matin de voir arriver mon ami en tenue de voyage ; il m'annonça que, pour des raisons qu'il n'énonça pas clairement, il devait se rendre à Carlsruhe et il m'invita à l'accompagner jusqu'à Eisenach avec le directeur de musique Stœhr. Chemin faisant, le chambellan, M. de Beaulieu, nous arrêta pour nous dire que la grande-duchesse de Weimar, sœur du tzar Nicolas, désirait me recevoir dans son château d'Eisenach. J'objectai mon costume de voyage, mais Liszt accepta en mon nom. Et, en effet, le soir, la grande-duchesse m'accueillit de la façon la plus bienveillante ; elle s'entretint aimablement avec moi et recommanda avec chaleur à son chambellan d'avoir pour moi tous les égards désirés.

Liszt m'a assuré plus tard que sa noble protectrice savait déjà qu'on ne tarderait pas à me poursuivre de Dresde et qu'elle s'était hâtée de faire ma connaissance personnelle, car, peu de jours après, cette audience l'eût fortement compromise.

Liszt continua sa route et me laissa à Eisenach en compagnie de Stœhr et de Kühmstedt, directeur de musique à Weimar et contrapontiste fort exercé. Il les chargea de s'occuper de moi. Avec Kühmstedt, je visitai le château du Wartbourg, qui n'avait pas encore été restauré, et cette visite m'inspira de singulières réflexions sur ma destinée. N'était-il pas surprenant que je franchisse pour la pre-

mière fois le seuil de cette ruine, si intimement liée à ma pensée d'artiste, juste au moment où j'allais sans doute me voir forcé de quitter l'Allemagne?

De retour à Weimar, j'appris dès le lendemain de cette excursion les nouvelles les plus troublantes. Liszt, qui était revenu le troisième jour, reçut une lettre de ma femme. Elle n'avait plus osé m'écrire directement et me disait qu'une descente de police avait eu lieu dans mon domicile à Dresde, où Minna était retournée depuis quelque temps. Elle ajoutait qu'on l'avait avertie de me prévenir de ne pas rentrer à Dresde, car un mandat d'arrêt avait été lancé contre moi.

A partir de ce moment, Liszt n'eut plus de soucis que pour ma personne; il réunit un conseil d'amis expérimentés pour conférer sur les moyens de me préserver du danger qui me menaçait. Le ministre de Watzdorf, que j'avais été voir, était d'avis qu'en cas de réquisition, je devais tout simplement retourner à Dresde et qu'on m'y conduirait très convenablement en voiture particulière. Mais des bruits si défavorables nous étaient parvenus sur les procédés brutaux des Prussiens et sur la manière dont ils comprenaient l'état de siège, que Liszt et ses amis décidèrent de m'éloigner aussi vite que possible de Weimar, car il était impossible de m'y protéger. Je répliquai cependant que je ne quitterais pas l'Allemagne avant d'avoir dit adieu à ma femme si inquiète, et qu'il me fallait ainsi rester encore quelque temps dans les environs de Weimar. On tint compte de mon désir, et le professeur Siebert proposa de me loger provisoirement à trois heures de là, à Magdala, chez un agriculteur dont on était sûr.

Je m'y rendis donc en voiture le lendemain matin, emportant une lettre de Siebert qui me recommandait à l'économe sous le nom d'un professeur Werder de Berlin, désireux de compléter ses études théoriques d'agronomie par une visite du domaine de Magdala. Je demeurai trois jours dans ce calme rustique. J'y eus la distraction d'assister à une réunion populaire composée des restes disloqués de francs-tireurs. Les discours que j'entendis me remplirent d'une émotion frisant le ridicule.

Le deuxième jour, la femme de mon hôte, revenant du marché de Weimar, raconta le fait curieux que le compositeur de l'opéra qu'on jouait le même soir avait dû s'enfuir subitement de Weimar parce qu'il était poursuivi par la police saxonne. L'économe, que Siebert avait initié à mon secret, demanda gaiement à sa femme comment s'appelait ce musicien. Elle ne le savait plus bien ; il l'aida à se souvenir en prononçant le nom de Rœckel, le directeur de musique bien connu à Weimar. — « Oui, dit-elle, c'est bien ça, il se nommait Rœckel. » Le mari éclata de rire et s'écria que ce compositeur ne serait pas assez bête pour se laisser prendre, malgré son opéra.

Enfin le 22 mai, jour de mon anniversaire de naissance, Minna arriva elle-même à Magdala. Au reçu de ma lettre, elle s'était hâtée d'accourir à Weimar et là on lui avait indiqué où je me trouvais ; tout de suite elle me supplia de m'enfuir et de quitter l'Allemagne. J'essayai vainement de lui faire partager mes vues élevées ; il n'y eut pas moyen de lui ôter de la tête que j'étais un malheureux homme irréfléchi et mal conseillé qui s'était jeté, et sa femme avec lui, dans la plus affreuse situation. Il fut dé-

cidé que, tandis qu'elle repasserait par Weimar, moi je quitterais Magdala à pied ; nous nous retrouverions le lendemain soir à Iéna, chez le professeur Wolff où je lui dirais un dernier adieu.

Je me mis donc en route pour ce trajet de six heures, et au coucher du soleil j'atteignais un haut plateau d'où j'aperçus la gracieuse petite ville universitaire (Iéna). Ma femme m'attendait déjà chez Wolff, qui avait été prévenu par Liszt, son ami. Et de nouveau, on tint conseil, en présence d'un professeur Widmann. Que fallait-il faire? Sous prétexte que j'avais pris part à la révolution, un mandat d'arrêt avait vraiment été lancé de Dresde contre moi. Je ne pouvais donc plus me trouver en sûreté dans aucun des États de l'Allemagne. Liszt me conseilla d'aller à Paris où j'aurais un nouveau champ d'activité. Widmann pensait que je ne devais pas m'y rendre par Francfort et le grand-duché de Bade, car là-bas tout était encore en pleine effervescence, et la police y avait l'œil spécialement ouvert sur ceux qui semblaient suspects. Le plus sûr était de passer par la Bavière, assez calme alors, et d'atteindre d'abord la Suisse ; de là mon voyage à Paris n'offrirait plus de danger. Ayant besoin d'un passeport, je pris celui que m'offrait Widmann, libellé à Tubingue en son nom, mais périmé.

Je partis donc en diligence après avoir souffert douloureusement de l'adieu tout à fait désespéré de ma femme. Sans difficulté, après avoir touché en passant Rudolstadt qui me rappelait tant de souvenirs, j'arrivai à la frontière bavaroise d'où je pus continuer sans interruption mon voyage jusqu'à Lindau. Aux portes de cette ville,

on me réclama mon passeport, comme aux autres voyageurs. Je passai une nuit de fièvre à attendre le départ matinal du bateau qui traverse le lac de Constance. L'accent souabe du professeur Widmann dont je possédais le passeport, m'était resté dans la mémoire et je me représentais de quelle façon je m'entretiendrais avec la police bavaroise si l'on m'interrogeait sur l'irrégularité de mes papiers. Fort excité, je m'exerçai toute la nuit dans le dialecte souabe et mes vains efforts finirent par m'égayer. Je guettais, les nerfs tendus, l'instant où le gendarme entrerait chez moi. Il arriva, trois passeports dans la main, et me demanda lequel m'appartenait. Je saisis le mien et, le cœur en joie, je congédiai aimablement le brave homme dont j'avais eu si peur.

Sur le bateau à vapeur, je constatai avec une extrême satisfaction que je me trouvais déjà sur territoire helvétique. Le clair et radieux matin de printemps me permettait de voir toute l'étendue du grand lac avec les Alpes dans le fond. De Rorschach, le premier village suisse, je me hâtai d'envoyer quelques lignes à la maison pour annoncer mon heureuse arrivée et mon affranchissement de tout danger. La course en poste à travers l'aimable pays de Saint-Gall m'enchanta et lorsque le soir du dernier jour de mai, vers six heures, j'entrai par Oberstrass dans la ville de Zurich et que je vis briller les Alpes glaronaises au-dessus du lac scintillant, je résolus aussitôt, sans même m'en bien rendre compte, d'écarter tout ce qui pourrait m'empêcher de me fixer dans ce pays.

La proposition de mes amis de me rendre à Paris en passant par la Suisse m'avait séduit surtout parce que je

savais trouver à Zurich une vieille connaissance qui, je l'espérais, réussirait à me procurer un passeport : je ne voulais pas aller en France comme réfugié politique. Alexandre Müller, avec lequel j'avais été fort lié à Wurzbourg, s'était depuis longtemps établi à Zurich et y donnait des leçons de musique. Un de ses élèves, Wilhelm Baumgartner, m'avait fait visite à Dresde quelques années auparavant, m'apportant ses amitiés. J'avais alors remis à Baumgartner un exemplaire de la partition de *Tannhäuser* pour qu'il fît tenir de ma part ce souvenir affectueux au musicien. Ma conduite amicale avait porté ses fruits : Müller et Baumgartner, que j'allai voir tout de suite, me mirent en rapport avec deux de leurs amis, Jacob Sulzer et Franz Hagenbuch, chanceliers d'État, qui leur paraissaient le mieux à même de me venir en aide. Ces messieurs, auxquels se joignirent quelques intimes, me reçurent avec une curiosité bienveillante et respectueuse et me mirent tout de suite à mon aise. L'assurance pleine de modestie avec laquelle ils s'exprimèrent, selon leur point de vue habituel de républicains, sur les persécutions qui me frappaient, me fit connaître une sphère toute nouvelle de la bourgeoisie intellectuelle. Ici, je me sentais tranquille, dans un abri sûr, tandis qu'en Allemagne, j'étais, sans le vouloir, tombé dans la situation d'un malfaiteur, et cela par la singulière relation qui s'était établie entre mon dégoût des conditions officielles où végétaient les arts et l'effervescence politique générale.

Dans l'intention de me rendre tout à fait favorables les deux chanceliers dont l'un surtout, Jacob Sulzer, possédait une culture classique remarquable, mes amis

avaient arrangé une soirée dans laquelle on m'amena à lire mon poème de la *Mort de Siegfried*. Je puis jurer n'avoir jamais trouvé, parmi les hommes, d'auditeurs plus attentifs que ceux-là. Pour l'instant, mon succès valut un passeport en règle au fugitif poursuivi en Allemagne et je pus continuer bientôt mon voyage sur Paris.

Après avoir, à Strasbourg, été saisi d'émotion à la vue de la célèbre cathédrale, je pris la malle-poste, le meilleur mode de locomotion de cette époque. Un phénomène singulier me frappa alors. Jusque-là, j'avais toujours eu dans les oreilles le bruit des coups de canon et de fusil de la révolution, surtout quand je somnolais ; dès ce moment, ce fut celui des roues sur la grande route qui m'absorba et, pendant tout le trajet, il me sembla entendre dans leur roulement sourd la mélodie de « Freude, schöner Götterfunken » de la *neuvième Symphonie*, exécutée par des basses profondes.

Depuis mon entrée en Suisse jusqu'à mon arrivée à Paris, mon humeur apathique et comme engourdie avait fait place à une gaieté et à un bien-être que je ne connaissais pas encore. Je me sentais libre comme l'air, heureux de n'être pas condamné à périr dans un marais. Mais, dès la première semaine de mon séjour dans la capitale française, une réaction très sensible se manifesta. J'avais été recommandé par Liszt à son ancien secrétaire Belloni ; celui-ci se crut obligé de me mettre aussi tôt que possible en relations avec un « auteur », Gustave Vaisse, afin que je pusse composer un de ses textes en musique. Cette offre ne me tentait pas le moins du monde ; je ne vis pas l' « auteur » et, pour me défendre d'entrer en négociations avec

lui, j'avançai le prétexte plausible du choléra qui ravageait Paris. Pour loger dans le voisinage de Belloni, j'avais pris quartier rue Notre-Dame-de-Lorette, et pas une heure ne s'écoulait que je n'entendisse le roulement du tambour annonçant le passage des cadavres emportés par les gardes nationaux. Malgré la chaleur accablante, il était défendu de boire de l'eau et il fallait prendre les plus grandes précautions dans la manière de se nourrir. Tout cela me jeta dans un état de malaise qu'augmentait la physionomie extérieure de Paris pendant ces temps. La devise : « Liberté, égalité, fraternité » se lisait encore sur tous les édifices publics et autres établissements de l'État. Mais jamais je n'avais vu circuler autant de *garçons caissiers*, les longs sacs d'argent sur l'épaule et les gros portefeuilles sous le bras. On eût dit que la vieille ploutocratie, ayant triomphé de la propagande socialiste après avoir tremblé devant elle, s'efforçait de regagner la confiance publique par une pompe presque narquoise.

Machinalement j'étais entré dans le magasin de musique de Schlesinger. Le propriétaire en était maintenant un M. Brandus, juif d'une personnalité plus accentuée encore que celle de Schlesinger et de la plus grande malpropreté. Seul, le vieux commis, M. Henri, me reçut aimablement. Après que nous eûmes causé un certain temps dans le magasin qui paraissait vide, il me demanda, un peu gêné, si j'avais déjà vu « mon maître » Meyerbeer. — « M. Meyerbeer est ici? demandai-je. — « Certainement, fit-il, encore plus gêné, il est là, tout près, derrière le bureau. » Comme je me dirigeais de ce côté, je vis Meyerbeer sortir, horriblement embarrassé, de l'en-

droit où, reconnaissant ma voix, il s'était tenu caché pendant dix minutes. En souriant, il s'excusa d'avoir eu une épreuve pressée à corriger. J'en eus assez de cette singulière rencontre ; la conduite de cet homme avait été trop douteuse envers moi et trop humiliante, surtout la dernière fois que je l'avais vu à Berlin. N'ayant plus affaire à lui maintenant, je le saluai d'un air gai assez dégagé qui m'était inspiré par le trouble qu'il montrait involontairement de me voir à Paris. Il croyait que je revenais tenter la fortune et parut fort étonné lorsque je l'assurai que la simple pensée d'un nouvel essai me dégoûtait.

« — Mais Liszt a pourtant écrit sur vous un magnifique article dans les *Débats?* » — « Ah ! je comprends ! répondis-je ; mais je ne savais pas que le dévouement enthousiaste d'un ami dût être nécessairement exploité pour une spéculation en commun. » — « L'article a fait sensation. Il n'est pas croyable que vous ne cherchiez point à en tirer parti. » Ce répugnant quiproquo me courrouça et je certifiai avec une certaine vivacité à Meyerbeer que la tournure réactionnaire que prenaient les événements me poussait à m'occuper de tout autre chose que de productions artistiques. — « Mais qu'espérez vous donc de la Révolution? riposta-t-il. Voulez-vous écrire des partitions pour les barricades? » Je répliquai que je ne songeais pas du tout à écrire la moindre partition. Nous nous quittâmes sans être parvenus à nous comprendre.

Dans la rue, je croisai Schlesinger. Lui aussi, sous l'impression du feuilleton de Liszt, crut que ma présence à

Paris avait un but spéculatif et mes chances, à son avis, étaient très favorables.

« — Voulez-vous faire l'affaire avec moi ? lui demandai-je. Je n'ai pas d'argent. Vous ne pensez pas pourtant que l'opéra d'un inconnu puisse être autre chose qu'une « affaire d'argent » ? — Vous avez raison », répondit Schlesinger en se hâtant de s'éloigner.

Après ces désagréables rencontres dans la capitale empestée, je me tournai vers certains de mes compagnons dresdois qui avaient aussi cherché un asile à Paris. Comme moi, Semper y avait échoué. Je le retrouvai chez Despléchins, le peintre de mes décors de *Tannhäuser*. Nous nous revîmes avec grand plaisir, quoique nous ne pussions nous empêcher de sourire du grotesque de notre situation. Lorsque la fameuse barricade qu'il n'avait cessé de surveiller comme architecte eut été contournée (à son avis, il était impossible qu'elle eût été prise), Semper s'était retiré de la lutte. Cependant il se croyait assez compromis pour ne plus se sentir à l'aise à Dresde, du moment que les Prussiens y proclamèrent l'état de siège. Il s'estimait heureux d'avoir pu, étant Holsteinois, obtenir un passeport du gouvernement danois sans passer par l'entremise des autorités allemandes et effectuer ensuite sa fuite à Paris. Je lui exprimai mon regret de ce que la fatalité l'eût empêché de continuer la construction du musée de Dresde et l'eût interrompu dans ce grand travail. Il parut ne pas y attacher d'importance et prétendit que cette bâtisse lui avait causé assez d'ennuis. Malgré nos préoccupations, je passai avec Semper les seules heures gaies de ce séjour à Paris.

Mon ancien peintre manqué des décors de *Lohengrin*, le jeune Heine, était également réfugié politique et se joignit bientôt à notre compagnie. Les soucis d'existence ne comptaient pas pour lui, car son professeur Desplé-chins lui avait volontiers offert de l'occuper. Moi seul, je me trouvais sans motif à Paris et mon unique désir était de sortir au plus tôt de cette atmosphère de choléra. L'occasion m'en fut offerte par Belloni ; j'en profitai avec une véritable joie. Il m'invita à le suivre, lui et sa famille, dans sa villégiature de la Ferté-sous-Jouarre. Là, dans un air pur et un repos absolu, je pourrais attendre la tournure que prendraient les événements. Au bout de huit jours passés à Paris, j'entrepris donc ce petit voyage, qui me conduisit à Reuil où je trouvai une modeste chambre à alcôve chez M. Raphaël, marchand de vin. Je demeurais dans le proche voisinage du maire du village, chez lequel s'était installée la famille Belloni.

Pendant le temps assez long que je restai sans nouvelles de l'Allemagne, je cherchai à m'occuper par la lecture. Je puisai dans les œuvres de Proudhon, surtout dans son ouvrage : *De la propriété*, des consolations singulièrement appropriées à ma situation particulière ; puis je me plongeai avec un énorme plaisir dans l'attrayante *Histoire des Girondins*, de Lamartine.

Un jour, Belloni nous apporta la nouvelle de l'émeute infructueuse qu'avaient entreprise les républicains ayant à leur tête Ledru-Rollin : le 13 juin, ils s'étaient soulevés contre le gouvernement provisoire qui voguait alors à pleines voiles vers la réaction. Mon protecteur et le maire

de l'endroit, son parent, chez lequel nous prenions notre sobre repas, ressentirent une profonde indignation de cet insuccès. Quant à moi, je n'en fus pas autrement ému, mes regards étant plutôt fixés sur les événements de l'Allemagne, spécialement sur ceux des pays rhénans et du grand-duché de Bade où l'on avait constitué un gouvernement provisoire. Mais lorsque nous apprîmes que là aussi le mouvement qui, au début, n'avait pas semblé sans espoir, était complètement écrasé, je me sentis tout à fait démoralisé et abattu par la misère de ma situation personnelle.

Ce qu'elle avait eu d'extraordinaire et qui justifiait mon agitation, s'évanouissait dans la vulgaire nécessité des soucis d'existence. Pour achever de me décourager, il suffit des nouvelles que je reçus enfin de mes amis weimariens et de ma femme. Les premiers exprimaient un jugement assez sec sur ma conduite des derniers temps et trouvaient que pour le moment on ne pouvait rien faire pour moi, surtout pas à Dresde ou à la cour grand-ducale, car « on ne frappe pas à des portes enfoncées », écrivait la princesse de Wittgenstein à Belloni. Je ne savais que dire à cela ; il ne m'était nullement venu à l'esprit d'avoir recours à cette entremise. Mais, d'autre part, j'acceptai avec une satisfaction non déguisée les quelques secours qu'on m'envoya. Je résolus de les employer à retourner à Zurich où je pensais trouver un abri momentané chez Alexandre Müller dont la demeure était suffisamment grande, à ce que j'avais constaté.

Ce qui m'attrista le plus, fut une lettre de ma femme, la

première qu'elle m'eût écrite depuis fort longtemps. Elle m'annonçait qu'elle ne pouvait plus songer à vivre avec moi : après que j'avais, de gaieté de cœur et par légèreté, foulé aux pieds une situation qui ne se représenterait plus, on ne pouvait exiger d'une femme qu'elle consentît à me suivre dans de nouvelles aventures. Tout d'abord, je jugeai avec assez d'équité la malheureuse situation de Minna : j'avais dû la laisser sans ressource aucune et n'avais pu lui donner d'autre conseil que de vendre notre mobilier de Dresde et de demander de l'aide à mes parents de Leipzig. Jusqu'ici, j'avais supporté facilement l'oppression des circonstances, parce que je me figurais que mon enthousiasme était partagé par ma femme, et il me semblait qu'elle m'en avait donné des preuves pendant cette période extraordinaire. Mais elle nia absolument qu'il en fût ainsi et ne voulut m'appliquer que le jugement de l'opinion publique, avec la seule différence qu'elle admettait mon inconcevable légèreté comme circonstance atténuante. Cependant, ayant instamment prié Liszt de veiller de son mieux sur elle, je ne tardai pas à m'apaiser, et la conduite inattendue de Minna contribua pour beaucoup à cet apaisement. Comme elle me déclarait que, pour commencer, elle ne m'écrirait plus, je lui répondis que j'avais également l'intention de ne plus l'inquiéter désormais et de ne plus la tenir au courant de mon sort si incertain.

Alors, en esprit, je revécus les longues années de notre vie commune, depuis les premiers jours si orageux et si douloureux de notre mariage. Sans aucun doute, les mois de notre détresse parisienne avaient exercé une

influence bienfaisante sur notre union. La misère que Minna avait acceptée si vaillamment et contre laquelle, moi, j'avais lutté avec activité, avait uni nos âmes d'un lien de fer. Mes succès de Dresde, et principalement la place si enviée de maître de chapelle, avaient été pour Minna la belle récompense de tout ce qu'elle avait supporté avec moi. Être « Mme la directrice » représentait pour elle le summum de ce qu'elle pouvait attendre de la vie, et dans tout ce qui me rendait mes fonctions si amères, elle ne voyait qu'une menace à son bien-être. La direction artistique que j'avais prise avec *Tannhäuser* lui avait fait craindre déjà pour mes succès futurs et lui avait enlevé courage et confiance. Elle s'était détachée de moi à mesure que mes conceptions (sur lesquelles j'étais devenu de moins en moins communicatif envers elle) et mes rapports avec le théâtre et son chef m'avaient éloigné de la voie — à son avis la voie du succès — où elle se figurait avoir marché à mes côtés. Ma conduite dans la catastrophe de Dresde fut, à ses yeux, le résultat de mes nouvelles erreurs, ainsi que celui de l'influence de gens sans conscience, tels que cet infortuné Rœckel, de gens qui, flattant ma vanité, m'avaient entraîné avec eux dans le malheur.

Depuis que nous avions repris la vie commune, notre désaccord moral était devenu pire encore que notre désaccord extérieur. De tout temps, il y avait eu entre nous des scènes d'une violence passionnée, sans que jamais la réconciliation eût été provoquée par un rapprochement venant de sa part ou par l'aveu de ses torts. Pour recouvrer la paix du ménage et aussi parce que je m'étais

bien vite aperçu qu'à cause de la grande différence de nos natures et de notre culture intellectuelle, c'était à moi d'être raisonnable et de faire les premiers pas, je m'étais toujours reconnu le grand coupable dans nos disputes et j'avais toujours radouci Minna par l'aveu de mon repentir. Mais il m'avait fallu malheureusement aussi me convaincre que je perdais de la sorte toute influence sur ses sentiments et sur son caractère.

Lorsque enfin le moment était arrivé où il m'avait été impossible de recourir à mon moyen ordinaire d'apaisement, si je voulais garder intactes les conséquences qui résulteraient logiquement de mes idées et de ma manière d'agir, je m'étais heurté à un esprit féminin tellement endurci par mes concessions que jamais et dans aucune circonstance il ne voulut avoir eu le moindre tort. Bref, ce qui, avec le peu de soin que j'avais mis à garder ma place à Dresde, avait contribué à l'écroulement de ma situation, avait amené aussi la ruine d'une vie conjugale où, non seulement je ne rencontrais plus ni consolation ni encouragement, mais où, au contraire, Minna était devenue complice inconsciente des conditions hostiles qui m'écrasaient.

Je m'en rendis vivement compte après m'être remis du premier choc causé par la conduite vraiment peu affectueuse de ma femme. Je me souviens cependant ne pas avoir été véritablement chagriné : tout à fait impuissant à me défendre, le sentiment d'avoir bâti mon existence sur le sable me procura plutôt un calme bienfaisant. Dans mon état de profonde pauvreté, cet abandon complet et certain me produisit une sensation de délivrance.

J'accueillis donc avec empressement les secours qu'on m'offrait de Weimar afin de m'en servir pour quitter ce séjour inutile où j'étais arrivé par erreur, et me rendre dans un asile qui n'avait précisément d'autre attrait que ce manque absolu des chances sur lesquelles j'avais jusqu'ici basé ma carrière. C'était ce Zurich dépourvu de tout art officiel et public. Là, pour la première fois, j'avais rencontré des gens simples et ignorant tout de mon œuvre musicale, auxquels ma personne seule avait inspiré une amicale sympathie.

J'arrivai donc chez A. Müller et lui demandai une mansarde quelconque dans sa maison, en lui montrant les vingt francs qui composaient toute ma fortune. La confiance que je mettais si ouvertement en mon vieil ami le troubla, il est vrai, et il se tourmenta visiblement, se demandant ce qu'on pourrait bien faire de moi. Dans son premier mouvement, il m'offrit une grande pièce avec le piano à queue, mais je la refusai tout de suite, me contentant d'une simple chambre à coucher. Il me fut malheureusement très pénible de partager les repas de la famille, non point parce que la chère n'en était pas à mon goût, mais parce qu'elle ne convenait pas à mon estomac.

En dehors de la maison de mon hôte, on me fit une réception somptueuse pour la ville qu'est Zurich. Les mêmes jeunes gens qui, à mon premier passage, s'étaient tant intéressés à moi, continuèrent à témoigner grand plaisir à ma société. Parmi eux, Jacob Sulzer tranchait d'une façon remarquable. Pendant longtemps, il n'avait pu être élu membre du gouvernement zurichois parce

qu'il n'avait pas atteint la trentaine ; mais, malgré sa jeunesse, il exerçait sur tout son entourage l'influence d'un homme tout à fait mûr. Lorsque plus tard on me demandait si, dans ma vie, j'avais jamais rencontré ce que, au point de vue moral, on appelle un caractère ou un homme absolument droit, je ne trouvais, après réflexion, à citer que ce Jacob Sulzer, mon nouvel ami. Sa nomination précoce à l'une des meilleures places du canton, c'est-à-dire à la place de chancelier, était due au parti libéral qui venait de conquérir le pouvoir sous la conduite d'Alfred Escher ; ne pouvant laisser les fonctions publiques aux mains des vieux membres expérimentés du parti conservateur, on avait été forcé de jeter les yeux sur de jeunes hommes particulièrement doués. Sulzer avait été choisi l'un des premiers. Il était alors à peine revenu des universités de Bonn et de Berlin et songeait à prendre son agrégation de philologie à l'Université de sa ville natale lorsqu'on lui proposa de diriger la chancellerie cantonale. Afin de répondre aux exigences de ce poste, il avait passé encore six mois à Genève pour se perfectionner dans l'usage de la langue française, que ses sérieuses études philologiques lui avaient fait négliger. Son coup d'œil juste, son activité surprenante, ainsi que l'indépendance et l'inflexibilité de son caractère, inaccessible à toute manœuvre de parti, lui valurent au bout de peu d'années une des situations les plus importantes au gouvernement et, pour le bien général, il garda pendant longtemps les fonctions de directeur des finances du canton et de membre de la commission scolaire fédérale.

La façon imprévue dont il apprit à me connaître le

jeta dans une singulière perturbation d'idées. Sa nomination de chancelier l'avait détourné brusquement des études philologiques et de belles-lettres vers lesquelles l'attirait son goût. Ses relations avec moi semblèrent lui faire regretter ce revirement de sa destinée. Mon poème sur la *Mort de Siegfried* lui révéla les recherches que j'avais faites sur le moyen âge allemand ; lui aussi l'avait étudié, mais avec une exactitude de philologue bien plus grande que la mienne, et lorsqu'il se rendit compte du genre de ma musique, lui, l'homme sérieux et réservé, fut saisi d'un tel intérêt pour une sphère si éloignée de ses fonctions qu'il se crut obligé de se défendre de cette influence troublante par une brusquerie voulue.

Toutefois, dans les premiers temps de mon séjour à Zurich, il se laissa aller à ses sentiments avec une aimable franchise. La vieille demeure officielle du premier chancelier abritait, plus souvent qu'il n'était convenable pour un fonctionnaire d'un petit État bourgeois, les réunions d'un cercle dont j'étais le centre. En de telles occasions, le musicien Baumgartner appréciait particulièrement les produits des vignes que Sulzer possédait à Winterthur et qui, servis avec libéralité, exerçaient sur nous une forte attraction. Et lorsque, dans mon humeur insouciante et joyeuse d'alors, je me lançais dans des oraisons dithyrambiques où je poussais à leurs dernières conséquences mes théories sur l'art et sur la vie, mes auditeurs me répliquaient souvent avec une verve qui était certainement due plus à l'effet du vin qu'à celui de mon inspiration.

Un jour que le professeur Ettmüller, le savant germa-

niste et érudit connaisseur de l'*Edda*, répondant à l'invitation de Sulzer, eut entendu une de mes conférences sur la *Mort de Siegfried*, il fallut le ramener à la maison dans un état d'inquiétant enthousiasme. Après son départ, une singulière pétulance s'empara de ceux qui restaient. J'eus l'idée baroque de dépendre toutes les portes de l'appartement de M. le chancelier. Voyant les efforts qu'il m'en coûtait, le secrétaire Hagenbuch m'offrit obligeamment son aide et, grâce à son extrême vigueur, nous réussîmes à sortir de leurs gonds toutes les portes de la maison. Sulzer assistait à notre travail en souriant d'un air bénévole. Cependant, sur nos questions, il nous avoua le lendemain qu'il avait passé toute la nuit à remettre les portes en place ; il avait dû accomplir cette besogne seul avec ses médiocres forces, car il ne voulait pas, bien entendu, qu'en arrivant le matin, l'huissier s'aperçût des turbulences de la nuit.

La singulière liberté dont je jouissais à Zurich provoquait en moi une excitation croissante. Parfois, je m'effrayais moi-même de l'exaltation immodérée avec laquelle je défendais envers et contre tous mes paradoxes les plus bizarres. Peu après mon arrivée à Zurich, je m'occupai à développer mes conceptions sur la nature des choses, telles qu'elles s'étaient formées en mon esprit sous l'influence de mes expériences dans les domaines de l'art et de la politique. N'ayant d'autre ressource que ma plume pour gagner quelque argent, j'eus l'idée d'écrire une série d'articles où, dans le sens révolutionnaire qui m'était cher, je dirais mon opinion sur l'art moderne et ses relations avec la société. J'avais en vue

de les publier dans un grand journal français, le *National*, par exemple, alors existant. J'envoyai donc mes six digressions à une de mes anciennes connaissances, Albert Franck, frère du célèbre Hermann Franck, qui avait repris le fonds de la librairie franco-allemande autrefois dirigée par mon beau-frère Avénarius, et le priai de les faire traduire et de s'occuper de leur placement. Il ne tarda pas à me les retourner avec l'observation très juste que, pour le moment, le public français ne saurait ni les comprendre ni s'y intéresser.

Alors, j'ajoutai simplement à ce manuscrit le titre : *Des Arts et de la Révolution*, et l'expédiai à l'éditeur Otto Wigand à Leipzig. Celui-ci se chargea vraiment de le publier sous forme de brochure et m'envoya cinq louis d'honoraires. Ce succès surprenant m'engagea à exploiter mon talent d'écrivain. Je fouillai dans mes papiers et en sortis l'essai historique que j'avais commencé l'année précédente à la suite de mes études sur la légende des *Niebelungen*. Je l'intitulai les « *Wibelungen, l'histoire d'après la légende* », et risquai de nouveau ma chance auprès de Wigand. Le titre sensationnel : *Des Arts et de la Révolution*, joint à l'émotion qu'avait produite la désertion du maître de chapelle dresdois, devenu réfugié politique, avait réalisé l'espoir de l'éditeur : provoquer un bon petit scandale. Sans que le libraire m'en eût soufflé mot, j'avais appris que ma brochure avait eu bientôt une seconde édition ; aussi mon nouveau manuscrit fut-il accepté tout de suite et payé également cinq louis.

C'était la première fois que mes travaux littéraires me rapportaient quelque chose ; je crus donc avoir trouvé

le vrai moyen de me tirer d'affaire. Je songeai à donner l'hiver suivant à Zurich une série de conférences publiques sur les mêmes thèmes et à subvenir ainsi à mes modestes besoins, tout en gardant ma liberté, sans place fixe et sans musique. Il me paraissait nécessaire de chercher mes moyens de subsistance dans de tels expédients, car le monde se réorganisait de telle sorte que, sans gains quelconques, je ne pouvais littéralement plus y vivre.

Quelque temps après mon arrivée à Zurich, j'avais assisté à la débandade des restes de l'armée badoise jetée sur territoire suisse avec les hommes politiques qui l'accompagnaient. La capitulation de Villagos anéantissait le dernier espoir de ceux qui attendaient de la lutte l'affranchissement des peuples européens. Alors seulement mon regard, ému et effrayé, se détourna des événements extérieurs et se replia sur ma vie intime.

Tous les jours, après mon indigeste repas chez les Müller, j'allais au « Café littéraire » et j'y prenais mon café au milieu des joueurs de cartes et de dominos se livrant à de bruyantes plaisanteries. Là, je contemplais en rêvant les très ordinaires papiers peints qui représentaient des paysages antiques et me rappelaient une impression que, dans ma plus tendre jeunesse, j'avais reçue d'une aquarelle de Genelli où l'on voyait les Muses instruisant Dionysos. C'est là que je ruminai les idées de mon *Œuvre d'art de l'avenir*. J'attachai une singulière signification au fait que je fus tiré un jour de mes rêveries par la nouvelle que Mme Schrœder-Devrient se trouvait à Zurich. Je me rendis sur-le-champ à l'hôtel « Zum

Schwerte » où elle était descendue. A mon violent regret, j'appris qu'elle venait de repartir par le bateau. Je n'ai plus jamais revu Mme Schrœder-Devrient et je n'ai su sa mort douloureuse, survenue bien des années après, que par ma femme qui s'était de nouveau passablement liée avec elle à Dresde.

Deux mois d'été s'étaient écoulés dans ce singulier état de liberté et de relâchement quand, de Dresde, Minna me fit tenir un signe de vie consolant. Malgré la façon brutale et offensante dont elle m'avait signifié notre séparation, je n'étais point parvenu à me croire tout à fait détaché d'elle. Je m'informai de son sort auprès d'une de ses parentes en une lettre qu'on lui fit lire sans doute ; d'autre part, j'avais de mon mieux veillé à ses besoins par mes recommandations réitérées à Liszt. Je reçus alors une réponse directe qui me découvrit non seulement l'énergie dont cette femme active faisait preuve dans sa situation difficile, mais aussi son désir sincère de revenir à mes côtés. Il est vrai qu'elle exprimait avec quelque mépris ses doutes sur mes perspectives de réussir à Zurich ; mais elle ajoutait qu'étant ma femme, elle était bien obligée de se risquer encore une fois à vivre auprès de moi. Elle espérait que Zurich ne serait qu'un lieu de passage et que je ne tarderais pas à m'installer à Paris pour y travailler sérieusement comme compositeur d'opéra. Elle m'annonçait, pour un certain jour de septembre, son arrivée sur terre suisse avec le petit chien Peps, le perroquet Papo et sa prétendue sœur Nathalie.

Je louai donc pour nous tous une chambre et un cabinet

et, de Rapperswyl, je me mis en route à pied pour Saint-Gall et Rorschach en passant par les gracieux pays de Toggenbourg et d'Appenzell. Une véritable émotion me saisit en voyant au port de Rorschach débarquer ma singulière famille dont la moitié était composée d'animaux domestiques. L'effet agréable, je l'avoue, fut surtout produit par le petit chien et le perroquet. Ma femme s'empressa de refroidir mes sentiments en m'annonçant dès la première minute de notre réunion que, pour peu que ma conduite laissât à désirer, elle était prête à retourner à Dresde où elle trouverait toujours aide et protection.

Un seul coup d'œil sur la pauvre femme, étonnamment vieillie pendant notre courte séparation, suffit pour m'inspirer une pitié qui étouffa mon amertume. Je tâchai avant tout de remonter son courage et de la persuader que notre mauvaise fortune ne serait que passagère. Au début, je n'y réussis guère. Elle comparait avec humiliation la petite ville de Zurich à l'important Dresde. Les amis que je lui présentai ne lui imposèrent pas non plus. Elle prenait ce chancelier d'État Sulzer pour un simple greffier, qui, en Allemagne, serait moins que rien, prétendait-elle. Elle s'indigna violemment contre la femme de A. Müller, mon hôte jusqu'alors, lorsque celle-ci répondit à ses plaintes sur la misérable position où je l'avais mise : « Mais c'est justement sa grandeur, de n'avoir pas craint la misère ! »

Cependant Minna m'apporta aussi quelque consolation en m'annonçant l'arrivée de divers objets de notre mobilier dresdois qui lui avaient paru indispensables à une installation définitive. Dans une bonne intention,

elle m'avait fait expédier mon mauvais piano à queue de Breitkopf et Haertel ainsi que, dans son cadre gothique, la gravure frontispice des *Niebelungen* de Cornélius. A Dresde, cette gravure était suspendue au-dessus de ma table de travail. Avec ces débris de notre ménage, nous résolûmes de nous installer dans un des petits logements des maisons Escher, au « Zeltweg ».

Il restait encore à Minna environ cent thalers du produit de la vente très difficultueuse de notre mobilier. Elle avait défendu vaillamment cette petite somme et pensait aussi avoir sauvé ma chère collection de livres en la remettant entre les mains de Henri Brockhaus, beau-frère de mes sœurs, libraire et député saxon, qui l'avait priée instamment de lui confier cette bibliothèque. Aussi fut-elle absolument consternée lorsque, plus tard, lui ayant demandé de nous envoyer mes livres, elle reçut de ce parent prévoyant la déclaration qu'il les conserverait en gages jusqu'à ce que j'eusse acquitté la dette de cinq cents thalers que j'avais contractée chez lui les premiers temps difficiles de mon séjour à Dresde. Dans le cours de toutes ces années, il ne m'a jamais été possible de payer cette somme au comptant; ma bibliothèque, composée suivant mes goûts et mes besoins, est donc restée perdue pour moi.

Mon estimable ami, le chancelier d'État Sulzer, qu'au début ma femme avait méprisé à cause de son titre mal compris, trouva tout naturel de nous aider dans la mesure de ses modestes moyens et c'est grâce à lui surtout que nous réussîmes à meubler notre petit logis d'une façon assez engageante pour que nos amis zurichois, habitués à

la simplicité, s'y sentissent bientôt à l'aise. Le talent d'organisation de ma femme se révéla de nouveau dans tout son éclat et je me souviens, entre autres, d'une petite table qu'elle avait arrangée pour ses bibelots au moyen de la caisse dans laquelle étaient arrivés mes manuscrits et ma musique.

Mais hélas ! la question de savoir comment nous allions vivre se présenta pourtant. Mon projet de faire des conférences publiques révolta au suprême degré l'orgueil de ma femme. Elle ne voyait qu'un moyen de sortir de la misère : suivre le conseil de Liszt et composer un opéra pour Paris. Pour la calmer et parce que je n'avais vraiment rien d'autre en perspective, je me remis en correspondance avec mon grand ami et son secrétaire Belloni à Paris. En attendant, j'acceptai l'invitation de la Société de musique de Zurich, qui me demandait de diriger une œuvre classique dans l'un de ses concerts, et j'étudiai avec son maigre orchestre la symphonie en *la majeur* de Beethoven. Je réussis par ce travail à provoquer dans le public une impression durable et à gagner cinq napoléons ; mais ma femme n'en éprouva que de la tristesse, car elle se rappelait les riches moyens musicaux avec lesquels, peu de temps auparavant, je faisais encore exécuter des œuvres semblables à Dresde et la façon dont on y rétribuait mes peines. Elle revenait toujours à l'idée que, faisant taire mes scrupules artistiques, je devais me lancer dans la carrière parisienne plus brillante. Et tandis que nous nous demandions où prendre les fonds nécessaires au voyage et au séjour à Paris, je me replongeais dans des études philosophiques et

artistiques, les seules dont je pusse m'occuper alors.

Sans cesse inquiet de trouver notre pain quotidien, et luttant vainement contre le froid de ma petite chambre du rez-de-chaussée sans soleil, j'écrivis, durant les mois de novembre et de décembre, un ouvrage assez volumineux sur l'*Œuvre d'art de l'avenir*. Minna ne trouvait rien à redire à cette occupation, car le succès de ma première brochure faisait espérer des honoraires importants pour cette œuvre de longue haleine.

Je jouis ainsi d'un calme passager qui n'était troublé que par une agitation intérieure provenant de la lecture des œuvres de Louis Feuerbach. De tout temps, j'avais eu un penchant à sonder les profondeurs de la philosophie comme autrefois, sous l'influence mystique de la *neuvième Symphonie* de Beethoven, j'avais sondé celles de la musique. Mes premières tentatives pour satisfaire cette inclination avaient été absolument vaines. Les professeurs de Leipzig n'avaient pas réussi à me captiver par leurs cours sur la philosophie fondamentale et la logique. Sur la recommandation de Gustave Schlesinger, un ami de Laube, je m'étais procuré le livre de Schelling, *l'Idéalisme transcendental*, mais je m'étais cassé la tête sans résultat à en vouloir comprendre les premières pages et j'étais retourné à ma *neuvième Symphonie*.

Toutefois, dans la dernière période de mon séjour à Dresde, j'avais essayé encore de suivre cette ancienne tendance de mon esprit, et mes profondes et si captivantes études d'histoire en avaient été le point de départ. L'ouvrage de Hegel sur la *Philosophie de l'histoire* avait dû me servir d'introduction à la philosophie proprement

dite et j'y avais trouvé bien des choses devant lesquelles je m'inclinais. Il me semblait vraiment que ce chemin me conduirait enfin jusqu'au tabernacle du saint édifice philosophique. Plus les conclusions par lesquelles cet esprit colossal et puissant donnait la clef de toute connaissance supérieure me semblaient incompréhensibles, plus je m'appliquais à creuser la question de l' « absolu » et de ce qui s'y rapportait.

La révolution était venue m'interrompre ; j'avais été détourné de ces études par les préoccupations pratiques sur la formation de la société nouvelle et c'est alors qu'un ancien théologien, du nom de Metzdorff, prédicateur catholique et agitateur politique au chapeau calabrais, m'avait rendu attentif au seul véritable et unique philosophe des temps modernes, à Louis Feuerbach.

Maintenant, à Zurich, mon récent ami le maître de piano Baumgartner m'apporta le livre de Feuerbach sur la *Mort et l'Immortalité*. Le style lyrique et attrayant de l'auteur exerça un grand charme sur moi, totalement novice en ces matières. Les questions captieuses qui y étaient traitées avec autant de prolixité que si on les posait pour la première fois, m'avaient déjà occupé du temps de mes conversations avec Lehrs à Paris, mais je ne m'y étais jamais attardé. Somme toute, je m'étais contenté des allusions que nos grands poètes font à ces importantes matières dans leurs œuvres. La netteté avec laquelle Feuerbach traite, dans les parties les plus mûres de son ouvrage, ces thèmes si intéressants me plut précisément par sa tendance aussi tragique que radicale. Il me parut louable et juste de ne réserver la vraie

immortalité qu'à une belle action ou à une œuvre d'art.

J'eus plus de peine à m'intéresser longtemps à l'*Essence du christianisme* du même auteur : dans le touffu de l'exposition, je ne parvins pas à dégager l'idée simple de la religion au point de vue subjectif et psychologique. Quoi qu'il en fût, Feuerbach demeura pour moi le représentant de la libération radicale et catégorique de l'individu ; il le dégageait des croyances aux dogmes, et les initiés comprendront aisément le sentiment qui me poussa à dédier à Feuerbach mon livre *De l'art et de la religion*. Mon ami Sulzer, disciple fervent de Hegel, fut mécontent de me voir devenir l'adepte de cet auteur, qu'il ne comptait plus du tout parmi les philosophes. « Le meilleur de l'histoire, disait-il, c'est que Feuerbach vous a incité à penser, lui qui n'est point capable d'avoir une pensée originale. »

J'avais été porté à donner une réelle importance à Feuerbach à cause de ses conclusions, qui différaient absolument de celles de son ancien maître Hegel. D'après lui, la meilleure des philosophies était de n'en point avoir, et cela me facilitait énormément l'étude effrayante de cette science ; de plus, ce qui tombait sous nos sens existait seul. Il plaçait aussi dans la perception esthétique des sens ce que nous nommons esprit. Avec sa déclaration de la nullité de la philosophie, cette opinion de Feuerbach me guida dans la conception que je me formai de l'*Œuvre d'art de l'avenir* comme drame parfait accessible au sentiment de l'homme le plus simple. C'est à cette influence sur moi de la philosophie de Feuerbach que Sulzer faisait allusion lorsqu'il parlait dédaigneuse-

ment de cet auteur. Il est vrai que je ne tardai pas à ne plus pouvoir relire ses ouvrages et que le titre seul de son dernier livre : *Qu'est-ce que la religion?* suffit à me dégoûter. Lorsque Herwegh l'ouvrit devant moi, je le lui refermai sous le nez.

Pour l'instant, je travaillais donc avec ardeur à mon assez gros ouvrage littéraire et j'eus le plaisir d'en lire le chapitre sur l'*Art poétique* à Édouard de Bülow, le père de mon jeune ami, nouvelliste lui-même et adepte de Tieck. Il était venu me surprendre par sa visite dans ma chambrette, mais je dus constater qu'il éprouva une consternation non dissimulée à l'audition de mes idées de réformes radicales dans la dramaturgie, réformes dont devaient naître de nouveaux Shakespeares. Cela me donna l'espoir que le libraire accepterait avec d'autant plus de facilité cet ouvrage révolutionnaire, et comme il était d'un volume considérable, j'en demandai vingt louis d'or, qui me furent... promis.

En attendant cette somme, je me mis en devoir de préparer le projet qu'on me forçait d'exécuter en m'envoyant à Paris essayer mes chances de compositeur d'opéra. Cette affaire de voyage était d'une nature particulière : la pensée ne m'en était pas seulement antipathique ; je devais m'avouer encore que je commettais une sorte de malhonnêteté en entreprenant cette expédition, car je savais parfaitement bien que mes intentions n'étaient pas sérieuses et ne le seraient jamais. Mais toutes les circonstances se réunissaient pour m'obliger à consentir à la tentative. Liszt surtout m'y exhortait de nouveau. Il était fermement convaincu qu'il m'indi-

quait ainsi le seul chemin qui pût me mener à une grande destinée.

Je repris donc les pourparlers avec Belloni et pour prouver que j'étais sincère, j'esquissai même un plan détaillé de la fable qui devait être versifiée par le poète français, car je ne pouvais songer, même de loin, à un sujet que je n'aurais pas trouvé moi-même. Je choisis la légende dont j'avais parlé avec chaleur à la fin de mon livre sur l'*Œuvre d'art de l'avenir*, que je venais d'achever. C'était celle de *Wieland le forgeron*. Cette histoire extraite de la *Wilkyna Saga* m'était devenue familière par l'adaptation qu'en avait faite Simrock. Une fois le projet scénique composé tout entier en trois actes, avec dialogues détaillés, je crus que je pourrais, tout en soupirant, l'offrir à l'auteur parisien.

D'autre part Liszt espérait avoir découvert le moyen de faire connaître ma musique à Paris ; il s'était mis en relations avec M. Seghers, directeur des concerts de Sainte-Cécile, et celui-ci devait, au mois de janvier, faire exécuter mon ouverture de *Tannhäuser*. On jugea donc opportun que je fusse sur place dès cette époque. Des subsides fort inattendus me rendirent alors possible un voyage que, dans mon dénûment, je croyais irréalisable. J'avais bien demandé quelque secours à ma famille et à tous mes amis d'Allemagne, mais en vain. Mon frère Albert, dont la fille Johanna poursuivait une brillante carrière théâtrale, me traita, lui et les siens, comme un membre galeux dont on craint la contagion. Seule la famille Ritter, restée à Dresde, me donna les preuves de son attachement enthousiaste. Jusqu'ici je n'avais guère

connu des Ritter que le jeune Charles. Lorsque sa respectable mère, Mme Julie Ritter, apprit ma situation par mon vieil ami Heine, elle considéra de son devoir de m'offrir immédiatement, par l'entremise d'un correspondant, la somme de cinq cents thalers. Vers la même époque, je reçus de Bordeaux une lettre de cette Mme Laussot qui était venue me voir à Dresde l'année précédente ; en termes aimables et sensibles, elle m'assurait de nouveau de sa fidèle sympathie. Ce furent là les premiers symptômes d'une nouvelle phase de mon existence, phase dans laquelle je m'accoutumai à voir mon sort matériel dépendre de déterminations intimes qui me détachèrent peu à peu du cercle étroit de ma famille.

Pour le moment, cette aide n'était pas sans provoquer en moi un arrière-goût d'amertume, car elle m'enlevait le prétexte de retarder mon départ pour ce Paris détesté. Lorsque j'essayai de démontrer à ma femme qu'avec cet argent il nous serait, au fond, possible de nous tirer d'affaire à Zurich même, elle se fâcha très fort et m'accusa de faiblesse et de lâcheté. Elle me déclara que si je ne faisais pas au moins l'essai d'arriver à quelque chose de bien à Paris, elle désespérerait de moi et ne resterait pas à Zurich pour assister à ma ruine comme piètre écrivain et misérable directeur de quatrième ordre.

Nous venions d'entrer dans l'année 1850. Pour avoir la paix, j'avais enfin résolu de partir ; mais mon très pénible état de santé retarda le voyage. A l'excitation des derniers temps avait succédé une réaction de mes nerfs, à ma longue et continuelle agitation, une apathie

proportionnée. De perpétuels refroidissements causés par l'appartement malsain où je restais constamment assis devant mes livres amenèrent des symptômes inquiétants. On constata une faiblesse de poitrine ; pour y remédier, un médecin, réfugié politique comme moi, crut devoir m'ordonner l'application d'emplâtres de poix. Ce traitement eut un effet si désastreux sur mon système nerveux que, pendant assez longtemps, j'en perdis la faculté de parler à haute voix. N'empêche, on prétendait qu'il me fallait partir ! Sortant pour aller retenir mon billet à la poste, je défaillis de faiblesse. Couvert d'une sueur froide, je retournai auprès de ma femme et lui demandai si, dans ces conditions, il n'était pas plus raisonnable de renoncer à ce voyage. Elle n'eut pas tout à fait tort de me répliquer que mon état n'avait rien de dangereux ; à son avis, il y avait beaucoup d'imagination dans ma maladie et je me remettrais dès que je me trouverais dans un autre entourage.

Un sentiment de profonde amertume me remuait le cœur lorsque, d'un pas violent et désespéré, je me dirigeai vers la poste pour y prendre le fatal billet. C'est ainsi que dans les premiers jours de février, je me mis vraiment en route pour Paris. Si, parmi les sentiments complexes qui s'agitaient en moi, l'espoir jouait un rôle, il provenait d'une sphère de mon être intime bien différente de celle où reposait la foi qu'on m'imposait, la foi dans un succès parisien comme compositeur d'opéra.

Mon premier soin en arrivant fut de me procurer une chambre tranquille, éloignée de tout vacarme. A partir de ce temps-là, cette condition fut toujours essentielle

dans le choix de mes domiciles. Le cocher qui me conduisait de rue en rue, par les quartiers les plus écartés, toujours trop animés encore, à mon gré, finit par me dire qu'on ne venait pas à Paris pour vivre dans un couvent. Enfin, j'eus l'idée de chercher quelque chose à ma convenance dans l'une de ces « cités » où les voitures ne passent pas, et je me décidai à louer une chambre avec cabinet dans la « cité de Provence ». Fidèle au plan qu'on m'avait imposé, je me rendis tout d'abord chez M. Seghers pour l'exécution de l'ouverture de *Tannhäuser*. Je n'avais rien perdu par mon retard, car on en était encore à se creuser la cervelle pour savoir où se procurer les parties des instruments. J'écrivis aussitôt à Liszt afin qu'il commandât des copies. Belloni étant absent, j'eus le loisir de me redemander pourquoi je me trouvais dans cette « cité de Provence », envahie par les orgues de Barbarie ! J'eus peine à faire comprendre les motifs purement artistiques qui m'y retenaient à un agent du ministère de l'intérieur, accouru pour m'interroger sur ma qualité de réfugié politique. Heureusement, la partition que je lui montrai, ainsi que l'article de Liszt sur mon ouverture de *Tannhäuser*, paru l'année précédente dans les *Débats*, le tranquillisèrent et il me quitta en me recommandant de continuer mes pacifiques études sans craindre d'être troublé par la police.

J'allai voir aussi mes anciennes connaissances parisiennes. Semper avait trouvé l'hospitalité chez Desplechins et s'occupait à des travaux artistiques de second ordre par lesquels il tâchait de rendre sa position supportable. Il avait laissé sa famille à Dresde, d'où nous

venaient les nouvelles les plus terrifiantes. Les prisons s'y remplissaient peu à peu des malheureuses victimes des dernières agitations saxonnes. De Heubner, Bakounine et Rœckel, on savait seulement qu'étant accusés de haute trahison, il fallait s'attendre à ce qu'ils fussent condamnés à mort. Divers récits sur la brutalité et la cruauté avec lesquelles les soldats traitaient les prisonniers nous faisaient, par comparaison, considérer notre propre situation comme particulièrement heureuse.

Je voyais souvent Semper, et nous nous laissions parfois aller à une sorte d'humour audacieux ; il avait décidé de s'établir avec sa famille à Londres où on lui promettait des commandes. Mes travaux littéraires et les idées que j'y exprimais l'intéressèrent beaucoup. Elles donnèrent lieu entre nous à des conversations animées auxquelles vint se joindre Kietz ; mais celui-ci fatigua Semper après l'avoir d'abord amusé. J'avais retrouvé mon ami Kietz absolument au même point où je l'avais laissé tant d'années auparavant : il ne savait toujours pas se servir de son pinceau et aurait désiré que la révolution eût eu des suites telles que le bouleversement général l'eût délivré enfin de ses rapports fâcheux avec son propriétaire. Il réussit cependant assez bien un portrait de moi qu'il fit dans sa toute première manière au crayon de couleur. Pendant les séances, j'eus la malencontreuse idée de lui développer l'*Œuvre d'art de l'avenir;* il en résulta chez lui une confusion d'esprit prolongée qui se manifesta par la propagande à laquelle il se livra pour moi jusqu'à la table des bourgeois où il était invité à dîner.

J'allai aussi dénicher mon vieil ami Anders, chose

assez difficile, car, en dehors des heures de sommeil, il passait tout son temps soit à la Bibliothèque nationale où il était défendu d'aller le voir, soit dans un cabinet de lecture où il s'enfermait pour somnoler. Il prenait généralement ses repas dans diverses familles bourgeoises chez lesquelles il donnait des leçons de piano. Cependant je fus bien aise de le trouver relativement mieux portant que je n'avais osé l'espérer. Il est bizarre qu'une fracture de la jambe lui eût fait recouvrer la santé. Cet accident l'avait conduit dans un établissement hydrothérapique dont le traitement avait été des plus avantageux pour ses nerfs. Anders n'avait plus qu'une pensée maintenant : me voir arriver à un grand succès parisien. D'avance, il voulait s'assurer une place particulièrement commode pour entendre la première de l'œuvre qu'il attendait de moi ; car, disait-il, « il m'est très difficile de m'asseoir à une place où je risque d'être serré ». Quant à mes travaux littéraires, il n'en voyait présentement guère l'utilité.

C'est de ceux-ci pourtant que je m'occupais de nouveau exclusivement : je m'étais bientôt aperçu qu'une exécution de mon ouverture de *Tannhäuser* ne s'obtiendrait pas. Quoique Liszt se fût empressé d'envoyer les parties des instruments, M. Seghers me prévint que pour le reste de la saison, il lui fallait renoncer à ma musique : son orchestre étant comme une république démocratique, tous les membres avaient le même droit de vote et la majorité des suffrages s'était déclarée contre moi. Ce contre temps me montra assez quelle était la misère de ma situation.

Ajoutez à cela que je n'avais guère plus de chance avec mes productions littéraires. Un exemplaire, débordant d'abominables coquilles, de mon livre l'*Œuvre d'art de l'avenir* me fut envoyé par Wigand ; et au lieu des vingt louis promis, l'éditeur m'annonçait qu'il ne pouvait m'en accorder que la moitié : il s'était laissé tromper par la vente rapide d'*Art et Révolution* et avait taxé mes écrits à un prix trop élevé. L'écoulement nul des *Wibelungen* lui en avait donné la preuve. Heureusement qu'Adolphe Kolatschek, réfugié politique aussi, me demanda alors une collaboration bien rétribuée à une revue mensuelle allemande qu'il allait faire paraître et qui serait l'organe du parti progressiste. Pour répondre à cette invitation, je rédigeai un assez long article sur l'*Art et le climat*, dans lequel je pensais compléter les idées que j'avais exprimées dans l'*Œuvre d'art de l'avenir*. De plus, je n'avais parachevé mon esquisse de *Wieland le forgeron* qu'après mon arrivée à Paris. Ce travail était, il est vrai, devenu tout à fait inutile et je pensais avec épouvante à ce qu'il me faudrait écrire à ma femme maintenant que les précieux subsides s'étaient épuisés sans résultat appréciable.

Je songeais donc avec terreur à mon retour à Zurich et avec une frayeur égale à une continuation de séjour à Paris. Le sentiment déprimant de cette dernière éventualité fut augmentée encore par l'effet que me laissa une représentation de la nouvelle pièce de Meyerbeer, *le Prophète*, que je ne connaissais pas encore. Cette œuvre, unique produit des aspirations artistiques du gouvernement provisoire de la République française, s'élevait sur les ruines de toutes les espérances qu'avait suscitées

le noble et beau mouvement de l'an précédent. C'était comme l'aube du jour de honte et de désenchantement qui se levait sur la terre. Je me sentis si mal à l'aise pendant cette représentation que, bien que me trouvant placé au milieu des fauteuils d'orchestre, je ne craignis pas de causer un dérangement désagréable aux voisins en m'en allant avant la fin de l'acte. Le passage où la célèbre mère du Prophète donne libre cours à sa douleur par les absurdes roulades habituelles, me causa un véritable accès de rage. Jamais, depuis lors, je n'ai pu accorder la moindre attention à cette œuvre.

Mais que me restait-il à faire? Pendant mon premier séjour de misère à Paris, je m'étais senti attiré vers les républiques de l'Amérique du Sud ; aujourd'hui mon désir me poussait vers l'Orient où j'aurais voulu, oubliant tout ce monde moderne, finir mes jours d'une façon digne d'un homme. J'étais dans cet état d'esprit quand je dus répondre à une lettre de Mme Laussot, à Bordeaux, qui s'informait de nouveau de ma santé. Mon épître fut telle que la jeune femme me fit tenir aussitôt une invitation aimable et pressante à venir dans sa maison, ne fût-ce que peu de temps, me remettre de mes ennuis momentanés et les oublier. Une excursion dans cette contrée méridionale encore inconnue, et chez des gens également inconnus, m'attirait et me flattait. J'acceptai, je réglai mon compte à Paris et pris la diligence. Passant par Orléans, Tours, Angoulême et le long de la Gironde, j'arrivai à Bordeaux où je fus reçu avec amabilité et distinction par le jeune marchand de vins Eugène Laussot et sa femme, ma gracieuse et compatissante amie.

Dans leur société, à laquelle se joignit Mme Taylor, mère de Mme Laussot, j'appris comment j'avais pu m'attirer la bienveillance de personnes qui m'étaient si parfaitement étrangères. Jessie (on n'appelait la jeune femme que par son prénom dans la maison) s'était liée très intimement avec la famille Ritter pendant un séjour assez long à Dresde et je n'avais aucune raison de ne pas croire que l'intérêt qu'elle témoignait à mes œuvres et à mon sort ne lui vînt pas de là.

Depuis mon expulsion de Dresde et depuis que la famille Ritter avait appris ma position précaire, on avait délibéré entre Dresde et Bordeaux sur les moyens de me venir en aide. Jessie affirma que l'initiative de ce beau mouvement revenait à Mme Ritter. Mais les revenus de celle-ci n'étant pas assez élevés pour qu'elle pût m'offrir seule une subvention suffisante, elle s'était mise en rapports avec la mère de Jessie. Mme Taylor était veuve d'un avocat anglais et possédait une belle fortune qui lui permettait d'entretenir complètement le jeune ménage de sa fille. Les négociations avaient si bien abouti que peu de temps après mon arrivée à Bordeaux, Mme Taylor me pria, au nom des deux familles, d'accepter une rente annuelle de trois mille francs jusqu'à ce que ma situation se fût améliorée.

Il me fallut alors expliquer à mes bienfaiteurs les conséquences de leur générosité, si je l'acceptais. Je ne pouvais plus compter sur un succès de compositeur d'opéra, ni à Paris ni ailleurs. Ce que je ferais, je n'en savais rien ; mais j'étais décidé à ne pas m'astreindre à la honte de démarches continuelles pour arriver

à de tels succès... Je ne crois pas me tromper en disant que Jessie seule me comprit ; malgré toute l'amabilité que me témoignaient Mme Taylor et son gendre, je sentis bientôt qu'ils étaient séparés de moi, de même que de Jessie, par un mur infranchissable. Le jeune et bel époux passant la plus grande partie de la journée à ses affaires et la mère ne pouvant, par sa surdité, prendre part à notre conversation, Jessie et moi, nous étions bientôt arrivés à une grande intimité, grâce à nos confidences animées sur la concordance de nos goûts et de nos idées.

Jessie, alors âgée de vingt-deux ans, ressemblait peu à sa mère et devait tenir tout à fait de son père. J'appris bien des choses favorables sur celui-ci. Une grande et riche bibliothèque qu'il avait léguée à sa fille prouvait les goûts peu ordinaires de cet homme qui, en dehors de ses lucratives fonctions d'avocat, s'était adonné aux ettres et aux sciences. C'est de lui que Jessie, dès l'enfance, avait appris l'allemand, qu'elle parlait très correctement. Elle avait été élevée dans la lecture des contes des frères Grimm et elle connaissait parfaitement la littérature poétique allemande. Bien entendu, elle possédait aussi l'anglais, de même que le français, qu'elle aimait moins, cependant. Son instruction répondait donc aux plus hautes exigences. La rapidité de sa compréhension était surprenante ; tout ce que j'effleurais à peine lui devenait sur-le-champ familier. Il en était de même de la musique : elle déchiffrait avec la plus grande facilité et possédait une dextérité remarquable. Ayant appris à Dresde que je cherchais le pianiste qui fût

capable de me jouer la grande sonate en *si majeur* de Beethoven, elle me fit la surprise d'exécuter d'un bout à l'autre cette œuvre extraordinairement difficile. Mais le plaisir que j'avais éprouvé en constatant cette facilité peu ordinaire se changea en terreur quand je l'entendis chanter. Sa voix de fausset, aiguë et stridente, où la force remplaçait l'expression, m'effraya au point que je ne pus m'empêcher de la prier de ne plus chanter. Elle écoutait mes conseils sur la véritable interprétation des sonates et s'efforçait de les suivre, sans cependant que je reçusse l'impression qu'elle arriverait jamais à réaliser tout à fait mes exigences.

Je lui fis la lecture de mes dernières œuvres littéraires et elle me suivit avec facilité, même dans les passages les plus ardus. Mon poème sur la *Mort de Siegfried* l'émut profondément ; elle aimait cependant mieux l'esquisse de *Wieland le forgeron*. Elle m'avoua dans la suite qu'elle eût préféré choisir le sort de la compatissante fiancée de Wieland plutôt que celui de Gutrune dans *Siegfried*. Dans ces conversations sur tant de sujets qui nous captivaient, notre entourage ne tarda pas à nous devenir à charge. Nous avions malheureusement dû nous avouer que Mme Taylor ne serait jamais en état de se rendre compte du véritable sens de la protection qu'elle m'octroyait et, de plus, j'avais peu à peu constaté avec effroi le manque d'entente du jeune couple. Depuis longtemps sans doute, Laussot devait s'être aperçu de l'éloignement qu'il inspirait à sa femme, autrement il ne se serait pas laissé emporter un jour à lui reprocher avec éclat qu'elle n'eût pas même aimé l'enfant qu'elle aurait

eu de lui ; aussi considérait-il comme un bonheur qu'elle ne fût pas devenue mère. Étonné et attristé, je me trouvai devant une de ces infortunes qui se cachent si fréquemment sous les dehors d'une situation supportable.

Mon séjour de trois semaines touchait à sa fin, quand je reçus de Minna une lettre des plus néfastes par l'impression qu'elle me fit. Somme toute, ma femme était satisfaite d'avoir trouvé de nouveaux amis ; mais elle me déclarait que si je tardais encore à retourner à Paris pour pousser ardemment à l'exécution de mon ouverture, et en exploiter le succès, elle ne saurait plus que penser de moi, et qu'en tout cas elle ne comprendrait pas que je revinsse bredouille à Zurich. Presque en même temps, je lisais dans un journal la condamnation à mort de Rœckel, de Bakounine et de Heubner, et la nouvelle de leur prochaine exécution me plongea dans une désolation pathétique. J'écrivis à Rœckel et à Bakounine une lettre d'adieu brève et énergique et ne voyant aucun moyen de la leur faire parvenir à la forteresse de Kœnigstein où ils étaient enfermés, j'eus l'idée de l'adresser à Mme de Lüttichau. Elle était la seule personne assez influente pour la faire transmettre à mes amis et j'étais sûr que, dans sa générosité et sa noblesse d'âme, elle respecterait et accomplirait mon désir, malgré nos divergences d'opinion. On m'a raconté plus tard que cette lettre tomba entre les mains de M. de Lüttichau, qui la jeta au feu.

Pour l'instant cette douloureuse nouvelle augmenta encore mon humeur de désespéré. Je résolus d'en finir avec tout et avec tous, avec l'art et avec la vie. Je me lan-

cerais, fût-ce au prix des plus grandes privations, dans les hasards de l'inconnu. De la petite rente que me faisaient mes amis, je comptais abandonner la moitié à ma femme. Avec le reste j'irais en Grèce, en Asie Mineure, n'importe où et dans n'importe quelles conditions pour oublier et me faire oublier.

Je fis part de mes intentions à ma seule confidente d'alors, afin qu'elle pût éclairer mes bienfaiteurs sur la façon dont je comptais dépenser leurs subsides. Elle en parut joyeusement surprise et l'aversion que lui inspirait sa propre vie éveilla en elle le désir de suivre une destinée semblable à la mienne. Elle m'exprima cette pensée par des allusions et des mots hâtifs et brefs. Sans trop savoir où cela nous conduirait et sans que nous nous fussions aucunement concertés, je quittai Bordeaux plus agité qu'à mon arrivée, plein de pitié et d'inquiétude, incertain sur ce que je ferais. Pour commencer, je retournai à Paris. C'était les premiers jours d'avril.

Dans un état vraiment lamentable, à la fois fatigué et énervé, souffrant d'insomnies, je passai huit jours à l'hôtel de Valois, pour tâcher de me rendre compte de ma malheureuse situation. Même si j'avais voulu reprendre les projets qui m'avaient conduit de force à Paris, j'aurais dû constater qu'il n'y avait absolument rien à faire pour l'instant. Le chagrin que j'avais de vilipender ainsi mes forces pour obéir à d'absurdes exigences se transforma en une rage concentrée. Comme il me fallait enfin répondre à la dernière et pressante lettre de ma femme, je lui expliquai longuement, avec franchise, quoique avec bienveillance, et en récapitulant

toute notre existence, que j'étais arrivé à la ferme résolution de la dispenser désormais de mêler sa destinée à la mienne, car je me sentais incapable d'arranger ma vie comme elle le voulait. Je lui céderais toujours la moitié de tout ce que j'obtiendrais en fait d'argent, maintenant et à l'avenir ; mais elle devait prendre son parti de ma détermination et se dire que le cas était arrivé pour lequel elle m'avait, dès notre premier revoir en Suisse, menacé de son abandon. Je dus me contraindre pour ne pas lui dire un adieu définitif.

Je fis part de cette lettre à Jessie à Bordeaux, mais sans pouvoir lui donner un plan arrêté du projet que j'appelais « ma fuite du monde ». Mes moyens étaient encore insuffisants. Elle me répondit que son intention était d'agir de même et elle faisait appel à ma protection pour le moment où elle aurait acquis sa liberté.

Fort effrayé, je me hâtai de lui démontrer et tâchai de lui faire comprendre la grande différence qu'il y avait entre la situation misérable et désespérée d'un être comme moi qui, en face de l'impossible, se laisse aller à la dérive et celle d'une jeune femme s'arrachant à une vie de famille d'apparence bien ordonnée pour des motifs que nul autre que moi ne comprendrait. Elle me tranquillisa quant à l'excentricité de son projet ; nul n'y verrait rien d'extraordinaire ; pour commencer, elle ne demanderait que la permission de faire une nouvelle visite à la famille Ritter de Dresde. Ces émotions et préoccupations me jetèrent dans un tel état d'épuisement que je ressentis le besoin de me retirer dans une solitude qui ne fût pas trop éloignée de Paris.

Comme on m'avait dit beaucoup de bien de Montmorency, je m'y rendis vers la mi-avril pour y trouver un modeste refuge. Je me traînai péniblement par la petite ville ; dans ses environs, qui avaient encore un aspect tout hivernal, j'entrai pour me restaurer dans un de ces jardinets de marchand de vin qui ne se remplissent de visiteurs que le dimanche. M'étant fait servir du pain, du fromage et une bouteille de vin, je fus bientôt entouré d'une bande de poules auxquelles je lançais des miettes. J'admirais le désintéressement du coq, qui ne prenait aucun morceau lui-même et laissait à ses poules le pain que je lui destinais. Mais celles-ci devinrent de plus en plus hardies ; elles volèrent sur ma table et picorèrent sans gêne mes provisions. Voyant ce désordre, le coq se mit aussi de la partie et se jeta sur mon fromage avec une avidité longtemps dominée.

Enfin cette invasion de pillards ailés me chassa même de mon banc et je sentis une grande gaieté m'animer. Pour la première fois depuis longtemps j'éclatai de rire, et, me retournant, je regardai l'enseigne du cabaret. L'aubergiste se nommait Homo. Cela me parut de bon augure : à tout prix il fallait me loger ici. On me montra une petite chambre étroite dont je m'emparai immédiatement. Il n'y avait qu'un lit, une table en bois brut et deux chaises. Sur l'une d'elles, je plaçai de quoi me laver et sur la table, j'étalai quelques livres, une écritoire et la partition de *Lohengrin*. Et, quoique le temps restât mauvais et que le bois dépouillé ne me fournît que des promenades peu agréables, je respirai enfin dans cette installation sommaire : j'avais trouvé ici la possibilité

d'être oublié de tous et d'oublier moi-même tout ce qui m'avait inquiété si désespérément les derniers temps.

Alors, mon vieil instinct d'artiste se réveilla ; je feuilletai mon *Lohengrin* et me décidai à l'envoyer tout de suite à Liszt. Je m'en remettais à lui pour faire représenter mon opéra aussi bien qu'il pourrait. Quand je me fus débarrassé de cette partition, il me sembla que j'étais libre comme l'air, et une insouciance diogénique de tout ce qui m'attendait s'empara de mon être. J'invitai même Kietz à venir jouir avec moi des joies de ma villégiature. Il arriva en effet, comme jadis à Meudon, et trouva mon gîte encore plus modeste qu'alors. Cependant il partagea très gaiement mon repas et dormit sur une couche improvisée. Lorsqu'il retourna à Paris, il me promit de me tenir au courant de ce qui se passait dans le monde...

Je vivais donc là paisiblement, quand, soudain, ma quiétude fut troublée par la nouvelle terrifiante que ma femme venait de débarquer à Paris et me recherchait. Je passai une heure de pénible lutte morale, ne sachant à quoi me résoudre. Enfin, je me décidai à agir de manière qu'on ne pût pas croire que ma résolution fût de celles qui, prises à la légère, se pardonnent avec la même facilité. Sur-le-champ, je quittai Montmorency. A Paris, je fis venir Kietz à mon hôtel et lui enjoignis de dire à Minna (qui avait déjà essayé de le voir) qu'il ne savait rien de moi, si ce n'est que j'avais quitté Paris. Le pauvre diable se vit dans un trouble extrême, car, pas plus que moi, il ne pouvait s'empêcher d'avoir grand'pitié de Minna. Il prétendit qu'il avait l'impression d'être « l'axe sur lequel tournait tout le malheur du monde ».

N'empêche qu'il comprit le sérieux et la véritable signification de mes intentions et qu'il remplit sa délicate mission avec tact et sentiment.

Cette nuit même, je pris le train pour Clermont-Ferrand ; je dus m'y arrêter avant de continuer sur Genève, où je voulais attendre des nouvelles de Mme Ritter, de Dresde. Mon épuisement était si grand que je n'aurais pas pu songer à entreprendre un long voyage, en admettant que j'en eusse eu les moyens.

Pour passer le temps de l'attente, je me retirai à l'autre bout du lac de Léman, à Villeneuve, et trouvai aisément à me loger à l'hôtel Byron, absolument vide à cette époque. Sachant que Carl Ritter était venu me voir à Zurich, je lui écrivis de me rejoindre à Villeneuve dans le plus grand secret. C'est ici que nous nous rencontrâmes dans la deuxième semaine de mai.

J'aimais en Carl Ritter un dévouement absolu, une façon rapide de comprendre ma situation et la nécessité de mes décisions, de même qu'un consentement facile, sans phrase, à tout ce que je déterminais pour moi ou pour lui. Mes travaux littéraires le remplissaient d'admiration ; il me dit la vive impression qu'ils avaient produite sur ses connaissances et m'engagea à profiter des quelques jours de repos dont je jouissais pour préparer la publication de mon poème sur la *Mort de Siegfried.* J'écrivis donc pour cette œuvre une courte préface par laquelle je la recommandais à mes amis comme un souvenir de l'époque où j'espérais me vouer tout entier à des travaux purement artistiques, entre autres à la musique. J'expédiai encore ce manuscrit à Wigand à

Leipzig ; mais il me le renvoya peu après avec la remarque qu'il lui serait impossible d'en vendre un seul exemplaire, surtout si je persistais à en exiger l'impression en caractères latins. J'ai appris plus tard qu'il avait aussi absolument refusé de régler à ma femme les dix louis qu'il me devait encore pour l'*Œuvre d'art de l'avenir*.

Quoique ma situation fût bien fâcheuse, je n'eus pas le temps de songer à entreprendre le moindre travail, car peu de jours après l'arrivée de Carl, ma tranquillité morale fut bouleversée par les plus graves attaques de la vie réelle. Mme Laussot m'écrivit dans une missive exaltée qu'elle n'avait pu s'empêcher de faire part de ses intentions à sa mère et que celle-ci avait tout de suite soupçonné que j'étais de connivence ; M. Laussot, averti à son tour, était allé plus loin encore et ne parlait de rien moins que de me poursuivre pour me loger une balle dans la tête. Je sus tout de suite ce que je devais faire : me rendre à Bordeaux et régler définitivement la question avec mon adversaire.

J'adressai aussitôt une lettre détaillée à Eugène Laussot où je lui montrai les choses sous leur vrai jour ; je ne pus cependant m'empêcher d'ajouter que je ne comprenais pas qu'un homme retînt de force une femme qui ne voulait plus de lui. Pour conclure, je lui annonçai que j'arrivais à Bordeaux en même temps que ma lettre, et que je lui indiquerais sur l'heure l'hôtel où il pourrait me rencontrer ; de plus, je le prévenais qu'afin de lui laisser toute sa liberté d'action, je n'avertissais pas sa femme de ma démarche. Je ne lui cachai pas non plus que je ne pouvais effectuer ce voyage qu'avec les plus

grandes difficultés, car je ne prenais pas le temps de faire valider mon passeport par l'ambassade de France. J'envoyai aussi quelques lignes à Mme Laussot pour lui recommander le calme et la tenue ; fidèle à mon dessein, je ne lui soufflai mot de mon changement de domicile. Bien des années après, j'ai raconté cette histoire à Liszt : il m'a assuré alors que j'avais commis une sottise en ne prévenant pas la jeune femme de ma décision.

Le soir même, je pris congé de Carl, et le lendemain matin, j'entreprenais de Genève mon pénible voyage à travers la France. J'étais si épuisé que je ne pus m'empêcher de croire ma mort prochaine et c'est dans ce sens que j'écrivis à Mme Ritter, lui dépeignant l'embarras inouï dans lequel je me trouvais.

Mon passeport incorrect me causa en effet bien des ennuis à la frontière. Je dus donner le but exact de mon voyage, et c'est seulement sur mon assurance que de graves affaires de famille m'appelaient à Bordeaux que je pus obtenir des autorités la permission exceptionnelle de passer. Par Lyon et l'Auvergne, je roulai trois jours et deux nuits en diligence. Enfin, au jour levant, j'aperçus d'une hauteur la ville de Bordeaux qu'éclairait un incendie.

Descendu à l'hôtel des Quatre-Sœurs, je me hâtai de faire parvenir à M. Laussot un billet dans lequel je lui disais que je l'attendais et que je ne quitterais pas l'hôtel de la journée. J'attendis en vain. Vers le soir, une citation de la police me convoqua chez le commissaire. Là, on commença par me demander si mon passeport était en règle ; j'avouai la vérité et que c'était à cause

d'une importante affaire de famille qui m'avait fait précipiter mon départ. Là-dessus, on me notifia qu'on se voyait forcé de m'interdire le séjour de Bordeaux, précisément à cause de ces « affaires de famille ». Sur mes pressantes questions, on ne me dissimula pas qu'on agissait ainsi conformément au désir des personnes en cause.

Cette singulière explication me rendit sur-le-champ ma bonne humeur. Je demandai au commissaire de me laisser au moins deux jours pour me reposer après ce fatigant voyage ; il me les accorda volontiers, d'autant plus que je ne pourrais pas voir la famille en question, car elle avait, m'avoua-t-il, quitté Bordeaux à midi. Donc, je mis réellement ces deux jours à profit pour me rétablir. Mais j'élaborai une longue lettre à Jessie ; je lui racontai tout ce qui s'était passé et ne lui cachai pas combien je trouvais honteux la conduite d'un homme qui compromet l'honneur de sa femme par une dénonciation à la police. Je ne pouvais plus avoir aucun rapport avec elle aussi longtemps qu'elle ne serait pas libérée complètement de cette union indigne.

Il s'agissait maintenant de faire parvenir ma lettre à destination. Les indications du commissaire n'avaient pas été assez précises pour que je pusse savoir si les Laussot avaient abandonné Bordeaux pour un ou plusieurs jours. Je résolus donc d'aller tout simplement la porter moi-même. Je sonnai. La porte s'ouvrit. Sans rencontrer personne, je montai au premier, traversai toutes les pièces ouvertes et, parvenu à la chambre de Jessie, je déposai ma lettre dans sa corbeille à ouvrage. Puis, je repris tranquillement le même chemin sans voir âme qui vive.

Ne recevant aucune nouvelle, je me remis en voyage au terme convenu et quittai Bordeaux.

Le beau temps de mai me ragaillardit ; la Dordogne, le long de laquelle nous roulâmes longtemps, m'enchanta par son eau claire et son nom gracieux. La conversation d'un prêtre et d'un officier sur la nécessité de se débarrasser bientôt de la république me distrayait : le prêtre était au fond bien plus humain et libéral que le militaire, qui répétait un unique refrain : « Il faut en finir. » Cette fois, je visitai Lyon et, dans une promenade que je fis par la ville, je m'efforçai d'évoquer les scènes du siège et de la prise de Lyon pendant la Convention, telles que Lamartine les a dépeintes si vivement dans son *Histoire des Girondins*.

Revenu à Genève et enfin à l'hôtel Byron, je fus reçu par Carl Ritter qui me communiqua de bonnes nouvelles de sa famille. Sa mère s'était empressée de le rassurer au sujet de ma santé en lui expliquant que chez les gens nerveux le pressentiment d'une mort prochaine est un phénomène fréquent et qu'il ne fallait pas s'en tourmenter. En outre, elle lui annonça qu'elle viendrait sous peu à Villeneuve avec sa fille Émilie. Ceci me réconforta puissamment ; il me sembla que cette famille si dévouée et si bonne envers moi était envoyée du ciel pour me frayer la voie d'une existence nouvelle. Les deux dames arrivèrent le 22 mai, jour de mon trente-septième anniversaire. La mère, Mme Julie Ritter, m'impressionna profondément. Je ne l'avais vue à Dresde qu'une fois, lorsque Carl m'avait prié d'assister chez eux à un quatuor de sa composition. Alors, j'avais été ému et joyeux de l'es-

time respectueuse que me montrait toute la maisonnée.

La mère avait peu parlé, mais quand je pris congé d'elle, elle m'exprima ses remerciements de ma visite en versant des larmes. Alors, je n'avais pas compris ces larmes; aujourd'hui, elle m'expliqua, étonnée de ma question à ce sujet, qu'elles provenaient de l'émotion que lui causait la bonté inattendue que j'avais témoignée à son fils.

Les deux dames restèrent une huitaine de jours avec nous. Nous nous efforçâmes de nous distraire par des excursions dans la belle vallée du Rhône, sans réussir toutefois à dissiper l'émotion de Mme Ritter à propos des événements que je lui avais racontés et l'angoisse qu'elle éprouvait de mon avenir personnel. Dans la suite seulement, j'ai su le grand effort que cette femme maladive et souffrant des nerfs avait dû accomplir pour exécuter ce voyage, et lorsque plus tard j'essayais de persuader à la famille de venir habiter la Suisse, afin que nous puissions vivre ensemble, on m'a fait entendre que je ne devais pas conclure de ce voyage à Villeneuve (entreprise presque excentrique de la part de la pauvre femme) qu'elle possédait une santé qui, en réalité, l'avait abandonnée depuis longtemps. Pour le moment, elle me confia son fils et me donna de quoi subvenir à nos besoins. Elle m'avoua que sa fortune était restreinte et que, ne pouvant plus compter sur les Laussot, elle se tourmentait de savoir comment elle arriverait à m'aider à conserver ma liberté. Au bout de huit jours, nous prîmes un congé très ému de cette femme respectable; elle se remit en route pour Dresde avec sa fille et je ne l'ai plus revue depuis.

Mon désir de disparaître de la scène du monde me fit alors prendre la résolution de me retirer avec Carl dans une contrée montagneuse aussi déserte que possible. Nous nous rendîmes donc dans la solitaire vallée de la Viège, au canton du Valais. Non sans difficulté et par des sentiers peu frayés, nous arrivâmes à Zermatt. Là, au pied du colossal et magnifique mont Cervin, nous pouvions, en effet, nous croire séparés du monde. Je tâchai de nous arranger de notre mieux dans cette simplicité sauvage, mais je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que Carl ne s'y plaisait pas. Dès le second jour, il me confessa qu'il trouvait l'endroit horrible et qu'il ferait bien plus beau au bord d'un lac. Après avoir étudié la carte de la Suisse, nous choisîmes Thoune pour faire un nouvel essai de séjour.

Moi, je me retrouvais malheureusement dans un état inquiétant de nervosité : la moindre fatigue corporelle provoquait de fortes transpirations qui m'épuisaient. Il me fallut un violent effort sur moi-même pour redescendre à pied la vallée. Enfin, nous arrivâmes à Thoune, et, ayant repris courage, je louai sur la grand'route quelques chambres modestes et gaies. Il s'agissait de voir si nous pourrions y tenir.

Mon jeune ami était plutôt silencieux, sa grande timidité n'était pas toute disparue ; mais pour moi sa société fut toujours aimable et animée ; souvent il s'épanchait avec une vivacité surprenante. Le soir, lorsque avant de se coucher il venait s'accroupir devant mon lit, il s'exprimait dans son agréable parler balte avec abandon sur ce qui l'intéressait. Dans ces jours, j'eus un plaisir tout

particulier à relire l'*Odyssée,* dont un volume était, par hasard, tombé entre mes mains. Le héros martyr toujours errant, toujours nostalgique, toujours vainqueur des obstacles, m'inspirait une sympathie fraternelle.

Mais à peine avais-je reconquis la paix et la tranquillité qu'une lettre de Mme Laussot à Carl vint tout gâter. Mon jeune ami hésitait à me la montrer : il lui semblait que Jessie était devenue folle. Je lui arrachai la feuille. Je lus alors que la jeune femme avait cru de son devoir d'avertir mon ami qu'elle ne voulait plus avoir aucun rapport avec moi : elle savait à quoi s'en tenir sur ma personnalité.

J'ai appris dans la suite, par l'entremise de Mme Ritter, ce qui s'était passé à Bordeaux. Lors de mon arrivée dans cette ville, M. Laussot, d'accord avec Mme Taylor, avait emmené Jessie à la campagne et l'y avait gardée jusqu'à ce qu'il fût sûr que la police m'avait fait quitter Bordeaux. On avait caché à la jeune femme ma lettre et mon voyage et obtenu d'elle la promesse de se tenir tranquille pendant une année, de renoncer à son séjour à Dresde et de cesser toute correspondance avec moi ; comme on lui promettait son entière liberté au bout de ce temps, elle avait souscrit à cette condition. Mais tout de suite les deux conjurés se mirent à l'œuvre pour me faire passer aux yeux de tout le monde et aussi à ceux de la jeune femme pour le type d'un séducteur de profession.

Mme Taylor s'était plainte à ma femme de mes « projets d'adultère » et en même temps qu'elle lui exprimait sa pitié, elle lui avait offert son aide. La pauvre Minna, voyant soudain dans ma décision de rester éloigné d'elle

un motif qu'elle n'avait pas soupçonné, s'adressa à son tour, éplorée, à Mme Taylor. En outre, on s'était servi d'un singulier quiproquo pour m'accuser d'un mensonge dont je me serais sciemment servi : un jour, en plaisantant, Jessie m'avait dit qu'elle n'appartenait à aucune religion reconnue, son père ayant fait partie d'une secte particulière qui ne baptisait ni selon le rite catholique ni selon le rite protestant ; à quoi j'avais répondu, en manière de consolation, que moi, je m'étais trouvé mêlé à des sectes autrement inquiétantes, car peu après mon mariage, j'avais appris qu'il avait été célébré par un de ces « piétistes » de Königsberg. Dieu sait de quelle façon mes paroles furent rapportées à la digne matrone anglaise ! Toujours est-il qu'elle écrivit à ma femme que j'avais déclaré mon mariage irrégulier ! La réponse de Minna donna, sans doute, à Jessie amplement sujet de me juger ainsi qu'on le désirait et c'est à ce résultat que je devais sa lettre à mon jeune ami.

J'avoue que dans tout cet imbroglio, je fus surtout indigné du chagrin causé à ma femme. Ce qu'on pensait de moi m'était assez indifférent, mais j'acceptai avec empressement l'offre de Carl d'aller à Zurich lui donner des explications et la calmer.

Pendant que j'attendais son retour, je reçus une lettre de Liszt : il me disait l'impression que lui avait produite la connaissance de ma partition de *Lohengrin* et ajoutait que cette œuvre lui avait donné une opinion définitive sur la grandeur de mon avenir. Il m'annonçait aussi que, selon mon autorisation, il allait mettre toutes ses forces au service de mon opéra pour qu'il fût représenté à Weimar à l'occasion des prochaines fêtes organisées en

l'honneur de Herder. Et presque en même temps, il m'arriva aussi une lettre de Mme Ritter qui me priait de ne pas prendre trop à cœur cette malheureuse histoire de Bordeaux, qu'elle connaissait parfaitement.

Lorsque Carl revint de Zurich, il me conta avec beaucoup d'admiration la conduite de ma femme, qui avait fait preuve d'une remarquable énergie. Ne m'ayant pas trouvé à Paris, elle était retournée à Zurich et avait (suivant le désir que j'en avais manifesté autrefois) loué un petit logis tranquille au bord du lac. Elle l'avait installé avec son ingéniosité habituelle et demeurait là dans l'espoir qu'un jour je lui donnerais enfin un signe de vie. Sulzer, paraît-il, avait témoigné une grande sympathie à Minna et lui avait aidé avec bonté et intelligence.

Et soudain Carl s'écria : « Ah ! parlez-moi de ces gens-là ! C'est autre chose que ces folles Anglaises ! » Je ne soufflai mot. Finalement, je lui demandai en souriant si par hasard il aurait envie de se fixer à Zurich. Il bondit : « Oh ! oui, plutôt aujourd'hui que demain ! — Que ta volonté s'accomplisse ! répondis-je. Faisons nos paquets ; aussi bien, que nous soyons ici ou que nous soyons là, peu importe ! »

Sans autres paroles sur ce sujet, nous partions le lendemain pour Zurich.

FIN DU TOME DEUXIÈME

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 15974.



